This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Vet. Fr. II B. 64

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
DE
BOULLANGER.
TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM.

1794.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
LIBRARY

Digitized by Google

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR
SES USAGES.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE V.

De l'astronomie des anciens et de leurs idées astrologiques ; de leur manière astrologique d'écrire l'histoire ; du culte des astres, ou du sabianisme.

I. Il est sans doute étonnant que dans une contrée policée telle que la Chine, où il semble que l'art du gouvernement se soit plus perfectionné que partout ailleurs, on ait laissé au peuple des préjugés capables de le porter toujours aux révolutions et aux convulsions les plus funestes ; mais la surprise doit encore augmenter en voyant que c'est lui-même qui dans ce pays, comme dans bien d'autres, entretient et perpétue des idées dont les suites ne peuvent être que pernicieuses à lui-même et à la société gouvernée. L'astronomie, ou pour mieux dire, l'astrologie est à la Chine un affaire d'Etat (1).

(1) Voyez Du Halde histoire de la Chine, tome 2, page 578 et tome 3, page 336 542. Les Jésuites ne sont tolérés à la Chine qu'en faveur

Digitized by Google

Le tribunal d'astronomie y est subordonné au tribunal des rites, c'est souvent l'observatoire et l'école des préjugés. Tous les 45 jours les astronomes vont présenter à l'empereur la carte de l'état du ciel, avec les changemens qui doivent arriver dans la température de l'air, les pluies, les chaleurs, les sécheresses, &c. Pour faire cette carte ils ne cessent d'observer jour et nuit tout ce qui se passe dans le ciel; ils y sont interressés, vû que la moindre négligence seroit punie de mort: dès qu'ils apperçoivent quelque chose d'extraordinaire, ils doivent en avertir l'empereur et lui en expliquer les présages, afin qu'il puisse se conformer aux volontés du ciel. C'est d'après toutes ces observations que l'on compose le calendrier impérial qui de la cour se répand dans tout l'Empire; on y indique les jours heureux. Ce calendrier est une chose si importante qu'il n'y en a qu'un seul dans la Chine, et qu'un particulier n'en pourroit pas faire un autre sans se rendre coupable de lèze-majesté. Bien plus les princes étrangers ne peuvent se servir de l'almanach impérial à moins de s'avouer tributaires.

Rien ne paroît plus bizarre que cette conduite qui donne tant d'importance à ce qui n'est parmi nous d'aucune valeur (1); mais si nous examinons le principe de ces usages, nous reviendrons de notre surprise.

---

des almanachs qu'ils font; ils ne manquent pas de les remplir de prédictions astrologiques adaptées au goût des princes et de la nation. C'est le seul emploi qui leur reste dans un empire où il ne leur est plus permis de prêcher, ni de faire des prosélytes.

(1) De tous les almanachs les plus accrédités en France, parmi le peuple, sont *l'almanach de Liége*, et le *messager boiteux* de Suisse. La raison de cette préférence est sans doute les prédictions dont ces calendriers sont remplis; elles doivent les rendre précieux aux femmes et aux ignorans.

Digitized by Google

L'étude du ciel dans les premiers âges du monde renouvellé et échappé aux révolutions physiques, n'a dû être qu'une étude inquiette, dictée par la terreur, en un mot apocalyptique; tous les changemens qui survenoient dans la machine de l'univers devoient allarmer tous les esprits. Les législations les plus prudentes ont donc bien fait de faire de l'astronomie une science d'état, comme on a vu ailleurs des mystères et des oracles des Sybilles; mais comme le gouvernement en ôtant au peuple la parfaite connoissance de ce qui se passoit dans le ciel, avoit encore la foiblesse de s'y intérresser lui-même; comme il crut y voir les arrêts et les volontés suprêmes, la connoissance de l'avenir, le sort futur des Empires, il jugea nécessaire de faire du recueil des observations et des prédictions un secret pour le peuple. C'est sans doute de cette dernière raison que vient l'importance du calendrier impérial de la Chine: si les astronomes de l'empereur n'avoient le privilége exclusif de faire des prédictions, l'empire seroit bientôt inondé de libelles astrologiques ou de prédictions contradictoires, contraires au gouvernement dont l'intérêt est d'amuser le peuple par des prédictions arrangées à sa fantaisie et qui ne troublent point les esprits de la nation. Peut-être même l'esprit de cette défense étoit-il autrefois plus étendu; peut-être que dans l'origine la loi portoit, non qu'il n'y eût qu'un seul calendrier dans tout l'Empire, mais que ce seul calendrier demeurât dans les mains de l'empereur. Je serois d'autant plus tenté de le croire que cette politique en eût été plus sage, et que d'ailleurs on voit que la possession du calendrier est un droit impérial tellement attaché au trône, que les usurpateurs en se soulevant contre l'autorité suprême, ne manquent jamais d'en faire un en leur nom; ce qui leur tient lieu de manifeste.

Digitized by Google

L'homme est toujours frappé des folies qui sont éloignées, et ne fait point attention à celles qui se passent sous ses yeux. Le calendrier, en Europe même, a été chez quelques peuples un sujet de disputes et de divisions. En Allemagne la réforme du calendrier est mise au nombre des droits réservés à l'empereur. Malgré cette prétention le calendrier Romain réformé par le pape Grégoire XIII, ne fut admis que fort tard et après bien des débats par les états Protestans d'Allemagne qui ne consentirent qu'avec bien de la peine à recevoir une nouveauté utile, parce qu'elle tiroit sa source d'un pontife qui leur est odieux; en Angleterre même dont les habitans se piquent d'une raison plus éclairée, ce n'est que depuis peu d'années que l'on consent à compter comme les autres peuples de l'Europe. Il faut toujours des combats pour arracher quelque chose à l'opinion et au préjugé (1).

II. On ne voit point que chez les anciens Egyptiens, chez les Grecs et chez les Romains il y ait eu des calendriers populaires; on remarque au contraire que chez eux l'astronomie étoit une affaire d'état. L'ordre sacerdotal en Egypte étoit dépositaire du secret des planetes, ou chargé de la fonction d'astronomes; c'est-à-dire, pour parler le langage de ces tems avec Diodore de Sicile, les prêtres étoient astrologues et aruspices (2). C'est par ce moyen qu'ils connoissoient l'avenir et qu'ils en instruisoient les rois qu'ils ne quittoient jamais. Ces prêtres avoient des tables astronomiques dressées depuis un tems immémorial; ils y marquoient au juste les révolutions des planetes et tous les mouvemens;

(1) Pfeffinger Corpus Juris Publici, tome 3, pages 370 et 374.

(2) Diodor. lib. I, sect. 2, parag. 24 et 29. Herodot. lib. II. Strabo, lib. XVII.

Digitized by Google

de plus ils tenoient registre de tous les phénomènes et prodiges singuliers, ils étendoient les influences des astres sur les êtres sublunaires ; ils déterminoient les biens et les maux que leurs différens aspects annonçoient aux hommes ; ils prédisoient les années d'abondance et de stérilité, les maladies, les tremblemens de terre, les déluges, l'apparition des cometes, science qui, selon Diodore, étoit gardée dans le plus grand secret.

Il en a été de même dans la Chaldée ; d'anciennes familles étoient consacrées à l'étude et à la contemplation des astres, et se transmettoient par un droit héréditaire leur science et leur secret. La réputation des Chaldéens dans ce genre de connoissance a été cause que chez les anciens leur nom étoit devenu le synonime de devin, de prophête, d'astrologue ; c'est ce qui fait voir que l'astronomie n'étoit encore chez eux qu'une science prophétique. Ils étoient en même tems de grands théologiens ; car la connoissance du monde physique embrassoit celle de sa fin. Perpétuellement occupés de la contemplation du ciel, ils passoient pour être les hommes les plus instruits de l'avenir et les mieux initiés dans les secrets du destin. Ils avoient soin de faire des recueils exacts de toutes les observations ; ils prétendoient que les apparitions des éclipses et des cometes, que les tremblemens de terre, les météores et tous les changemens qui arrivoient dans la nature étoient des présages heureux ou malheureux, non-seulement pour les Empires et les nations entières, mais encore pour les rois et les moindres particuliers. Assidus, comme les prêtres de l'Egypte, auprès de la personne des princes, il falloit qu'ils fussent toujours prêts à interpréter leurs songes et leurs rêveries ; et ces souverains aussi cruels que crédules, les condamnoient à la mort lorsqu'ils ne réussissoient pas. On sent bien

Digitized by Google

qu'il falloit être bien mal-adroit pour ne pas satisfaire ces despotes stupides : la sottise ne devoit point en général être le défaut des prêtres Chaldéens, puisqu'ils étoient les maîtres d'en dire afin de n'en point faire. Quoiqu'il en soit, la conduite de ces rois crédules faisoit que le peuple devoit attacher une très-grande importance à la science frivole de ces prêtres ; en vain lui en faisoit-on un mystère, le sacerdoce étoit le dépositaire du sort des rois ; il n'avoit qu'à dire au peuple qu'il avoit vu un signe dans le ciel qui menaçoit le souverain, cela suffisoit pour produire une révolution. En effet, l'Empire Assyrien, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, fut détruit 770 ans avant notre ère par les Mèdes appellés par les prédictions de Belesis, le plus célèbre des prêtres Chaldéens (1).

On peut présumer qu'il en étoit de même chez les anciens Indiens. Diodore nous dit qu'au commencement de chaque année les Brachmanes se rendoient à l'assemblée des états et y donnoient des prédictions de pluies, de sécheresse, de vents, d'orages, de maladies, &c. pour toute l'année (2). Voilà donc encore le calendrier de la Chine retrouvé dans l'Indostan ; mais la science de ces sages Brachmanes se bornoit-elle à ces différens tems ? Non sans doute, ils avoient aussi leur secret ; ils étoient sacrificateurs, et on les regardoit, suivant Diodore, comme les amis des dieux, parce qu'ils avoient des connoissances sur l'autre vie ; ainsi leur astronomie étoit apocalyptique.

Chez les Etrusques, où les sages, selon Pline, étoient sans cesse occupés de l'étude de la nature et de ses phénomènes, il y a tout lieu de penser qu'ils

(1) Diodor. lib. 2, parag. 19.
(2) Diodor. lib. 2, parag. 25. Strabo, lib. XV.

Digitized by Google

étoient très-versés dans l'astronomie; mais, à l'exemple de toutes les autres nations, on a lieu de soupçonner que c'étoit moins la science de régler le tems que celle de deviner les changemens futurs, qui avoit rendu ces prêtres Toscans si fameux. A Rome c'étoit le collège des pontifes qui régloit le calendrier; il indiquoit au peuple le commencement de l'année et du mois, les jours de fête, d'assemblée, de barreau, enfin les jours heureux et malheureux: ces pontifes faisoient ces choses d'une façon très-grossière et toujours à leur fantaisie, pour abréger ou allonger le tems des magistratures, suivant qu'elles leur étoient agréables ou déplaisantes. Le calendrier que les Romains appelloient leurs *fastes*, fut très-long-tems un secret; les prêtres seuls connoissoient l'ordre des tems; celà dura jusqu'à ce qu'un greffier, nommé Flavius, divulgua le mystère 304 ans avant notre ère chrétienne; aussi le calendrier ne fut plus un secret religieux; il ne fut plus permis aux prêtres de le disposer suivant leurs intérêts, et le peuple sut si bon gré dans ce tems à Flavius, qu'il le fit Edile, quoiqu'il fût né d'un affranchi, pour l'avoir délivré de cette tyrannie pontificale. Par la suite les empereurs, en qualité de souverains pontifes, réformèrent les erreurs d'astronomie qui défiguroient le calendrier; c'est ce qu'on vit successivement à Jules César, à Auguste, à Claude, à Marc-Antoine, &c. Ainsi chez les Romains le calendrier fut dans tous les tems un dépôt de religion et un appage de la puissance souveraine; il contenoit des jours heureux et malheureux, et l'on justifioit ses prédictions par des observations et des évènemens antérieurs que les pontifes avoient consignés dans les annales (1).

(1) Mémoire de l'acad. des inscriptions, tome I, page 67. Tit. Liv. decad. I, lib. 9. Aul. Gell. lib. VI, cap. 9.

Digitized by Google

III. Que l'on parcoure donc tous les tems et presque toutes les nations, on verra que l'astronomie a été par-tout une science religieuse et un secret d'état; nous avons vu qu'elle étoit encore un mystère du gouvernement à la Chine, il en est de même au Japon et dans tous les pays qui ont conservé leurs anciens usages. L'astronomie n'y est point cultivée pour elle-même ou pour perfectionner les connoissances physiques, mais seulement dans la vue de connoître l'avenir et par une suite de cette inquiétude que nous avons remarquée dans tous les peuples de la terre. L'astrologie est la fille naturelle de la crainte; elle est devenue peu-à-peu la fille adoptive de la fourberie et la proie de la charlatanerie, à qui la gloire de l'invention n'en peut pas même rester. Jamais les hommes n'eussent songé à lever les yeux au ciel pour lire leur destin à venir dans les astres, s'il n'étoit point arrivé autrefois quelque évènement dans le ciel, qui eût intéressé le genre humain, et qui eût laissé de profondes impressions dans les esprits. Je ne cherche point à justifier ici l'astrologie, mais j'en ramène l'origine à un principe raisonnable, et non, comme a fait la foule des moralistes, à la folie et à la stupidité des hommes. Le genre humain n'est déraisonnable que lorsqu'il se croit intéressé à l'être : cette vérité est applicable, non-seulement à l'astrologie, mais encore à tous les égaremens humains; il n'en est aucun qui n'ait eu un principe sensé, légitime et raisonné; penser autrement, c'est méconnoître l'homme et sa nature, c'est le dégrader, c'est avoir quelque intérêt à le faire passer pour stupide et pour méchant. Les hommes seront toujours aussi raisonnables que leur législation, ou leur police, voudra qu'ils le soient; il ne tenoit qu'aux législateurs anciens de ramener tout-à-fait les peuples

Digitized by Google

à la raison, et d'effacer dans leur esprit toutes les suites des anciennes frayeurs. On ne peut nier que la police ancienne n'ait eu ce sage point de vue, mais les législateurs étoient effrayés eux-mêmes; car je ne parle point ici de ceux qui se sont fait un principe de rendre les hommes aveugles; ce sont ces terreurs qu'avoient eux-mêmes les guides des nations qui ont nui à toutes les institutions les plus sages sur le secret des mystères, sur les oracles des Sybilles et sur les calendriers prophétiques. En vain ont-ils donné le change aux peuples en leur cachant la nature des évènemens à venir; on découvre toujours ce que l'on croit avoir un grand intérêt à connoître, et c'est, comme on a vu, ce qui est arrivé au secret des mystères; d'ailleurs la police a toujours laissé au vulgaire l'idée qu'il existoit une science prophétique qui avoit l'avenir et les évènemens les plus importans pour objet; cette idée seule a suffi pour rendre cette science plus dangereuse, et pour éveiller la curiosité des hommes. On ne voit plus dans le calendrier Chinois que des prédictions sur la pluie et le beau tems, sur les jours propres à se baigner ou à se couper les cheveux; mais il n'en faut pas d'avantage pour éterniser la science prophétique; dès que l'on sait que les astres règlent les plus petits évènemens, on se doute bien qu'à plus forte raison ils doivent régler les plus grands. Que faut-il de plus pour rendre les révolutions humaines aussi périodiques que celle des astres? c'est ce qui ne s'est vu que trop souvent sur la terre au grand étonnement de tous ceux qui ont ignoré le principe général de toutes les erreurs humaines et la chaîne non interrompue qui les a liées depuis le renouvellement du monde. Que des politiques superficiels disent après cela qu'il est des erreurs innocentes ou

Digitized by Google

utiles aux hommes : trompez-les une fois dans leurs principes, leur conduite ne deviendra plus qu'une longue chaîne d'égaremens.

C'est cette malheureuse science de l'avenir qui a déterminé certains points fixes dans les siècles où l'esprit humain retombe, pour ainsi dire, dans l'enfance ou dans la frénésie; alors la face politique et religieuse de l'univers est forcée de changer, parce qu'au lieu des chimères qu'on attendoit, la force de l'imagination et de l'enthousiasme amène des révolutions réelles dont le principe n'est autre chose que quelque phantôme personnifié qui se montre à l'instant fixé par un fanatisme inquiet, ce qui donne un nouveau crédit et de nouvelles forces à ce fanatisme lui-même qui, diversifié, amenera encore par la suite des tems d'autres révolutions, triste harmonie dans les erreurs des hommes, et que la législation la plus sage ne pourra jamais détruire, si elle ne commence par en connoître elle-même le principe et la source.

Je ne dis point ceci pour l'Europe qui semble de jour en jour s'éclairer des lumières de la raison ou de la philosophie; cependant il ne seroit peut-être point inutile de décrier aux yeux du peuple les prédictions auxquelles, même parmi nous, il donne sa confiance, et qui ne cessent de nuire à son repos; pourquoi permettre qu'on trouble et qu'on amuse le vulgaire par des mensonges publics ? ce ressort n'est point fait pour notre politique ; que dis-je, elle le méprise; mais notre politique ne devroit jamais négliger les occasions de rendre les hommes de plus en plus raisonnables ; elle ne fait peut-être pas assez d'attention que c'est à elle qu'est réservée l'instruction de la partie la moins éclairée des sujets dont les erreurs sont toujours les plus funestes à l'Etat : rien n'est plus ridicule que de

Digitized by Google

proscrire et persécuter des ouvrages qui ne sont faits pour être lus et compris que par des spéculateurs paisibles et éclairés, tandis qu'on laisse entre les mains des ignorans et des foibles une foule d'ouvrages et de prédictions capables de troubler et d'allumer la frénésie. Les ouvrages de Bayle sont beaucoup moins dangereux que l'almanach de Liège, les centuries de Nostradamus ou les commentaires sur l'apocalypse.

C'est aux sciences et aux arts, en un mot à la philosophie, qu'est réservée l'instruction des classes supérieures et même de ceux qui gouvernent les hommes; ceux qui refusent d'entendre sa voix sont des malades insensés qui frappent leur médecin. Ce sont pourtant ces lumières qui ont enfin banni de nos climats les terreurs frivoles dont ils ont été agités dans les tems de ténèbres et d'ignorance. Ce goût pour l'astrologie et cette curiosité puérile qui infectoit, il n'y a pas un siècle, les souverains et les hommes les plus éclairés d'ailleurs, n'est plus aujourd'hui que l'appanage de quelques femmelettes et des génies retrécis. En effet, il n'y a pas un siècle que l'Europe étoit ce qu'est encore la Chine ou le Japon : nos historiens étoient aussi exacts à rapporter les phénomènes et leurs présages que Tite Live et les autres écrivains de l'antiquité; souvent même les nôtres montroient plus de crédulité. Graces à Bayle, au moins les gens de la bonne compagnie ne craignent plus les cometes, et les prédictions astrologiques ne sont de quelques poids qu'auprès des personnes chez qui les lumières de leur siècle ne pénètrent jamais.

IV. Quoiqu'il en soit, il fut un tems où les phénomènes étoient regardés comme les points les plus importans de l'histoire; il y eut même des nations chez qui l'histoire ne contenoit que les phénomènes qu'elles

Digitized by Google

avoient remarqués; telle est, selon Kempfer, l'histoire du Japon qui ne s'étend que très-peu sur les évènemens civils, n'y dit que très-peu de choses de la vie des empereurs, de leurs vices et de leurs vertus, et de leur administration; on se contente de donner leurs noms, leurs généalogies, les périodes que la fantaisie leur a fait instituer; mais, en récompense, cette histoire ne fait grace au lecteur sur aucune comete, météore, tremblement de terre, apparition, miracles, calamités qui avoient été antérieurement annoncés (1). Suivant le père Charlevoix, les fastes de l'Empire se composent à la cour du Dairi qui, comme on sait, est une cour purement sacerdotale; on les y conserve soigneusement, et on les communique fort peu. Autrefois le calendrier s'y faisoit aussi, mais aujourd'hui il est fait par des particuliers; cependant c'est le Dairi qui doit le voir et l'approuver. Les prêtres d'Egypte et de Chaldée écrivoient autrefois les annales de leur nation (2). Si nous avions ces annales ou celles des pontifes de Rome qui en faisoient un mystère, peut-être n'y trouverions-nous rien de plus instructif que dans celle des Japonois; au lieu d'y voir l'histoire de l'homme et des nations, nous n'y verrions que l'histoire des météores, des prodiges et des phénomènes opérés par la colère des dieux, et qui rendent toujours le sacerdoce plus redoutable et plus révéré.

Il semble en effet que tous les premiers peuples ne se soient intéressés au présent que par rapport à l'avenir; ils étoient plus occupés des mouvemens du ciel que de ceux de la terre; ils avoient bien moins en vue de

(1) Kempfer, histoire du Japon, livre II, chap. 5, et Charlevoix, livre préliminaire, chapitre 6 et 8.

(2) Joseph. contra Appion, lib. I, cap. 2. Mémoire de l'acad. des inscriptions, tome I, page 67.

Digitized by Google

faire passer à la postérité les évènemens physiques; le spectacle de l'univers étoit le seul qui eût le droit de les intéresser, et qui, selon eux, fût digne d'occuper les races futures. Les crises de la nature, les combats des élémens, les changemens et les périodes des astres leur paroissoient des évènemens bien plus importans pour le genre humain que l'histoire des hommes, des villes et des Empires. Il y auroit une certaine grandeur dans cette façon de penser, si la philosophie l'eût fait naître; mais produite par la foiblesse et les craintes de l'homme préoccupé de vaines chimères, cette grandeur n'est dans le fond qu'une petitesse dont les suites sont devenues pernicieuses. Les premiers docteurs des hommes se rendirent astrologues et prophètes au lieu d'être historiens; plus ils contemplèrent les cieux, plus ils négligèrent la terre, et la société fut ensevelie dans une nuit si profonde, que pour connoître ce qui a précédé l'âge de l'histoire, il faudroit aujourd'hui être autant inspiré que pour connoître l'avenir. En vain les colonnes Sériadiques seroient-elles parvenues jusqu'à nous, nous n'y verrions, ainsi que dit Joseph, que les observations astronomiques des premiers hommes, par lesquelles ils présageoient les déluges et les incendies futurs; nous n'y verrions rien sur l'homme, ni sur l'état de société.

Il en étoit de même sans doute de ces monumens énormes que les premiers peuples ont osé construire avec tant d'efforts pour transmettre à la postérité ce qu'ils croyoient alors mériter de lui être transmis. Ces pyramides, ces tours si élevées, ces souterrains si profonds, ces labyrinthes immenses n'ont peut-être d'abord été consacrés qu'à l'histoire des phénomènes et non à celle des hommes. Enfin il semble que l'antiquité vivement affectée du passé et toujours préoccu-

Digitized by Google

pée de l'avenir, a dû, par cette même raison, négliger le présent; c'est là une des principales causes des ténèbres qui enveloppent pour jamais les premiers âges du monde renouvellé. La science du ciel utile à de certains égards chez les peuples policés pour étendre la sphère de l'esprit humain, et pour régler les actes et les évènemens publics par la connoissance des tems, ne servit aux anciens qu'à retrécir leur génie, qu'à détourner leurs regards de dessus l'homme pour les plonger dans un avenir inconnu, et pour les livrer à de vaines superstitions qui, loin de former le cœur et l'esprit, les rendoient plus aveugles et plus corrompus. Que dis-je ! de ces observations inquiettes on ne retira pas même le fruit de voir les tems mieux connus et leur ordre mieux observé; on oublia bientôt que l'étude du ciel devoit être relative à l'homme; on ne s'en occupa que pour nourrir ses chimères ou pour de vaines considérations; elle devint totalement inutile, et à la fin si pernicieuse à la société, qu'il fallut en faire un mystère; il ne resta plus aux peuples que des usages bizarres et sans principes, que des opinions ridicules et contradictoires, qu'une profonde ignorance sur les phénomènes les plus simples et les plus communs de la nature; enfin le genre humain fut infecté d'un levain de fanatisme qui le disposa à fermenter sans cesse au moindre sujet qu'on appercevoit, soit dans le ciel, soit sur la terre.

V. Cet esprit de terreur qui, comme nous l'avons fait voir ailleurs, avoit opposé tant d'obstacles à la réparation du genre humain et au progrès des sociétés, est donc aussi une des principales causes de l'aridité et du silence de l'histoire, occasionnés par la diversion que la superstition fit aux esprits; on ne présuma point que l'histoire de l'homme, que ses

Digitized by Google

démarches, que ses pas et ses progrès en tout genre pussent devenir un jour les objets les plus désirés et les plus intéressans pour le genre humain. On vécut pendant une longue suite de siècles dans une distraction perpétuelle, on parcourut, sans y penser, les espaces du tems : et après s'être occupé sans relâche de chimères, après s'être assoupi dans un chaos de visions, de rêveries et d'erreurs, après s'être repu de prédictions et de pronostics sur l'avenir, l'homme au réveil de sa raison se trouva sur la terre comme un être tombé des nues, sans savoir d'où il venoit, sans connoître son séjour, ni les catastrophes dont il étoit anciennement le théâtre, ignorant totalement l'origine et les progrès de ces sociétés si nombreuses, et ne sachant que penser de tous les usages qu'il voyoit établis et universellement respectés; il ne vit donc en lui-même qu'un vieil enfant, incapable de rendre raison de son âge et des motifs de sa conduite.

Que l'on consulte les premières histoires, tout nous y peint cette ancienne disposition des peuples; ils étoient tous réduits au seul orgueil et au seul pressentiment de leur haute antiquité, sans en connoître les véritables preuves. Plusieurs nations ont été assez ignorantes pour n'avoir point eu de leur antiquité toute l'idée qu'elles devoient en avoir : il ne faut point avoir lu avec réflexion l'histoire des Grecs et des Romains pour juger que ces deux peuples étoient bien plus anciens sur la terre qu'ils ne le pensoient eux-mêmes; ils ont pu même avoir des siècles florissans avant l'époque qu'ils s'étoient donnée. Les Grecs ont ignoré l'âge de l'institution des jeux olympiques; ils n'ont pu les compter que l'an 779 avant l'ère chrétienne; ils avoient cependant, comme quelques autres peuples, la vanité de vouloir dater du déluge; mais

Digitized by Google

ce déluge ils ne le plaçoient que 1500 ans avant notre ère, c'est-à-dire, 800, 1500, ou même 2000 ans plus tard que quelques autres peuples ne l'ont placé, c'est qu'il leur suffisoit de dater du déluge pour paroître assez anciens, et que la vanité se concilioit avec l'ignorance pour se jouer conjointement de la suite des siècles, dont on s'embarrassoit bien moins alors que de l'évènement mémorable qui servoit de base à toutes les traditions des peuples.

Rome, de son côté, n'a pu se donner que 754 ans d'antiquité ; cependant une infinité de soupçons et même de preuves nous montre que cette ancienne capitale du monde avoit une origine beaucoup plus antique qu'elle ne croyoit elle-même ; elle commence son histoire par le règne des sept rois ; la Chine en compte pareillement sept avant sa première dynastie ; le Japon compte sept esprits ou génies qui ont de même commencé à gouverner plusieurs autres peuples. Ce qu'il y a de singulier dans cette conformité d'histoires ou de fables, c'est que le septième roi est toujours ou enlevé, ou chassé, ce qui semble indiquer que ces sept personnages sont tous astrologiques, et que le septième a rapport au cruel Saturne qui termine les périodes. Le Japon ne peut dater que de l'an 660 avant notre ère ; cependant les usages de ce fameux empire et la nature de son gouvernement prouvent qu'il ne doit point le céder pour l'antiquité aux plus anciens peuples connus et à la Chine elle-même. Mais si depuis cette époque les annales du Japon sont encore dans le genre astrologico-historique, que doit-on penser de ses annales antérieures ?

VI. Nous devons donc mettre le goût pour l'astrologie au rang des causes qui ont dérobé aux siècles futurs la connoissance des siècles passés. Par la suite

des

Digitized by Google

des tems, les guerres, les destructions, les mêlanges des nations, les révolutions arrivées dans l'écriture et dans le langage ont produit le même effet; mais il semble que tout d'abord l'homme s'est mépris sur l'objet de ses études, c'est là une des plus fortes raisons de la nouveauté de l'histoire, de sorte qu'il a bien pu arriver que les premières guerres ou révolutions ne nous ayent rien fait perdre ou du moins très-peu de choses, puisqu'il pourroit aussi se faire qu'il n'y eût encore rien dans les archives publiques ou dans les annales sacerdotales, sinon des chimères mystérieuses et des observations physiques, mariées avec l'histoire, et faites dans le goût des anciens systêmes.

Il y a aussi lieu de croire que le genre historique ne s'est formé que chez les nations libres, et seulement lorsque de simples particuliers ont osé faire les fonctions des prêtres, ou lorsque des hommes tels que les Hérodote, les Thucydide, les Tite-Live, s'embarassant peu des principes de ces corps politiques, ou ne les connoissant point, se sont avisés de faire l'histoire des hommes et des nations, au lieu de faire l'histoire des météores; méprise singulière, mais si heureuse qu'on doit leur en savoir un gré infini, et leur pardonner tout ce qu'on peut remarquer encore en eux de foiblesse ou de crédulité; c'étoit la faute de leurs siècles et de leurs premiers modèles, bien plus que de leur génie particulier. Cette méprise devoit produire tôt ou tard les plus heureux effets, c'étoit de faire de l'homme même la véritable école de l'homme; les législations nouvelles ne se sont perfectionnées que par l'étude des législations anciennes; les gouvernemens nouveaux n'ont pu se corriger que par la connoissance qu'ils ont eue des gouvernemens anciens. Enfin il résulte pour l'homme une façon de raisonner plus

Digitized by Google

grande, plus vraie et plus utile. Voyez la manière dont Polybe parle de la république Romaine; voyez-le chercher dans les évènemens passés la cause des évènemens dont il étoit le témoin, et se servir du même moyen pour percer avec autant de sagacité que de sagesse dans la nature des évènemens à venir. D'une part considérez la méthode des anciens pour expliquer des évènemens semblables; plus religieux qu'éclairés, les uns les expliquent par l'effet des faveurs ou de la colère du ciel; si une bataille est perdue, c'est que l'oracle l'avoit annoncé; si un gouvernement a été changé, c'est que la chose avoit été prédite; si un empire avoit fini, c'est que les astres avoient fixé son terme. Le ciel étoit le livre où l'on cherchoit l'explication du passé comme du futur; l'homme étoit totalement oublié, quand il s'agissoit d'expliquer les effets de sa conduite, il n'étoit pour rien dans l'histoire. De cette façon de raisonner et d'écrire l'histoire, il ne pouvoit rien résulter d'utile et d'instructif pour les races futures; les sociétés demeurèrent dans l'enfance, l'expérience des siècles antérieurs fut perdue pour elles, et elles furent forcées de régler leurs démarches sur les caprices, les intérêts et les volontés des gens gagés pour observer le ciel, au lieu d'observer les vices et et les vertus, les avantages et les désavantages des races précédentes, seule école capable de former et de diriger l'esprit humain.

VII. Si nous voulions donner un nom à ce système des anciens peuples qui les portoit sans cesse à la contemplation du ciel, qui leur faisoit remarquer tous les phénomènes, qui leur faisoit tenir registre des moindres variations dans la nature, je ne sais si l'on pourroit en trouver un plus convenable et plus analogue à ce qui nous reste d'anciennes traditions sur

Digitized by Google

la religion des premiers peuples, que celui de *Sabianisme*. Le sabianisme est une des plus anciennes religions du monde; cela doit être puisque dans les premiers tems connus ce n'étoit déja plus qu'une religion altérée, corrompue et convertie en une idolâtrie astrologique. Une autre preuve de son antiquité c'est qu'elle semble avoir été universelle; on en retrouve les vestiges par toute la terre, et dans les endroits où son esprit ne règne plus on retrouve au moins ses usages et son étiquette. On n'a parlé du sabianisme que comme d'une idolâtrie; il ne suit point de-là que cette religion ait toujours été idolâtre, mais nous pouvons en conclure que l'histoire ne remonte que jusqu'à un tems où tout en elle étoit déja changé et corrompu. Le goût qui déterminoit les premiers hommes à considérer la marche des cieux, à étudier les périodes des astres, et à régler les tems et les actes de la religion suivant le nombre des plantes et leurs différentes places, les a insensiblement conduits à abuser de ces usages fort innocens en eux mêmes. Ce n'étoit point une idolâtrie de régler la marche des fêtes suivant la marche des astres; il faut des signes de ralliement aux sociétés, et les astres en donnent qui sont universels; le vice n'étoit donc point dans les usages périodiques, mais dans la nature du culte même.

Nous avons déja dit que la première religion des hommes, toute pure qu'elle pouvoit être du côté de la morale et des idées simples qu'elle donnoit de la divinité, ne laissoit pas d'être souillée d'un vice apocalyptique, qui faisoit quelle considéroit les astres et leurs phases sous des points de vue toujours redoutables, parce que l'on effrayoit la société sous prétexte de l'instruire sur l'instabilité des choses de ce monde. Voilà le premier vice du sabianisme primitif; vice qui

Digitized by Google

ayant mis ensuite les législations dans la nécessité de cacher les vrais motifs de la plûpart des usages et des fêtes, a donné lieu d'imaginer que les astres qui n'étoient que les annonces des solemnités en étoient les objets, ce fut ainsi que les astres furent adorés. Cette chûte étoit aussi naturelle qu'inévitable à une religion dans laquelle le retour des périodes célestes amenoit toujours une fête, dans laquelle le déclin des astres et leurs éclipses annonçoient la crainte, le deuil et la tristesse. L'oubli où l'on tomba bientôt des événemens passés qui avoient donné lieu à ces usages, fit qu'on chercha à les expliquer par les vertus qu'on attribua à ces astres et par le pouvoir de leurs influences; il fallut bien finir par respecter et adorer l'armée des cieux qui décidoit souverainement des destinées de la terre et qui sembloit être l'objet unique de la religion.

Au reste il paroit que cette ancienne religion qui s'occupoit si fort de la marche et du retour périodique des astres, a pour cette même raison été appellée *Sabianisme*. Ce mot paroît venir de la même racine que nous avons trouvée aux Sibilles, c'est-à-dire de *Siba*, retour, révolution; quelques-uns l'ont dérivé du mot *Tsuba* qui signifie *Armée*, ils fondent leur étymologie sur ce que les Sabiens adoroient l'armée des cieux, mais il y a apparence que ce n'est que par un jeu de mots qui concilioit leurs noms avec leurs ouvrages, d'ailleurs ce mot lui-même signifie encore *periode*, *terme*, *fin*, *temps précis et déterminé*. Ainsi de façon ou d'autre le sabianisme annonce une religion dans laquelle les retours et les périodes des astres étoient l'occasion des fêtes et des assemblées religieuses. Religion d'abord apocalyptique et la source primitive et commune de toutes les terreurs vagues dont tous les

Digitized by Google

peuples, devenus par la suite idolâtres et astrologiques, ont été agités à l'aspect de tous les phénomènes et météores de la nature.

L'examen des usages et de la conduite des Sabiens confirmera ce qui vient d'être dit de l'esprit de leur religion. Ils saluoient le soleil à l'aurore, à midi et au soir. Ils célébroient l'entrée de cet astre dans ses douze maisons et sur-tout dans le signe du bélier; c'est alors qu'ils commençoient leur année qui étoit solaire. Ils avoient cependant des temples pour chaque planète, et célébroient des fêtes pour leurs conjonctions; ils prioient sept fois le jour en leur honneur, et les regardoient comme les arbitres du sort des choses humaines; ils jeûnoient au mois de février qui étoit le dernier de leur année. Tous leurs livres sont apocalyptiques et n'ont rapport qu'aux influences des astres; ils les attribuent à Adam, à Seth, à Enoch, et ils disent que pendant toute l'éternité les mondes doivent être successivement détruits et renouvellés, et prétendent que chaque période doit être de 36425 ans. Cette secte étoit fort livrée à la contemplation du système du monde, de la théologie physique et prophétique, à la science des talismans, aux enchantemens et à la théurgie. Les Sabiens croient que la résurrection se fera au bout de 9000 ans. Les Perses suivoient le sabianisme avant d'embrasser le magisme; c'est des Sabiens beaucoup plus anciens qu'eux, que les Mages semblent avoir emprunté un nombre de leurs dogmes; en effet le sabianisme paroît être la source commune de toutes les religions anciennes, il semble être venu d'Ethiopie, d'Arabie ou de Perse. Les Sabiens avoient des jeûnes et des macérations que les Perses n'ont point adoptés. Mais les unes et les autres admettoient le dogme de

Digitized by Google

deux principes qui, comme on sait, est un des plus anciens de l'univers. En effet, si je voulois donner une époque à ce dogme, je ne l'attribuerois à aucun siècle particulier, mais je ne craindrois point de me tromper en disant qu'il est né dès le lendemain du déluge. Les hommes épouvantés par la destruction de leur séjour, par le renversement des sociétés, par les maux dont ils servirent assaillis, n'osèrent en accuser la divinité devenue leur unique ressource, et dans les bras de laquelle ils se jettèrent pour trouver de la consolation dans l'excès de leurs peines; ils ne purent accuser de leurs infortunes accumulées qu'un être infiniment méchant, qu'une puissance ennemie de tout ordre, de toute harmonie, de tout bien, en un mot qu'un être malfaisant qui aimoit à se repaître du spectacle d'une nature désolée et du désespoir des hommes.

Ainsi les premiers peuples tombèrent dans l'erreur des deux principes par religion, par piété, par respect pour la divinité à qui ils ne purent consentir d'attribuer leurs maux. Quelques auteurs ont cru que le paganisme étoit sorti de l'athéisme dans lequel les désordres arrivés dans la nature avoient plongé les hommes. Rien de moins fondé que ce sentiment; l'athéisme ne peut jamais conduire au paganisme ou à l'idolâtrie, d'ailleurs un infortuné dénué de tout secours, dont la misère est extrême, est bien éloigné des idées de l'athéisme qui le priveroient de son dieu, des consolations qu'il en attend et des bienfaits qu'il en espère. Plus l'homme est malheureux et plus il devient religieux et soumis à la providence. Les hommes ne furent sans doute jamais plus malheureux qu'après le déluge, nous devons donc en conclure que jamais ils ne furent plus religieux, et que leur respect pour la

Digitized by Google

divinité ne leur fit imaginer le système des deux principes que pour ne point lui attribuer les maux dont ils gémissoient.

Quoiqu'il en soit, on trouve encore des Sabiens, que l'on nomme aussi *Zabiens* ou *Tsabiens* vers le golphe Persique. Leurs opinions ont été adoptées en tout ou en partie par ceux que l'on nomme en Orient *Chrétiens de S. Jean*, par les *Séthiens* et les *Mandaïtes* (1).

(1) V. sur les Sabiens les cérémonies religieuses, tome 7, et *Hyde de religion. Persarum.*

Fin du Livre troizième.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE QUATRIÈME.

De l'esprit cyclique de l'antiquité. Des dogmes qui ont été les suites de cet esprit, et des usages auxquels il a donné lieu.

CHAPITRE PREMIER.

De la manière dont les hommes ont divisé les tems, et de l'esprit général qui a fait naître ces divisions.

I. C'EST sans doute une entreprise nouvelle que de vouloir montrer que c'est un esprit de terreur, que l'on avoit jusqu'ici si peu soupçonné dans l'antiquité, qui a servi de base à presque toutes ses opinions, ses institutions et ses usages; cependant on ose se flatter d'avoir déjà prouvé cette vérité, par les témoignages ci-devant épars, mais que nous avons accumulés dans les livres qui précèdent. Plus nous irons en avant, et plus nous verrons que l'esprit que je nomme *apocalyptique* servoit de fondement à la première religion des

Digitized by Google

hommes après le renouvellement du monde, et a influé sur toute leur conduite. Tout chez eux porte l'empreinte d'une terreur primitive, dont les suites se sont perpétuées d'âges en âges, et dont le genre humain est encore bien loin d'être parfaitement remis. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent nous montre que les hommes ont été si vivement frappés de la destruction de leur ancienne demeure, que non-seulement ils en ont long-tems conservé le souvenir, mais encore qu'ils ont long-tems cru qu'ils avoient une nouvelle destruction à craindre. Rendus inquiets et devenus défians contre une nature dont ils avoient déjà si rudement senti les coups, ils ont vécu dans des alarmes perpétuelles; toutes les nouveautés que le ciel et la terre leur montroient leur ont fait appréhender des maux nouveaux et de nouvelles catastrophes; l'expérience d'une longue suite de siècles n'a pu rassurer leurs esprits, parce que leurs usages et leurs traditions ont perpétué des idées dont les motifs réels étoient depuis long-tems disparus.

Nous allons ici faire connoître que ce caractère d'inquiétude a encore été entretenu chez les anciens par le renouvellement des périodes. Soit que ces périodes fussent naturels, c'est-à-dire astronomiques et déterminés par le cours des astres, soit qu'ils fussent systématiques et imaginaires comme sont les périodes inventés par l'astrologie et la cabale, on verra encore dans ce nouveau tableau combien les hommes ont pris à tâche de se rendre malheureux en idée quand ils ne l'ont point été en effet, et combien aux sujets réels qu'ils avoient eu de trembler et de gémir sur leur sort, ils ont ajouté d'opinions sinistres et déraisonnables, de calculs illusoires, de conventions chimériques, qui ont multiplié à l'infini les occasions d'alarmes et de

Digitized by Google

frénésie. La plupart de ces systêmes calculés paraîtront peut-être des inventions modernes en comparaison de cette haute antiquité qui a fait ici l'objet essentiel de nos recherches; mais l'examen particulier que nous ferons ensuite des usages qui ont été généralement consacrés à se préparer à la fin de certains périodes, ou à célébrer leur retour, nous fera appercevoir que si les systêmes calculés n'appartiennent point à la première antiquité, l'esprit de ces systêmes n'est pas moins ancien qu'elle, et qu'il n'appartient aucunement aux calculateurs qui sont venus dans des siècles postérieurs. Nous le connoîtrons encore par l'analogie que nous trouverons entre les idées apocalyptiques que les anciennes sectes de philosophie s'étoient faites sur les propriétés des périodes, sur les effets qu'ils produisent ou devoient produire dans l'univers: par-là nous démêlerons l'état de l'esprit humain, et nous verrons s'il fut tel que nous avons cru devoir le supposer au tems des crises ou des révolutions de la nature.

II. Commençons par présenter les périodes connus ou admis par les anciens et par les différens peuples du monde. Un période est une révolution complette d'un certain espace de tems mesuré par le mouvement des astres. On considère ce tems d'une façon mesurée lorsqu'on n'envisage dans un période qu'une certaine portion du tems déterminé par certains points fixés du mouvement général, et par quelques instans remarquables de la durée totale. On le considère aussi d'une façon illimitée lorsqu'on envisage, par exemple, cette durée totale et le tems qui embrasse le commencement et la fin de tous les êtres, de toute la nature, ou de l'univers entier. Ce période n'est pas sans doute le plus facile à connoître; voilà précisément la raison pour-

Digitized by Google

quoi les hommes ont fait tant d'efforts pour y parvenir; ils ne se sont point lassés de calculer, quoique souvent leurs calculs se soient trouvés trop lents; mais à mesure que des siècles étendus se sont développés devant eux, ils ont agrandi la sphère de leur imagination, ils ont augmenté leurs calculs, soit en faisant de nouvelles observations pour rectifier les anciennes, soit en inventant de nouvelles formules. La nécessité où ces contemplateurs ont été souvent réduits de recourir à ces expédiens doit faire présumer que l'on n'a pas eu tout d'abord sur la durée générale du monde, des idées fort grandes et fort étendues: ce n'est point dans les premiers tems qu'on a eu l'audace de déterminer cette durée, comme on a fait par la suite, par des milliers ou par des millions d'années. Le premier sentiment des hommes effrayés et presque exterminés par les secousses et les convulsions de la nature, ne leur laissa point une telle sécurité; ils ne devoient guères compter sur la durée du monde. En effet, ce que les coutumes et les institutions traditionelles nous ont transmis du génie et du caractère des premières familles, ne nous montre que des hommes dégoûtés du monde, et faisant si peu de cas de leur existence, que leur façon de vivre n'étoit que provisoire, et que ceux qui ne vivoient point à l'aventure, ne vivoient pourtant que dans l'attente d'une autre vie et d'un autre monde, que leur condition malheureuse leur faisoit desirer à chaque instant. C'est à ce sentiment primitif qu'il faut attribuer cette attente indéterminée d'une fin tantôt prochaine et tantôt éloignée, et ces systêmes des périodes et des cycles qui successivement détruits l'un par l'autre, forment cependant une tradi- apocalyptique non interrompue que nous allons voir sortir de la nuit des tems et se transmettre jusqu'à

Digitized by Google

nous, pour passer sans doute encore à notre postérité, à moins que les progrès de la raison et les soins d'une police éclairée et amie du repos des hommes, ne suppriment totalement ces calculs funèbres non moins ridicules que dangereux.

Avant de parler du période de la durée générale, il convient de commencer par les périodes de détail, ils ont été d'autant plus connus qu'ils ont quelque chose de plus réel: ce n'est que par ces périodes simples que les hommes ont été conduits à en imaginer d'autres plus grands et plus composés, qui embrassoient tous les périodes possibles, pour n'en former qu'un seul qui pût contenir tous les termes de la durée et tous les destins de l'univers. Les hommes échappés au déluge ne furent point de long-tems rassurés; délivrés aujourd'hui, ils s'attendoient à périr le lendemain; ce lendemain écoulé, ils ne se crurent point en sureté le jour suivant; les jours qui vinrent ensuite purent augmenter la sécurité, mais ils ne firent point disparoître la crainte qu'une foule d'évènemens fâcheux servit sans doute à entretenir. Echappé de la première huitaine, on craignit encore pour l'autre; échappé de cette lune, on ne fut pas sûr de la suivante; on se tenoit toujours prêt à périr, la religion y résignoit l'homme. Enfin une saison s'écoule, on craint un nouvel incendie pour l'été, une nouvelle inondation pour l'hiver. D'ailleurs la subsistance est devenue difficile et presque impossible; tout est dérangé dans la nature; on voit l'année entière s'écouler, et l'on craint pour la suivante; la révolution du soleil s'est faite, mais continuera-t-il encore de se montrer? il a quelquefois percé les nuages, mais ces nuages ne l'obscurciront-il plus? Obsédé et découragé par sa misère, l'homme n'a plus la force d'espérer, la crainte est le seul sentiment qui lui reste;

Digitized by Google

il craint donc sans cesse, il craint pour la seconde année, il craint pour la troisième; enfin la crainte en lui devient habituelle, et de race en race elle établit un dogme qui annonce que le monde est toujours prêt à périr; la religion adopte cette idée; dès lors les hommes ne mènent qu'une vie provisoire; ils cherchent leur subsistance comme les bêtes; ils prient avec la ferveur des anges, et calculent les tems avec inquiétude. Il se forme des opinions et des systêmes; l'un imagine un période de trois, un autre en imagine un de quatre ou de sept; l'évènement les détrompe, on en est quitte pour attendre un autre période qui détrompe encore. On combine les mouvemens des lunes, ensuite celui du soleil et de la lune, tantôt séparément, tantôt tout ensemble; on allonge les périodes que l'expérience a montré trop courts; on change de formule; ce qui étoit d'abord l'effet de l'inquiétude devient l'effet de la curiosité; ce qui étoit le fruit de l'erreur devient une science curieuse et importante; et depuis le période de 24 heures, au bout desquelles les premiers hommes s'attendoient à périr avec le monde, on parvient à la fin, de périodes en périodes, à des cycles de 15, de 18 et de 36 mille ans, aussi extravagans que les premiers, bien moins excusables qu'eux, mais aussi moins dangereux par l'éloignement du terme. Ce sont ces différens périodes que nous allons examiner dans ce livre.

III. Les périodes les premiers connus furent ceux qui sont déterminés par les révolutions des astres les plus visibles; ces révolutions sont les plus communes et les plus propres à être remarquées par tous les hommes: tel est le période d'un jour, le période d'un mois, le période d'une année. Le jour est sans contredit le premier connu, il est renfermé entre deux levers ou deux

Digitized by Google

couchers du soleil; les nations, pour leur commodité, ont cherché à diviser ce période en plusieurs autres parties, qu'ils ont appelées des heures; mais comme cette soudivision n'a rien de déterminé par la nature, elle a varié en certains tems et chez différens peuples. Le jour cependant est susceptible d'une division naturelle qu'aucune nation n'a méconnue, c'est celle qui le considère comme formé de deux parties, l'une éclairée par le soleil, et l'autre abandonnée aux ténèbres; on a même encore généralement soudivisé en deux chacune de ces parties: en sorte que le période naturel du jour peut être considéré comme composé de quatre autres périodes aussi naturels; savoir: 1°. depuis le lever du soleil jusqu'à son midi, c'est-à-dire jusqu'au tems où cet astre est à sa plus grande élévation; 2°. de son midi à son coucher, où le jour sensible finit pour faire place à la nuit; 3°. du coucher du soleil à l'heure de minuit, tems où cet astre est dans son plus grand éloignement, et la nuit dans sa plus grande obscurité; 4°. enfin de ce point jusqu'à l'autre lever du soleil.

Ce sont là en effet comme les quatre phases du jour; cependant ce fut un usage presque général chez les anciens de fixer le commencement du période journalier au coucher du soleil; cet usage paroît assez singulier et assez peu naturel pour devoir partir de quelque idée systématique. Les Chinois, qui placent le commencement du jour à minuit, et prétendent que c'est à cette heure que le chaos fut débrouillé, nous offrent, à ce que je pense, la solution de ce problème. On peut donc croire que l'état horrible et ténébreux où avoit été la nature avant que l'ordre, l'harmonie et la lumière eussent été rendus au monde, est ce qui a déterminé les anciens à considérer la nuit comme le prin-

Digitized by Google

cipe de toutes choses. Hésiode dit que le chaos fut fils de l'Erebe et de la Nuit, mère des dieux. En conséquence, on a commencé le période journalier par la nuit, comme pour perpétuer le souvenir des actes de l'origine, ou plutôt du renouvellement du monde.

Pour peu que l'on fasse attention à la nature et à la distribution du culte journalier que les hommes rendent à la divinité, il est difficile de ne pas se confirmer dans cette conjecture. En effet, les prières et les lithurgies journalières, présentent chez tous les peuples anciens et modernes, cette alternative régulière de complaintes et de louanges, de craintes et d'actions de graces; les complaintes et les terreurs forment le caractère des offices nocturnes, comme les louanges et l'allégresse appartiennent au jour et sur-tout au retour de la lumière; nous prions et nous pleurons le soir, mais nous chantons au matin et nous nous livrons à la joie. Tout dans le détail de cette distribution semble être formé sur un plan commémoratif qui s'est transmis au travers de tous les âges et de toutes les révolutions arrivées dans les religions du monde. Il semble qu'à l'occasion du déclin du soleil et de la chûte du jour, on nous avertisse encore que nous avons quelque chose à craindre, que nous sommes, ainsi que la nature, menacés de quelque danger. L'aurore et le retour de la lumière, au contraire, ne nous invitent qu'à la joie et à l'espérance; il semble que le retour du soleil ait dissipé toutes les craintes que son absence nous avoit données; on diroit qu'il nous rappelle encore, qu'autrefois le monde a été renouvellé, et qu'il nous annonce dans l'avenir quelque révolution heureuse dont le retour du soleil est l'image prophétique (*sol justitiæ*). Rien ne paroît sans doute plus grand qu'un tel plan de religion: nous verrons ailleurs sur quoi il est fondé, et nous nous déciderons sur son origine.

Digitized by Google

gine et son antiquité par l'examen que nous ferons des usages propres au période journalier.

IV. Le second période naturel que les hommes n'ont pas tardé de connoître, c'est le période lunaire auquel on a donné le nom de *mois*. Ce période est composé de l'espace de tems renfermé dans une révolution de la lune. On peut mesurer différemment cette durée, selon qu'en considérant la marche de la lune on n'a égard qu'à son mouvement particulier, ou selon que l'on combine ce mouvement avec celui du soleil qui est le principe de ses phases. Si l'on considère uniquement le tems que la lune met à parcourir le Zodiaque pour revenir à un même point du ciel, ce tems contient près de 28 jours, et c'est ce qu'on appelle le mois *périodique*; mais si l'on considère la marche de la lune relativement à l'aspect du soleil et dans ses conjonctions avec cet astre, son période est de plus de 29 jours, c'est ce qu'on appelle le mois *synodique*.

Le période lunaire est susceptible, ainsi que le période journalier, d'une division naturelle en quatre autres périodes; ceux-ci sont indiqués par les différens aspects que présente cette planète lors des phases désignées par les noms de *nouvelle* et de *pleine* lune, et par les deux quartiers, le premier en croissant et le second en décours. Il n'a point été possible aux anciens qui ont soudivisé le période lunaire en quatre autres périodes, de trouver un nombre de jours entiers qui pût s'accorder avec la révolution complette de la lune; le mois périodique et le mois synodique sont incommensurables l'un avec l'autre, et sont composés chacun de jours entiers et de fractions de jours, qui ne peuvent se soudiviser en aucun période de jours complets; le nombre de six, qui n'auroit donné que 24 jours, auroit été trop petit; le nombre de huit, qui en auroit donné 32,

Digitized by Google

auroit été trop grand : il a donc fallu prendre, pour la commodité de la société, le terme de sept, qui donne 28, nombre qui est le plus conforme à la durée du mois périodique, et le plus voisin du synodique.

Les premières nations ne comptoient le mois que du jour que l'on avoit apperçu le croissant de la lune naissante; aussitôt qu'il étoit vu l'on indiquoit la *néoménie;* il n'est donc pas étonnant si la plupart ne donnoient au mois que 28 jours. Qu'on applique ceci à la fable égyptienne, qui dit qu'Osiris a régné 28 ans, selon les jours de la lune, et qu'il fut déchiré en 17 pièces, ce qui indique le nombre des jours depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune (1). Macrobe dit que le nombre de 7 et de 28 règle le cours de la lune, et que ce sont les quatre phases qui déterminent la semaine (2). Varron dit que le cours de la lune est composé de quatre semaines (*quater septenis diebus*). Aristide le Samien avoit dit avant lui la même chose (3). Le mois Japonois est de 28 jours; ils célèbrent des fêtes, le 1, le 15 et le 28. Parmi nous le mois est supposé de 29 jours, 12 heures, 44 minutes. La néoménie arrive le premier jour, et les jours de travail sont les 2, 3, 4, 5, 6 et 7. Le premier quartier arrive le 8 à 9 heures 11 minutes du matin, ce qui fait le dimanche, et les 9, 10, 11, 12, 13 et 14 sont des jours de travail; la pleine lune arrive le 15 à 6 heures 22 minutes du soir, le 15 est encore un jour de fête, et les jours de travail sont les 16, 17, 18, 19, 20 et 21. Enfin le dernier quartier arrive le 23 à 3 heures 33 minutes du matin, mais il faut fêter le

(1) Plutar. in Iside et Osiride.
(2) Macrob. somnium Scipionis.
(3) Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

Digitized by Google

22, et les jours de travail sont les 23, 24, 25, 26, 27 et 28.

V. Ainsi la division naturelle du mois en quatre parties nous donne le période que l'on appelle *semaine*; c'est un période de jours entiers qui contient le plus exactement qu'il est possible, le quart d'une révolution lunaire, division puisée dans la nature et indiquée dès les premiers tems par les quatre différentes phases de la lune. Le même principe qui, à l'occasion du lever et du coucher du soleil a consacré à certains actes religieux les quatre points les plus remarquables de la révolution annuelle du soleil, c'est-à-dire les deux solstices et les deux équinoxes, est ce qui a pareillement fait consacrer à la religion les quatre points les plus remarquables de la révolution lunaire, c'est-à-dire chaque septième jour du cycle hebdomadaire. Il est vrai que l'origine de ce cycle a donné lieu à d'autres systêmes, la plupart mystérieux et astrologiques; mais pour fixer tout-à-fait nos idées à ce sujet, il semble qu'il suffit de remarquer que les quatre fêtes lunaires sont aux quatre fêtes solaires ce que les quatre phases de la lune sont aux solstices et aux équinoxes que l'on peut regarder comme les quatre phases du soleil. Si cette façon de raisonner n'a point de justesse et de vérité, on sera réduit à avancer ce paradoxe, que l'ordre des fêtes a réglé le cours des astres, et il faudra rejetter ce que le bon sens, l'expérience et la tradition universelle nous apprennent, lorsqu'ils nous disent que c'est au contraire le cours des astres qui a réglé l'ordre des fêtes (1). Il est vrai que le nombre de qua-

(1) La Genèse nous dit que Dieu mit deux grands luminaires dans le ciel pour séparer le jour d'avec la nuit, et pour déterminer les tems des assemblées publiques, (c'est ce que signifie *Moudim*) et pour regler la suite des jours et des années. Genèse, chap. I, vs. 14.

Digitized by Google

tre semaines ne remplissant point exactement toute la révolution lunaire, les fêtes périodiques de sept en sept jours, n'ont pu longtems concourir avec les phases de la lune qui avoient donné lieu à l'institution de ce cycle; de mois en mois la fête lunaire devoit retarder et ne plus atteindre la phase lunaire à laquelle la fête devoit être attachée; mais il y a tout lieu de croire que les anciens ont obvié à cet inconvénient inévitable, de la même manière ou à-peu-près que nous obvions au retard de l'année civile à l'égard de la véritable année solaire, en ajoutant un jour à la durée de la quatrième année vulgaire. Les anciens ont dû se servir d'un moyen semblable pour ramener les fêtes lunaires sous les phases lunaires correspondantes. Les Hébreux, entre autres qui ont toujours fait usage de la semaine ont été obligés de se servir de tels moyens, puisque leurs fêtes annuelles étant doublement déterminées par un sabbat et par une pleine lune, l'impossibilité que cet accord arrivât naturellement a dû les forcer à intercaller dans toutes les saisons quelques jours à quelques semaines. Nous ignorons quelle a été à cet égard la méthode dont ils ont usé, leur histoire n'en parle point, elle ne dit pas même qu'ils en aient suivi aucune; mais que nous fait le silence de leur histoire, puisqu'il est démontré que cette méthode leur étoit absolment nécessaire, et que l'usage en étoit indispensable?

De toutes les fêtes lunaires, celles de la nouvelle lune a été chez tous les peuples la plus solemnelle; celle de la pleine lune la suivoit en dignité, et les deux autres ont eté inférieures à celles-là. Il ne s'en suit pas que les Grecs fussent moins religieux de ce que les jours de la nouvelle et de la pleine lune étoient réputés malheureux. En effet nous avons vu qu'en consé-

Digitized by Google

quence du ton funèbre des premiers hommes, le jour religieux et le jour malheureux étoient synonimes, parce que toutes les fêtes n'ont été dans l'origine que des jours de deuil et de tristesse dans lesquelles on se rappelloit les anciens malheurs du monde. Chez les Hébreux, toutes les fêtes lunaires qu'ils appelloient *sabbats*, étoient des jours destinés à rappeller la mémoire de la création de l'univers; ces fêtes étoient donc puisées dans le principe général qui avoit fait consacrer toutes les fêtes à la commémoration de l'histoire du monde, et à louer le créateur et le conservateur à l'occasion du retour de tous les périodes astronomiques. Ce genre de commémoration étoit particulier aux Hébreux, nous ne le trouvons chez aucun des anciens peuples, mais l'esprit de cet usage n'en est pas aussi éloigné qu'on pourroit le penser de celui qui régnoit dans les autres nations; c'est ce dont nous trouverons encore de nouvelles preuves dans l'examen que nous ferons des usages et des opinions qui appartiennent à tous les périodes sabbatiques ou septénaires, car ces expressions qui ont le même sens ne sont aussi qu'un seul mot (1).

(1) Chez les anciens Orientaux, le nom de la fête qu'ils nommoient *Sabbath*, et qui s'écrivoit *Soth*, avoit de la consonnance avec ceux de *Seba*, *Sibath* et *Sebauth*, qui signifient sept, et qui s'écrivoient *Sba* et *Sbath*. L'effet de cette consonnance a été de confondre les noms, et de donner à celui de *Sabbath* la même signification de sept. C'est par-là que le mot *Sabbath* est devenu la racine du mot latin *septem*, et du mots françois sept, mots qui ne diffèrent que par le changement du B en P. C'est à tort qu'on fait venir le *septem* des Latins de l'*epta* des Grecs; il est vrai que l'on pourroit aussi soupçonner ce mot grec de venir de l'Orient : mais la suppression d'une première radicale, qu'il faudroit admettre pour cela est une chose inouie ; il est plus raisonnable de penser que *sept* et *septem* sont des mots celtiques originaires de l'Orient, et que l'*epta* des Grecs a une source inconnue. *Macrob. Somnium Scipionis.*

Digitized by Google

Comme les premières sociétés se sont bien plus servi du cours de la lune que du cours du soleil pour régler les tems, les actes et les cérémonies, il est facile de voir pourquoi le petit cycle lunaire qu'on nomme *semaine*, est si anciennement connu et a été universellement reçu ou au moins respecté par toutes les nations; c'est aussi à la fréquence de son retour qu'il faut attribuer sa célébrité et toutes les idées religieuses et superstitieuses que les peuples se sont formées du nombre de sept : un tems qui ramenoit constamment les hommes à des actes de religion, ne pouvoit manquer à la fin d'être soupçonné de quelque vertu secrette et mystérieuse : mais pourquoi ne lui a-t-on donné que des propriétés funèbres, apocalyptiques et climatériques ? cela ne dénoteroit-il pas que les fêtes septénaires ont été des jours consacrés à quelque mémoire lugubre ? C'est ce que nous verrons par la suite.

VI. Le troisième période simple et naturel que les hommes ont connu, est celui que l'on appelle *année*. Ce période est formé par l'orbite entier du soleil autour de la lune, qu'il parcoure environ en 365 jours. Les hommes ont pu être fort long-tems sans connoître précisément la durée de ce période auquel on a donné successivement, 360 jours, ensuite 365 et enfin 365 jours un quart et quelques minutes; mais cela ne dit point que les hommes se soient jamais mépris sur le période annuel, sur l'ordre des saisons, sur l'été et l'hiver, sur la chûte des feuilles et des pluies, et sur les débordemens périodiques (1). Chez les peuples les

(1) Les Chinois avant Fohi, au lieu de dire une année, disoient un changement de feuilles. Dans la langue des Nègres pluie ou année sont des mots synonimes. Voyez histoire générale des voyages, tome

Digitized by Google

plus sauvages ces choses ont été des moyens sûrs de distinguer la succession des années. Si les auteurs Romains ont écrit que Romulus n'avoit compris que dix de nos mois dans son année, fait que Plutarque traite de fable, et si des auteurs de toute nation l'ont répété d'après eux, c'est une preuve nouvelle que tout ce que les Romains ont écrit de leur fondateur n'est qu'une fable, et que la plûpart des historiens ont sans jugement répété une absurdité. Si la chronologie ancienne est une mer de contrariétés et d'incertitudes, ce n'est pas que les hommes, dès les premiers tems, n'ayent connu le période solaire au moins d'une façon vulgaire, et cette méthode leur auroit suffi pour tenir compte des années, s'ils eussent eu du goût pour l'histoire; mais ce goût suppose une certaine disposition d'esprit et un plan suivi de connoissances que les premières générations n'ont point eu et n'ont pu avoir. La science du passé suppose un caractère de curiosité et un sentiment de prévoyance pour l'avenir qu'on ne peut inspirer à des êtres malheureux jusqu'à l'excès, qui ne faisoient aucun cas de ce monde, et n'avoient aucune idée de sa durée : on avançoit dans les années, mais on ne les comptoit pas; on les observoit à la vérité, mais seulement pour les besoins présens; et l'on étoit bien loin d'imaginer qu'il y auroit des générations futures avides de connoître cette suite des tems antérieurs et l'ordre chronique des faits qui s'y étoient passés. Cette disposition de l'esprit des premiers hommes est la première de toutes les causes qui ont rendu la chronologie des premiers âges, ou obscure,

III, page 201. Nous retrouvons le même langage dans les poëtes latins, qui disent des moissons, des vendanges, des hivers, etc. pour des années.

Digitized by Google

ou incertaine, ou fausse : les destructions des monumens et des bibliothèques arrivées lors des révolutions politiques qui ont changé ou même anéanti des nations, ne sont que des causes infiniment postérieures, et ces monumens ne nous auroient vraisemblablement rien appris sur les premiers âges des hommes échappés aux malheurs.

Le période solaire présente, ainsi que deux périodes précédens, une division remarquable en quatre autres périodes plus petits; ils sont naturellement indiqués par les deux solstices et les deux équinoxes. Les hommes ont facilement remarqué quels étoient les tems de l'année où le soleil étant le plus élévé sur leur tête rendoit les jours plus longs et les nuits plus courtes, et les tems où cet astre étant plus bas rendoit les jours plus courts et les nuits plus longues; enfin ceux où étant à une hauteur moyenne, le soleil rendoit la durée du jour égale à celle de la nuit. Ils ont aussi remarqué que la variété des saisons étoit une suite de ces quatre positions du soleil, et que toutes ces variations avoient un retour périodique et régulier. Ils ont donc distingué dans l'année quatre autres périodes qui différoient les uns des autres par l'aspect du ciel et par la température de l'air; ils nommèrent *saisons* ces quatre périodes, et les distinguèrent par les noms d'*été*, d'*hiver*, de *printemps* et d'*automne* (1).

Chez toutes les nations anciennes le renouvellement de l'année solaire a toujours été célébré avec la plus grande solemnité; et quoique le goût de célébrer les

(1) Les Sabiens et les plus anciennes nations semblent avoir placé en mars le commencement de leur année. Les Egyptiens le plaçoient à la fin de l'été, et nous à la fin du solstice d'hiver.

Digitized by Google

périodes ne subsiste plus, on le retrouve néanmoins dans la plûpart des usages civils et même dans le cérémonial des fêtes religieuses que l'on célèbre vers ce tems. Il en est de même des quatre périodes compris dans le période solaire ; le retour de chacun d'eux a servi de point fixe aux anciens pour y placer les autres fêtes annuelles qui ont toutes été réputées plus célèbres que les fêtes lunaires et même que les néoménies : on les appelloit les *fêtes des saisons ;* on avoit aussi des bacchanales consacrées pour l'instant de ces retours. L'examen de plusieurs de nos fêtes qui concourent avec les solstices et les équinoxes, ou qui les avoisinent, et celui des usages qui s'y pratiquent, peuvent nous faire entrevoir que leur esprit primitif ne s'est point totalement perdu, quoique leur institution semble moderne, ainsi que les noms et les motifs qu'on leur donne : on y découvre un esprit qui semble n'avoir jamais voulu s'éteindre, et qui, pour se perpétuer, s'est déguisé sous mille formes qui ont trompé les peuples et leurs législateurs eux-mêmes.

Au reste l'esprit général des anciennes fêtes annuelles les avoit toutes établies avec une alternative constante de deuil et d'allégresse ; on pleuroit à la fin de chaque saison, et l'on se réjouissoit à leur renouvellement ; les motifs, il est vrai, se sont à la fin trouvés enveloppés d'allégories presque impénétrables qui n'étoient qu'une suite de l'ancien langage et des anciens rites devenus inintelligibles, faute d'une application convenable. On a tout expliqué par des fables ; on disoit que l'on pleuroit la mort d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, ou l'enlevement de Proserpine ; ensuite on prétendoit que c'étoit tantôt leur naissance, tantôt leur retour à la vie que l'on célébroit par des transports de joie.

Digitized by Google

Apollon, Bacchus, Mithra et bien d'autres ont aussi été les objets de ces larmes périodiques et de ces réjouissances annuelles; mais nous en avons déjà assez vu pour savoir à quoi nous en tenir sur ces motifs mythologiques; lorsque nous en serons à l'examen des usages de ces fêtes annuelles, nous nous confirmerons entièrement dans l'idée que c'est aux premiers hommes qu'il faut demander la raison de ces usages; ils nous les expliqueront à leur ordinaire dans cet esprit funèbre et apocalyptique que respire toute leur conduite.

Il y a encore plusieurs autres années qui sont de l'invention des peuples ou des législateurs, dont le commencement ne se rencontre point avec celui de l'année solaire; de ce nombre sont les années *civiles*, les années *ecclésiastiques*, les années *paschales*, celles d'*anniversaires*. Cette multitude bizarre d'années différentes, souvent adoptées à la fois par un même peuple, n'a pas peu contribué à mettre de la confusion dans l'institution primitive des fêtes annuelles. Tous les peuples du paganisme et plusieurs des peuples modernes nous montrent une multitude de fêtes qu'on ne soupçonneroit point d'avoir été annuelles dans leur institution, et qui néanmoins sont telles; c'est par leurs usages que l'on peut le reconnoître, ils sont les mêmes que dans les fêtes véritablement annuelles. Quoiqu'il en soit, ces années superflues, comprises dans une autre année, n'ont servi qu'à multiplier inutilement les fêtes; joignons encore à cette cause un esprit de curiosité et d'imitation qui a fait que les nations se sont mutuellement emprunté des fêtes dont l'appareil les frappoit, et les ont adoptées sans égard au période auquel elles convenoient; en effet telle fête convient à un peuple, et qui ne convient nullement à un autre, lorsque ces peuples ont une année différente. On peut

Digitized by Google

dire en général que depuis plus de deux mille ans la distribution des fêtes chez tous les peuples du monde est sans goût, sans ordre, sans motifs, sans esprit législatif, et n'est qu'une suite du concours d'une infinité de hazards et de faux principes. Cette simplicité primitive qui avoit fixé le nombre, l'ordre et la dignité des fêtes par le retour des phases lunaires et solaires, a certainement quelque chose de grand et de sublime; il en est de même du motif commun à toutes ces fêtes qui est de louer et de bénir le dieu conservateur de l'univers à l'occasion du renouvellement de chaque période; rien n'eût été si noble que ce plan, s'il n'eût pas d'ailleurs été défiguré par des opinions apocalyptiques qui rendirent la religion dangereuse et qui en firent un chaos inexplicable par la multitude des fables que ces opinions firent éclore; ainsi, comme on a vu, elle rendit l'homme sauvage. Il seroit à souhaiter que le plan primitif de l'institution des fêtes fût rétabli par un esprit également religieux, philosophique et économique; les fêtes n'occuperoient plus qu'un septième de l'année chez certains peuples chez qui elles en asorbent un grand quart, au préjudice de l'industrie publique et particulière. Mais en voilà assez sur le période annuel dont nous examinerons ailleurs les usages pour en connoître parfaitement l'esprit.

VII. Nous venons d'exposer la formation des trois périodes simples et naturels, qui ont été reçus et connus dès les premiers tems; les autres, plus composés, n'ont été imaginés par la suite que d'après ceux là, et ne sont, pour la plûpart, fondés que sur des convenances et sur des systêmes purement arbitraires. Le période *séculaire* n'est, par exemple, qu'un période de commodité pour l'histoire, à cause de la régularité du nombre; cependant les Romains en célébroient le retour

Digitized by Google

avec la plus grande solemnité. Les périodes divisés de celui-là, tels que ceux de 50 et de 25 années, sont aussi de pure fantaisie, et n'ont rien de réel dans la nature; cependant plusieurs peuples modernes en célèbrent le retour par des usages imités en partie des anciens jeux séculaires.

Il faut mettre au nombre des périodes qui n'ont rien d'astronomique ces périodes si connus et si célébrés chez les Hébreux, je veux dire ceux de la septième semaine, du septième mois, de la septième année et de la septième semaine d'années. Ce sont ces deux derniers qui portent le nom de *jubilé*, nom que des peuples modernes ont adopté, et qu'ils ont donné à la fête séculaire qu'ils tiennent des Romains. Puisque le nom de cette fête des hébreux dont on ignore tout-à-fait l'esprit et le motif, a été donné au période séculaire, dont on peut dire que l'esprit est connu, cela ne pourroit-il pas servir à nous indiquer que les Hébreux n'ont établi leurs jubilés que pour célébrer la fin et le renouvellement des périodes qui leur étoient propres, et que c'est dans une espèce de sabianisme apocalyptique qu'il faudroit chercher l'explication des usages singuliers qui distinguoient chez eux les années jubilaires ? Autant la loi de Moyse qui, comme nous avons vu, ne présente aucune idée apocalyptique, est-elle opposée à ce soupçon, autant la tradition rabbinique sur la fatalité du nombre de sept et de tous les périodes septénaires y est-elle favorable. On sait d'ailleurs que les Mexicains qui avoient une espèce de jubilé, n'en commençoient la célébration que par des usages funèbres, parce qu'ils s'attendoient, à la fin de tous ces périodes jubilaires, au retour du chaos et à la destruction du monde.

Personne n'ignore combien les opinions que l'on a

Digitized by Google

eues sur le période de sept mille ans, que l'on attribuoit à la durée du monde, ont été funestes au repos des sociétés. Vers le commencement de notre ère une chronologie obscure qui comptoit alors 6000 ans depuis la création du monde, donna lieu à des cerveaux creux de penser que le monde alloit finir, puisqu'on entroit dans le septième milliaire. La plûpart se préparèrent à ce grand évènement par d'assez bonnes œuvres, car c'est le propre des opinions apocalyptiques de porter d'abord à la réforme des mœurs; mais comme le principe de ces opinions étoit vicieux, ces bonnes mœurs ne tardèrent point à se défigurer par un esprit de vertige et d'enthousiasme qui énivra un grand nombre de fanatiques, et qui fit qu'ils troublèrent les sociétés par une foule de prédictions sinistres. Le progrès des années devoit sans doute les détromper et réprimer leur délire; mais lorsque l'imagination est allumée, elle ne peut, ni ne veut se calmer, et la vanité l'empêche de reconnoître qu'elle s'est égarée. On interpréta donc les anciens calculs, on y en ajouta de nouveaux; on attendit 70 ans; on crut ensuite qu'en ajoutant aux 6000 ans autant d'années qu'il y a de jours dans l'an, on rencontreroit le terme qu'un petit nombre d'atrabilaires avoit la frénésie d'envisager avec plaisir; on attendit donc, quoiqu'avec impatience, les 365 ans (1). On crut devoir ensuite attendre les 500 années; cependant le monde alloit toujours son train; et de ce que l'univers et la nature étoient bien réglés, on ne manqua pas d'y soupçonner du dérangement; il eût fallu la chûte du ciel pour en prouver l'harmonie. Des calculs aussi malheureux ne laissèrent pourtant pas de dégoûter les calculateurs; leur nombre

(1) S. August. de Civitate Dei, lib. XVIII, cap. 53.

Digitized by Google

diminua, et l'on se fit en général un point de religion de ne plus calculer; cependant quelques-uns ne perdirent point encore l'espérance de la destruction du monde, ils conçurent qu'il falloit attendre les 1000 ans de la Sybille qui manquoient en effet pour compléter la grande semaine de 7000 ans. Enfin le septième milliaire étant expiré ramena encore la même frénésie; l'onzième et le douzième siècle en furent troublés; la fin du monde fut annoncée par-tout. On crut devoir d'avance se détacher des biens d'ici bas; on les porta aux pieds de nouveaux prédicateurs du royaume prochain du ciel (1), et l'on crut en cela imiter les premiers fidèles qui avoient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Ce tems d'extravagance passa encore après avoir dupé une multitude de gens crédules qui cédèrent leur fortune à des hommes qui avoient renoncé à la la fortune; mais il resta un levain apocalyptique qui, depuis le dixième siècle, n'a cessé de fermenter jusqu'à nos jours. L'ante-christ, disoit-on, étoit né en 1105, un concile suffit à peine pour tranquilliser les esprits. Pierre Jean, chef des Bégards, fixoit la fin du monde en 1335; Arnold, espagnol, la recula jusqu'en 1345; Vincent Ferrier, hermite, l'annonça en 1403; un Mainfroy de Verceil prêcha l'approche du jugement en 1418. Après ceux-là il n'y eut pas une succession moins continue de calculateurs et de prophètes. En 1524 Bodin nous dit qu'on annonça le déluge, et l'on vit alors de nouveaux Noë construire des arches. Les derniers calculateurs ont fixé la fin du monde en 700; d'autres sont revenus en 1734; et les convul-

(1) On assure qu'il existe un acte passé entre S. Bernard, abbé de Clairvaux, et un seigneur de la maison de Châtillon, par lequel le saint promet à ce dernier de lui procurer dans le ciel cent fois autant d'arpens qu'il en donneroit à son abbaye.

Digitized by Google

sionnaires Jansénistes ne cessent encore de nos jours d'effrayer par les menaces d'une destruction prochaine du monde, annoncée, comme l'on a déjà vu, par la venue du prophète Elie. Cette fin est encore par d'autres fixée à l'an 1789, ou à 1800, ou à 1994; cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits foibles et mélancoliques, si une police éclairée, que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés.

VIII. Il seroit inutile de chercher dans l'histoire l'origine et les opinions sur la fatalité du nombre *sept*, sorties de la nuit des tems, et connues des anciens comme des modernes. En général le nombre septénaire étoit un période redoutable; de-là aussi le système absurde des *années climatériques*; les anciens redoutoient la fin de tous les périodes, et nommément des périodes septénaires; ils craignoient la 7e année, la 14e, la 21e, la 49e, la 63e, par la même raison qu'on a redouté la fin des périodes imaginaires de 70 ans, de 490 ans, de 700 ans, et enfin de 7000 ans. Par une suite de ce système des Rabbins et autres docteurs orientaux, on a débité qu'il devoit y avoir sept mondes successifs et qu'ils existeroient chacun 7000 ans: ainsi la fatalité de l'univers se trouvoit toute renfermée dans le grand période de 49000 ans; notre monde est le deuxième au compte des cabalistes, parce que la première lettre de la Genèse vaut deux dans les nombres (1). Tels sont les preuves et les titres de ces beaux calculs. Quelques-uns disent plus simplement qu'il ne devoit y avoir que 70 générations après le déluge et la défaite des géans; mais qu'entendent-ils par

(1) Basnage, histoire des Juifs, livre 3, chapitre 27. parag. 1, livre 41 cap. 6, parag. 1 et chap. 12, parag. 10.

Digitized by Google

une génération ? C'est ce qu'ils ont eu la prudence de nous taire.

Ces systêmes des différens âges du monde ont été différemment calculés suivant le tems et les lieux : mais depuis long-tems on a un goût décidé pour le nombre sept. Saint Augustin (1) trop homme de génie pour donner des calculs, qu'il paroît au contraire mépriser et condamner, n'a pas craint cependant de dire que le Messie avoit mis fin au cinquième âge ; que l'on étoit dans le sixième et que le septième amèneroit la dissolution de toutes choses. Ce sentiment n'a sans doute point de meilleur fondement que les autres, mais s'il est apocalyptique, il n'est point millénaire, puisqu'il a la prudence de ne point fixer la durée de ces âges.

Nous avons encore un livre qui est entre les mains de tous les citoyens, et qu'on a soin de renouveller tous les ans ; on nous y apprend comme une vérité indubitable que la durée du monde comprend sept âges, que le premier a durée 2284 ans, le second 1267 ans, le troisième 430 ans, le quatrième 962 ans, le cinquième 470 ans, le sixième 587 ans, et que depuis 1750 nous sommes dans le septième qui sera terminé par la fin du monde. Une pareille instruction est insensée puisqu'elle roule sur la folie du nombre sept ; elle est ridicule par la distribution inégale et arbitraire des âges. Lorsqu'on déraisonne il faut au moins déraisonner suivant les principes que l'on veut adopter ; or jamais les anciens n'ont admis que des âges égaux et un période formé de plusieurs révolutions plus petites, mais égales ; c'est que les derniers calculateurs ont mis des ères et des époques historiques en place des anciens périodes reçues ; ils ont cru bien faire, et n'ont fait

(1) S. August. de Civitate Dei, lib. 22, cap. 30.

que

Digitized by Google

que mettre le ridicule à la place de la folie. Enfin cette instruction est dangereuse, parce que la brièveté des âges expirés donne lieu de croire que l'âge présent qui est déjà fort ancien, ne tardera pas lui-même à finir. Quelle imprudence dans un livre approuvé par le gouvernement qui souffre que l'on repaisse l'esprit des peuples avec de telles absurdités (1)! Il s'en faut pourtant bien que l'usage où l'on est tous les ans de présenter au public cet absurde cyclisme, puisse être regardé comme un monument de l'esprit ou de la crédulité de notre siècle; il est une suite de l'imagination déréglée des siècles antérieurs, il s'est conservé par le respect que tous les peuples ont pour leurs erreurs dès qu'elles sont anciennes; enfin il subsiste par la force de l'habitude qui retient ou fait que l'on tolère des usages dont on n'apperçoit point les conséquences.

Rien n'auroit dû plus dégoûter de ces funestes prédictions que l'incertitude et l'irrégularité des formules qu'on se faisoit pour connoître la durée du période. Si le plus grand nombre de ceux qui s'entêtoient du nombre de sept, déterminoit la durée du grand période à 7000 ans, des esprits plus fins et plus subtils le fixoient à 7777 ans. En fait de nombres sabbatiques il n'y en a point de mieux conditionnés sans doute; c'étoit aussi une des grandes années reçues des anciens (2). D'un autre côté si les uns embrassoient de vastes périodes de plusieurs milliers d'années septénaires, d'autres sans s'élever si haut et sans vouloir jetter leur vue si loin dans l'avenir, attendoient le jugement dernier et la fin du monde chaque septième jour; de ce

(1) L'almanach royal, page 33, sous le titre d'*abrégé chronologique sur la division des âges du monde.*

(2) Plutar. de opinion. philosoph. lib. 2, cap. 32.

Digitized by Google

nombre ont été les Manichéens ; ils jeûnoient et se mortifioient pour cette raison tous les dimanches, tandis que les autres chrétiens se réjouissoient. La différence de ces usages venoit, selon les apparences, de ce que les premiers regardoient le dimanche comme la fin du période septénaire, au lieu que pour les seconds c'étoit au contraire le jour de son renouvellement ; d'ailleurs comme ceux-ci consacroient le samedi au jeûne, on peut dire que les usages étoient au fond les mêmes, et qu'il n'y avoit que les jours de transposés.

Chez tous les peuples mahométans c'est aussi un article de foi que le jugement dernier et la fin du monde arriveront au septième jour d'une semaine ; mais selon leur façon de disposer les sept jours, ce septième est le vendredi : c'est en partie ce qui en fait chez eux le jour le plus religieux de tous (1).

Tant de chimères renouvellées de siècles en siècles à l'occasion du nombre sept, semblent indiquer que le septième jour a dû être un jour redoutable dès les premiers tems. On n'auroit point eu des opinions si lugubres sur les grands périodes qui en sont arrivés si leur principe n'eût été lugubre lui-même ; c'est ce que nous examinerons plus particulièrement quand nous jetterons les yeux sur les fêtes sabbatiques ou hebdomadaires. Au reste ces opinions étranges ont été universelles ; tous les peuples ont eu du respect pour le nombre sept. On trouve jusqu'au Japon l'emblême d'un jubilé d'un million d'années ; car, comment nommer autrement ce qu'on y appelle le dieu *Amida* monté sur un cheval à sept têtes qui sont, dit-on, le

(1) D'Herbelot, biblioth. oriental., p. 405 et 494. Voyages de Chardin, tom. VII.

Digitized by Google

symbole de sept mille siècles (1) ? On ne peut douter que cette représentation ne soit une image cyclique, surtout quand on voit ce dieu couronné du cercle d'or des révolutions ; c'est-là visiblement l'image du maître des périodes, et surtout du dieu de la fin des tems : dieu terrible que les Japonois ne cessent en effet de prier, en répétant des milliers de fois par jour l'*Amenda* qui est comme le rosaire du pays, prière qui est surtout en usage dans les funérailles. C'est aussi pour ce dieu redouté que les dévots pénétrés du néant du monde, se font murer tout vivans dans des cavernes, ou vont se noyer en pleine mer. Un autre usage qui décéle encore que le nombre de sept a dû être primitivement funèbre, c'est qu'au Japon les funérailles durent sept jours, que l'anniversaire se fait au septième mois et se réitère tous les sept ans. Les funérailles des empereurs duroient aussi sept jours à Rome : et en Egypte on pleuroit les morts pendant 70 jours.

CHAPITRE II.

Autres idées des anciens sur les nombres, les cycles et les périodes apocalyptiques de la grande année.

I. Les périodes septénaires n'ont point été les seuls qui aient été regardés comme mystérieux et redoutables. Nous avons déjà dit que dans l'esprit des anciens c'étoit une opinion universelle qu'il y avoit une grande année qui renfermoit en elle le principe et la fin de

(1) Charlevoix, hist. du Japon, tom. I. Livre préliminaire, chap. 3 et 14. Cérémonies religieuses, tom. VI.

Digitized by Google

tous les êtres, ou au moins leurs changemens et leurs renouvellemens sous une nouvelle forme; mais quelle étoit la durée de cette grande année? C'est ce que les peuples ont cherché en vain à connoître; et c'est sur quoi les spéculateurs ont été très-peu d'accord; dans l'incertitude où ils ont été là-dessus, ils ont donné le nom et le caractère de grande année à une multitude de périodes qui, pour la plupart, n'ont rien d'astronomique, et qui se contredisent les uns les autres.

(1) Censorin observe qu'on nomma quelquefois *grande année* non-seulement le lustre qui, chez les Romains, se renouvelloit tous les cinq ans accomplis, mais encore la révolution de quatre ans qui ramenoit la célébration des jeux capitolains. Nous observerons ici que le lustre en particulier nous présente une image apocalyptique et funèbre, puisqu'il se terminoit par des purifications et des expiations générales; c'étoit alors qu'on faisoit le dénombrement, on payoit le cens et l'on renouvelloit les contrats. Tous ces usages semblent dérivés de l'esprit cyclique et jubilaire, et doivent faire soupçonner que l'esprit primitif en étoit apocalyptique; pourquoi en effet auroit-on donné à ce lustre le nom funèbre de grande année?

Le même auteur remarque que les Grecs ont donné ce nom à différens périodes qu'ils ont successivement inventés à mesure qu'ils ont perfectionné leur calendrier; en allongeant leurs cycles luni-solaires ils ont adopté successivement de grandes années de deux ans, de quatre et de huit. Il ne seroit pas raisonnable de chercher un esprit apocalyptique dans ces divers périodes inventés pour les seuls usages astronomiques, puisque d'ailleurs la religion n'a point rendu ces périodes remar-

(1) Censorinus, de Die Natali. cap. 18.

Digitized by Google

quables pour la célébration de leur renouvellement. Le nom de *grande année* a donc été donné improprement à ces différens périodes des Grecs ; ce nom eût plutôt convenu à ces autres périodes religieux qui se terminoient par les fêtes du retour de Bacchus qui avoient lieu tous les trois ans, par les jeux olympiques tous les quatre ans, par les jeux isthmiques, &c. Nous avons vu en effet que toutes ces fêtes étoient des commémorations, non des dieux ou des héros, mais de l'histoire du monde, et nous avons prouvé qu'elles ne présentoient dans l'origine que des idées funèbres ; nous y trouverions sans doute à découvert l'esprit de terreur qui les avoit fait établir, si la mythologie et la police n'avoient réuni leurs efforts pour altérer et défigurer les motifs de toutes ces antiques solemnités, dans la vue de rendre les sociétés plus calmes et plus rassurées.

(1) On voit dans Plutarque que divers philosophes et astronomes Grecs donnoient à la grande année les uns 16 ans, d'autres 190 plusieurs 59. Diogène croyoit qu'elle étoit composée d'autant d'années qu'il y a de jours dans l'an, c'est-à-dire 365. Quelques-uns de ces périodes peuvent passer pour des cycles astronomiques, mais le dernier n'est fondé que sur quelque chimère. C'étoit, au reste, une façon de penser adoptée par tous ces calculateurs, et sur-tout par ceux qui cherchoient à connoître dans les astres bien d'autres choses que des mouvemens physiques, que ce n'étoit que par un langage vulgaire qu'on pouvoit donner le nom d'année à une simple révolution du soleil dans son orbite : la véritable année, disoient-ils, étoit celle où tous les globes célestes, après avoir achevé leurs révolutions, devoient se rencontrer ensemble et se retrouver

(1) Plutarch. de opinion. philosoph. lib. II. cap. 32.

Digitized by Google

au même point dont ils étoient partis au commencement des choses (1). Voilà ce qu'on devoit entendre par la véritable année que, pour distinguer de l'année vulgaire, ils nommoient la *grande année*, *l'année parfaite*, *l'année héliaque*, *l'année de Dieu*. Chaque fois qu'elle se renouvelloit, Platon nous dit qu'elle amenoit un nouvel ordre de tems, et changeoit la face du monde. La difficulté étoit de fixer la durée de cette vaste année; les uns vouloient qu'elle fût déterminée par l'entière révolution des étoiles fixes; le plus grand nombre prétendoit que c'étoit par les révolutions combinées des sept planettes; et plusieurs, arrêtés par le défaut de theorie, aimoient mieux ne la déterminer que par la combinaison du période solaire avec une ou deux planettes seulement, ou simplement avec quelques-unes des constellations.

C'étoit par ce dernier moyen que l'Égypte fixoit sa grande année: c'étoit le lever héliaque de la canicule au premier jour de Thoth, premier mois de leur année, phénomène qui n'arrivoit qu'au bout de 1461 années égyptiennes de 365 jours. Le retour de ce cycle caniculaire s'appeloit *renouvellement*, et se célébroit avec la plus grande solemnité. L'expérience ayant fait connoître que cette grande année ne remplissoit point encore les conditions que l'on avoit imaginées, et n'avoit d'autre pouvoir pour changer la nature que celui que l'imagination lui prêtoit, il fallut bien encore agrandir ses idées et reculer le terme de ce renouvellement, toujours si vainement calculé; c'est sans doute ce qui fit inventer en Egypte une autre grande année de 36525 ans pour la grande révolution du Zodiaque. Au moins ce période n'est-il pas sujet à être souvent démenti par

(1) Cicero de naturâ Deorum, lib. II. Idem. Somnium Scipionis.

Digitized by Google

l'évènement, l'honneur de ses inventeurs paroît bien à couvert; cependant ce terme n'a point beaucoup coûté à inventer; pour le trouver on n'a fait que multiplier la première grande année de 1461 ans par le nombre 25.

Ces 36525 années égyptiennes sont égales à 36500 années juliennes. On voit par-là que ce qui a décidé les inventeurs de ce période à multiplier par le nombre 25, c'étoit la fantaisie d'avoir un cycle rond, formé d'autant de cycles qu'il y a de jours dans l'année, étrange méthode qui prouve bien que ce n'est pas de l'astronomie que ces savans étoient le plus occupés. Au reste, cette méthode fait voir que si ceux-ci ont augmenté la grande année à 36525 ans, lorsqu'elle étoit auparavant fixée à 1461 ans, il y a tout lieu de croire que ceux qui l'avoient antérieurement fixée à 1461 ans, n'avoient eux-mêmes été que des amplificateurs, et qu'avant eux on avoit eu pour terme des nombres plus petits, comme nous l'avons déjà remarqué des Grecs et des Romains. D'où il suit qu'en remontant aux premiers tems de cette progression, on doit trouver le tems où les hommes en voyant le soleil se coucher le soir, craignoient qu'il ne se levât pas le lendemain matin; en un mot un tems où on étoit à chaque instant dans l'attente de la destruction de l'univers.

II. Les Sabiens, comme on a vu, avoient une grande année assez semblable à celle des Egyptiens; elle étoit de 36425 années; on ne peut assurer sur quelle théorie ils l'avoient calculée, ou si elle avoit la même source que l'année égyptienne; ce qu'il a de certain, c'est qu'ils donnoient les mêmes caractères; c'étoit, selon eux, le tems d'une révolution complette du monde, qui devoit être suivie du renouvelle-

Digitized by Google

ment des êtres et de la résurrection. Quelques Sabiens se sont bornés à 9000 ans; ce période a été peut-être un des dégrés qui ont conduit à celui de 36000 ans. Ces 9000 ans étoient aussi, selon la doctrine des Mages, le tems de la durée des combats des deux principes, et c'étoit à la fin de ces termes que Pluton, ou Typhon, ou Arimane devoient être désarmés et détruits pour jamais; après quoi l'homme rétabli dans toute sa félicité, devoit habiter une terre heureuse, applanie et renouvellée (1).

Entre ces années de 36000 ans et de 9000 ans, il y en avoit une autre fixée à 18000. Plutarque (2) la met sur le compte d'Héraclite; c'étoit, selon les apparences, un des échelons du période 36000 ans. Le premier élément de ce système étoit sans doute le nombre neuf, peut-être même le nombre trois; on voit en effet chez les anciens une multitude d'actes et de faits réglés par le période de neuf jours et de neuf années: c'était une espèce de semaine: on voit par-tout que ce sont de petits nombres qui ont servi à la génération des grands. La guerre des Titans contre Jupiter avoit duré neuf ans. Jupiter visitoit Minos tous les neuf ans. Homère, Hésiode, et presque tous les poëtes qui ont suivi ont souvent consacré le nombre neuf à une infinité d'actes de la vie humaine (3). Il n'est pas inutile de remonter à la première génération de ces grandes neuvaines, que nous pensons être le nombre trois. Je ne répéterai point ce que l'on sait déjà de l'estime où ce terme étoit chez les anciens. En voici

(1) Plutar. de Iside et Osiride.

(2) Plutar. de opinion. philosoph.

(3) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, tome XVIII, page 25.

Digitized by Google

l'origine ; *salut* et *trois* s'exprimoient chez eux par un seul et même mot (1).

Telle est donc l'origine de ce respect religieux pour le nombre de trois et pour tous les nombres qui en sont dérivés, tels que neuf jours, neuf ans, neuf mille ans, 18000 ans et enfin 36000 ans. Il est bon de faire connoître par-là que si les craintes et les espérances apocalyptiques des anciens ont eu quelques principes fondés, il n'y a eu rien de plus arbitraire et de plus chimérique que l'explication qu'ils faisoient de ces opinions à certains périodes calculés.

Les Etrusques avoient aussi leur grande année, mais on ne connoît point sa durée. Consultés sur les phénomènes qui arrivèrent au tems de Sylla, ils répondirent à-peu-près, comme auroient pu faire quelques Rabbins, que le monde étoit sujet à diverses révolutions qu'il devoit y en avoir huit ; que les dieux avoient fixé la durée de chacune, dont la mesure étoit le période de la grande année, et qu'ils en avertissoient les hommes par des signes dans le ciel, et par des changemens sur la terre (2).

Les anciens n'ayant point eu de meilleure théorie, il n'est point surprenant de voir leurs singulières variations. Ainsi les uns fixoient le grand période à 2484, à 3000, à 5552, à 9977, à 108000 et à 10884 années d'autres l'estimoient de 12000, de 12854, de 12954 ou de 15000 ans. Plusieurs enfin s'élevoient jusqu'à 100000, 300000, 350635, 470000, ou même

(1) *Salom* et *Salum*, paix. *Salos*, trois, *Salus*, salut, *Salvus*, sauvé. Voyez Bochart sur ces allusions communes entre les langues hébraïque, phénicienne, carthaginoise et latine. *Chanaan*, *lib. II. cap.* 16, où il cite le témoignage de Saint Augustin, qui étoit Carthaginois.

(2) Plutar. in vitâ Syllæ.

Digitized by Google

1,753200 et 6,570000 années. On en trouvera le détail dans l'excellent mémoire de M. de la Nauze, contenu au tome XXIII des mémoires de l'académie royale des inscriptions.

III. Ces variations sont grandes ; mais que seroit-ce si nous passions aux Indes, à la Chine, au Japon ! Chez tous les peuples de ces contrées on a eu la même folie de calculer les années de la durée du monde, d'en détailler les différens âges et de faire l'histoire de la succession des mondes ; mais on a eu plus d'adresse, en ce que les Indiens ne se sont formé que des termes énormes, et qu'ils ne comptent que par des millions d'années.

Je ne parlerai point des cycles vraiment astronomiques, qui ont été trouvés pour l'usage de la société : ceux qui les ont n'ont point ordinairement été des apocalyptiques ; quand l'esprit de l'homme se trouve dans une disposition qui lui permet de s'appliquer aux sciences exactes, il s'éloigne dès lors de cette disposition qui ne s'occupe que d'objets vagues et indéterminés. Cependant je n'entrerai point dans ces détails étrangers à mon sujet.

Quelqu'idée que les anciens peuples d'Asie aient eue de leur grande année, ils lui ont tous donné le même caractère depuis Hésiode jusqu'à nos jours ; l'hiver de cette grande année étoit un déluge, et son été devoit être l'embrâsement du monde. » Les déluges périodi-» ques, dit Bérose, arrivent lorsque toutes les pla-» nettes sont dans le signe du capricorne, réunies toutes » en ligne droite ; les embrâsemens périodiques arrivent » lorsqu'elles se trouvent réunies de la même manière » dans le signe du cancer » (1). Il n'est pas difficile

(1) Senec. quæstion. natur. lib. 3.

Digitized by Google

de remarquer que les phénomènes de cette grande année correspondent à ceux de l'année commune qui sert de base à ce système ; le capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse, et l'écrevisse est le premier signe de l'été, saison de chaleur et de sécheresse. On voit encore par-là pourquoi la plupart des nations craignent un embrâsement du monde et ne craignent plus un déluge. Cette opinion ne prouve rien, sinon que les anciens peuples ont commencé leur année vulgaire par l'hiver, de même qu'ils ont commencé leur jour par la nuit. Les Banians disent que le monde a été détruit trois fois par le déluge, par le vent, par les tremblemens de terre, et qu'il le sera bientôt par le feu, qui est le quatrième élément ; ils ajoutent que chaque âge a son dieu différent, chargé de régir le monde (1).

On divisoit encore la grande année en quatre âges, comme on divise l'année commune en quatre saisons ; on comptoit un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain et un âge de fer. Ces âges si fameux dans la plus ancienne mythologie, font voir l'antiquité de ce système. On comptoit encore les phénomènes de la durée du monde avec ceux de la vie humaine : la nature, en se renouvellant avec une grande année, étoit censée d'abord dans un état de foiblesse et d'enfance : elle arrivoit par dégrés à un état de perfection et de beauté suivi d'un état de force et de vigueur, d'où elle ne faisoit ensuite que décheoir par une gradation insensible qui la menoit à la vieillesse, puis à

(1) Histoire de la religion des Banians par Henry Lord. *Arnob. adv. Gentes, lib. I.* Chez les Mexiquains, le siecle étoit divisé en quatre parties, c'est-à-dire en un printems, un été, un automne et un hiver suivi de la fin du monde. Histoire générale des voyages, tome XII, page 529.

Digitized by Google

la mort. Il en étoit du moral comme du physique: le genre humain commençoit par l'innocence; il devenoit peu-à-peu capable des vertus les plus héroïques, son esprit développoit successivement toutes les sciences et tous les arts; son heureux naturel se corrompoit ensuite, son ame ainsi que son corps s'affoiblissoient, ils étoient sans force, sans génie, sans vertus; enfin l'homme n'étoit plus qu'un être vicieux et déréglé, il oublioit tous les principes de la science et de la sagesse; le désordre général arrivoit à son comble, tout finissoit par se dissoudre. C'est encore là le système des Siamois qui attendent un nouveau dieu et un nouveau monde, parce que le monde actuel est, selon eux, fort avancé dans sa corruption (1).

IV. Tel est cet ancien système dont il semble que les Sybilles et tous les apocalyptiques de l'antiquité n'ont fait que donner le développement en cherchant à en faire de fausses applications. Cependant les apocalyptiques modernes diffèrent beaucoup des anciens dans un point essentiel : les premiers annoncent une fin totale et absolue de l'univers, qui ne sera suivie que d'un renouvellement spirituel et mystique, au lieu que les anciens n'admettoient point une destruction sans retour; selon eux, le monde ne périssoit que pour renaître, ce n'étoit qu'un flux et reflux réglé de prospérités et de malheurs. Ces vicissitudes du monde n'étoient pas même regardées de quelques-uns comme un mal; les déluges et les embrâsemens périodiques n'étoient que des purgations qui nétoyoient le monde et lui rendoient sa jeunesse, sa vigueur et sa beauté dans le genre moral comme dans le physique. Voilà la doctrine constante de Platon et d'une foule d'an-

(1) Histoire générale des voyages, tome 9, page 298.

Digitized by Google

ciens écrivains : si la naissance conduisoit à la mort, la mort elle-même n'étoit qu'une renaissance; le monde ne se renouvelloit que pour dégénérer, il ne dégénéroit que pour se renouveller, il passoit par plusieurs âges, il ne faisoit que changer, et ne périssoit jamais « Tout » change et rien ne périt, dit Sénèque, rien ne s'anéan- » tit absolument dans l'univers; mais tout est sujet à » croître et à décroître, selon divers périodes; tout » cesse et tout recommence, tout meurt et tout renaît; » l'hiver suit la belle saison; la nuit chasse le jour, » et le jour chasse la nuit; cette partie du soleil se » lève, et cette autre se couche; à peine cet astre a-t-il » quitté sa station, qu'il tend à y revenir » (1). La grande année eût-elle été composée de plusieurs milliers ou millions d'années, ce période immense n'étoit considéré que comme une petite portion de la durée du monde dont l'homme, selon ce système, ne pouvoit embrasser ni le commencement, ni la fin; cependant on croyoit ce même monde sujet à des changemens universels qui étoient réglés par les révolutions des astres. On voit cette doctrine exprimée dans Ovide par ces mots :

Nec perit in tanto quicquam, mihi credite, mundo;
Sed variat, faciemque novat, nascique vocatur.
Sic ad ferrum venistis ab auro
Sæcula, sic cessis versa est fortuna locorum.
Ovid. metam. lib. XV, fab. 4. (*)

S'il y a peu de vérité dans ce système, on ne peut

(1) Senec. epist. 35.

(*) Ces vers ont été ainsi traduits ou paraphrasés :

Crois-moi, rien ne périt dans ce vaste univers,
Rien ne s'anéantit, tout se survit, tout change,

Digitized by Google

lui refuser une certaine grandeur ; est-il une erreur plus sublime ! elle a été la suite de l'agrandissement de l'esprit humain et de la sécurité rendue à son état et à la nature entière. L'ancienne révolution du monde qui fit penser dans le tems que la fin de toutes choses étoit arrivée, ne s'étant point trouvée être une fin absolue, on la crut différée ou retardée, on lui donna des périodes qu'on aggrandit toujours à mesure que les siècles s'accumuloient sur les siècles ; enfin ces périodes se trouvant toujours en défaut, on vint à s'imaginer que le monde n'auroit point de fin absolue, qu'il pouvoit bien changer, mais qu'il ne périroit jamais. Cette doctrine auroit été capable d'effacer à la fin tout l'esprit apocalyptique de dessus la terre, et d'épargner aux hommes une multitude de fausses terreurs ; mais la doctrine des changemens étoit elle-même dangereuse et terrible pour le genre humain, elle étoit capable de produire les mêmes effets, et elle les produisit en effet ; ainsi cette erreur de l'éternité du monde fut inutile et dangereuse. Qu'importe en effet au genre humain, lorsqu'il se voit détruit, de savoir que la matière n'est point anéantie, qu'elle survit à sa première forme, et qu'elle en doit prendre une seconde ? l'homme actuel n'en est pas moins détruit, et l'homme futur ne peut ni le consoler dans ses malheurs, ni le rassurer dans ses craintes.

Et de ce changement l'alternative étrange
Renouvelle à nos yeux tous les êtres divers.
Dans son immortelle carrière,
La terre, enfant du noir chaos,
En s'y replongeant toute entière,
Doit y trouver des cieux nouveaux.
Mais l'homme, ivre d'orgueil, foible en sa connoissance,
Sujet à s'égarer quand il sonde les tems,
Dans les épaisses nuits des anciens changemens
S'imagine du monde avoir vu la naissance.

Digitized by Google

Les millénaires qui adoptoient un règne terrestre de Dieu sur la terre renouvellée, n'ont pas moins troublé le monde que les apocalyptiques décidés pour une fin totale et absolue de tout être et de toute forme.

Il est étonnant que presque toutes les religions pour contenir les hommes et modérer les passions dans la vue de les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre, ayent toujours présenté au genre humain le dogme d'une fin totale ou au moins d'un changement universel, et que les hommes n'ayent point de dogme qui les affecte d'une plus grande terreur que celui de la fin du monde et du jugement universel; chaque homme en particulier n'a-t-il donc pas sa fin devant les yeux, et son sort n'est-il point décidé à sa dernière heure en bien ou en mal? c'est sans doute un caprice de l'esprit humain d'être moins affecté des vérités communes que des vérités extraordinaires; il n'est point de jour qu'on ne voye ses concitoyens, ses parens, ses amis, passer de cette vie à l'autre; on sait qu'ils vont dès-lors recevoir le prix du bien ou du mal qu'ils ont fait, cependant la société est tranquille, les esprits ne sont point émus. Mais prêche-t-on la fin du monde, annonce-t-on l'approche du jugement dernier et du royaume éternel; aussi-tôt les hommes tremblent, la tête leur tourne; les nations troublées sont capables des plus grandes frénésies, et la société est presque dissoute. Néanmoins chaque homme, dans ce moment général, ne sera-t-il pas pour son compte ou pour lui seul, comme il est dans son existence actuelle? pourquoi donc préfère-t-on dans la morale un dogme que son éloignement devroit rendre foible, et que tant de fausses prédictions auroient dû presque anéantir, à un dogme instant et prochain, dont un homme raisonnable ne peut douter? Il semble qu'une

Digitized by Google

religion, amie du genre humain, devroit être sobre et réservée sur l'autre.

V. Un des caractères attribués par les anciens à la grande année, étoit de montrer à l'univers le *phénix*, autre dogme apocalyptique enveloppé sous une allégorie qui est devenue par la suite fabuleuse et inintelligible. On se représentoit le phénix comme un oiseau rare et unique, de la forme d'un aigle, qui, lors des renouvellemens du période, sortoit d'Arabie, ou des Indes, ou d'un paradis terrestre situé vers l'Orient, se montroit aux hommes, et se renouvelloit lui-même de ses propres cendres, après s'être brûlé sur un bucher de parfums et de bois aromatiques qu'il avoit l'instinct de construire, après quoi il portoit son ancienne dépouille en Egypte dans la ville d'Héliopolis sur l'autel du soleil (1). Les tems de son apparition ont varié suivant les périodes que l'on adoptoit; communément l'on attendoit son retour tous les 500 ans : les Rabbins, toujours d'un esprit plus borné que les autres dans leurs fables même, font de l'aigle une sorte de phénix qu'ils disent se renouveller tous les dix ans en se plongeant dans la mer. Il est inutile de disserter sur ces périodes, dès qu'on convenoit en général que la vie du phénix étoit égale en durée à la révolution de la grande année, que sa naissance annonçoit le rétablissement des choses dans leur état primitif (2).

Les Chinois et les Japonois ont de même un animal imaginaire de cette espèce qui ne paroît que rarement sur la terre. Tantôt c'est un quadrupède aîlé, tantôt c'est une espèce d'aigle d'une vîtesse incroyable et d'un

(1) Herodot. lib. I. Tacit. annal. lib. 4.
(2) Vossius, de idol. lib. 2, cap. 47.

caractère

caractère rempli de bienfaisance envers toutes les créatures : il est regardé comme le précurseur du siècle d'or, comme un signe fortuné qui ne se montre que lors des conjonctions et sous une constellation particulière pour annoncer la naissance des bons rois, des héros, des grands philosophes et des hommes rares. On ne nous dit point la durée que ces derniers peuples assignent au période qui ramène cet animal merveilleux ; mais on voit bien que cette fable est toujours dans les caractères attribués à la grande année, et sur-tout à son retour qui devoit ranimer la nature, la renouveller, et faire naître un âge d'or, enfin qui devoit montrer à l'univers le grand monarque du siècle futur, dont le règne étoit aussi une des suites du retour des périodes, et un objet d'attente si important, que nous en ferons un chapitre particulier (1).

Si les hommes sont si souvent trompés sur la fin du grand période, et se sont causé d'inutiles allarmes, ils ont dû aussi se tromper de même sur son retour, et se donner de fausses joies sur le renouvellement de la félicité primitive. Aussi a-t-on publié à diverses reprises qu'on avoit vu le phénix, sur-tout lorsque les nations étoient dans quelque position heureuse, où se flattoient au moins d'être bien fortunées. Tacite nous dit que dans le consulat de P. Fabius et de Lucius Vitellius, l'an 787 de Rome, on publia qu'on avoit vu le phénix en Egypte. Si l'on fait attention au tems de cette annonce, on sera tenté de l'attribuer à quelques chrétiens qui, après l'ascension de Jésus-Christ arrivée vers l'an de Rome 186, s'attendoient de voir dans la nature un renouvellement favorable (2).

(1) Kempfer, histoire du Japon, livre I, chapitre 10.
(2) Tacit. annal. lib. 6.

Digitized by Google

Pline rapporte, d'après un autre, que sous le consulat de P. Licinius et de Cn. Cornelius, l'an 97 avant l'ère chrétienne, on comptoit 215 ans depuis une apparition du phénix (1). Ajoutez ces 215 ans à l'an 97, vous aurez l'an 312 avant l'ère vulgaire, qui est précisément l'ère des Seleucides; des gens qui ont voulu faire leur cour à des princes de cette maison grecque, ont sans doute voulu honorer leur époque par la venue du phénix. Les Chinois et les Japonois en ont usé de même, lorsqu'ils ont voulu flatter quelques-uns de leurs souverains : ils sont cependant moins blamables en cela que les autres, en ce qu'ils n'ont supposé ce faux miracle qu'en faveur des monarques qui par leur humanité et leurs vertus méritoient d'être regardés comme les rois d'un âge d'or (2).

(3) Un auteur moderne qui a pensé et écrit fort sensément sur le phénix, dérive son nom du mot phénicien *Phanag*, être dans les délices et dans l'abondance. Cette étymologie peut être vraie, elle peut au moins avoir contribué par l'illusion des sons a donner quelques-uns des traits dont on a embelli cet animal merveilleux. Mais peut-être ce nom viendroit-il de *Planah*, prononcé *Planach* par quelques dialectes plus rudes; ce mot signifie retourner, revenir; et il convient d'une façon plus générale à la nature primitive du phénix qui dans l'écriture hiéroglyphique n'étoit que le symbole d'une longue révolution de siècles qu'on pouvoit appeller *ophen*, la roue, ou bien *phoncéh*, ce qui revient et ce qui tourne sur soi-même.

(1) Plinii hist. natur. lib. X, cap. 12.
(2) Lettres édifiantes, tome XXI.
(3) Pluche, dans son histoire du ciel, tome I, page 280.

Digitized by Google

Le phénix du Japon se nomme *Kirin*. *Karan* en Arabe désigne la conjonction de plusieurs planetes, dans un des signes du zodiaque (1). Quoiqu'il en soit, le phénix n'a été dans son principe qu'une image chronologie, qu'un symbole cyclique qui a été personnifié comme tant d'autres, et auquel ensuite on a adapté une histoire tirée des opinions qu'on avoit sur la terre des périodes qu'il représentoit originairement. Les anciens ont eu une multitude de ces usages cycliques qui ont donné lieu à bien des égaremens et à bien des opinions astrologiques et mystérieuses. Nous avons déjà fait remarquer chez les Japonois le symbole d'un jubilé d'un million d'années changé en un dieu dont le culte est cruel et frénétique. *Sommonacodom*, le dieu des Siamois, ne signifie, selon d'Herbelot, que *ciel*, ancien ou éternel. Il y a dans toute l'Asie un culte fanatique, mais qui n'exige que la contemplation et des visions extatiques, c'est celui de de *Fo*, connu sous tant de noms divers, et qui est si souvent revenu à la vie. Le nom de ce dieu, dans quelques langues, signifie éternité; *Chi* en Chinois, et *Hazarouan* en Indien désignent une durée de 36000 ans ou de 79000, que l'on a personnifiée pour désigner le maître de la nature (2).

VI. Les Basilidiens et une multitude d'insensés du premier siècle de l'église, connus sous le nom de Marcosiens, Corinthiens, Carpocratiens, Valentiniens et Gnostiques, toutes sectes apocalyptiques, ont rendu fameux leur mystérieux *Abraxas* qu'ils avoient emprunté d'Egypte pour en faire une divinité souveraine;

(1) D'Herbelot, biblioth. orientale, au mot *Karan*; et hist. génér. des voyages, tome 9, p. 297.

(2) Histoire des Huns, tome II, page 228.

Digitized by Google

les Egyptiens, avant eux, s'en servoient déjà comme d'un préservatif ou d'une amulette efficace dans les dangers (1). Ce nom barbare d'*Abraxas* qu'on y voyoit gravé, en imposoit aux ignorans et aux superstitieux: on l'adoroit sans le connoître, on ne le dévoiloit que dans le mystère; ce n'étoit point autre chose que la formule numérique de l'année solaire, exprimée par des lettres grecques qui valoient 365; delà on concluoit qu'il y avoit 365 cieux, que dans le dernier de tous résidoit la sublime essence. C'étoit là le canal qui conduisoit à une foule d'autres absurdités qu'il ne vaut pas la peine de connoître. Il nous suffit de voir dans l'*Abraxas* une formule de période fort ancienne respectée par les payens, et qui devoit plaire nécessairement à cette foule d'apocalyptiques qui avoient déjà fait un chaos ridicule des idées et des faits relatifs à la création primitive, au renouvellement physique des êtres, à leur génération, à la rédemption mystique et à la résurrection future.

On voit dans certaines amulettes qui se sont conservées le mot *Abraxas* accompagné du soleil et de la lune, et environné du serpent qui se mord la queue, avec ces mots Hébreux *Lio Adonai Eloai Abraxas*, c'est-à-dire celui qui est le seigneur, le très-haut (2). Rien ne fait mieux voir que ce n'étoit dans son principe qu'un dieu chronique, qu'on a décoré de tous les titres du Tout-puissant et du maître des tems. On voit d'autres amulettes avec ces mots, *Saba Abraxas*, qu'on traduit *Abraxas le dieu des armées*; mais nous avons

(1) Vossius, de idol. lib. I, cap. 8. Basnage, histoire des Juifs, livre 3, chapitre 7.

(2) Basnage histoire des Juifs, livre III, chapitre 28, parag. 8, et chapitre 27.

Digitized by Google

vu ailleurs que Saba et Sabaoth devoient plutôt désigner le dieu des retours, le dieu des périodes et des renouvellemens, et tout ceci le confirme.

VII. Ce période de 365 flattoit beaucoup les anciens calculateurs. Les Egyptiens se plaisoient à le trouver dans les lettres du nom du Nil écrit à la Grecque *Neilos*. Tous les Mithriaques avoient la même folie, et voyoient avec complaisance le nombre 365 dans le nom de Mithras ou *Meithras*. Ce n'est pas-là la raison pour laquelle les monumens de Mithras nous présentent aussi le surnom de *Sabasius* qui a tant exercé les interpretes et les antiquaires : cette épithète fut pareillement donné à Jupiter et à Bacchus ; elle signifie peut-être un dieu périodique ou qui préside aux renouvellemens. Il y avoit encore un dieu Sabasius dont les mystères se célébroient la nuit : l'on y jettoit le serpent symbolique dans le sein des initiés.

Quoi qu'il en soit, les monumens nous présentent toujours le dieu Mithras entouré des signes du Zodiaque, de quelques constellations et du serpent symbolique : il est accompagné des emblêmes de l'aurore et du déclin du jour, ainsi que de flambeaux dont les uns sont éteints et les autres allumés ; son culte chez les Orientaux avoit rapport au soleil tantôt triomphant par sa vive lumière, et tantôt éclipsé ; on honoroit dans Mithras le soleil levant, le soleil couchant, son entrée dans les signes et surtout son passage du bélier dans le taureau, sa victoire dans son midi, et son triomphe périodique sur ses ennemis ; sa grande fête qui étoit celle de sa naissance se célébroit au 25 de décembre, et le soleil qui remonte alors sur notre hémisphère, nous dit pourquoi cette fête étoit placée dans cette saison préférablement à toute autre : c'est que le renouvellement du soleil et la naissance du soleil n'étoient qu'un même

Digitized by Google

fait exprimé de deux façons; malgré la simplicité de ce motif il n'y avoit point de culte plus mystérieux que celui de Mithras : il avoit même quelque chose de funèbre : ses cérémonies ne se faisoient que dans des cavernes et des antres obscures, ce qui a donné lieu de penser que ce culte avoit beaucoup plus de rapport aux éclipses du soleil, à ses déclins annuels et journaliers, qu'à toutes ses autres situations. Selden dit que les fêtes de Mithras s'appelloient en Perse *Mémoriaux*; leur ton funèbre ne viendroit-il pas de cette dénomination, et n'indiqueroit-il pas que toutes ces fêtes n'étoient dans leur origine que des commémorations anciennes de révolutions de la nature, que l'on se rappelloit à la fin de tous les périodes et de toutes les fêtes cycliques? A Rome les mystères de Mithras se célébroient peu après l'équinoxe du printems; mais sa grande fête ou celle de sa naissance se célébroit comme en Perse au solstice d'hiver (1).

On voit aussi par ce que Celse disoit de Mithras, que tout son culte avoit réellement cet esprit cyclique et apocalyptique (2). « On voit, dit-il, dans les mys» tères de Mithras le symbole de deux périodes cé» lèstes, de celui des étoiles fixes, de celui des planetes, » et du passage que l'ame fait par la vie. Ce symbole » est un escalier élevé qui conduit par sept portes à » une huitième; chacune de ces portes est de métal; » celle de plomb est attribuée à Saturne, celle qui est » d'or l'est au soleil; il en est de même des autres se» lon leur nature et leur analogie avec les autres dieux » ou planetes ».

Sur cette merveilleuse doctrine, M. l'abbé Bannier

(1) Selden in præfat. de Diis Syr.
(2) Origen. contra Celsum, lib. VI.

Digitized by Google

demande si Celse ne prête point trop d'esprit et de raffinement aux anciens Perses (1). Pour moi je n'y vois rien de trop fort; je n'y vois qu'un cyclisme imaginaire sous une forme sabbatique, accompagné des opinions absurdes qu'une morale mystique et très-ancienne dérivoit de ce systême. C'eût été une science inutile de savoir que les planetes, que le soleil, que toute la nature étoient sujets à des déclins et à des renaissances, si on n'eût pas travaillé en conséquence à se régénérer comme les astres et à passer par tous les périodes de la perfection; c'étoit-là aussi une des préparations essentielles pour être initié, non-seulement aux mystères de Mithras, mais aussi à tous les autres que nous avons ci-devant parcourus et dont nous avons fait voir l'esprit : il est vrai que le cérémonial de ces préparations étoit un peu plus astrologique dans les mystères de Mithras, mais le but où l'on croyoit qu'elles conduisoient étoit toujours le même. Les initiés prenoient des noms de constellation, se faisoient appeller *lion*, *corbeau*, &c. ils en prenoient même la figure par des habillemens propres à ces cérémonies; les degrés de perfection avoient rapport aux sept planetes, mais ces extravagances n'empêchoient point d'ailleurs que l'on ne pratiquât des austérités réelles et même excessives pour arriver à cette prétendue régénération; plusieurs y succomboient et mouroient avant que d'atteindre le but; quant à ceux qui avoient autant de force que de constance et qui subissoient toutes les épreuves, ils se croyoient à la fin ressuscités comme Mithras, régénérés comme le soleil, et révivifiés comme une nouvelle année.

VIII. Une sorte de conformité dans quelques céré-

(1) Mythologie de Banier, tome 3, page 188.

Digitized by Google

monies et surtout la ressemblance qui se trouve entre une espèce de baptême que les Mithriaques pratiquoient et celui des premiers chrétiens, a fait imaginer a quelques auteurs que ces fanatiques payens avoient emprunté le tout des chrétiens; mais qui ne sait que ces cérémonies et que ce baptême étoient plus anciens que le christianisme? Ils étoient d'usage chez les payens dans presque tous les mystères, et l'esprit de ces purifications dérivoit naturellement de la doctrine cyclique des religions primitives. Ce seroit déshonorer en quelque sorte le christianisme de prétendre, comme on a fait si souvent, qu'il a été la tige, ou comme le modele de cette foule de sectes qui dans les premiers siècles de notre ère ont troublé le repos du monde par leurs fausses prédictions, et qui ont dégradé l'esprit humain par une multitude d'opinions bizarres et d'usages ridicules. La fausse nouvelle du renouvellement prochain du monde, qui avoit précédé de près d'un siècle la naissance du christianisme, a été le principe commun de divers écarts auxquels l'esprit humain s'est porté par la suite pendant plusieurs siècles consécutifs. Cette nouvelle en révélant la doctrine cachée si long-tems par la police et révélée aux seuls initiés, répandit dans l'univers le ferment du fanatisme que la sagesse des législateurs s'étoit jusques-là efforcée d'étouffer. Comme on s'attendit à voir finir le monde, il falloit bien se préparer à ce grand événement en recourant aux mystères de la régénération; mais comme on fut trompé dans son attente, il fallut imaginer quelque révolution mystique et morale qui tînt lieu d'une révolution naturelle et physique. L'homme aimera toujours mieux se repaître de nouvelles erreurs que de renoncer tout simplement à celles dont il s'est vu le jouet.

Digitized by Google

Voilà la véritable source d'où nous verrons sortir cette foule de sectaires dont les opinions et les usages ont fait dans leur tems la honte de l'esprit humain : c'est l'unique dénoûment d'une multitude de faits énigmatiques et presque inconcevables, arrivés dans les mêmes âges, et de ces erreurs qui ont été l'écueil des meilleurs esprits.

A juger de Mithras par la nature de ses attributs et de son culte, il n'a été chez les Perses qu'une formule de période, qu'un planisphère astronomique et qu'une image cyclique, qui par la suite est devenu la divinité redoutable des cycles, des tems et des périodes, à laquelle les Mithriaques ont sacrifié des victimes humaines; en effet il n'est point de dieu plus cruel que celui de la fin des tems ; on ne sauroit le rendre favorable que par des sacrifices très-précieux ; puisqu'il détruit tout, ses sacrifices ont dû être barbares, inhumains, destructeurs.

Ce qui vient d'être dit de Mithras doit aussi s'appliquer à *Moloch*, le dieu des Ammonites (1). Si l'on en croit les Rabbins la statue de ce dieu contenoit sept chambres ou plutôt sept autels ou chapelles dans lesquels on jettoit les offrandes et les victimes, en observant de les mettre dans un rang proportionné à leur mérite ; ainsi on ne jettoit dans le premier fourneau qu'une offrande de farine; on jettoit celle des animaux suivant leur dignité dans les autres fournaux, jusqu'au sixième qui étoit réservé pour le bœuf; mais le septième n'étoit destiné qu'à recevoir des victimes humaines. Si ce récit est véritable, il semble qu'on doit reconnoître dans Moloch un dieu cyclique par la progression septénaire ou sabbatique des offrandes qu'on lui

(1) Hyde, cap. V, p. 339.

Digitized by Google

faisoit et par la barbarie de son culte. Il y a déjà long-tems que l'on prétend que *Moloch* et *Saturne* n'étoient qu'une même divinité : on payoit à cette dernière des tributs ausssi inhumains, et l'on sait d'ailleurs que Saturne étoit chez les payens le dieu du tems, ou le tems personnifié. Le jour universellement consacré à Saturne étoit le septième de la semaine, et les saturnales, comme on a vu, se célébroient à la fin de l'année. Moloch et Saturne ont donc été aussi des emblèmes cycliques. En passant en revue la plupart des anciennes divinités, surtout celles qui ont un rapport sensible au soleil et à la lune, en les considérant sous cet aspect nous leurs trouverions aussi une origine semblable. Osiris, Adonis, Bacchus Proserpine, Cérès, Appollon, Mercure, Janus &c. D'autres on vu l'image de différens autres périodes dans les Parques, les Muses, les Gorgones ou Furies (1) armées de serpens, dans les Harpies, &c.

IX. Mais c'en est assez sur ces symboles chroniques métamorphosés en divinités, il nous suffit de connoître combien toute cette idolâtrie étoit intimement liée à la science astrologique, dont il a été la source primitive et véritable. Il est essentiel de remarquer combien ces opinions bizarres ont influé sur les divers événemens de l'histoire du monde pendant une suite étonnante de siècles ; cette doctrine apocalyptique, en cherchant à connoître le destin futur de l'univers, en voulant en fixer et en calculer le terme, se changea à la fin en une science *astrologico-politique*, par le moyen

(1) Les Gorgones, suivant Noël le Comte, livre 7, sont nées dans la région des ténèbres, où il n'y a ni soleil, ni lune. Leurs têtes sont armées de serpens, leurs ailes sont d'or, elles demeurent aux confins de l'occident ; elles ont une vipère pour ceinture et une main de fer : ce sont des déesses infernales et de la vengeance.

Digitized by Google

de laquelle on chercha à deviner le sort futur des monarchies et des puissances particulières qui dominoient sur la terre ; on voulut de même prévoir et déterminer leur règne et leur durée par des calculs systématiques ; on voulut assujétir leur fortune au sort des années sabbatiques et climatériques ; on assigna à chaque peuple sa planète et son étoile, et l'on prophétisa la chûte et la renaissance des empires, comme on prophétisoit la durée du monde, en examinant les jonctions des astres tutélaires. On a été jusqu'à faire l'horoscope de diverses religions qui se sont établies sur la terre ; c'est ainsi que le soleil a déterminé dans l'esprit de quelques extravagans la naissance du christianisme qui, selon eux, devoit se détruire l'an 365 de l'ère vulgaire (1). C'est la planète de Vénus qui a fixé la naissance du mahométisme. C'est Saturne qui a fait naître le judaïsme, lors d'une conjonction arrivée du tems de Moyse. C'est aussi une conjonction plus ancienne qui a fait naître la religion de *Zerdascht* ou *Zoroastre* (2). Enfin la durée de ces religions est at-

(1) Basnage, tome 3, page 636.

(2) D'Herbelot, bibliothèque orientale, au mot *Zerdascht*. Quelques pères de l'église ont confondu Zoroastre avec Cham, fils de Noë ; on le fait aussi roi de la Bactriane ; les pères croyoient qu'ils se nourrissoit de feu. Les mages le font disciple du prophète Elie, et d'autres le font disciple d'Elisée, d'Esdras ou de Jérémie. Il a encore été confondu avec Abraham. On a prétendu qu'il étoit ressuscité dix jours après avoir été tué à la guerre ; suivant d'autres, après sa mort il fut mis sur un bûcher, dont il sortit sain et sauf au bout de douze jours. Ainsi sa fable a du rapport avec celle d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus, etc. Quelques-uns en ont fait un Adam, d'autres un Moyse. On le regarde généralement comme l'inventeur du dogme des deux principes, *Oromaze* le bon, *Arimane* le mauvais ou démon, et *Mithras* le médiateur. Il passe aussi pour l'inventeur de la magie et de l'astronomie ; le livre qu'on lui attribue s'appelle *Zenda-Vesta*, allume-feu. Zoroastre n'est peut-être que le tableau des révolutions de la terre par le feu, personnifiées.

Digitized by Google

tachée au retour de ces mêmes conjonctions. Cependant la raison devoit montrer que les erreurs humaines ne dépendent point de la conjonction des astres qui ne détruiront jamais l'empire de la vérité. Néanmoins c'est dans cet esprit que les Juifs caraïtes disent que si leur messie n'est point encore venu, il faut en imputer la faute à la lenteur du mouvement de Saturne que les Juifs, d'un accord assez ancien et assez commun regardent comme l'astre qui préside à leur nation.

En effet ce ne sont point-là des opinions modernes nouvellement inventées et adoptées par quelques peuples, c'est comme un plan universel d'erreurs qui embrasse tous les tems. Les anciens Perses avoient une grande opinion des règnes qui commençoient avec les années et les périodes nouveaux. Tamerlan, comme on a vu, fut appellé le *monarque des conjonctions*; le roi de Perse sous le règne duquel arrivoit le mois intercallaire du période de 120 ans, étoit réputé très-grand et très-heureux (1).

On voit que les Chinois, toujours séparés du reste du monde, ont inventé de fausses conjonctions et des phénomènes imaginaires pour faire leur cour à leurs souverains, lorsqu'il arrivoit des changemens politiques dans leur empire; ils ont eu cet usage dès les premiers tems de leur monarchie, et ils le pratiquent encore en faveur d'un nouveau maître. D'un autre côté, chaque fois que la nature a produit des phénomènes réels, les Chinois comme tous les autres peuples du monde ont été en rumeur, et souvent leur esprit frappé de ces

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XVI, p. 240. D'Herbelot, p. 754 et 958. *Hyde, de relig. Persarum, cap.* 14, p. 207. Biblioth. orient. au mot *Keran*.

Digitized by Google

changemens physiques, en a produit de politiques et de moraux. En un mot c'est encore le système des Orientaux que les conjonctions produisent de très-grandes révolutions dans le monde, et ce qu'il y a de plus malheureux dans ce préjugé, c'est que les événemens occasionnés par la seule prétention n'ont souvent que trop justifié ce système.

Joignons à ce tableau de l'orient tous les événemens divers que nous présente notre histoire ancienne, dans les tems où les nations n'entreprenoient rien sans avoir consulté les astres. Point de guerre, point de bataille, point de fondation de ville, sans avoir auparavant examiné l'état du ciel. Songeons que cette science de l'univers dégénéra au point de régler les actions des moindres particuliers, comme les entreprises des nations entières : un père de famille, une mère, un voyageur faisoient présider un astrologue à toutes leurs démarches. Qu'on juge après cela si les suites des anciens malheurs du monde n'ont pas mille fois contribué à changer la face de la terre, le caractère du genre humain, et à produire les plus grands ravages.

X. Mais voici une autre réflexion que la connoissance de ces erreurs doit encore nous présenter avant de passer à un autre sujet. Si les anciens ont pensé que les événemens futurs étoient soumis à un ordre chronique de cycles et de périodes, n'auroient-ils pas aussi imaginé que les événemens passés avoient été sujets au même ordre ? Ne seroit-il pas arrivé de-là que le même principe qui a produit pour l'avenir tant de fausses et tant de dangereuses prophéties, a aussi produit de très-fausses et de très-ridicules histoires du passé ? Cette réflexion est importante : elle paroîtra peut-être singulière, mais elle se présente naturellement à quelqu'un qui est déjà prévenu contre les fausses antiqui-

Digitized by Google

tés de la plupart des peuples, à quelqu'un qui sait par exemple que les premiers âges des annales de l'Egypte et de la Chaldée qui présentent une suite prodigieuse d'années, ne sont que des périodes astronomiques ou astrologiques; que la durée des premières familles impériales ou divines est exprimée chez les peuples de ces pays par les termes chroniques de la révolution des fixes ou des planètes. C'est en effet à quoi se réduisent les 473 mille ans que les Chaldéens se donnent suivant Diodore, et les 436 mille ans que Bérose donne à leurs dix premiers rois (1). De-là aussi ces longues vies des hommes ou des dieux sur la terre, et l'on voit bien que celui qui avoit régné en Egypte 1460 ans, n'étoit autre chose que le période du cycle caniculaire personnifié, transformé en un ancien monarque, et que ceux qui avoient régné 3000 et 9000 ans n'ont possédé la couronne qu'au même titre.

On a remarqué chez les Chinois des erreurs semblables et sorties du même principe. Les règnes de la plupart des rois qu'on dit avoir précédé Fohi, ont été reconnus pour n'avoir été mésurés que par des périodes astronomiques ou cabalistiques qu'on a fait passer pour des espaces historiques réels (2). Il en est de même des Japonois et des Indiens. Il semble, dit Fréret à ce sujet, que dans tous les pays et dans tous les siècles les esprits aient été sujets à la même maladie (3). Ces énormes durées n'en sont pas moins remplies de faits; ils sont fabuleux, il est vrai, mais on y trouve des traces de l'état des premiers âges du monde,

(1) Diodor. lib. II.

(2) Mémoires de l'académie royale des sciences, tome VIII, page 284.

(3) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XVIII, page 596.

Digitized by Google

qui montrent qu'il y a d'ailleurs un fond d'histoire ou de vérité que l'esprit de système a rendu monstrueux et a défiguré de concert avec le style allégorique.

On remarque même que non-seulement le tems de la durée des règnes ou des familles est dressé sur un plan astronomique, mais encore que souvent le nombre des princes des premières dynasties est assujéti ou au nombre des signes du zodiaque ou à celui des sept planettes ; ainsi l'histoire de ces rois se ressent des caractères attribués par l'astrologie aux constellations et aux planettes. C'est ainsi qu'une ancienne chronique égyptienne compte six rois avant Typhon, et celui-ci, qui est le septième, est exterminé après avoir causé tous les désastres de l'univers. Une chronique chinoise met pareillement six rois avant Iao, et le septième, qu'elle nomme Tchi, est chassé du trône. Les Japonois commencent leur histoire par sept esprits célestes : les Romains commencent la leur par sept rois, dont le dernier fut dépouillé de la couronne. Quoique ce dernier peuple soit bien plus moderne que les autres, on ne doit point être effarouché de voir ses premiers règnes mis au même rang que ceux des esprits du Japon : on a déjà formé une infinité de soupçons contre l'authenticité de l'histoire des rois de Rome ; la remarque que nous faisons ici doit servir à les augmenter, et je les justifierois pleinement, s'il n'étoit pas trop long de faire une analyse comparée de ces sept rois avec les sept planettes. Je ne prétends point par-là rendre Rome moins ancienne qu'elle ne doit l'être ; puisque je suis du sentiment que les Chinois et les Japonois peuvent être physiquement plus anciens qu'ils ne pensent, ce n'est qu'à Rome historique, ce n'est qu'à l'histoire de tous les peuples que

Digitized by Google

je crois qu'on doit faire des retranchemens, en n'admettant point comme réels des époques et des périodes imaginaires inventés plutôt par l'ignorance de la véritable antiquité que par la vanité de passer pour anciens.

Si les nations eussent exactement connu leur antiquité et leur histoire, elles n'eussent jamais eu recours à de vains systêmes et à de fausses spéculations pour régler l'ordre des évènemens passés; on n'auroit point écrit que Rome a été fondée le jour d'une éclipse, le jour du renouvellement d'une grande année; que Numa étoit né le jour de la fondation de Rome; qu'Enée étoit mort ou disparu la septième année après la prise de Troie (1). On n'eut point écrit que les anciens rois ou dieux d'Egypte étoient tous nés dans les jours du solstice d'hiver; qu'Osiris avoit règné autant d'années que le mois lunaire périodique a de jours. Qui ne voit pas que toutes ces fables antiques tiennent à cet esprit de systême qui fait que les Orientaux regardent encore aujourd'hui comme un signe très-heureux de commencer son règne avec le jour d'une nouvelle année ou d'un nouveau cycle, ou lors de quelque conjonction? qu'est-ce donc qui empêcheroit de croire que les premiers écrivains de l'histoire romaine ne l'aient altérée par une contagion générale d'opinions répandues sur toute la terre? en effet, des exemples plus modernes nous prouvent que la vérité ou l'exactitude de l'histoire a été fréquemment altérée par ces vaines idées. L'historien Josephe a placé l'ère des Séleucides au 15 d'avril, quoiqu'elle eût commencé en automne, c'est qu'il a

(1) Cicero, somnium Scipionis, parag. 18. Macrob. in Somnium Scipionis, lib. II, cap. 11. Dionys. Halicarnass. lib. I, cap. 21, 27 et 29.

voulu

Digitized by Google

voulu qu'elle commençât avec une année paschale des Juifs. Quelques-uns pour cette même raison ont aussi placé au 15 d'avril le commencement du règne d'Hérode, quoiqu'il n'eût commencé que quelques mois plus tard (1). Les Egyptiens ont de même antidaté de plusieurs mois l'ère de Dioclétien, afin de faire concourir cette ère avec le renouvellement de l'année particulière dont ils se servoient. Depuis un tems immémorial, à la Chine tous les règnes des rois sont toujours censés commencer avec un nouvel an.

XI. L'époque dont on se sert annuellement par toute l'Europe est elle-même un monument de toutes ces antiques préventions. Nous lui donnons le nom d'ère vulgaire, parce qu'on a reconnu qu'elle n'est point la véritable. D'après l'habitude de plusieurs siècles d'ignorance nous comptions la 1750e. année, tandis que nous étions réellement dans la 1754e. L'intervalle de 5200 ans que l'on compte, suivant la chronologie d'Eusèbe, depuis la création du monde jusqu'à l'ère vulgaire, forme un grand période astronomique luni-solaire (2).

Jésus-Christ étant né l'an 750 de Rome, et non l'an 754, on ne sait trop à qui attribuer l'erreur de notre chronologie; on la remarque déjà dans Tertullien (3); mais elle doit vraisemblablement appartenir au premier siècle de cette ère et à l'esprit cyclique qui y régnoit. La destruction de Jérusalem et de la nation juive fut un de ces évènemens que les Orientaux et les Juifs eux-mêmes ne croyoient pouvoir être arrivé

(1) Basnage, histoire des Juifs, tome I, page 156.

(2) Mémoires de l'académie royale des sciences, tome VIII, page 288.

(3) Tertullien, adv. Judæos, cap. de passione Christi et vastatione Jerusalem.

Digitized by Google

que dans les années climatériques. Elle arriva l'an 823 de Rome : et comme de là jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, qui formoit aussi une époque bien plus intéressante, il se trouvoit 74 ans, ce nombre fut arrondi par quelque cabaliste ou chrétien judaïsant, et réduit à 70 ans pour être plus sabbatique. Voilà sans doute ce qui a placé notre ère à l'an 754 de Rome, tandis qu'elle devroit être placée à l'an 750. La nature du calcul particulier aux Juifs tient à leur système favori sur la fatalité du nombre sept, et n'est qu'une suite d'un système général de chronologie que quelques-uns ont comme adopté, et qu'il est bon d'approfondir, parce que l'erreur qui a produit notre ère vulgaire n'en est qu'une conséquence.

Le temple de Jérusalem détruit par Titus l'an 70 de notre ère vulgaire, avoit subi le même sort de la part de Nabuchodonosor l'an 589 avant la même ère; ainsi l'intervalle chronique entre ces deux destructions est de 659 années chroniques et historiques dont jamais personne n'a douté et dont en effet on ne pouvoit pas douter, quoique les Juifs aient ajouté la fable que ces destructions sont arrivées au même mois et au même jour, hasard trop merveilleux pour être véritable, mais dont il est toujours bon de remarquer l'esprit. On ne soupçonneroit pas qu'on eût été tenté de corrompre un intervalle aussi déterminé par l'histoire, c'est cependant ce qu'ont fait quelques écrivains juifs en réduisant les 659 années à 7 fois 70, c'est-à-dire à 490, afin de mettre un période sabbatique entre deux événemens également fatals à leur nation (1). Le calendrier juif de 1674, cité par Basnage, au livre VI, chapitre

(1) Histoire des Juifs de Basnage, livre 7, chapitre 12, parag. 19. Histoire ecclésiastique de Fleury, tome I, page 243 et suiv.

Digitized by Google

29 de son histoire, comptoit depuis la destruction du temple par Nabuchodonosor 2097, et depuis celle de Titus 1607, dont la différence est le nombre cyclique ou sabbatique de 490 ans.

Si de tels calculateurs eussent été dans leur tems les seuls écrivains de leur histoire, on peut juger combien notre histoire ancienne seroit systématique sans que nous pussions nous en douter et sans pouvoir la réformer si nous nous en appercevions. Si la chronologie des tems qui ont précédé ces deux destructions chez les Hébreux étoit énoncée dans leurs livres sacrés d'une manière plus méthodique et plus claire qu'elle n'est, et si les tems n'eussent point introduit entre les différens textes quelques variations qu'on ne peut concilier, il faudroit se servir de cette chronologie pour apprendre aux chronologistes juifs que leurs pères n'avoient point eu de systêmes aussi ridicules, et que leurs premiers écrivains ont rapporté les dates et les faits dans leur simplicité; mais malheureusement pour leur faire une telle leçon, il n'y a pas assez d'uniformité dans les résultats chroniques que les commentateurs modernes ont tirés des livres hébreux; autant de commentateurs autant de sentimens divers, et plusieurs même d'entre eux semblent avoir suivi ce même esprit de systême que nous venons de remarquer dans les Hébreux modernes.

Si je veux connoître qu'elle a été la durée de la royauté chez les Hébreux, et que j'ouvre les tablettes chronologiques de l'abbé Lenglet, je vois le sacre de Saül, leur premier roi, placé l'an 1079 avant notre ère; je vois le détrônement de Sédécias, leur dernier roi, dans la même année que la destruction du temple par Nabuchodonosor en 589: je suppute et je trouve encore sept fois 70 ou 490 ans pour la durée de la

Digitized by Google

royauté chez les Hébreux. Je suis très-éloigné de penser que cet écrivain moderne ait eu la folie du sabatisme; mais comme il est bien difficile que ce soit là la chronologie effective de la bible, j'aime mieux croire que cet auteur judicieux a suivi, sans y faire attention, quelque plan plus ancien que celui qu'il vouloit faire.

Si je veux pousser plus loin dans l'antiquité judaïque, et connoître par un auteur bien plus ancien que le dernier, quelle a été la durée du règne de dieu, ou de la théocratie, qui chez les Hébreux précéda l'âge des rois, je prends Eusèbe, qui a essayé de supputer tout le tems où les Hébreux fixés dans la terre de Canaan ont vécu sous ce gouvernement : j'additionne très-exactement toutes les années des différens juges et des différentes servitudes jusqu'à Saül, et je trouve encore 7 fois 70 ans pour la durée du règne de dieu sur le peuple d'Israël (1).

(2) Si je remonte plus haut encore et que je consulte Josephe pour savoir la durée du tems qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham, je trouve 993 ans; si vous ôtez les unités de chaque âge, il reste 980 ans ou deux fois 490; cependant Josephe dit au même endroit que du déluge à Abraham il n'y a que 292 ans.

Je le répète, de pareilles époques ne peuvent appartenir à la bible. Un cyclisme aussi absurde ne peut avoir été imaginé que par des esprits qui ont voulu disposer les faits dans un ordre systématique, qui a par la suite induit en erreur des hommes assez sages pour ne s'en pas méfier, car il faut convenir que ce

(1) Euseb. præparat. evang. lib. X, cap. 14.
(2) Joseph. antiquit. Judaïc. lib. I, cap. 6.

Digitized by Google

système est si étrange, que c'est une idée bizarre, quoique heureuse, d'en avoir formé le soupçon. Mais quels qu'en soient les premiers auteurs, cette chronologie faite au compas est parfaitement dans le goût de celles des autres peuples du monde qui ont de même réglé la durée mythologique du règne des dieux, des demi-dieux et même des premiers rois par des périodes astrologiques. Cette conformité fait voir que les Hébreux ont eu aussi bien que les autres peuples cette maladie générale; elle est chez eux comme par-tout ailleurs de toute antiquité.

Nous pourrions en donner de nouvelles preuves tirées encore de diverses époques calculées par les commentateurs et placées au-delà des trois âges que nous venons d'examiner; nous y verrions de nouveaux périodes sabbatiques et même des périodes solaires et planétaires; car ils en ont suivi plusieurs qu'ils ont appliqués à divers faits historiques, ce qui ne cause pas une médiocre confusion; et comme il est arrivé que la plupart des commentateurs se sont consultés les uns les autres pour se redresser mutuellement, on découvre qu'ils ont erré eux-mêmes eu égard aux calculs qu'ils consultoient, sans savoir qu'ils étoient faits sur un plan et sur une formule qui devoit être par sa nature en contradiction avec toute autre disposition.

Je trouve un auteur qui met 492 ans entre le temple achevé par Salomon et le temple achevé par Zorobabel; il est visible qu'il falloit 490 ans; erreur pour erreur, l'une est plus régulière que l'autre, et plus selon les règles de l'art. Un autre met 3415 ans depuis la création jusqu'à la destruction du temple par Nabuchodonosor, peut-être eût-il dû mettre 3430 ans qui sont égaux à sept fois 490. Un autre encore fait

Digitized by Google

commencer la fondation du second temple 69 ans après sa destruction; 70 eût mieux valu, il eût été plus sabbatique.

On peut donc présumer de toutes ces époques qu'elles ne sont la plûpart que des erreurs involontaires entées sur des erreurs réfléchies; mais, au moyen des unes et des autres, que devient l'histoire du passé, dont l'authenticité réside essentiellement dans la précision des dates? Si les peuples ont eu l'imagination si frappée de la fatalité des fins de périodes et du bonheur attaché à leur renouvellement, qu'ils ont cru que le passé avoit été réglé comme ils ont cru que le seroit l'avenir; la vanité des principes concourant avec les préjugés des peuples, n'a-t-elle pas pu aussi contribuer à l'obscurité qui règne dans l'histoire? N'ont-ils pas multiplié sans nécessité les ères et les époques, pour que leur nom passât à la postérité? En effet cette vanité n'a eu lieu que trop souvent; c'est elle qui a donné naissance à une multitude de périodes civils ou politiques, qui n'ont pas moins contribué que les périodes astrologiques à éteindre le souvenir des périodes antérieures. On dit que Nabonassar qui en 747 avant l'ère vulgaire institua celle qui porte son nom dans l'Asie, le fit par la folle ambition de rendre son nom mémorable; il brûla et détruisit dans cette vue toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'histoire ne datât plus que par son ère et par son nom, et que le passé fût ainsi enseveli dans un oubli éternel (1).

Un empereur de la Chine, nommé Chi-Hoangti, eut à-peu-près la même frénésie l'an 214 avant notre ère. Il livra aux flammes tous les livres qu'il put découvrir, ce qui rendit sa mémoire exécrable. Cette

(1) Beros. apud Syncell. p. 207.

Digitized by Google

malheureuse folie dérivoit trop naturellement des idées de grandeur et de célébrité que l'on attachoit aux renouvellemens, pour ne pas sentir qu'elle a dû quelquefois porter des princes à se donner du relief par des périodes factices auxquels ils donnoient leur nom. On date toujours à la Chine de l'année de l'installation du prince, c'est une époque qui porte son nom; s'il change de nom, l'époque se renouvelle, et la date est forcée de changer (1). A Siam chaque prince établit pareillement une nouvelle époque qui a cours pendant son règne (2). Cette sotte vanité est encore d'un fréquent usage au Japon; presque tous les monarques cherchent à s'immortaliser par de nouveaux cycles; mais comme ils ont presque tous la même vanité, ils n'en deviennent pas plus célèbres pour cela; c'est par les bienfaits que les rois font à leurs peuples qu'ils devroient songer à se rendre immortels. Les monarques Japonois trouvent plus court de faire des époques qui jettent l'histoire de leur pays dans la plus grande confusion (3).

Joignons à ces fureurs pour le cyclisme la cérémonie bizarre du clou sacré, dont nous avons ci-devant parlé, et qui servoit à changer de période lors des calamités publiques; jugeons si de toutes les causes qui ont nui à la vérité de l'histoire, il en a été une plus dangereuse que le cyclisme qui l'a corrompue dès sa naissance. Nous regrettons bien des monumens dont les revolutions et la barbarie ont privé le monde; peut-être que si nous les avions, nous ne pourrions en rien

(1) Histoire des Huns, tome I, page 26.
(2) Mémoires de l'académie royale des sciences, tome VII, page 769.
(3) Kempfer, tome I, page 152.

Digitized by Google

tirer, sinon la confirmation des erreurs que nous venons de développer dans les monumens qui nous restent, qui ont été bâtis eux-mêmes sur de plus anciennes erreurs. L'esprit de l'homme, engourdi dans le malheur et frappé par les terreurs pri[illegible]es, n'étoit dans les tems plus reculés que plus ab[illegible]bé dans les préjugés dont nous venons de voir les suites. Quels ont dû être les fruits de ces dispositions primitives dans les commencemens du monde renouvellé, puisque, même après tant de siècles, leurs effets et les suites de ces terreurs nuisent encore en mille manières à la tranquillité de l'homme et au progrès de la science et de la raison ?

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE III.

Du dogme de la venue du grand juge à la fin des tems ; de l'attente où ont été les nations d'un dieu qui doit détruire l'univers. Des opinions et des usages de l'antiquité occasionnés par ce dogme.

I. L'ATTENTE d'un dieu qui doit venir à la fin du monde exercer ses jugemens sur la terre, est un dogme attaché à celui de la destruction et du renouvellement de l'univers. Tous les hommes sont convenus que ce sera dans cet instant fatal que l'Etre suprême viendra décider du sort du genre humain, afin de récompenser les justes et punir les méchans. Ces dogmes étant inséparables, il faut aussi que les erreurs et les opinions bizarres qui naquirent d'eux, lorsqu'ils eurent été obscurcis et corrompus, devinssent inséparables; elles marchèrent de front avec les dogmes qui les avoient enfantées, et d'un commun accord ces dogmes et ces

Digitized by Google

erreurs troublèrent conjointement les hommes, chaque fois qu'ils se sont imaginé voir expirer quelque grand période, ou chaque fois qu'ils se sont attendus à en voir renouveller un autre. Nous allons voir à combien de folies l'abus de ces idées donna lieu, et de combien de malheurs elles furent la source pour le genre humain inquiet, toujours passionné pour le merveilleux. Les différens aspects sous lesquels l'Etre suprême peut être envisagé en sa qualité de juge et de monarque de l'univers, ont produit tous les contrastes que nous allons voir dans l'attente indéterminée des nations; un dieu qui doit punir et récompenser, qui doit détruire et renouveller la nature, est nécessairement à la fois un être redoutable et desirable; l'union des titres de destructeur et de réparateur doit infailliblement imprimer dans l'ame une terreur religieuse, surnaturelle et un amour respectueux. Ce fut là, selon les apparences, la première disposition des hommes; lorsqu'ils virent les élémens déchaînés contre eux, le monde ébranlé et leur habitation submergée par les eaux, ils crurent, sans doute, être à la fin de l'univers. Mais lorsqu'une fois une théologie obscure et bizarre, jointe à un langage allégorique et à des peintures idéales, eut divisé ces deux caractères, on tomba dans cette première des erreurs qui fit imaginer deux principes dans la nature; on crut avoir tout à espérer de l'un, on crut avoir tout à craindre de l'autre. Le dieu des justes et des méchans, ainsi considéré comme une double divinité, fut honoré par des cultes contradictoires, il fut aimé et desiré sous un nom; il fut craint et détesté sous un autre; son attente fut pour les uns un dogme consolant et chéri, qui ne donna lieu qu'à des cérémonies gaies et à des espérances flatteuses; elle fut pour les autres un dogme odieux

Digitized by Google

et désespérant, qui n'enfanta que des usages barbares, des opinions lugubres, des cérémonies cruelles et déraisonnables. Enfin au lieu d'un seul être on en attendit plusieurs, les uns bons et favorables, et les autres nuisibles et malfaisans.

Quoique le dogme de la descente du grand juge soit un dogme religieux et respectable par lui-même, nous lui donnerons ici le nom de dogme apocalyptique, parce que nous ne le considererons que d'après l'abus qu'on en a fait. Ainsi que tous les autres dogmes que nous avons déjà examiné, celui-ci a souffert une variété étonnante de déguisemens, et nous aurions bien de la peine à le reconnoître chez la plûpart des peuples, sans les autres opinions effrayantes auxquelles il est presque toujours demeuré uni, quelque défiguré et dénaturé qu'il ait été; en sorte qu'il n'y a point de doctrine apocalyptique à laquelle on ne trouve jointe quelque attente vague d'un ou plusieurs êtres indéterminés, tantôt bons, tantôt mauvais, mais également décorés de quelque culte qui en décèle le véritable caractère.

II. L'attente du jugement dernier est peut-être le dogme dont on ait le moins soupçonné l'antiquité payenne; si on ne l'a envisagé qu'avec les mêmes yeux avec lesquels tant d'autres l'ont examiné jusqu'ici. Mais rappellons-nous ici ce que nous avons entrevu dans les premières fêtes commémoratives du paganisme par lesquelles nous avons commencé notre travail; repassons ensuite ce que nous avons découvert par l'examen qui a été fait de la doctrine commune aux mystères et aux Sybilles. L'examen des Saturnales nous a d'abord montré que l'esprit de cette solemnité qui se célébroit aux jours du solstice, étoit de rappeller aux hommes l'ancienne destruction, le renouvellement

Digitized by Google

du monde, et de leur apprendre par différens usages que ce monde se renouvelleroit encore, qu'il y auroit une autre société et un autre règne sous lequel les hommes seroient parfaitement heureux. Par le développement de la doctrine des mystères et de celle des Sybilles nous avons vu à découvert ce que nous n'avions fait qu'entrevoir dans la fête des saturnales. Nous avons vu que les anciens ont eu une science de l'univers qui embrassoit l'avenir ainsi que le passé, et qui promettoit un séjour de félicité ou un règne fortuné, qu'un dieu nouveau ramenoit avec un nouveau periode. Selon les uns, ce dieu futur devoit être Bacchus; c'étoit ce dieu qui devoit détrôner Jupiter, ainsi que celui-ci avoit autrefois détrôné Saturne qui avoit traité Uranus ou le ciel de la même manière; selon d'autres, c'étoit Osiris; selon d'autres, c'étoit Pluton. On admettoit donc autant de dieux différens qu'on admettoit de périodes ou de grandes années; ce qui prouve que l'attente d'un dieu monarque ou d'un âge futur étoit aussi apocalyptique que le système des périodes; il y avoit un cyclisme pour la succession des dieux, comme il y en avoit un pour la succession des mondes.

Cette antique doctrine est encore admise par les Siamois; chaque renouvellement du monde est censé donner un nouveau maître à la nature; leur histoire parle déjà de quatre changemens, ils vivent constamment dans l'attente d'une cinquième révolution qui changera leur culte et lui donnera un nouvel objet. Au Pégu l'on croit pareillement la succession des mondes et des dieux; on est dans l'idée que l'univers a déjà eu cinq dieux dont quatre ont régné; il y a environ 2000 ans que le quatrième est mort, et celui qui règne actuellement ne doit point tarder à avoir le

Digitized by Google

même sort; après son trépas le monde sera détruit par le feu, et, comme le Phénix, il se renouvellera de ses cendres. A Siam le règne de chaque divinité périodique est fixé par un certain nombre d'élus que dieu doit sanctifier pendant son règne; lorsque ce nombre est complet, le dieu retombe dans le repos éternel qu'ils nomment *Nireupan*, c'est-à-dire, dans un état d'insensibilité, d'apathie et d'inaction; alors un nouveau dieu succède et gouverne l'univers à son tour (1). Les Quosas, peuple d'Afrique, croyent en un seul Dieu, créateur de toutes choses; mais selon eux il n'est point éternel; il aura un successeur qui punira les méchans et qui récompensera les bons.

Le danger de ces doctrines a été reconnu fort anciennement; les législateurs des peuples policés ont senti combien cette attente étoit contraire au repos et au perfectionnement des sociétés. Nous avons fait voir que le motif du secret des mystères et des oracles sybillins étoit de cacher et de faire oublier au peuple un dogme religieux propre à le dégoûter de la vie sociale, pour l'occuper des terreurs à venir. Avant cette politique ce dogme n'étoit que dangereux, mais par la suite il devint absurde par l'ignorance où on laissa les peuples sur les motifs des usages qu'on eut l'imprudence de lui laisser; mais il est bien plus facile de tromper le vulgaire sur le motif de ses usages, que de les lui ôter; c'est là, comme on a vu, ce qui a fait qu'on a été si éloigné de soupçonner que tant de fêtes payennes, tant de solemnités turbulentes, qui n'ont à l'extérieur que des motifs mythologiques, ayent eu

(1) Histoire générale, civile et politique par l'abbé Lambert, tome 9, page 130 et 175. Histoire générale des voyages, tome 9, page 295 et tome 5, page 603.

Digitized by Google

réellement pour motif des objets aussi religieux, aussi graves, aussi lugubres que ceux de la fin du monde, des destins de l'univers, en un mot de la descente d'un juge souverain qui décideroit un jour du sort du genre humain, et qui sur les ruines de la nature établiroit un règne nouveau.

III. Malgré le chaos dans lequel l'esprit des usages a plongé tous les écrivains qui ont écrit sur les cérémonies payennes, il n'est pas difficile d'y retrouver l'esprit primitif; il ne faut pour cela que rapprocher le cérémonial et même la fable de ce que nous avons montré avoir fait l'objet primitif du secret des mystères et des Sybilles. Bacchus, disoit-on dans les mystères, devoit détrôner Jupiter et ramener l'âge d'or sur la terre; c'étoit-là, sans doute, une doctrine qui ne pouvoit être que fatale à la religion reçue du peuple et autorisée par les loix. Le peuple n'eût point entendu sans s'irriter et sans s'émouvoir, que le souverain des dieux n'étoit point destiné à toujours gouverner le monde, aussi lui cachoit-on cette doctrine qui néanmoins parloit hautement dans ses usages. En effet, pourquoi dans toutes les fêtes de Bacchus appelloit-on ce dieu à grands cris et le conjuroit-on de venir? pourquoi dans les *Agrionies* feignoit-on de le chercher? pourquoi dans les *Triétérides* et les *Trjennales* qu'on célébroit la nuit, feignoit-on qu'il se manifestoit? toutes ces cérémonies ne prouvent-elles pas que ces fêtes avoient été instituées d'après le dogme du règne futur de Bacchus (1).

La doctrine des mystères et les usages des fêtes partoient donc d'une source commune; le dogme secret et

(1) *Plutar. in Iside et Osiride*, où il est question de la fête appellée *Thia. Meursius Græcia ferat. lib. I. Diodor. lib. IV. 52. Plutar. de sermon. conviv. lib. VIII.*

Digitized by Google

le culte public étoient correspondans ; comment donc le peuple, qui se seroit effarouché si on lui eût révélé le secret des mystères, ne s'effarouchoit-il pas de l'esprit de ces fêtes et de ces usages ? c'est qu'il ne le connoissoit point, c'est qu'il ignoroit que Bacchus fût le roi de l'avenir, c'est que ce Bacchus n'étoit pour lui qu'un personnage historique qui avoit autrefois fait du bien aux hommes, que l'on invitoit à revenir ; c'étoit un héros, un conquérant, un dieu, un être fort indéterminé, qu'on honoroit par tradition, qu'on invoquoit à grands cris par habitude, et qu'on aimoit parce que ses fêtes placées au tems de la vendange, invitoient à la joie, et étoient insensiblement devenues tumultueuses et dissolues de religieuses et lugubres qu'elles avoient été dans l'origine. D'ailleurs on expliquoit chaque fête comme on pouvoit. On célébroit les triétérides tous les trois ans en mémoire des conquêtes et des voyages de Bacchus, qui avoient, disoit-on, duré trois ans. Ce qui décèle la fausseté de ce motif, c'est que le période de trois ans étoit, comme on a vu, un de ces périodes apocalyptiques et mystérieux ; il étoit surtout en recommandation chez tous les peuples qui se servoient de l'année lunaire, par ce que le dérangement que l'usage de cette année apportoit dans les saisons et dans les fêtes, obligeant d'ajouter un treizième mois à la treizième année, on se retrouvoit d'accord par cette méthode avec l'année solaire dont on s'étoit fort écarté pendant deux ans : cette harmonie qui sembloit rendue à l'univers étoit assez pour célébrer une fête de renouvellement et de retour, soit par les usages apocalyptiques liés à la doctrine des renouvellemens astronomiques, soit par les usages corrompus qui en étoient dérivés.

Athénée parle d'une fête bacchique qui se célébroit

Digitized by Google

en Egypte, dans laquelle on représentoit par des personnages le siècle, l'année, le lustre, les saisons, les heures; c'étoient des hommes et des femmes qui jouoient ces personnages; ils accompagnoient Bacchus traîné dans un char magnifique et suivi de satyres, de silènes, de bacchantes bassarides et mimallonides (1). Selon Pluche, les bacchanales supposoient les peuples prévenus de la ridicule pensée que l'enfant qu'on y menoit en triomphe représentoit celui qui avoit été envoyé du ciel à toutes les nations pour les rendre heureuses, tandis que ce n'étoit qu'un souvenir du passé. D'ailleurs, comme on a vu plus haut, les combats des bacchanales retraçoient l'histoire des géans, par conséquent ces fêtes doivent être regardées comme cycliques. En effet ces fêtes étoient non-seulement pour le peuple même une simple commémoration d'un ancien retour, mais encore on croyoit que Bacchus venoit réellement d'une façon invisible, qu'il descendoit alors du ciel, et que [illegible] même quelquefois il se manifestoit par des miracles.

Cette attente se décèloit encore par différens autres usages. Dans la ville d'Arvé en Achaïe, où le culte de Bacchus étoit établi, sa statue qui demeuroit toujours renfermée dans un coffre, ne se montroit qu'une fois l'année, et pour rendre raison de son culte on disoit que les habitans qui n'avoient autrefois qu'un culte barbare, avoient une tradition qui leur apprenoit que ce culte seroit changé par l'arrivée d'un étranger qui leur apporteroit de nouveau dieu, et que cette divinité se trouva être la statue de Bacchus qui leur fut apporté par hazard par un Thessalien que le vent jetta sur leurs côtes (2). Il est bon de remarquer que, selon

(1) Athenæ, lib. V, cap. 7. Histoire du ciel, tome I, page 120.
(2) Pausanias in Elide, cap. 29. Idem in Achai. cap. 29.

Digitized by Google

Diodore, un peuple d'Ethiopie avoit aussi un oracle qui lui annonçoit la venue de deux étrangers qui après l'avoir purifié le rendroient heureux pendant l'espace de 600 ans (1).

Chez les Athéniens le temple de Bacchus ne s'ouvroit qu'une fois l'année, c'étoit au jour des grandes et anciennes bacchanales où l'on faisoit particulièrement la mémoire de sa naissance, et l'on y chantoit des hymnes de triomphe : on supposoit donc que ce dieu honoroit ce jour-là son temple de sa présence, puisqu'on lui en ouvroit les portes : ainsi ce culte étoit commémoratif et figuratif tout ensemble; d'ailleurs on sait que dans les bacchanales, grandes ou petites, on appelloit toujours Bacchus par des cris et des hurlemens qui dans l'origine n'étoient que des invocations religieuses. Les femmes en Elide appelloient pareillement Bacchus et le prioient de venir à elles avec son pied de bœuf. Les Argiens, comme on a dit, l'invitoient à venir hors de l'eau, au son des trompettes, ils l'appelloient *Bougène*, fils de vache, ce qui montre du rapport avec l'Apis Egyptien. Ils jettoient un agneau dans un abîme pour le portier des enfers, en observant alors de cacher leurs trompettes (2).

On a beaucoup cherché la signification du mot *Io Saboé*, que les Grecs répétoient souvent dans les fêtes de Bacchus sans le comprendre; mais n'est-il pas expliqué par le sujet, et par ces exclamations si fréquentes dans les pseaumes des Hébreux de *Sub Jehovah*, le

(1) Diodor. lib. II, cap. 31.

(2) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXIII, page 242. Plutar. in Iside et Osiride, parag. 16. A Phigale, le temple de Diane ne s'ouvroit qu'une fois l'an, le jour de sa fête appellée *Eurynomée*. Meursius, lib. 3.

Seigneur

Digitized by Google

Seigneur revient, *Subah Jehovah*, revenez Seigneur ? Le dogme caché sous la cérémonie d'ouvrir une porte fermée toute l'année, ne s'explique-t-il pas aussi par un autre usage des Hébreux ? leur pontife n'entroit qu'une fois l'année dans le sanctuaire, et l'on chantoit à chaque retour de semaine, au jour que les payens appelloient le jour du soleil, *ouvrez-vous portes du tems et de l'éternité, ouvrez-vous, et le Roi de gloire entrera.* Ce roi de gloire est le dieu *Sabaoth*, nom que je traduirai toujours par le dieu des tems et des périodes, et non par celui de *dieu des armées* qui ne peut être que le dieu d'un peuple féroce et barbare, tel que l'Odin des Scandivanes ou celui des Mexicains : on devroit rougir de donner un nom si odieux au Dieu de la bonté et des miséricordes. C'est par la même erreur que l'on disoit que Bacchus revenoit de l'Inde avec une armée et non avec le tems, parce que chez les anciens *le tems* et *une armée* s'exprimoient par un même mot ; d'ailleurs le sens du pseaume XXIII exige le sens que je donne au mot de *Sabaoth.*

IV. Plutarque rapporte sur Osiris un trait qui fait bien voir que son culte avoit le même esprit que celui de Bacchus, c'est qu'on ne le montroit qu'une fois l'an au peuple sous une forme humaine (1). Ces ressemblances devoient en effet se rencontrer à l'égard de deux divinités que les anciens ont si souvent attesté être les mêmes. Lorsque le culte de Bacchus parut la première fois, environ 1400 ans avant Jésus-Christ, on publia en effet, selon Diodore de Sicile, que ce dieu nouveau n'étoit qu'Osiris, qui avoit bien voulu se régénérer. Dès les premiers tems connus de nos antiquités nous voyons donc déjà établi le dogme de la

(1) Plutar. in Iside et Osiride. Diodor. lib. I, sect. I, parag. 13.

Digitized by Google

régénération des dieux, et nous trouvons nécessairement le même esprit d'attente et d'espérance que nous voyons alternativement voilé et découvert dans les mystères et dans le culte public des tems postérieurs.

Si ces deux divinités que les plus éclairés des anciens ont voulu ramener au soleil, dont on avoit aussi fait un dieu sous le nom d'Apollon, ne sont en effet qu'un même être que lui; comme il n'est point d'ailleurs de dieu, ou au moins de signe plus chronique que cet astre, on doit, sans doute, retrouver dans son culte les mêmes usages que dans les deux autres; en un mot on devoit attendre le retour d'Apollon de même que celui d'Osiris et de Bacchus. Le dieu des tems devoit être attendu d'une infinité de manières, puisque la bizarrerie et le caprice lui avoient donné une infinité de noms différens. Mais dans les *Apollonies* qu'on célébroit à Sicyone ne cherchoit-on pas aussi Apollon et Diane? on le faisoit même d'une façon qui ne permet pas de se tromper sur l'esprit cyclique de cet usage, puisqu'on les faisoit chercher par sept jeunes hommes et sept jeunes filles. A Delphes on célébroit la fête de l'arrivée d'Apollon, et ce jour-là un jeune homme couronné de laurier et une branche à la main faisoit son entrée dans la ville au son de la flûte. A Rome, après les sacrifices qu'on lui faisoit le jour de sa fête, on se retiroit chez soi en famille, et l'on y mangeoit les portes ouvertes; c'étoit selon les apparences pour recevoir le *Roi de gloire* (1).

Les Hébreux avoient un usage tout contraire; au

(1) Meursius, lib. I. Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XIII, page 220. Chevreau, histoire du monde, tome VI, page 250. Apollon présidoit aux portes ainsi que Janus, et aux chemins ainsi que Mercure. C'est pour cela qu'il est nommé *vialis et viarum præfectus*. Horat. Od. VI, L. IV.

Digitized by Google

renouvellement de leur année pascal ils mangeoient de même en famille, mais il falloit que les portes fussent fermées : la raison qu'ils en donnoient c'est qu'ils le faisoient en mémoire de ce que l'ange exterminateur avoit à pareil jour parcouru l'Egypte pour exterminer les premiers-nés. Ce que l'on doit conclure de leur usage et de la raison qu'ils en donnent, c'est que les Romains en tenant leurs portes ouvertes à la fête d'Apollon ne craignoient point l'arrivée d'un exterminateur; et quoiqu'il y ait une contrariété apparente entre leur usage et celui des Hébreux, il ne laisse pas d'y avoir un rapport secret qui doit les rapprocher.

Un autre usage qui doit nous indiquer l'attente où l'on étoit de la venue d'apollon, c'est que dans les premiers tems son oracle ne parloit qu'une fois l'an, au seul jour où il plaisoit à ce dieux de venir inspirer sa prêtresse et faire trembler son temple par sa présence; en tout autre tems le dieu étoit muet, son sanctuaire fermé; et la loi défendoit même à la prêtresse d'y entrer sous peine de mort. Ce jour étoit le septième du premier mois du printems, jour auquel on disoit qu'Apollon étoit né. Par la suite on obligea l'oracle de parler une fois le mois; c'etoit une contrainte que l'avarice des prêtres faisoit au dieu du période solaire (1). Comparons ces faits avec ce que Strabon rapporte de quelques religieuses consacrées à Bacchus, qui ouvroient son temple une fois l'année au détriment de l'une d'elles qui étoit toujours tuée (2). Tite-Live nous apprend que souvent dans les mystères de Bacchus à Rome on immoloit un homme

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome 3, page 176.
(2) Strabo, lib. 4. Mythologie de Bannier, tome 1, page 538.

Digitized by Google

comme agréable à ce dieu; on le faisoit disparoître par le moyen de quelque machine et l'on publioit que le dieu l'avoit enlevé (1).

Chez les Hyperboréens dont Apollon étoit le dieu tutélaire, la descente de ce dieu n'étoit pas si fréquente : ces peuples ne l'attendoient que tous les 19 ans. Il descendoit à l'équinoxe d'automne, et demeuroit plusieurs jours au milieu d'eux. Diodore appelle ce période de dixneuf ans la *grande année* (2); il nous explique par-là le principe de cette attente religieuse; c'est comme s'il nous disoit qu'on attendoit son dieu à tous les renouvellemens de périodes. C'étoit donc-là en effet un dogme commun et général, il n'étoit point uniquement attaché au période de sept jours qu'on regardoit aussi comme consacré à Apollon, ou au période annuel, mais ce dogme s'étendoit sur tous les périodes en général. Tantôt c'étoit Bacchus, tantôt c'étoit Apollon, ou quelque autre qui devoit venir, mais c'étoit toujours un dieu ou du moins le fils d'un dieu qu'on attendoit. L'oracle de Delphes, comme on l'a dit ailleurs, consulté par les Lacédémoniens sur les désordres de leur état, répondit qu'il viendroit un fils d'Apollon qui réformeroit leur gouvernement et les rendroit heureux en leur donnant des rois vertueux (3). Horace épouvanté des maux et des crimes de sa patrie, invoque Apollon et le prie de venir les expier et les réparer (4). C'étoit en effet ce dieu périodique qui

(1) Tit. Liv. decad. lib. 9.
(2) Diodor. lib. 2, parag. 28.
(3) Plutar. in vitâ Lysandri.
(4) . . . . . *tandem venias precamur,*
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo.
Lib. I. Od. 2.

Digitized by Google

devoit avoir le droit de présider au retour de l'âge d'or; aussi c'est à lui que le même poëte s'adresse dans son poéme séculaire.

Les Daphnéphories, fêtes instituées en l'honneur des amours d'Apollon et de Daphné, se célébroient tous les neuf ans. A Thèbes en Bèotie un jeune homme d'une des familles les plus distinguées, bien fait et robuste de sa personne, portoit en pompe une branche de laurier chargée d'un globe de cuivre auquel étoient attachés plusieurs globes plus petits; le premier désignoit le soleil ou Apollon, le second représentoit la lune, et les autres les étoiles; ces globes étoient ornés de couronnes qui marquoient tous les jours de l'année (1).

On trouvera peut-être singulier que les fêtes d'Apollon, d'Osiris et de Bacchus, que nous avons vu ailleurs n'être que des commémorations du passé, soient ici présentées comme des emblêmes de l'avenir; mais loin qu'il y ait en cela de la contrariété, on ne doit rien voir que de naturel; le même esprit religieux qui n'avoit consacré tant de fêtes que pour rappeller aux hommes la mémoire des révolutions de la nature, devoit aussi les préparer à ses changemens futurs: c'est-là ce qui a rendu ces fêtes tout à la fois historiques et apocalyptiques. Si un retour d'année ou de cycle rappelloit aux hommes que le monde avoit été autrefois renouvellé, il leur apprenoit aussi qu'il se renouvelleroit encore un jour, et les cérémonies par lesquelles on retraçoit le souvenir du passé, avoient encore pour motifs de les instruire des événemens futurs. C'est

(1) *Pausanias in Beot. lib. IX, cap.* 10. Pausanias parle d'un autre Daphné, fille de Tirésias et de Sybille, et d'une Daphné qui prophétisoit à Delphes avant Apollon. *Pausanias, lib. X, cap.* 5.

Digitized by Google

vraisemblablement parce que ces représentations ou ces instructions se faisoient dans toutes les fêtes solaires, lunaires et cycliques que l'on s'est imaginé par la suite que toutes ces révolutions astronomiques devoient amener la fin du monde et montrer à l'univers les différens phénomènes dont cette fin devoit être précédée, accompagnée et suivie. Les prêtres égyptiens présentoient à ceux qui venoient dans les temples pour prier, une roue qu'ils tournoient, et des fleurs; par-là ils vouloient leur faire entendre que rien n'est stable dans ce monde, et que la vie passe comme une fleur (1). C'est cette doctrine si utile qui étant outrée par des hommes effrayés, a produit les doctrines cycliques et apocalyptiques dont nous voyons toute l'antiquité infectée.

Il ne faut donc point être surpris de voir que tantôt Bacchus ou Osiris semblent n'avoir rapport qu'au passé, et que tantôt Bacchus est le symbole de l'univers ou du soleil autrefois détruit et renouvellé, dont on pleure la mort et dont on célèbre ensuite la renaissance, et que tantôt l'on voye en lui un dieu qui doit un jour rendre les hommes heureux. C'est ainsi que l'on voit aussi dans Osiris et dans Saturne les dieux des champs élisées et des ames bienheureuses; ce ne sont point-là des contrariétés, cependant il faut convenir que ce sont tous ces différens point de vue, réunis sur un même sujet et dans une même solemnité, qui ont porté la confusion dans le culte des anciens et qui l'ont rendu énigmatique; cela ne vient que de ce que l'on a brouillé toutes les idées du passé et de l'avenir. Le peuple en Egypte ne pouvoit point sans doute comprendre que le grand Osiris qui avoit autre-

(1) Clemens Alexandr. Stromat. liv. 3. Plutar. in Numâ.

Digitized by Google

fois triomphé de ses ennemis pût être un jour le dieu des morts et que le sombre Pluton fût un même dieu que son Osiris; c'est que le vulgaire ignoroit qu'Osiris, dieu ou symbole historique de l'ancien renouvellement du monde, étoit aussi le dieu du monde futur ou de la vie à venir.

Ce que nous disons ici de Bacchus, d'Osiris, d'Apollon, de Saturne et de Pluton, doit aussi s'appliquer au culte d'Adonis, d'Atys, de Cérès, de Proserpine, de Sérapis, de Cibèle, de Mithras et de tant d'autres divinités qui devoient être aussi des êtres apocalyptiques et périodiques (1). On devoit attendre Adonis et Atys puisque leur culte étoit le même que celui de Bacchus et d'Osiris. Adonis mouroit et ressuscitoit tous les ans; c'étoit, à l'égard du passé, en mémoire du monde autrefois détruit et renouvellé; c'étoit à l'égard du présent, parce que le mois, la saison ou l'année qui venoient d'expirer ramenoient un autre mois, une nouvelle saison, une nouvelle année; enfin relativement à l'avenir, c'étoit parce qu'il devoit un jour y avoir une fin générale de tous les êtres et de tous les tems, suivie d'un renouvellement. On ne remarqueroit point tant d'idées mystiques mêlées avec les absurdités de la fable et du culte des payens, si tous ces objets, et surtout le dernier ne les eussent point intéressés. Il n'est point facile de porter le flambeau de la démonstration dans ces cultes distingués par tant de noms divers; il est plus aisé d'en connoître l'esprit que les détails : mais s'il y a des parties sombres dans

(1) Faune étoit aussi un dieu cyclique; on croyoit qu'il alloit tous les ans, en décembre, en Arcadie. Les gens de la campagne le redoutoient, et l'on étoit dans la terreur par-tout où l'on s'imaginoit qu'il passoit. On lui sacrifioit à la fin de l'année. Voyez *Horat. lib. III, Od.* 13.

Digitized by Google

ces cultes, on doit aussi remarquer un accord général dans les principaux traits que présente le tableau de tous ces dieux, et cet accord est sans doute une très-grande lumière.

C'est donc au soin que prenoit la religion de donner de grandes leçons aux hommes à l'occasion de tous les renouvellemens, qu'est dû le dogme de la descente du grand juge. On le représentoit dans toutes les fêtes cycliques par différens usages et allégories tels que d'ouvrir les portes des temples et des maisons, de rendre le sanctuaire inaccessible, de présenter la figure du dieu que l'on attendoit, &c. Cette descente fictive ou représentative donna lieu par la suite d'imaginer que le dieu descendoit réellement, prenoit une nouvelle naissance, enfin se renouvelloit; ou que c'étoit un nouveau dieu qui en chassoit un autre plus ancien que lui. Ce sont-là les abus du dogme, mais ils ne doivent point nous le faire méconnoître, quelque soit le nom de la divinité à la quelle ces usages étoient consacrés, puisque nous voyons que le paganisme le faisoit à l'égard de tous ses dieux, tantôt en les honorant séparément, tantôt en les honorant tous ensemble.

Chez les Eléens qui honoroient Pluton d'un culte particulier, le temple de ce dieu, et l'enceinte même de ce temple, ne s'ouvroient qu'une fois l'année, encore n'étoit-ce que pour le seul sacrificateur (1). Si Pluton est le même dieu qu'Osiris, et si celui-ci est le même que Bacchus, comme on peut le soupçonner, on ne doit point être étonné de ce cérémonial. Il paroît seulement que si les anciens ont attendu le retour du juge souverain sous le nom de Pluton, ils ne devoient en avoir que des idées sombres, au lieu que lorsqu'ils

(1) Pausanias in Elid. cap. 25.

Digitized by Google

l'attendoient sous le nom d'Osiris ou de Bacchus, ils en avoient des idées plus favorables (1).

Le temple de Minerve *Poliade* à Tégée ne s'ouvroit pareillement qu'une fois dans l'année, et son prêtre seul avoit droit d'y entrer. Il en étoit de même du temple du dieu *Sosipolis* en Elide (2). Ces deux épithètes désignent des divinités protectrices des villes, ou des génies tutélaires tels que ceux que l'on voit dans toutes les villes de la Chine et du Japon. Sur quoi il est bon de remarquer qu'au Japon la fête de ces génies ne se célèbre point tous les ans, mais seulement tous les siècles. La Minerve Poliade d'Erythries portoit sur la tête une couronne surmontée d'une étoile polaire; le dieu des Eléens étoit vêtu d'un habit semé d'étoiles, ces ornemens sont convenables à des divinités chroniques. On voit donc que les déesses ainsi que les dieux passoient pour descendre périodiquement sur la terre. Les habitans d'Eryx, en Sicile, célébroient annuellement la fête du départ de Vénus, ils la supplioient alors de hâter son retour, qu'ils célébroient par des chants, des danses et par toutes sortes de plaisirs. Cérès, qu'on cherchoit tous les ans, ainsi que Proserpine, sa fille, paroissent aussi avoir été des divinités chroniques.

Nous avons déjà vu ailleurs que les anciens étoient aussi dans l'attente de Castor et de Pollux; certains météores étoient pris pour les signes de leur arrivée, et l'on s'imaginoit qu'ils ne se montroient qu'alternativement. Nous avons rapporté les usages des Romains

(1) On pourroit soupçonner le nom de Pluton, à qui l'on donnoit les clefs du séjour infernal, d'être dérivé de *Phala*, cacher, ou *phalat*, juger; *phalat*, délivrer, sauver, et aussi arracher de la vie; *phalats*, faire peur; *Phlacuth*, les choses cachées.

(2) Pausanias in Elid. cap. 20 et 25.

Digitized by Google

à leur fête ; ils annoncent des divinités périodiques. Nous avons au même endroit montré la conformité de ces usages avec ceux des Persans modernes qui attendent *Ali* et *Mahadi*, deux de leurs prophètes, qui doivent, selon eux, revenir à la fin des tems et accompagner le dieu du jugement dernier, que l'on fixe à un vendredi : on tient pour ces personnes des chevaux tout sellés et bridés, dans plusieurs villes de Perse et d'Arabie. Ces deux prophètes mahométans ou ces deux califes, passent pour être vivans dans quelque lieu du monde, d'où ils viendront juger les nations (1). Si cet usage des Persans peut expliquer celui des Ro-

(1) *Ali* dans la langue persanne signifie haut, exalté ; il est le même que *El*, *Ilus*, *Elion*, *Eliun*, *Elios* des Phéniciens, qui sont des noms consacrés à dieu, au soleil et à Saturne. Mais Ali n'est qu'un surnom, car le pretendu prophète des Persans se nommoit *Caid* ; cependant il est presque devenu leur divinité : car ils disent que, s'il n'est pas dieu, il est fort voisin de la nature divine. On a un livre apocalyptique de cet Ali, dans lequel il prédit les évènemens qui doivent arriver jusqu'à la consommation des siecles. Ce livre infiniment obscur ne pourra être expliqué que par *Mahadi*. *Mahadi*, ou *Mehedi*, *Mohadi* n'est encore qu'un surnom, qui, dans la langue persanne, signifie le directeur, le conducteur des fidèles. Le véritable nom de ce prophète est *Mohammed* ; on le surnomme encore *Motabatthen*, c'est-à-dire le caché, par ce que rien n'est plus caché que la fin des tems. C'est la même raison qui a fait appeller Saturne le *Chronos*. Chez les anciens Orientaux, *Mohed* et *Mohadim* signifient un tems marqué, précis et déterminé. On attend le prophète Mohadi avec une si ferme confiance, que les dévots lui laissent par testament des maisons meublées, des écuries, et d'autres choses dont ils croyent qu'il se servira, quand il reviendra au monde. On célèbre annuellement la fête de sa naissance, en même tems que la fête des morts, et ce jour s'appelle le jour des délivrances, par ce qu'on s'imagine que les ames ont alors du soulagement et que même plusieurs sortent de l'enfer. On voit que les Persans ont entassé sur ces deux prophètes tout ce qui convient aux dieux cycliques des anciens, et que quelques opinions modernes attribuent à Elie et à Enoch. Voyez, les voyages de Chardin, tome 3, page 60 et 62, tome VII, page 97 et 164, tome X, page, 28, 36, 58. D'Herbelot, bibliothèque orientale, aux mots *Ali*, *Imam*, *Mahadi*, etc.

Digitized by Google

mains à la fête des Tyndarides, il servira encore à en expliquer plusieurs autres. C'étoit un usage chez les Rhodiens de précipiter tous les ans dans la mer un chariot avec ses chevaux en l'honneur du soleil. On remarquera que chez les Perses et les Grecs, ainsi que chez tous les peuples qui honoroient plus particulièrement le soleil, on avoit un grand nombre de chariots et de chevaux qui lui étoient consacrés. On voit encore un nombre cyclique, sabbatique et jubilaire dans les troupeaux consacrés au soleil. « Il y a, » dit Circé à Ulysse, dans l'isle de Sicile sept trou» peaux de bœufs, sept de moutons, chacun composé » de cinquante bêtes qui ne meurent point; si vous » y touchez, vous périrez, et le soleil ne voudra plus » éclairer que les morts (1) ».

Les Bramines de l'Indostan attendent comme le futur destructeur du monde, un être qu'ils appellent *Mehadon*: ils le regardent comme l'auteur de tout mal, comme le mauvais principe; il pourroit bien, ainsi que le *Mehadi* des Persans, n'être autre chose que le tems personnifié; c'est le *Saturne* ou le *Chronos* des Latins et des Grecs; en un mot c'est le dieu de la fin des tems, tantôt aimé et désiré, tantôt haï et redouté, selon le caprice de la mythologie (2). C'est sans doute un caprice pareil qui fait que les Persans, sans avoir d'ailleurs aucune idée sinistre sur le compte de leur *Mehadi*, qu'ils attendent avec *Ali* le vendredi, ferment cependant les portes de la ville ce jour-là jusqu'à midi, et empêchent les étrangers d'entrer.

Les anciens Egyptiens prétendoient, suivant Héro-

(1) Homer. Odyss. lib. XII.

(2) D'Herbelot, au mot *Mehadon*, hist. génér. des voyages, tome V, p. 274.

Digitized by Google

dote, que Persée leur apparoissoit quelquefois, et que c'étoit pour eux un signe de bonheur et d'abondance. Ce mot *Persée*, dérivé de *Pharas*, signifie un cavalier. Les peuples de l'Inde attendent leur dieu *Vistnou* pour la fin des tems; mais comme, suivant leur théologie, les dieux ne se montrent jamais que métamorphosés, ce sera, disent-ils, sous la forme d'un cheval qui, dès qu'il aura mis le pied sur la terre, l'enfoncera sous les eaux, et fera périr le monde (1).

Quelle étrange gradation d'idées! Le juge souverain de la fin des tems est un dieu, un héros, un prophète, un cavalier, enfin un cheval; le tems et l'ignorance l'ont fait perdre de vue, et l'ont fait confondre avec ses emblêmes et sa monture. Je n'entreprendrai point d'expliquer le détail des fables qui concernent Persée, Castor et Pollux, ainsi que celles de plusieurs autres cavaliers illustres dans la mythologie. Ce qui vient d'être dit suffit pour faire entrevoir que la plupart des usages du paganisme n'étoient que des fragmens détachés d'un système plus général, dont le peuple n'avoit plus aucune idée raisonnable dès les premiers tems de l'histoire.

Les Egyptiens de Thèbes avoient une autre divinité, ou plutôt un héros qui rendoit sa présence sensible aux renouvellemens des périodes : c'est *Memnon*, fils de l'Aurore; ils croyoient que sa statue rendoit chaque jour un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être frappée par les premiers rayons du soleil; de plus ils s'imaginoient que tous les sept ans elle rendoit des oracles (1). Joignons à ces circonstances le nom de *Memnonides*

(1) Lettres édifiantes, tome 13.

(2) Pausanias in Attic. Strabo, lib. XVII. Plin. hist. natur. lib. 35, c. 7. Tacit. lib. 2, cap. 6.

Digitized by Google

que les anciens donnoient à certains oiseaux dont le retour en Phrygie et en Ethiopie étoit périodique, et qui, selon la fable, étoient sortis du bûcher de Memnon, alors nous ne verrons dans cette statue merveilleuse qu'un emblême cyclique, que l'image d'un dieu qui se rend sensible au renouvellement des périodes, et nous n'y verrons plus un des héros du siège de Troye tué par Achille, du tombeau duquel on vit sortir tous les ans une fontaine au jour de sa mort. Les Ethiopiens pleuroient sur lui comme les Syriens sur Adonis (1).

Il seroit étonnant que beaucoup de divinités obscures et subalternes nous montrassent le dieu de la fin des tems, et que Jupiter, le maître des dieux et des hommes, ne pût se montrer à nous sous les mêmes traits; cependant on les retrouve dans le Jupiter d'Egypte: tous les ans les Egyptiens transportoient en Lybie une chapelle de Jupiter, afin de pouvoir dire en la ramenant que Jupiter étoit de retour de son voyage annuel en Ethiopie (2). Au reste on voit que ce dieu n'étoit pas le seul de ce voyage. C'étoit une doctrine commune chez les anciens que tous les dieux descendoient annuellement en Ethiopie, où ils restoient douze jours: toutes les villes de cette contrée et de l'Egypte étoient alors en mouvement; on ne voyoit que des processions et des pélerinages de ville en ville avec les statues des dieux que l'on portoit en triomphe: c'étoient des jours de festins et de réjouissance. On a déjà dit que cette descente des dieux en Ethiopie se faisoit en mémoire de ce que les dieux s'étoient réfugiés dans cette contrée

(1) Ovid. amor. lib. I, Eleg. 13, et metam. lib. XIII, fab. 3. Natalis Comes. lib. 4. Mythologie de Banier.

(2) Diodor. lib. I, parag. 2.

Digitized by Google

du tems de Thyphon et des géans. Il y a lieu de croire que cette fable n'a été inventée que d'après l'usage, et que l'usage avoit rapport aux anciennes commémorations des malheurs du monde et aux dogmes de l'avenir.

Les Japonois ont encore une solemnité toute semblable à celle des Ethiopiens; elle se célèbre au dixième mois, qui répond à nos mois de novembre et décembre; ils appellent ce tems le mois de *l'arrivée* et de *la visite des dieux*. Il sembleroit que ces peuples suivent en cela un usage analogue des nations Européennes; celles-ci dans cette même saison ont un tems qu'elles nomment *avent*, c'est-à-dire *arrivée*, qui précède la solemnité où l'on célèbre la naissance du Sauveur du monde. Ce qui vient d'être dit des Ethiopiens fait soupçonner que l'usage des Japonois doit dater de fort loin. En conséquence de ce dogme de l'arrivée des dieux, les Japonois ferment les temples, supposant que le ciel est vuide et que toute la cour céleste est venue pendant ce mois résider chez le grand pontife, qui pendant tout ce tems a soin de tenir table ouverte pour régaler tous les dieux (1). Les Lectisternes des Romains avoient sans doute quelque motif semblable, puisqu'ils ne les ordonnoient que dans les tems de calamités, afin de changer la nature du période malheureux dans lequel ils se trouvoient.

Nous avons parlé ailleurs de la cérémonie de la descente du lac que l'on pratiquoit à Hiérapolis dans la grande fête de la déesse de Syrie: nous avons fait remarquer que dans la procession la déesse engageoit Jupiter à retourner sur ses pas, de peur que sa présence ne fît mourir les poissons de son lac. Il est aisé

(1) Kempfer, histoire du Japon.

Digitized by Google

de voir que tout cela n'étoit qu'une allégorie de la descente finale du grande juge, qui doit faire rentrer tous les êtres dans le néant, moment redoutable que l'on prioit le dieu de retarder. Cette cérémonie tient d'ailleurs à une opinion universellement répandue chez les anciens, qui persuadoit qu'on ne pouvoit voir la divinité sans mourir, et que lorsqu'elle se montreroit à la fin des tems, sa présence feroit périr toute la nature (1).

Les Japonois célèbrent à la pleine lune du septième mois une fête dont la cérémonie ressemble assez à celle d'Hiérapolis. Une procession de chars remplis de figures symboliques se rend en grand cortège dans le temple du dieu pour le prendre et le promener par la ville. La maîtresse de ce dieu marche d'un autre côté, et rencontre son épouse légitime qui en devient jalouse; le chagrin et la tristesse s'emparent du peuple, il verse des larmes; chacun semble prendre parti; mais à la fin on s'accommode et chaque divinité se retire de son côté. On ne peut entreprendre d'expliquer tout-à-fait une cérémonie si bizarre, mais on doit remarquer que les Japonois sont de tous les peuples ceux qui semblent avoir le plus soigneusement conservé des fêtes sorties des allégories du cyclisme. En effet, ils ont une autre fête vers le retour de l'été dans laquelle on promène une idole à cheval le cimeterre à la main, accompagnée de pages qui portent son arc et ses fléches, et suivie d'un char vuide auquel le peuple rend des honneurs comme si le dieu y étoit; des Bonzes chantent des hymnes, et le peuple crie et répète tout le jour, mille ans de plaisirs, mille milliers d'années de joie (2).

(1) Lucian. de Dea Syriâ, V. lib. I, cap. 2, parag. 4, dans la note.

(2) Charlevoix, hist. du Japon, livre préliminaire, chapitre 13, et Kempfer.

Digitized by Google

Ne semble-t-il pas qu'à l'occasion du retour de l'été on souhaite à Apollon, au soleil ou au monde une durée éternelle ? Comme toutes ces fêtes sont solemnisées par les peuples sans connoissance de leur principe, il en résulte que les Asiatiques attendent pour la fin des tems différens êtres.

Quoique Brama soit censé revenir ou se renouveller tous les ans à Trichinapali, et quoiqu'on y célèbre le jour de son retour avec la plus grande solemnité, Brama n'en est pas moins un dieu apocalyptique dont le retour amènera l'embrâsement du monde (1). Cette fête de retour annuel que le peuple explique par toutes sortes de fables, n'a été dans son origine qu'une représentation faite pour instruire de la venue du dieu futur : le dogme a subsisté d'une part, et les fables sorties du dogme ont subsisté de l'autre, parce qu'on n'en a point connu les vrais rapports. Toutes les fauses histoires de la mythologie des nations ont été ainsi inventées d'après les anciens usages, lorsqu'ils sont devenus inintelligibles ; il en est de même de tous les systêmes et des fables par lesquelles les payens ont expliqué tous ces retours fréquens ou périodiques des dieux qu'ils appelloient du nom d'Epiphanies, c'est-à-dire de manifestations. Voilà pourquoi dans l'Asie où l'on trouve une multitude d'êtres dont on célèbre les retours périodiques, on en attend encore d'autres d'une façon vague et indéterminée.

Au Japon le dieu Combadoxi doit revenir dix mille ans après le tems auquel il a quitté le monde, et en attendant ce terme il vit dans une caverne. On célèbre tous les ans l'anniversaire de sa disparition, et l'on rappelle au peuple qu'il reviendra détruire les fauses

(a) Cérémonies religieuses, tome VI. Lettres édifiantes, tome XIII.

religions

Digitized by Google

religions et exterminer les impies (1). Aux Indes, Vistnou détruira le monde pour le renouveller ensuite et pour y faire régner la justice et l'âge d'or (2). Le *Kia-Kiac*, *Saka* ou *Siaka* du Pégu, qui a autrefois conversé avec les hommes, dort depuis un grand nombre de siècles, mais à son réveil il détruira le monde, qui sera rétabli par le dieu *Dagun*. Le *Foë* des Chinois a prédit lui-même qu'il reviendroit un jour. Le *Sommona-codom* de Siam, déjà incarné 550 fois, a laissé ses sectateurs dans l'attente de son retour. C'est un ancien législateur de cette contrée, né par la vertu du soleil, qui prêcha sa doctrine aux hommes sans pouvoir s'en faire écouter, il les punit en les submergeant en partie; il est actuellement en extase, il y demeurera jusqu'à son retour, que l'on attend journellement. Chez les peuples de Laos Xacca est actuellement le dieu qui règne sur le monde; il y en a eu trois avant lui, qui ont successivement régné sur des mondes différens. Lorsque le période du dieu régnant sera expiré, un autre dieu viendra pour ruiner ses temples, sa doctrine et sa religion. En un mot, toute l'Asie est dans l'attente de quelque dieu ou de quelque personnage merveilleux qui doit changer la face de l'univers, ou être le précurseur de sa destruction; c'est une vérité attestée par tous nos voyageurs modernes, dans lesquels on trouvera cet être désigné sous des noms différens; mais les peuples sont d'accord dans l'opinion qu'ils en ont et dans l'espèce d'attente. Les Guèbres ou Parsis, ces descendans des anciens Perses, attendent trois fils de Zoroastre qui doivent revenir sur la terre avant la résurrection générale; ils arrêteront le soleil,

(1) Charlevoix, histoire du Japon, tome II, livre I, page 33.
(2) Lettres édifiantes.

Digitized by Google

ils feront des prodiges sans nombre, et feront enfin triompher leur antique religion. Nous avons déjà parlé de la recherche de *Phelo*, qui se fait à la Chine tous les ans au mois de septembre. Nous ajouterons simplement que dans ce tems on s'imagine que le diable vient sur la terre; on lui tient un vaisseau tout prêt pour le renvoyer; on y met sa figure, on l'abandonne au gré des vents (1). Nous ne répèterons point non plus ce que nous avons dit de la recherche annuelle de *Peyrun* au Pégu.

Nous retrouvons les mêmes idées chez les peuples du Nord. L'Edda nous apprend que *Surtur* est l'ennemi des dieux et des hommes; il demeure avant le commencement de toutes choses dans une région enflammée; il en sortira à la fin des tems pour vaincre toutes les puissances célestes et pour brûler l'univers. Le loup *Fenrio* secondera ses projets; mais enfin le dieu Balder renouvellera toutes choses; Balder, ce dieu chéri que l'on pleure depuis long-tems. Le divin Oder est aussi un objet d'attente; il est à voyager, tandis que *Freya* son épouse, la déesse de l'espérance, déplore sans cesse son absence (2). Tel est l'Adonis du Nord.

Mais c'est assez parcourir les nations pour y chercher les traces du dogme religieux de la venue d'un juge souverain; ce dogme est universel, il n'est que peu ou point de peuple où nous ne le voyons plus ou moins clairement exprimé par des cérémonies, des fêtes, ou des abus. Ce sont ces abus d'après lesquels il faut cher-

(1) Histoire générale des voyages, tome IX et X. Tavernier, tome III. Le Gentil, tome II. Histoire de l'abbé Lambert, tome IX, page 262 et 264.

(2) Edda, fables 2, 6, 18 et 33.

Digitized by Google

cher et suivre la source d'une opinion qui a tenu toutes les nations dans une attente vague, qui les a empêchées de se fixer solidement sur la terre et de se conduire comme des êtres dont la terre étoit le domicile ; c'est cette opinion que les premiers législateurs ont voulu effacer de l'esprit des hommes, sans avoir le courage d'abolir les usages qui la retraçoient. Ainsi les peuples ont toujours eu des espérances confuses, nourries par leurs usages et embrouillées par l'ignorance de leurs motifs. C'est de-là que sont résultées les fables, et ce mélange bizarre d'opinions contradictoires et discordantes que l'on trouve souvent dans la même religion.

Vers le commencement de notre ère un grand nombre de gens s'attendoient à voir paroître le grand juge dans les nuées du ciel. On attendoit un roi, un conquérant, un dieu qui devoit changer la face des choses et fonder une nouvelle monarchie. Les uns crurent la fin du monde prochaine, d'autres ne s'attendoient qu'à voir un règne nouveau. D'un côté le fanatisme et la terreur, de l'autre l'ambition et l'espérance troublèrent le repos des nations de mille façons différentes, toute la terre fut affectée selon les différens sens que l'on donna aux dogmes primitifs obscurcis ou mal appliqués ; on vit même des hommes qui adoptèrent toutes ces idées, et qui, cherchant à les concilier, crurent que Dieu alloit venir humainement régner pendant mille ans avec les justes qu'il feroit jouir de toutes sortes de délices, et qu'au bout de ce tems il emmeneroit les siens et détruiroit la terre. Telle fut ce que l'on a appellé l'hérésie des *Millénaires*, qui dans son tems avoit concilié et rassemblé toutes les idées apocalyptiques qui troubloient alors l'esprit des peuples.

On peut regarder l'abus de ces dogmes antiques et universels comme une des sources de l'idolâtrie. Si

Digitized by Google

dès les premiers tems de la Grèce on n'eût pas attendu Osiris au lieu du grand juge, Bacchus, que l'on a dit être un Osiris manifesté, ne seroit point entré dans le ciel poétique; il n'eût point été lui-même un objet d'espérance pour les nations, et le paganisme eût eu un dieu de moins; par la suite les Romains n'eussent point fait l'apothéose de leurs Césars comme étant des rois et des dieux annoncés par les Sybilles; et le paganisme antique n'eût pas été sur le point de se renouveller. Disons la même chose de tous ces autres dieux qui ne sont autre chose que les synonymes des Osiris et des Bacchus. Pourquoi la mythologie se perd-elle sans cesse elle-même dans la diversité de ses Jupiters, de ses Bacchus, de ses Hercules, de ses Mercures? c'est parce qu'en différens tems et en différens lieux des hommes hardis, entreprenans ou rusés, ont abusé de l'attente indéterminée et de la crédulité des peuples.

Si dans des siècles aussi éclairés que ceux des premiers empereurs Romains, des ambitieux ont pu se faire passer pour des rois annoncés par les Sybilles; si plusieurs siècles auparavant dans la Grèce policée, Lysandre a pu abuser les Spartiates par l'attente d'un fils d'Apollon, est-il à présumer que dans des tems de grossièreté et d'ignorance des gens audacieux et fourbes n'ayent point abusé un grand nombre de fois de l'attente des peuples? La multitude de ces prétendues apparitions de la divinité tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, tantôt sous le même, n'a-t-elle pas pu confondre les idées de la simplicité et de l'unité de Dieu? L'on ne peut douter que l'ambition et l'imposture n'ayent souvent profité des dispositions des hommes: même dans les tems historiques les rois ou les conquérans ont voulu passer pour des dieux ou pour des enfans des dieux, ce qui n'étoit qu'un reste des

Digitized by Google

impostures antiques et de l'ancienne frénésie des nations.

Quant à la multitude des dieux occasionnée par ces apparitions, il est impossible d'en douter quand on étudie la doctrine de la plupart des peuples Asiatiques anciens. Tirésias avoit prédit la venue de Bacchus à Penthée; dès que ce dieu se montre tout le monde court après lui; les femmes, toujours plus superstitieuses, s'attachent surtout à son culte. Penthée veut arrêter le cours de ce fanatisme et fermer à Bacchus les portes de Thèbes, comme on avoit fait à Argos; ce prince est regardé comme un impie, comme un cœur endurci qui refuse de se rendre aux merveilles qu'opéroit le nouveau dieu : il devient la victime de la fureur religieuse de sa mère et de ses tantes, il est déchiré en pièces et son exemple répand la terreur et apprend que l'on doit révérer le culte que Bacchus venoit apporter. Cependant il reste encore quelques incrédules qui persistent à ne point croire à la mission divine de Jupiter; les filles de Minée ne veulent point célébrer ses fêtes, Lycurgue, roi de Thrace, est puni pour avoir méconnu ce dieu. A Argos on avoit pareillement refusé de reconnoître Persée pour fils de Jupiter. Toutes les apparitions des nouveaux dieux ont dû produire une multitude d'évènemens tragiques et de combats entre le fanatisme des nouveaux prosélytes et l'incrédulité des partisans de l'ancienne religion; comme toutes ces missions devoient se prouver par des miracles et des prodiges, on voit la source de toutes les prouesses et merveilles des héros, des demi-dieux et des nouveaux dieux dont la fable s'est remplie (1).

Diodore de Sicile nous apprend qu'Hercule avoit été

(1) Ovide metam. lib. IV, fab. I.

Digitized by Google

prédit par Bacchus (1). Il étoit assez naturel qu'en conséquence de cette prédiction quelqu'un ait pris le nom d'Hercule, se soit fait passer pour le conquérant annoncé aux peuples de la Grèce, et en cette qualité ait envahi leur pays. Que dis-je ? plusieurs ambitieux ont pu profiter de l'attente des peuples crédules, et prendre en différens tems le nom d'Hercule pour faire valoir leurs projets; cela nous fournit peut-être un moyen de concilier les faits souvent contradictoires que la mythologie ou l'histoire ont souvent accumulés sur le même personnage.

Les Indiens, les Chinois, les Japonois, les Tartares, et tous ces peuples qui attendent un Vistnou, un Brama, un Foë, un Siaka, &c. assurent que ces dieux sont déjà descendus sur la terre plusieurs fois; d'un autre côté ils disent que tous les dieux que l'on voit dans leurs temples sous mille formes différentes ne sont qu'une même divinité qui leur est apparue autrefois et qui a vécu parmi eux sous des formes diverses et sous des noms différens; enfin ils protestent tous contre le polythéisme dont on les accuse; ils expliquent par la métempsycose ce que les Grecs qui considéroient leurs dieux comme une grande famille, expliquoient par une génération ordinaire. Si les premiers Grecs eussent été aussi mystiques et aussi subtils que les Indiens, ils eussent vraisemblablement expliqué leur polythéisme de la même manière, ils eussent pensé de tous leurs dieux et de leurs déesses ce que l'on pensoit de Bacchus en particulier dans les mystères des Orphiques, c'est-à-dire, ils les eussent regardés comme des Osiris régénérés. Cette doctrine si cachée chez les Grecs et dont on voit les traces dans les premiers tems

(1) Diodor. lib. 4, art. 5.

Digitized by Google

indique que la subtilité des Indiens modernes est infiniment ancienne, et que leur pays est peut-être la source de toutes les subtilités semblables qui de chez eux se sont répandues par tout le monde. Peut-être que Bacchus surnommé *Bromius* n'est que le Brama de l'Indostan. On voit en effet par Diodore et par d'autres anciens auteurs, que les Indiens revendiquoient ce Bacchus contre les Egyptiens et les Grecs (1). Ce sont ces mêmes Indiens qui paroissent les inventeurs des incarnations ou renaissances multipliées des dieux : idées que les voyageurs modernes nous attestent s'être conservées chez eux depuis l'antiquité la plus reculée. Au reste, cette subtilité des Indiens qui n'est elle-même qu'une erreur, fait connoître que ces peuples ont bien senti qu'ils s'écartoient de la vérité, mais qu'ils se sont trompés sur le chemin qu'il falloit prendre pour y retourner. Cette subtilité est d'autant plus vicieuse qu'elle ne coupe point racine à l'attente indéterminée et dangereuse de la descente d'un dieu suprême. En vain les hommes ont cru en divers tems posseder l'objet de leur attente ; comme jamais les conditions de cette apparition n'ont été remplies, parce qu'elles ne sont point faites pour l'être, ils ont encore attendu de nouveau ; et, ce qui semble bien étrange, c'est que loin d'en vouloir du mal à ceux qui les avoient trompés, ils ont toujours trouvé des tempéramens pour se tromper eux-mêmes en justifiant ceux qui les avoient abusés ; tantôt ils ont imaginé un changement mystique arrivé dans le monde, tantôt un changement moral, tantôt un changement politique ; ces changemens ont tenu lieu dans leurs esprits de ce changement physique et universel qu'ils attendoient, et qui n'étant point en-

(1). Diodor. lib. 4, cap. 3.

Digitized by Google

core venu, met le genre humain dans une disposition qui le livrera toujours à de nouvelles erreurs et séductions. Joignons à cela l'adresse de ceux qui ont trompé les hommes, et de ceux qui étant déjà trompés, ont cherché à se faire illusion à eux-mêmes et aux autres; ils ont presque tous dit que la descente de leurs dieux n'avoit été que provisoire et faite pour préparer les hommes à la fin du monde : voilà pourquoi tous ces enthousiastes ont eu une morale austère, une discipline sévère et ont pratiqué des pénitences rigoureuses. Il ne faut point s'en étonner : comme toutes ces apparitions des dieux ont toujours pour objet et pour base la destruction de l'univers, quelle autre morale ont pu prêcher ceux qui étoient pénétrés de ces dogmes, sinon celle qui convenoit à un monde agonisant ? Sa sublimité et ses excès sont les preuves des faux principes qui l'ont fait débiter : si cette morale est la plupart du tems au dessus des forces humaines et peu faite pour la société, c'est qu'on ne comptoit plus sur l'existence ou la durée de la société : c'est qu'il ne s'agissoit plus que de se préparer au grand jour qui devoit être le dernier de l'univers.

Chez les Indiens, Vistnou, Buda, Foë, Sommonacodom, &c. ont eux-mêmes prédit leur retour, et ce retour est toujours le dernier qu'on attend; cependant depuis des milliers d'années que les Indiens sont les dupes de ces promesses et des pénitences outrées que quelques-uns d'entr'eux pratiquent pour se préparer à l'autre vie, les prédictions ne se sont point accomplies; malgré cela ils sont toujours prêts à être trompés de nouveau. Les Siamois qui attendent Sommonacodom, courent après tous les sourds, les imbécilles et les stupides, parce qu'ils s'imaginent que tous ceux qui ont l'esprit égaré ont reçu de ce dieu quelque

Digitized by Google

mission particulière; leur attente les rend crédules et superstitieux; ce respect pour les imbéciles est général chez les Asiatiques. *Megnoun* en Arabe signifie un fou, un furieux, un inspiré, un homme à révélations; aussi les Musulmans, de même que les Indiens, révèrent les imbéciles comme des hommes divins et comme des saints extasiés (1). L'ambition ou le fanatisme des Bonzes a souvent cherché à faire valoir cette disposition des Siamois aux dépens de la sûreté et de l'autorité des rois qui ont été obligés de mettre ordre quelquefois à cette frénésie. Il y a eu en différens tems chez les Mahométans plusieurs personnages qui ont voulu persuader aux peuples qu'ils étoient le *Mahâdi* qu'ils attendoient; plusieurs fois l'imposture a été découverte et punie, cependant il s'est trouvé deux hommes qui l'ont su si bien faire valoir, qu'ils ont fondé deux grands empires en Afrique, celui des *Almohades* et des *Fathemites;* le premier poussa ses conquêtes jusqu'en Espagne, le second s'établit en Egypte (2).

Ainsi cette attente toujours vague n'a servi qu'à donner au monde tantôt de nouvelles idoles, et tantôt de nouveaux tyrans. Qui sait si les Sésostris, les Ninus, les Nabuchodonosor, les Odin, et ces con-

(1) D'Herbelot au mot *Megnoun*. Ajoutons à cela que dans les anciennes langues du nord *fol* et *vol* signifioient un enthousiaste, un prophète; de ce mot est composé le nom de *voluspa* ou *volauspa*, qui est celui de la sybille celtique dans l'Edda. C'est aussi de-là que vient fol et folie dans nos langues modernes, et peut-être encore le nom de la *Vellida* des anciens Germains. Platon dit très-gravement, à la fin de son Timée, » que personne dans son bon sens ne peut parvenir à rendre des oracles divins, ou à être inspiré. « Hist. de l'abbé Lambert, tome IX, p. 184.

(2) D-Herbelot, bibliothèque orientale, au mot *Mohammed Aboul-cassem*.

Digitized by Google

quérans fameux qui ont autrefois aspiré à la monarchie universelle, ne se sont point servi de semblables moyens pour soumettre les peuples et pour s'en faire adorer ? qui sait s'il n'y a pas eu de faux Osiris, de faux Jupiter dont les actions et l'histoire confondues par la suite avec les idées dogmatiques et théologiques attachées à leur nom, ont porté la confusion que nous voyons dans la religion et l'histoire des anciens peuples ?

La Chine a vu aussi paroître des imposteurs qui, sous le nom de *Fo*, ont osé aspirer à l'Empire, prendre le titre d'empereur, et se faire un parti considérable qu'il a fallu combattre avec des armées, et que souvent l'on a eu beaucoup de peine à détruire (1). Mahomet n'a-t-il pas aussi voulu se donner pour l'objet de l'attente des nations, ce qui le fit suivre des Arabes et d'une multitude de Juifs établis dans l'Arabie ? L'alcoran insiste perpétuellement sur le dogme de la fin du monde et sur le jugement où le prophète doit jouer un très-grand rôle ; son livre doit être regardé comme vraiment apocalyptique. Aujourd'hui la religion Mahométane est la plus étendue du monde, et son fanatisme suffit pour apprendre combien les dogmes de l'avenir ont causé de maux au genre humain.

VII. J'ai déjà plusieurs fois parlé de la frénésie des Juifs qui se sont fait exterminer par les Romains à cause de leur entêtement pour leurs idées apocalyptiques. En effet tous les malheurs qui ont accablé cette nation sont venus de la fatale méprise qui leur fit négliger et méconnoître l'humble Messie des chrétiens, pour ne chercher, à l'exemple des autres nations, qu'un roi ou un conquérant qui devoit leur assujettir

(1) Hist. des Huns, tome 2, p. 259.

Digitized by Google

le monde, méprise aussi absurde qu'elle leur a été funeste, puisqu'ils ne donnoient d'ailleurs à l'être imaginaire qu'un caractère et un cortège apocalyptique. Il vouloient qu'il fût accompagné d'Elie qui, selon selon leurs traditions, devoit être le précurseur de la fin du monde; ils vouloient voir des signes dans le soleil et dans la lune, mais tous ces signes ne sont-ils pas apocalyptiques? comment des hommes sensés pouvoient-ils attendre un empire avec la fin du monde? C'est que ces Juifs étoient énivrés d'un fanatisme plus grossier que toutes les autres nations du monde; c'est qu'ils avoient un attachement opiniâtre pour leurs fausses traditions, qui les faisoit déraisonner sur les véritables. Ecoutons-les encore raisonner sur le phantôme qu'ils attendent avec foi, qu'ils desirent sans cesse, dont ils demandent journellement l'arrivée (1), et nous verrons dans leurs espérances et leurs demandes les plus étranges contrariétés. Le messie qu'ils attendent sera un roi qui les rassemblera de tous les coins du monde, qui fera la guerre aux nations, qui subjuguera les royaumes; il remportera de grandes victoires sur ses ennemis; cependant son règne sera fortuné, il n'y aura plus ni envie, ni guerre, ni colère; les biens et les plaisirs abonderont et seront aussi fréquens que la pluie; tous les hommes seront sages, ils n'ignoreront rien, et connoîtront l'éternel. Aussi-tôt que ce roi desiré sera prêt à paroître, l'ange sonnera de la trompette, et alors il se montrera; les captifs d'Israël se rassembleront; les morts ressusciteront; on rebâtira le temple; le royaume de Juda triomphera, et ses

(1) Basnage, hist. des Juifs, livre V, chapitre 3, parag. 1 et 5. L'attente du Messie est le douzième article de foi des Juifs en général, cependant quelques auteurs n'en font pas un article de foi.

Digitized by Google

ennemis seront exterminés. Il n'y aura plus ni plaie, ni maladies; la vie des hommes se prolongera comme celle d'un arbre. Dieu se montrera à l'œil, il ôtera du cœur toute mauvaise pensée; on ne verra plus de carnage; la paix régnera si parfaitement sur la terre, qu'elle sera elle-même renouvellée, que tous les jours paroîtront autant de sabbats. Les nations infidelles et les rois de l'univers se soumettront à l'empire du roi si desiré, &c. (1).

Les Juifs joignent à ce tableau tout ce que les poëtes et la fable ont dit de plus touchant sur le bonheur et les vertus de l'âge d'or; sans oublier ce lieu commun que les loups paîtront avec les agneaux, et que les bêtes féroces seront adoucies. Ces différens traits ne sont point contradictoires avec l'ardeur de leurs desirs, ils soupirent sans cesse, parce qu'ils attendent un bonheur infini; en cela ils ne sont point blâmables; mais d'où peut provenir le tableau qu'ils se font de leur félicité, sinon de l'abus éternel que les Juifs avec les autres peuples ont fait du règne céleste et de la vie future, qu'ils ont transformés en un règne terrestre et en une félicité charnelle et grossière. Ils ont abusé d'un langage figuré, ils ont pris ces termes à la lettre; ils ont fait et du sens littéral et du sens spirituel, qu'ils n'ont pu entièrement oublier, le mêlange le plus absurde et le plus ridicule; au lieu de vivre dans l'espérance des justes, ils ont été possédés de la plus folle ambition et de l'idée d'une monarchie universelle qui les a rendu l'objet du mépris et de la haîne de l'univers par le caractère de folie, de cruauté et d'insociabilité que cette fausse doctrine a donné à toute leur race.

(1) Basnage chap. 2, vs. 12 et 13. *Othonis Lexicon Rabbinic.* aux mots *convivium*, *Messias*, *mundus*.

Digitized by Google

Mais voici d'autres idées aussi constantes chez les Juifs, que toutes les précédentes, et qui sont en contradiction avec leurs espérances et leurs vœux. Ils se persuadent que la venue de leur monarque sera précédée de présages affreux, que le monde physique et le monde moral seront dans le plus grand désordre; que d'un côté il n'y aura plus de justice, de foi et de vérité sur la terre; que la peste, les maladies, la guerre et tous les fléaux imaginables désoleront le genre humain; que la terre, devenue ingrate, ne rendra plus rien aux cultivateurs; qu'Israël sera au comble de l'affliction et de la misère; que leur monarque ne triomphera pas sans peine de ses ennemis; qu'il essuyera divers succès dans sa fortune et ses combats; en un mot ils croyent que la félicité future ne sera acquise que par des malheurs et des révolutions si terribles qu'un de leurs docteurs, en parlant du règne à venir de leur monarque, s'écrie: *qu'il vienne, mais que je ne le voye point*; c'est même une de leurs prières communes de demander à Dieu de n'être pas témoins de ces jours infortunés. « Celui qui observera le sabbat » selon la loi, dit un de leurs rabbins, sera délivré » de trois peines, des douleurs du Messie, du feu de » l'enfer et de la guerre de Gog et de Magog ». Ils entendent par ces *douleurs*, les horreurs et les maux qui arriveront au jour de l'arrivée du Messie; mais en y joignant le feu de l'enfer et cette guerre apocalyptique de Gog et de Magog, ne nous indiquent-ils point l'arrivée des derniers tems?

« Il y a trois âges d'affliction pour le peuple Juif, » dit un autre rabbin. Le premier est celui où les » patriarches nos pères ont vécu en Egypte; le second » est celui de la destruction qui nous a dispersés; le » troisième ne viendra qu'au tems du Messie ». Une

Digitized by Google

attente aussi opposée à leurs autres espérances, mais non moins enracinée dans leur esprit, ne leur fait quelquefois envisager qu'avec terreur un tems que d'un autre côté ils doivent desirer avec impatience. Cependant il paroît que le fanatisme des Juifs commence à se réfroidir; il pourroit même arriver qu'à la fin il s'éteignît totalement, et que ce peuple malheureux ouvrît à la fin les yeux sur l'égarement de ses pères et sur le sien; déjà ils demandent à Dieu dans leurs prières « que ceux qui calculent les tems du Messie » puissent crêver, que leurs os s'enflent et se brisent, » qu'ils se pendent, qu'ils meurent » (1).

C'est un propos du peuple que les Juifs ouvrent leurs fenêtres quand il tonne, parce qu'ils regardent le tonnère comme un présage de l'arrivée du Messie. Quelqu'un m'a assuré qu'ils avoient réellement cet usage en de certains pays. Au reste si cet usage existe, il répondroit parfaitement à toutes leurs erreurs, et en fourniroit une nouvelle preuve; en effet il montreroit qu'ils attendent le roi ou le dieu du période futur dont, comme on a vu, les météores annoncent l'arrivée ainsi que la fin du monde. On voit donc par ces idées des Juifs qu'ils persistent toujours dans leur système ambitieux et apocalyptique, qui les a conduits il y a dix-huit siècles à leur ruine totale, et qui depuis les a exposés à une succession d'imposteurs dont ils ont toujours été les victimes et les dupes. Que de crimes et de forfaits leur ambitieuse frénésie ne leur a-t-elle pas fait commettre contre Dieu, contre les hommes et contre eux-mêmes? Fléaux jadis de leurs voisins, les Romains se virent obligés de les égorger

(1) Basnage, *loco citato*, et livre V, chapitre 7, et chapitre 20, parag. 3.

Digitized by Google

par milliers comme des bêtes féroces; ceux qui échappèrent du carnage furent les ennemis les plus irréconciliables du monde où souvent ils exercèrent les plus horribles cruautés; ils ne respirent plus qu'une haine héréditaire qui les rend odieux aux chrétiens et aux musulmans. En différens âges on a fait couler des ruisseaux de leur sang, et l'on se croit en droit de les condamner aux flammes pour les punir de leurs erreurs, que l'on devroit plaindre, contenir, et qui devroient instruire. Si ces Juifs aveugles et infortunés jouissent enfin de quelque repos, c'est pour être les jouets et le mépris du monde entier. Leur exemple devroit garantir les nations des excès où conduit le fanatisme qui rend les hommes insociables, haïssables et malheureux.

Il semble que ce peuple infortuné ait seul porté la peine des égaremens de l'univers; toutes les nations ont eu des opinions et des chimères semblables aux siennes, toutes ont été plus ou moins troublées; cependant aucune n'en a été si cruellement punie; il est vrai qu'aucune n'a porté si loin son fanatisme. La Judée étoit sans doute une trop petite contrée pour fournir des évènemens brillans qui pussent donner le change aux fausses espérances de ses habitans; les Juifs irrités par le défaut de révolutions changèrent leur ambition en désespoir contre eux-mêmes et en rage contre les autres; par là ils ne firent naître d'autre révolution que celle qui les détruisoit de fond en comble. Si dans ces circonstances il fût né parmi eux un Sésostris, un Alexandre, ou quelqu'autre de ces fléaux du monde qu'on appelle conquérans, la Judée subsisteroit peut-être encore. Il n'en a pas été de même de Rome; agitée par les oracles des Sybilles, cette capitale du monde étoit un théâtre fécond en grands évènemens,

Digitized by Google

dont chacun étoit capable d'apporter un terme à l'inquiétude des esprits des peuples; les Césars parurent et leur fortune fixant les yeux et les espérances indéterminées des Romains, ils demeurèrent contens et satisfaits, croyant jouir de l'effet des promesses de leurs oracles; cette confiance jointe à leur puissance réelle, les fit triompher du reste de l'univers.

On ne dit rien ici de nouveau sur cette fatale ambition des Juifs; toute la terre a reconnu que leur intrépide aveuglement venoit des fausses espérances qu'ils avoient conçues; on sait, d'après les histoires les plus authentiques, que l'objet de leur attente étoit un conquérant qui devoit leur asservir le monde, faire de la Judée la reine des nations, et de Jérusalem la capitale de l'univers; mais on n'a pas si bien connu la source de ces superbes chimères, et l'on a regardé leur aveuglement comme un prodige inconcevable, parce que, pour expliquer la conduite énigmatique des Juifs, on n'a voulu considérer que les Juifs; il falloit encore étudier les autres nations, fouiller jusqu'à la racine des erreurs particulières à la Judée, c'est alors qu'elles se fussent expliquées d'elles-mêmes, et le principe en auroit été connu dès qu'on auroit apperçu sa liaison à cette tige funèbre et apocalyptique, dont les branches trop fécondes ont offusqué la raison et le bon sens de tout le genre humain.

VIII. Je n'entreprends point de montrer par quel genre de tradition les dogmes primitifs et tous les dogmes corrompus qui en sont sortis se sont introduits chez les Juifs; cependant on ne peut guère soupçonner la législation de Moyse d'avoir produit ce funeste effet; nous avons déjà remarqué que loin de respirer ce cyclisme apocalyptique que nous avons vu par-tout ailleurs, ce législateur semble avoir pris à tâche de donner

Digitized by Google

donner un tout autre caractère aux usages et aux fêtes qui pouvoient y avoir rapport; d'ailleurs il n'a parlé de la doctrine de l'avenir qu'avec la plus grande réserve. On pourroit donc croire que les Juifs n'ont connu ces dangereuses chimères que lors de leur captivité en Assyrie et par leur commerce avec les Chaldéens et les Indiens, peuples que nous avons vu livrés dès la plus haute antiquité à de faux calculs et à toutes sortes de rêveries. Cependant la commune origine des Chaldéens et des Juifs pourroit engager à placer plus haut cette époque, et même à ne chercher le canal de leurs erreurs que dans cette tradition sourde et universelle qui, par la suite des tems, a mis en défaut toutes les précautions des premiers législateurs. Si le secret des mystères et celui des Sybilles ont enfin transpiré, n'en auroit-il pas été de même de cette espèce de secret qu'il semble que l'on entrevoit dans toute la législation de Moyse ? ce secret ne seroit-il pas la source, ou au moins le prétexte de cette tradition orale ? En effet ainsi que dans les mystères et les Sybilles du paganisme, on y découvre ce système confus et bizarre qui annonce le sort futur du monde. Ce qui est surtout à considérer dans une tradition si respectée des Hébreux, et que leurs docteurs prétendent dérivée de Moyse lui-même, c'est que les fables dont elle est remplie, quoiqu'uniquement adaptées au goût des Juifs, n'ont rien d'étranger à celles des autres nations, elles en sont même le meilleur supplément, et l'on ne peut refuser ni aux unes, ni aux autres, une antiquité très-reculée. De plus cette tradition hébraïque confond la fin et le renouvellement des monarchies; le règne de Dieu sur les saints avec le règne d'un conquérant sur les hommes; la vie future avec la vie présente, en un mot le ciel avec la terre.

Digitized by Google

Je regarde l'attente où sont les Juifs de l'arrivée d'*Elie* et d'*Enoch* comme un double et triple emploi de l'attente générale du dieu de la fin des tems qui s'est multiplié par la diversité de ses noms: c'est ainsi que les Grecs qui l'attendoient sous le nom de *Bacchus*, l'attendoient encore sous ceux de *Saturne*, d'*Osiris*, d'*Hercule*, de *Castor*, &c. en un mot chaque ville l'attendoit sous le nom de son dieu particulier; et comme les peuples adoptèrent successivement différens cultes et différens dieux, ils attendirent le dieu futur sous une infinité de noms et de formes divers. C'est ainsi que les Indiens attendirent un *Brama*, un *Foë*, un *Vistnou*, un *Buda*, &c.

Quoi qu'il en soit, le dogme des Juifs sur la venue d'Elie et d'Enoch fut adopté par un grand nombre de chrétiens; cependant ce dogme ne fait point un article de foi dans l'église chrétienne, parce qu'il n'a en effet nulle authenticité. Comment pourroit-il en avoir? les deux noms de ces prophètes ne sont que des dénominations différentes données autrefois par les orientaux en différens lieux au grand Roi qu'on attendoit à la fin des tems. Ce monarque futur ayant eu le soleil pour symbole le plus universel, il en a porté tous les noms: une preuve de cette vérité c'est que les noms de *dieu* et du *soleil* sont communément des synonymes chez les anciens. L'on ne peut, par exemple, refuser de reconnoître que le nom d'*Enoch* ou d'*Henoch* a été dans quelque ancien tems un des noms du soleil, puisqu'on voit le nom d'*Henochia*, gouvernante, conductrice, donnée à la lune par les occidentaux; ce qui indique visiblement, que le soleil chez quelques peuples de l'orient pouvoit s'appeller *Henoch*, maître, instituteur, fondateur, nom qui a pu aussi être donné à la divinité. Quelque soit le peu-

Digitized by Google

ple oriental chez qui ce nom d'*Henoch* ait été donné à dieu et au soleil, il n'en a pas fallu davantage pour tromper les Hébreux qui auront confondu l'*Henoch* suprême ou la divinité avec leur patriarche Henoch; conséquemment ils auront attendu l'un pour l'autre, surtout si la superstition toujours adroite à se tromper, leur a fait remarquer que leur patriarche, suivant la genèse, a vécu 365 ans, c'est-à-dire autant d'années qu'une révolution solaire contient de jours. (V. *Genes. Chap. V vs.* 23.)

Quand au nom d'*Elie* il ne faut pas beaucoup creuser pour trouver que ce nom d'homme est d'ailleurs un nom commun qui a été donné à Dieu par les orientaux, et au soleil par les occidentaux. C'étoit aussi un des noms de Saturne, ce dieu des tems. Ainsi il saute aux yeux qu'il a pu y avoir quelque contrée où le dieu de la fin des tems a été attendu sous le nom d'*Elie*, comme il l'étoit ailleurs sous le nom d'*Hénoch*, et que les Hébreux ayant reconnu dans ces deux noms celui de deux de leurs grands personnages, se sont mis dans la tête que c'étoient eux qui viendroient un jour leur annoncer la fin du monde.

Il faut cependant avouer qu'il est un passage dans la bible où Malachie semble annoncer que le prophète Elie viendra avant le grand jour du Seigneur. (V. *Malachie, Chap. IV. vs.* 5.) Mais Je suis porté à croire que le mot *Elie* y a été interposé; qu'il y avoit simplement un prophète: quelque Juif Egyptien ou Helléniste, versé dans la connoissance de sa langue ou de celle des Grecs, ayant remarqué trois versets plus haut, qu'un soleil de justice, *Élios* en Grec, s'éléveroit à la fin des siècles, par une allusion à ces mots *Elios*, soleil, ou par un effet de sa prévention sur la venue d'Elie, aura placé ce nom à la suite du

Digitized by Google

mot prophête. J'ose former ce soupçon, parce que Jésus-Christ dans l'évangile (1) ne prend nulle part ce passage à la rigueur, quoique les Juifs en fussent prévenus. Au reste si ma conjecture n'étoit point reçue des savans, je souscris d'avance à leur jugement.

IX. Si nous portons nos regards sur l'Amérique, nous retrouverons les peuples de toute cette vaste partie du monde préocupés de l'attente religieuse qui a fait le sujet de ce chapitre; nous les voyons au moins autant que les Juifs, les victimes et les dupes de leurs idées apocalyptiques. Nous voyons l'empire des Incas soumis sans résistance à des Espagnols que l'on regarde comme des dieux, ou comme des enfans du soleil annoncés par les oracles. La prévention des Péruviens nourrie par la superstition et par des prophéties vagues, fait qu'ils adorent une troupe d'Européens sanguinaires et avares ou de bêtes féroces qui bientôt deviennent les exterminateurs d'une nation que ses princes avoient jusque-là rendu heureuse. Que dis je? ces princes eux-mêmes deviennent par leur superstition les complices des indignes usurpateurs qui viennent de si loin les dépouiller; ils souffrent paisiblement qu'on les égorge, par une soumission aveugle aux décrets prétendus de la providence et aux oracles de leurs pères dont ils croient voir l'accomplissement. Ces idées soumettent les Mexicains farouches à des vainqueurs plus farouches encore. L'empire de Montezuma devient la proie des Espagnols en qui l'on croit reconnoître des conquérans annoncés par les prophéties du pays, et par une foule de phénomènes que l'on croit voir dans le ciel. Nous voyons la même attente vague et indéter-

(1) S. Mathieu, chap. 17, vs. 10. S. Luc, chap. I, vs. 17. S. Marc, chapitre IV, vs. 10.

Digitized by Google

minée dans les habitans de l'Amérique septentrionale. Drake fut traité comme un dieu par les habitans de la Nouvelle-Albion, ils lui offrirent des sacrifices qui montrent visiblement qu'ils le prenoient pour une divinité cruelle et qui venoit pour exterminer (1). Les François furent reçus comme les envoyés du soleil par les peuples qui sont au nord du Mississipi. Dans une autre contrée on trouvera un autre peuple qui ne rencontroit point d'étranger sans pleurer. Les insulaires de S. Domingue ne furent point surpris de l'arrivée des Espagnols; ils étoient prévenus comme les autres Américains, que des étrangers viendroient un jour dans leurs pays pour les détruire. Cette tradition mise en chant servoit à rappeller à ces peuples ces prédictions lugubres dans certains jours destinés à de tristes cérémonies. En un mot les Européens furent reçus comme des envoyés du ciel dans toutes les parties de l'Amérique où ils abordèrent, et ils profitèrent des dispositions des Américains pour les asservir, les égorger et les immoler à leur insatiable avarice (2). Ainsi ces infortunés furent trompés dans leurs espérances; ils se livrèrent pour la plupart avec simplicité à leurs tyrans et furent exterminés sans qu'ils osassent murmurer contre des démons ennemis à qui ils pardonnèrent leurs excès parce qu'ils avoient été prédits. On voit donc en Amérique la même chaîne d'erreurs que nous avons vue chez les autres peuples de la terre. Le dogme de

(1) Voyages de Le Gentil, tome I, page 113 et 117. Conquête du Mexique, livre 2, chapitre 4 et 16, livre 3, chapitre 8 et 11. Hist. génér. des voyages. Hennequin, et voyages du nord, tome V, page 150, 249, 252.

(2) Charlevoix, histoire de S. Domingue, livre I, page 63, 88, 89; et liv. 2, page 92 et 97. Hist. génér. des voyages, tome XII, p. 16, 17, 51,

Digitized by Google

la venue du dieu de la fin des tems s'étoit corrompu dans cette partie du monde comme dans les autres; il s'étoit converti en une attente vague qui fut la vraie source de toutes les calamités de ses malheureux habitans.

Il faut observer ici que c'étoit de l'orient que les peuples du Pérou et de l'Amérique attendoient les prétendus envoyés du ciel que leur annonçoient leurs prophéties. Que l'on ne s'imagine point pour cela que ces sauvages grossiers eussent connoissance de nos contrées ou de la géographie: ils ignoroient sans doute que nos contrées fussent habitées, et l'on doit regarder l'attente où ils vivoient comme fondée sur des idées cycliques et apocalyptiques.

X. L'orient fut toujours un point remarquable pour toutes les nations du monde. Il n'en faut point chercher d'autre motif que le penchant naturel qu'un homme qui se réveille a de tourner les yeux du côté où le jour doit paroître. C'est du côté de l'orient que le soleil se montre d'abord; c'est de-là qu'il commence ses révolutions; c'est de-là qu'il semble réveiller, ressusciter la nature et renaître lui-même. Voilà la source naturelle de ce respect de toutes les nations pour l'orient, qui a enfanté par la suite une foule d'opinions ridicules et bizarres, de cérémonies et d'usages consacrés tantôt par la religion, et tantôt par la superstition. Les hommes, toujours remplis d'attentes et d'espérances, toujours inquiets et craintifs, n'ont cessé de lever les yeux vers le ciel, et surtout vers cet astre bienfaisant de qui dépendoit leur bien être, et qui chassoit des ténèbres si propres à nourrir leurs troubles et leurs inquiétudes. L'orient étoit le côté d'où l'on attendoit le père du jour; ce fut aussi de-là que l'on attendoit tous les retours, les renouvellemens, les nais-

Digitized by Google

sances astrologiques, mystiques et apocalyptiques: le soleil, image de la divinité, sembloit, en parcourant le ciel, indiquer la route de la divinité; ce fut elle que l'on chercha d'abord en se tournant de ce côté, mais par la suite on chercha le soleil lui-même, qui à la fin parvint à éclipser le dieu dont il avoit été l'image. Ce fut un usage presqu'universel, dérivé du sabianisme, d'adresser ses vœux dès le matin du côté du soleil levant; il s'est encore conservé chez les peuples d'Amérique et de l'Indostan. Nous n'avons plus cet usage, il est vrai, mais nos prières du matin en ont encore conservé l'esprit, elles en présentent même l'allégorie; éclairés comme nous le sommes, nous expliquons ces allégories dans un sens spirituel, nous n'y voyons que Dieu le *soleil de justice*. Cependant les chrétiens orientaux se tournent encore vers l'orient pour prier, et cet usage n'étoit pas totalement éteint dans l'église d'occident au milieu du cinquième siècle; le peuple, surtout à la fête de noël, se tournoit vers le soleil levant pour prier, et le pape Léon I. eut de la peine à abolir ce reste du paganisme (1).

Cet usage antique a été accompagné d'un autre usage non moins ancien, je veux dire celui de disposer les temples et les églises selon la direction de l'orient: cet usage n'a varié qu'en ce que les uns ont placé les portes à l'orient, les autres y ont placé le sanctuaire: mais cette variété est fondée sur le même principe. Les hommes prévenus de l'idée que la divinité arrivoit sur la terre par le chemin que le soleil indiquoit, placèrent leurs portes à l'orient afin qu'elle entrât directement dans son temple: et ils eurent soin

(1) Voyez Vossius de idol. lib. 2, cap. 3. Cérémonies religieuses, tome 3.

Digitized by Google

d'ouvrir ces portes au lever du soleil; ceux qui placèrent le sanctuaire à l'orient voulurent que les prières qui se faisoient dans leurs temples se fissent la face tournée vers le soleil en même tems que vers l'autel. Moyse tourna le tabernacle du côté de l'orient, afin que le soleil y lançât ses premiers rayons. Les Romains plaçoient quelquefois le sanctuaire du côté de l'orient; cette méthode est actuellement la nôtre, mais jusqu'au milieu du 5e siècle les chrétiens avoient préféré la première position qui en effet doit avoir été la plus ancienne (1).

Au temple de Jérusalem la porte du côté de l'orient étoit celle par où la gloire du Seigneur entroit; il n'étoit permis à aucun homme d'y passer; son entrée étoit interdite au Roi lui-même qui pouvoit seulement adorer sur le seuil de cette porte, elle ne s'ouvroit qu'aux nouvelles lunes et au sabbat (2). Les Rabbins et d'autres auteurs après eux, ont dit que cette porte étoit ainsi disposée afin que l'on tournât le dos au soleil en priant, et que l'on montrât par-là que cet astre n'étoit point l'objet à qui l'on rendoit un culte, raison dont il est aisé de sentir la foiblesse.

(3) Les temples de Sérapis en Egypte, aussi bien que celui du dieu de Memphis, avoient leurs portes à l'orient, et ces portes s'ouvroient chaque jour au lever du soleil : ce qui nous montre que le cérémonial peut être le même dans deux religions opposées sans avoir les mêmes motifs. Au renouvellement de chaque semaine les Hébreux ne disoient-ils pas, *ouvrez-vous*

(1) Plutar. in vitâ Numæ. Joseph. antiquit. Judaïc. lib. 3, cap. 6, parag. 3. Mém. de l'acad. des inscript. tome 1, p. 203.

(2) Ezéchiel, cap. 43, vs. 2 et 4; 56, vs. 1; 47, vs. 1.

(3) Diodor. lib. 1, parag. 2, cap. 20. Basnage, livre 6, chap. 18, parag. 1.

Digitized by Google

portes éternelles, et le roi de gloire entrera? Le motif primitif qui fit placer ces portes à l'orient étoit donc d'ouvrir un passage à l'Etre suprême. Ezéchiel dans une vision voit un temple dont la porte est à l'orient, et il voit la gloire de Dieu entrer par cette même porte. Encore aujourd'hui le vulgaire des Juifs pense que Dieu entre dans leur synagogue aussitôt qu'on l'ouvre, et croit que c'est pour cette raison qu'il faut y aller de grand matin, afin que Dieu y trouve des adorateurs. Toutes ces opinions ne sont point idolâtres, ce sont les intentions seules qui peuvent rendre criminelles des actions qui dans leur principe n'ont été qu'emblématiques et figurées; lorsque les Hébreux ont voulu en abuser ils ont fait comme les autres nations. Ceux des payens qui alloient rendre leurs hommages au soleil dans les temples dont les portes étoient à l'orient, se voyoient obligés de tourner le dos à l'autel et aux statues des dieux; les Hébreux quand ils ont été idolâtres faisoient la même chose; Ezéchiel est indigné de les voir tourner le dos au sanctuaire pour adorer le soleil : il ne faut pas croire pour cela que ces mêmes Juifs idolâtres ne chantassent pareillement, *ouvrez-vous portes, &c.* Ces paroles dites dans des intentions pures ne peuvent être criminelles, mais elles le deviennent lorsqu'elles ont pour objet un culte faux et idolâtre. Pourquoi les Hébreux n'auroient-ils point chanté ces paroles lorsque leurs rois se livroient à l'idolâtrie? Ils avoient comme tant d'autres nations, des chars et des chevaux consacrés au soleil, et l'on dit que chaque jour ces rois les montoient pour aller depuis la porte orientale du temple jusques hors de la ville au-devant du soleil pour le saluer à son lever (1). Cet usage ido-

(1) Ezéchiel, chap. 8, vs. 16. Livre 4 des rois, chap. 23. Calmet, diction. au mot cheval.

Digitized by Google

lâtre des rois de Juda ne s'est transmis que par la tradition des Rabbins ; mais il est dans l'ordre et conforme au cérémonial du culte qu'ils avoient adopté. Au Pérou les portes des temples étoient du côté de l'orient. Les Incas, ou souverains du pays, tous les ans à la fête du grand Rami, jour auquel on renouvelloit le feu sacré, alloient en grande cérémonie au devant du soleil pour le saluer et le recevoir au renouvellement de leur année. A la fête du labour à la Chine, qui se célèbre au renouvellement de l'année chinoise, c'est par la porte orientale de la ville que passe le cortège qui accompagne cette cérémonie. L'intention de cet usage est d'aller au devant de l'année et du printems (1).

Ces usages et ces marches vers l'orient rentrent dans la coutume universelle de prier du côté du soleil, de regarder l'orient comme le côté des renouvellemens, des retours et des régénérations. Ainsi l'on ne doit point être surpris de voir que lorsqu'au lieu du dieu de la fin des tems on a attendu des êtres chimériques, on ait imaginé qu'ils viendroient du côté de l'aurore : l'on ne doit point être étonné si l'orient a été pour tous les peuples le pôle de leurs espérances ; mais c'est l'universalité de cet usage qui en montre la vanité. Que l'on parcoure tout notre globe, partout on verra des portes orientales ouvertes, l'orient est l'objet des regards de l'Asiatique, de l'Américain et de l'Européen. Par tout l'homme est le jouet de ses craintes

(1) Cérém. relig. tome 5 et 7. Conquête du Pérou, tome 1. Du Halde, histoire de la Chine, tome 1, page 18. Selon la tradition des Banians, l'Orient a été peuplé le premier, par ce que les enfans des premiers hommes dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où le soleil commençoit sa carrière. Voyez hist. de la religion des Banians, par H. Lord. chap. 2.

Digitized by Google

et de ses espérances. Après cela faut-il être étonné de voir tant de nations trompées dans leurs attentes ; ce qui ne les empêchera point d'être encore trompées par la suite.

CHAPITRE IV.

Des usages des anciens, fondés sur leurs idées cycliques, astrologiques et apocalyptiques.

I. J'AI cru devoir faire ici un chapitre particulier pour montrer le caractère le plus universel de presque tous les usages des anciens. Presque toutes leurs fêtes et leurs solemnités étoient cycliques. Je me garderai bien de passer tous ces usages en revue, la carrière seroit trop longue. Je me contenterai de choisir les plus remarquables par leur généralité et leur célébrité ; il en est beaucoup dont nous avons eu déjà occasion de parler, je les rappellerai en deux mots, lorsqu'il sera nécessaire ; à l'égard des autres nous les laisserons à l'examen de ceux qui voudront nous suivre dans la même carrière ; montrons-leur le chemin ; ils le parcoureront en entier s'ils le jugent à propos, et s'ils trouvent le ton de la vérité dans ce que nous dirons.

Nous ne nous servirons point ici ni des Egyptiens, ni des Grecs, ni des Romains, pour éclaircir les usages des nations ; ce sont les Mexicains que nous allons d'abord considérer : ils vont nous donner l'explication d'une multitude d'usages dont les peuples anciens ignoroient le principe. Les Mexicains avoient comme les anciens Persans et les Egyptiens, une année

Digitized by Google

de 365 jours, dont cinq étoient épagomènes ou surnuméraires : ils divisoient l'année en 18 mois de 20 jours chacun, méthode qui leur étoit particulière ; ils avoient aussi imaginé une intercalation très-exacte, quoiqu'elle ne ressemblât à aucune de celles que nous connoissons; ils distribuoient leur année en cycles de treize jours; ils multiplioient ce cycle par 1460, ce qui donnoit 52 années de 365 jours ; et comme la cinquante-deuxième année finissoit treize jours plutôt que l'année solaire, ils y ajoutoient ces treize jours, c'est-à-dire un nouveau cycle ; et ces 1461 cycles de treize jours formoient chez eux leur grand cycle, ou, comme ils l'appelloient, leur *nouveau soleil*. Ce grand cycle ressemble par la figure numérique à la grande année égyptienne formée de 1461 année ; et comme il est égal à 52 ans, quelques-uns ont cru y voir aussi le grand jubilé des Hébreux qui étoit de 49 ou de 50 années (1). Freret remarque que ce cycle mexicain fait reconnoître chez ces peuples, réputés barbares, des observations et des vues qui avoient échappé à des nations plus policées à d'autres égards, comme les Grecs et les Romains (2). L'auteur de la conquête du Mexique parle avec éloge du soin et de l'adresse que les Mexicains avoient de fixer par le moyen de ce grand et de ce petit cycle, les événemens mémorables de leur histoire ; mais il relève aussi la superstition qui les portoit à tenir un compte exact des années de ce cycle de 52 ans, ou de 1461 cycles de 13 jours. Les Mexicains ainsi que les Péru-

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XVI, page 259.

(2) Conquête du Mexique, liv., chap. 17. Hist. génér. des voyages, tome XII, p. 529.

Digitized by Google

viens croyoient que le monde finiroit un jour, sans savoir de quelle manière; au Pérou l'on en fixoit le terme, mais au Mexique la religion enseignoit que le monde couroit risque de finir toutes les fois que le soleil arrivoit au terme de 52 ans : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde étoit dans le deuil et dans l'affliction; on se préparoit à cette affreuse disgrace par la pénitence, on s'humilioit devant les dieux, enfin on se disposoit à la mort; on cassoit, comme on l'a dit ailleurs, la vaiselle et les autres ustensiles, comme des choses devenues inutiles désormais, et comme si le monde eût dû rentrer réellement dans le chaos ou le néant; on éteignoit le feu sacré des temples et les feux domestiques; on veilloit toute la nuit, on couroit comme des gens qui ont perdu l'esprit; la terreur augmentoit avec l'obscurité : on montoit sur les toits; et l'on ne commençoit à respirer que lorsque le crépuscule se montroit; alors on regardoit attentivement l'orient, on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore; à peine avoit-on apperçu le soleil lui-même, qu'un cri universel rappelloit l'allégresse et la joie; on le saluoit alors par mille acclamations, par des hymnes et des cantiques; les Mexicains se félicitoient réciproquement de ce que la durée du monde étoit encore assurée pour un cycle, et ils alloient en foule aux temples en rendre graces aux dieux. Ils recevoient de la main des prêtres, du feu nouveau qu'on rallumoit sur les autels avec deux morceaux de bois sec, frotté l'un contre l'autre. Alors chacun faisoit de nouvelles provisions, on faisoit de nouvelles provisions, on faisoit des sacrifices, des réjouissances, et des danses; en un mot, dit notre auteur, on en usoit de la même manière qu'à Rome dans la célébration des jeux séculaires.

Digitized by Google

Je ne m'arrêterai point ici à faire remarquer que cette fête cyclique et apocalyptique commençoit par la tristesse et finissoit par la joie, de même que les plus grandes solemnités du paganisme, ni que l'orient étoit ce jour-là le côté du salut et de l'espérance; on doit connoître actuellement les raisons de ces usages, et en retrouver ici les preuves, mais trois usages particuliers se décèlent ici sous un esprit apocalyptique; c'est ce feu sacré éteint et rallumé; c'est ce détachement anticipé des choses de la terre, exprimé par les ustensiles brisés; enfin c'est la veillée funèbre que les Mexicains pratiquoient à la fin de leur période qu'il nous importe d'examiner. Considérons ces trois objets chez tous les peuples qui les ont eus, pour connoître l'esprit qui a donné naissance à ces pratiques, et voyons si, à l'exemple des Mexicains, c'étoit chez eux une conséquence du dogme de la fin du monde.

II. Presque tous les peuples du monde ont eu un feu sacré; on le retrouve chez eux dans l'antiquité la plus reculée. Les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains, les peuples du Nord et de l'Amérique ont eu ce culte, sur lequel on a fait jusqu'à présent tant de recherches et de raisonnemens inutiles. Pour voir à présent quel étoit l'objet de ce culte universel chez les anciens, il ne faut que considérer les alarmes où ils étoient lorsque par quelque accident ou par quelque négligence le feu sacré venoit à s'éteindre. Les auteurs anciens ne nous montrent que des craintes vagues et indéterminées de toutes sortes de malheurs. Rome se croyoit alors menacée d'une ruine totale; c'étoit le présage le plus affreux pour la république et pour l'empire; toutes les affaires publiques et particulières cessoient dès-lors: on recou-

Digitized by Google

roit aux expiations, on consultoit les Sybilles sur le danger de l'état; on punissoit de la mort la plus cruelle les gardiennes de ce feu sacré, on les enterroit toutes vives; et après avoir cherché à appaiser les dieux, on allumoit un nouveau feu tiré des cailloux par le frottement, ou du soleil par le moyen de certains vases d'airain qui avoient la même forme et la même propriété que nos miroirs ardens (1).

Il en étoit de même en Grèce lorsque le feu perpétuel d'Apollon à Delphes, ou lorsque la lampe de Minerve Poliade à Athènes venoient à s'éteindre. Cet évènement étoit regardé comme un présage de calamités et de guerre (2). On ne voit point dans la bible que les Juifs, à qui la loi recommande si expressément l'entretien du feu perpétuel, aient eu les mêmes terreurs lorsqu'il venoit à s'éteindre; mais leurs traditions ne mettent pas moins au nombre des signes qui les menaçoient après la mort de Simon le juste, 291 ans avant Jésus-Christ, qu'une lampe du chandelier d'or s'éteignit à plusieurs reprises, et que le feu sacré fut extrêmement foible. Ils ont même un jeûne le 18 d'*Ab* pour la lampe du chandelier d'or, éteinte sous Achaz : ce chandelier avoit sept branches, ce qui doit encore être remarqué. Maïmonide dit qu'on punissoit celui qui laissoit éteindre le feu sacré, mais qu'on ne faisoit rien à celui qui laissoit éteindre les lampes du chandelier (3).

On n'a vu dans ces terreurs des anciens qu'une su-

(1) Dionys. Halicarnass. lib. II, cap. 17. Plutarch. in Numâ et in Syllâ; et mémoires de l'académie des inscriptions, tome IV, page 172.

(2) Strabo, lib. 9. Pausanias in Atticis.

(3) Prideaux, lib. 9, p. 270. Hyde de religione Persarum, cap. I, p. 19.

Digitized by Google

perstition aveugle, sans principe et sans cause, parce qu'ils n'ont pu eux-mêmes nous en rendre raison : mais si nous amenons les usages des Mexicains au secours des antiquités grecques et romaines, ces Américains nous montreront que le motif des terreurs lors de l'extinction du feu sacré, étoit l'idée que l'on étoit à la fin du monde. En effet, rien n'est plus vraisemblable que ce motif, puisque les Mexicains n'éteignoient volontairement ce feu qu'à la fin de leur cycle de 52 ans, c'est-à-dire lorsqu'ils s'imaginoient que le monde alloit rentrer dans le néant, et qu'ils ne reverroient plus le soleil ; et ils ne le rallumoient avec de grandes réjouissances que lorsque la durée de l'univers leur sembloit prorogée. Chez les Péruviens le feu sacré étoit gardé par des Vestales, qui toutes étoient des princesses du sang royal ; dès qu'elles péchoient contre la chasteté, elles étoient enterrées vives comme à Rome, et le galant, avec toute sa famille, étoient exterminés. L'extinction du feu sacré étoit aussi regardée comme d'un funeste présage. Chez les Natchuz, peuple sauvage de la Louisiane, on croyoit que l'extinction du feu sacré annonçoit la destruction de toute la nation. Ce feu étoit, comme à Rome, conservé dans un temple de forme ronde, et tourné du côté de l'orient ; chez les Natchuz, il est gardé par des hommes. A la mort du chef de ces sauvages, que l'on appelle le *grand soleil*, on éteint tous les feux domestiques (1).

Nous ne devons donc plus nous étonner des fausses terreurs des anciens ; elles avoient été, comme celles

(1) Histoire générale, par l'abbé Lambert, tome XIII. Histoire de la Louisianne, par le Page du Pratz, tome II, chapitre 24, tome III, chapitre 5.

des

Digitized by Google

des Mexicains, apocalyptiques dans leur principe, et si ces terreurs n'étoient plus motivées, c'étoit encore une suite du secret des législations primitives qui, en laissant, comme on a vu, subsister les usages, en avoient supprimé et caché les motifs pour le bien de la société.

Le feu sacré chez tous les anciens, ainsi que les Mexicains, n'a pu être autre chose que le symbole de la vie de la nature : voilà pourquoi l'on desiroit qu'il fût perpétuel, et l'on trembloit lorsqu'il venoit à s'éteindre. « Le feu, dit Varron, est l'ame du monde, et lorsque » cette ame se dissipe par les tonnerres, le monde périt » (1). Ainsi le feu étoit l'emblême de la vie : plusieurs auteurs anciens l'ont dit, et nos modernes ont mieux aimé ne voir en eux que des adorateurs grossiers de cet élément, que de les en croire sur leur parole. « Le » feu, dit Plutarque dans la vie de Camille, est la » plus vive image de la puissance immortelle qui ar- » range et conserve l'univers; c'est dans le feu qu'est » le principe et le commencement de toutes choses; le » temple de Vesta, où on le conserve, est rond, parce » qu'il est fait pour représenter l'univers : le feu est » l'ame du monde ». Il n'y a rien de trop subtil dans ce langage, c'est une vérité physique très-sensible qui est la source de ce raisonnement, et il ne peut être vicieux que lorsque les langages physiques et théologiques se confondent, ce qui a pu arriver quelquefois chez les anciens, sans que cela arrivât toujours.

D'ailleurs le feu étoit tellement le symbole de la

(1) Varro apud Isidor. lib. 5. On connoit ces vers d'un poëte moderne :

Ignis ubique latet, naturam complectitur omnem,
Cuncta fovet, renovat, dividit, unit, alit.

Digitized by Google

vie, que tous les monumens funèbres nous présentent des flambleaux éteints. « Mon fils est mort, dit une » femme dans Esdras, et nous avons éteint les lu- » mières ». Au contraire, des flambeaux allumés sont des signes que l'on mettoit dans les mains de l'amour et de l'hymen, parce qu'ils sont les sources de la vie. Au Japon les nouveaux époux ont chacun un flambeau qu'ils allument en même tems à une lampe du temple. Nous allumons des cierges auprès des morts, mais c'est toujours dans le même esprit, nous voulons exprimer par-là qu'ils sont passés à une nouvelle vie (1). Les Juifs avoient le feu sacré comme toutes les autres nations, ils n'étoient point idolâtres pour cela; on peut dire la même chose des Perses anciens et des Guèbres ou Parsis modernes.

L'institution du feu sacré chez tous les peuples de la terre n'ayant point d'autre motif que de représenter le mouvement perpétuel de la nature, les Mexicains ont dû l'éteindre toutes les fois qu'ils croyoient que ce mouvement alloit finir, c'étoit agir conséquemment à leur principe. On a dû s'épouvanter ailleurs, lorsque ce feu s'éteignoit par accident, et puisque nous avons vu précédemment par les usages et les opinions des anciens peuples qu'on s'étoit autrefois attendu à la fin du monde et à l'expiration de tous les périodes, on a dû aussi bien souvent éteindre volontairement ce feu sacré, pour se préparer, ainsi que les Mexicains, à l'extinction de la nature, et pour s'y soumettre avec une résignation religieuse. Or cet usage se trouve chez les anciens, sans qu'ils nous en aient transmis aucune raison. L'année civile des Romains finissoit en février;

(1) Esdras, lib. 4, chap. 10, vs. 12. Voyages de la compagn. des Indes, tome 7, p. 79.

Digitized by Google

tout ce mois, comme nous le dirons, étoit un tems de pénitence et d'expiation ; mais au premier de mars qui commençoit leur année, on rallumoit le feu sacré, on renouvelloit les lauriers des Flamines, l'on se livroit à la joie. C'est aussi dans ce mois que l'on faisoit des sacrifices à Anna-Perenna, et les femmes célèbroient des saturnalles où elles servoient leurs esclaves (1). Il faut donc qu'il y ait eu un tems où les Romains, ou bien leurs ancêtres, s'attendoient à la fin du monde au bout de chaque année, de même que les Mexicains s'y attendoient à la fin de chaque cycle de 52 ans.

Tous les ans au Pérou, à la grande fête du soleil, les Yncas renouvelloient eux-mêmes le feu sacré ; les trois jours qui précédoient se passoient en jeûnes et en austérités, mais le jour de la fête, l'Ynca sortoit avant l'aurore, attendoit pieds nuds le lever du soleil, le saluoit dès qu'il paroissoit, et le reste du jour étoit consacré à la joie (2). Dans tout l'empire du Monomotapa, on éteint tous les ans les feux des maisons ; l'empereur les rallume ensuite, et envoie par ses officiers du feu nouveau dans les provinces ; on le reçoit avec respect, le refuser seroit un crime de lèze-majesté que la mort seule peut expier (3).

On ne voit point que les Juifs aient éteint volontairement le feu sacré, au contraire, il leur étoit ordonné de l'entretenir très-exactement, mais il leur étoit enjoint d'éteindre les feux domestiques à l'approche du sabbat, et de n'en point faire ce jour-là. C'est un commandement que les Samaritains observoient avec

(1) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 12.
(2) Histoire générale des voyages, tome 13, page 569.
(3) Voyages de la comp. des Indes, tome 5, p. 594.

Digitized by Google

bien plus d'exactitude que les Juifs, auxquels ils reprochent même la lampe que ceux-ci nommoient sabbatiques (1). Cette lampe, selon les Rabbins, doit brûler pendant la nuit du sabbat, et doit être allumée par les femmes, en mémoire de ce que le soleil cacha sa lumière lors du péché d'Eve; c'est pour cela qu'elles sont obligées de rallumer le flambeau que l'une d'elles avoit éteint. Si les Samaritains, en n'allumant point de feu, ont eu quelques vues apocalyptiques, l'usage des Juifs, quoique contraire, n'en a pas moins le même esprit, car si l'extinction du feu pendant le jour est funèbre, les feux allumés la nuit ne le sont pas moins, et ils décèlent ici le même motif que la veillée des périodes; aussi voit-on que les Juifs, qui n'ont que des fables à donner pour expliquer leurs usages, expliquent celui-ci comme étant une commémoration du soleil éteint autrefois, tandis que d'autres nations auroient pu l'expliquer par l'attente où elles pourroient être que le soleil s'éteindroit à la fin de la semaine. De ce nombre auroient pu être les Manichéens qui attendoient la fin du monde tous les dimanches, et les Mahométans qui l'attendoient tous les vendredis.

Ces usages, sortis de la plus sombre antiquité, sont aussi parvenus jusqu'à nous : nous avons encore le feu nouveau dans nos églises au renouvellement de l'année paschale: cet usage parmi nous n'est plus apocalyptique, il a un sens spirituel ; aussi est-il sans abus. Pour en trouver l'origine, il faut aller chez les chrétiens orientaux, et voir la cérémonie de la descente du feu du ciel au samedi saint, dans le chevalier d'Arvieux, qui en a été le témoin. Rien de plus tumul-

(1) Levitic. VI, vs. 12. Exod. XXXV, vs. 5. Bas. liv. II, chap. 9 et 12, liv. VI, chap. 14, parag. 8.

Digitized by Google

tueux que cette cérémonie ; dès le matin du samedi toutes les lampes des églises sont éteintes ; depuis ce moment jusqu'à trois heures du soir, l'église n'est remplie que de gens qui hurlent et qui crient comme des insensés, des bacchantes et des désespérés ; ils se battent les uns contre les autres, et ce désordre dure jusqu'à ce que le patriarche paroisse avec le feu que l'on prétend être descendu du ciel ; alors un nouveau tumulte succède au premier par l'empressement et la furie avec lesquels chacun s'efforce d'allumer sa bougie, et par la joie dissolue qui convertit alors l'église en un cabaret, où l'on mange, où l'on couche et où l'on commet des indécences peu différentes de celles des fêtes les plus dissolues du paganisme (1).

Il étoit autrefois d'usage dans nos églises de mettre sur le cierge paschale une tablette sur laquelle on écrivoit les ères, les époques des rois, des princes, des évêques, le lieu et le jour de la lune et d'autres instructions cycliques et astronomiques propres à l'année paschale où l'on entroit (2).

Quoique le feu éteint et renouvellé soit un usage cyclique uniquement employé à la fin et au renouvellement des périodes, il s'est aussi pratiqué extraordinairement, de même que chez les Romains on enfonçoit le clou sacré sans avoir égard au période. Lorsque les Grecs eurent repoussé l'invasion des Perses, l'oracle de Delphes ordonna qu'avant de remercier Jupiter sauveur, on éteignit tous les feux de la Grèce, et que l'on en vînt prendre un nouveau à Delphes, sur l'autel commun ; on allégua pour raison que le feu ancien avoit été souillé par les barbares ; c'est plutôt parce

(1) Mém. du chevalier d'Arvieux, tome I, chap. 13.
(2) Du Cange Glossaire, au mot *Cereus Paschalis*.

Digitized by Google

qu'ayant échappé a une ruine totale, on se regarda comme des régénérés et comme des hommes qui entroient dans un nouveau période (1). Il en est de cette cérémonie après le salut de la Grèce comme des cierges que le peuple allume et met auprès des images des saints; c'est pour obtenir par leur intercession une nouvelle vie, soit du corps, soit de l'ame.

En Perse, où le feu sacré étoit un objet si important dans le culte public, on l'éteignoit à la mort des rois, et on le rallumoit pour leurs successeurs; c'est que le règne d'un monarque est regardé comme un période, et l'étiquette de la cour des rois de Perse étoit sortie de la religion. Le feu sacré des Perses fut éteint pour la mort d'Ephestion, ce qui fut regardé comme d'un mauvais présage pour Alexandre, vu qu'on ne l'éteignoit que pour la mort des rois (2). Selon la la loi de Zoroastre, les Perses doivent conserver le feu sacré du ciel allumé par ce prophète, jusqu'à ce que le feu vienne détruire le monde; cependant Hyde dit que l'extinction de ce feu n'étoit point regardée comme un présage funèbre chez les Perses, parce qu'ils avoient un grand nombre de Pyrées, tandis que les Grecs et les Romains n'en avoient qu'un seul. Les Parsis ou Guèbres, descendans des anciens Perses, ont une fête annuelle dans laquelle ils éteignent tous les feux de leurs maisons après quoi ils vont en chercher de nouveaux dans leurs temples, ce qui fait une partie du revenu de leurs prêtres (3).

III. Le second usage que nous avons remarqué dans

(1) Plutar. in vitâ Aristidis.
(2) Diodor. lib. XVII, cap. 75.
(3) Hyde, de religione Persarum, cap. I, VII, VIII et XXVIII; et Henri Lord, chap. 7.

Digitized by Google

la fête séculaire ou cyclique des Mexicains, c'est ce détachement anticipé des choses de ce monde exprimé par les ustensiles brisés. Nous avons remarqué en parlant des éclipses, que les allarmes où étoient les anciens à la vue de ces phénomènes venoient de l'attente de la fin du monde, et du danger où ils se croyoient alors; nous avons vu qu'entre autres usages qu'on pratiquoit alors chez les peuples de l'Indostan, on avoit celui de briser la vaisselle de terre (1), et qu'après les éclipses on quittoit ses anciens habits pour en prendre de nouveaux. Il y avoit en Amérique une fête annuelle des songes; elle ressembloit assez au bacchanales, et ceux qui la célébroient brisoient tout ce qu'ils rencontroient (2). Des usages aussi coûteux et aussi destructeurs dont on a dû bientôt reconnoître l'inutilité, n'ont pu être bien généraux, ou, s'ils l'ont été, ils ont dû s'éteindre de bonne heure dans la plus grande partie du monde, aussi ne les ai-je retrouvés nulle part que sous une forme beaucoup plus économique. C'est un usage constant chez les Juifs deux jours avant le retour de leur année paschale, de purifier et de nettoyer tous leurs ustensiles; et même de les renouveller; cet usage est passé en partie chez les peuple de toute l'Europe où il se pratique dans le même tems. La semaine qui précede la fête de Pâques est généralement destinée par les gens du monde à nettoyer les meubles et les maisons; dès que la fête est arrivée, le peuple quitte ses vieux habits, et en prend volontiers de nouveaux, suivant ses facultés; la religion elle-même demande que chaque chrétien devienne un homme nouveau. Chez les Juifs, on se préparoit en-

(1) Voyages de Tavernier, tome IV, liv. 5, chap. 14.
(2) Cérém. relig. tome VII.

Digitized by Google

core à ce renouvellement en nettoyant même les chemins, et en arrachant les mauvaises herbes dans les champs (1). Chez les autres peuples du monde qui n'ont point de pâques, ni d'année paschale, c'est au renouvellement de l'année civile que l'on change d'habillemens. On ne peut, il est vrai, regarder tous ces usages comme apocalyptiques, cependant il est bon de connoître la prémière origine. S'il y a eu des usages bons et naturels dans leur principe, qui par la suite sont devenus dangereux, il y en a eu d'autres qui étant mauvais originairement, sont ensuite devenus bons et utiles : telle est cette espèce de purification annuelle des ustensiles, des maîsons, des chemins et des habits.

Outre cet usage annuel, les Juifs en pratiquoient d'autres en d'autres tems, qu'on peut aussi rapprocher de celui où étoient les Mexicains de se détacher des choses de la terre à la fin de leur siècle, et de se comporter comme des gens qui ne comptoient plus sur la durée du monde; ces usages des Juifs sont ceux de leur jubilé. On a déjà été fort porté à regarder la fête séculaire des Mexicains comme un grand jubilé hébraïque, parce que leurs deux périodes étoient à peu-près égaux. Mais ce n'est point en cela qu'il peuvent se ressembler; puisque les élémens du calcul du cycle de 49 ou de 50, et de celui de 52 ans, sont totalement différens; l'un est astronomique, et l'autre ne l'est point. La ressemblance, s'il y en a, n'est pas même dans les usages; les Juifs ne brisoient point leurs ustensiles aux jubilés comme les Mexicains, et ceux-ci ne cessoient point, suivant les apparences, la

(1) Cérém. relig. tome I. Léon de Modène, part. III, chap. 3, parag. 4. Maimond. in Kilaïm, cap. II, sub, fin.

Digitized by Google

culture de la terre à la fin de leurs siécles, comme faisoient les Juifs aux années jubilaires. C'est cependant entre ces deux usages que l'on peut soupçonner quelques ressemblances d'opinions et d'idées, pour nous en instruire, examinons les différens usages des Juifs aux années sabbatiques.

Le nom de *jubilé* se donnoit chez les Juifs à toutes les septiémes années, et surtout à la 49e ou 50e. Ce nom signifioit dans leur langue, *corne de bélier*, ou *trompette*, parce que pour l'annoncer au peuple, sept prêtres sonnoient de la trompette le dix du mois *Tisri*, c'est-à-dire le jour même des expiations où tout Israël étoit obligé d'affliger son ame, et de faire des sacrifices. C'étoit ce même jour que Dieu sembloit descendre plus particulièrement dans son sanctuaire; le grand prêtre y entroit avec tremblement, et après y avoir adoré promptement, il en sortoit au plus vite, dans la crainte d'en mourir. La veille de ce jour redoutable, tous les Juifs se réconcilioient, et se pardonnoient mutuellement: ils prenoient des habits mortuaires, et passoient la nuit dans le temple; le lendemain, c'est-à-dire le jour des expiations, on abolissoit les vœux, les sermens et les résolutions téméraires de la dernière année. Ainsi, comme on voit, les jubilés commençoient chez les Juifs au jour le plus funèbre qu'ils eussent dans leur religion. Cette fête se célébroit annuellement au retour de l'année civile, par où commençoit aussi le jubilé de tout les sept ans. Le jubilé se nommoit encore le *sabbat de la terre*, c'est-à-dire sa cessation et son repos, parce qu'il falloit laisser la terre sans culture, ne point semer les champs, ne point tailler la vigne ni les plans d'oliviers, ne recueillir ni moissons, ni vandange, et vivre uniquement de ce que les champs pouvoient produire

Digitized by Google

d'eux-mêmes, c'est-à-dire, des premières choses que l'on rencontroit, ou que les bêtes sauvages avoient épargné (1).

Le jubilé se nommoit encore *Semitah Adonaï*, la remise ou la délivrance d'Adonis, c'est-à-dire du Seigneur, parce qu'il falloit alors congédier tous les esclaves, les remettre en liberté sans rançon; toute famille et tout particulier rentroit dans ses anciennes possessions, les contrats d'acquisition et de vente étoient annullés, aussi bien que les dettes et les créances (2). Aucun interprête n'a pu jusqu'à-présent nous rendre raison de ces différens usages, dont la plupart semblent opposés au bien-être de la société. Prideaux avoue que les jubilés des Hébreux n'éclaircissent aucun passage de l'écriture; et tous les commentateurs s'accordent avec lui à regarder ces usages comme un joug que Dieu trouva bon d'imposer à une nation si souvent indocile; il devint pour les Israëlites le sujet de punitions sévères, parce qu'ils négligèrent presque toujours de s'y soumettre (3). En effet, ce peuple ne se fia jamais sur cet article aux promesses de son Dieu, qui lui avoit dit: « Ne crains point de mourir de faim cette septième an-» née, car je répandrai une bénédiction sur la sixième, » pour qu'elle te produise autant de fruit que trois » autres ». La crainte de la famine l'emporta sur ces promesses et sur ces menaces; Israël laboura ses champs, tailla sa vigne et fit ses récoltes; cependant par la suite, les grandes calamités dont il se vit frappé, lui rappelèrent cettte insigne désobéissance, et la méfiance de

(1) Lévitique, XVI, vs. 2, XXIII, vs. 10, 11, 27, XXV, vs. 4

(2) Deuteronom. chap. XV, vs. 2. Exode XXI, vs. 2. Lévitique, XXV, vs. 10.

(3) Prideaux, dans sa préface, page 57, 58 et 253.

Digitized by Google

ses pères ; il attribua tous ces malheurs au défaut de la célébration des jubilés, de même que les Romains attribuoient les désastres de leur république au défaut de la célébration des jeux séculaires ; et il y a lieu de croire qu'après leur captivité ils y furent beaucoup plus exacts, puisqu'on les voit demander à Alexandre et à César l'exemption des impôts pour la septième année, dans laquelle ils ne cultivoient point la terre (1).

IV. Ce qui a empêché de pénétrer jusqu'à présent dans le principe de ces usages, c'est qu'on n'a voulu remonter qu'à Moyse, qu'on regarde après Dieu comme l'ordonnateur des fêtes et des cérémonies des Juifs. On n'a pas fait attention que Moyse lui-même nous découvre que les usages jubilaires étoient plus anciens que lui. Jacob qui vivoit plus de 260 ans avant la loi des Hébreux, se louoit chez Laban de sept ans en sept ans. Voilà donc un usage jubilaire établi dans la Chaldée avant qu'il y eût des Hébreux en corps de nation sur la terre ; il ne faut donc point regarder le jubilé comme un usage propre aux Israëlites, il est plus ancien qu'eux, il n'étoit pour eux qu'un joug d'obéissance, mais dans son origine et chez d'autres nations, il pouvoit avoir eu d'autres principes, peut-être plus dangereux que l'usage même, et que Moyse a jugé convenable de supprimer et de taire. Ce n'est donc point aux Hébreux, mais aux Chaldéens, à qui il faut demander compte des usages des jubilés des Juifs. Au défaut des Chaldéens, il faudra s'adresser aux Mexicains, puisqu'on est si porté à reconnoître chez eux le jubilé des Hébreux. Nous avons considéré l'usage où étoient les Mexicains de briser leurs ustensiles à la fin du siècle comme l'a-

(1) Basnage, hist. des Juifs, tome I, p. 125 ; tome II, p. 91. *Oth. Lexicon. p.* 559.

Digitized by Google

bus outré d'une institution qui dans son origine avoit eu pour objet de faire un sacrifice à Dieu de toutes ses propriétés, de lui faire un aveu de la résignation et de la soumission avec lesquelles on étoit prêt de souscrire à ce qu'il ordonneroit sur le destin de l'univers; c'est donc par ces mêmes principes qu'il faut expliquer les jubilés des nations primitives, en y adoptant cet esprit apocalyptique qui se montre dans toute leur conduite, et que l'on doit surtout reconnoître dans les cérémonies de l'expiation durant laquelle on publioit le jubilé chez les Hébreux.

Lors donc que les anciennes institutions faites en mémoire du passé, et pour l'avenir, disoient aux hommes : *Vous briserez vos meubles à la fin des périodes, vous ne cultiverez plus la terre; la septième année, vous ne vivrez que de ce que le hazard vous offrira*; elles vouloient les avertir que le période de la durée du monde étoit prêt à finir, et qu'il falloit bientôt y renoncer tout-à-fait; *comme c'est le tems où l'Etre Suprême viendra juger l'univers, vous exercerez cette dernière année des œuvres de miséricorde; vous remettrez les dettes de vos frères, pour que le juge souverain vous remette les vôtres; vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas; vous abandonnerez vos commodités, vous renoncerez même à vos possessions; vous rendrez la liberté à vos esclaves; tous les marchés et contrats, et toutes les acquisitions que vous aurez faites jusqu'à ce jour seront nulles, parce que c'est l'année de la dissolution et du renouvellement de toutes choses. S'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre siécle ou un autre période, tout ce qui aura été dans celui qui expire sera censé oublié; l'esclave redeviendra libre, le bien acquis retournera à ses premiers maîtres, &c. comme si nous revenions au commence-*

Digitized by Google

ment du monde, à une nouvelle legislation; et vous ne pourrez enfin jamais vendre la terre à perpétuité, parce que la terre est à Dieu, que vous n'y êtes que des étrangers, et que le tout-puissant peut la détruire ainsi qu'il l'a fait autrefois.

Telle est la simplicité avec laquelle les Mexicains expliquoient aux Hébreux des usages qu'ils ne devoient pratiquer que par obéissance, et sans connoissance des raisons que leur législateur crut devoir supprimer en en conservant les usages; au moins une partie de ces usages pouvoit être utile et estimable, telle que la liberté des esclaves et l'égalité des patrimoines; quoique la loi de Moyse n'ait fait connoître aux Israëlites aucuns de ces motifs, il semble cependant que quelques Hébreux les ont entrevus en faisant l'application des usages du jubilé aux tems de la fin du monde. On en voit un exemple dans le livre apocryphe qui a passé autrefois pour le IVe d'Esdras (1). Ce prophète est supposé y annoncer que la fin du monde étoit prochaine; il s'écrie en conséquence : » Que celui qui vend fasse comme celui qui fuit; celui qui » acquiert, comme celui qui perd; celui qui gagne au » trafic, comme s'il étoit sans profit; celui qui se bâtit » une maison, comme s'il n'y devoit point habiter; celui qui sème, comme s'il ne devoit point recueillir; celui qui façonne sa vigne, comme s'il ne devoit point » la vendanger; et celui qui se marie, comme s'il ne devoit point avoir d'enfant. Le tout, dit cet enthousiaste, » parce que ceux qui travailleront, travailleront en » vain ». Ce langage tiré des usages du jubilé, et appliqué aux approches de la fin du monde, dénote sans doute que les Hébreux n'ont point totalement méconnu l'ori-

(1) Esdras, liv. IV, chap. XVI, vs. 52.

Digitized by Google

gine de ces usages, et les motifs primitifs qui y avoient donné lieu. » La fin vient, dit aussi Ezéchiel; elle » vient sur les quatre coins du monde; c'est le jour » du carnage des hommes, et non de la gloire des » montagnes. Celui qui vend ne rentrera point dans la » possession de ce qu'il vend : » et pourquoi? c'est que ce sera le dernier de tous les périodes, ainsi que le reste du chapitre le fait voir. Il est étonnant qu'avec de tels passages et d'autres, on n'ait jamais pu pénétrer dans l'esprit primitif de l'institution des jubilés; c'est qu'on a fermé les yeux sur l'esprit apocalyptique de sa haute antiquité qui se décèle chez les Hébreux comme chez les autres peuples; c'est qu'on a regardé cette doctrine ancienne comme une production nouvelle et inconnue des anciens; c'est qu'on ne la soupçonnoit point d'être entrée dans leurs systêmes religieux, tandis que cette doctrine en étoit l'unique principe et l'unique moyen d'expliquer leurs usages.

V. S'il fut un tems, comme on ne peut actuellement en douter, où les années par sept étoient regardées comme apocalyptiques ou comme présageant quelque changement dans l'univers, il ne faut point s'étonner si les siècles et les milliers de siècles septenaires ont été regardés du même œil. Ces grands périodes n'ont été envisagés de cette manière que parce que les petits l'avoient été avant eux. Ce qu'on a vu arriver dans nos tems modernes n'étoient qu'une branche d'un tronc qui avoit sa racine dans le berceau des premières sociétés qui repeuplèrent le monde après sa destruction et qui répandirent ces usages par toute la terre; en effet, quoique les Juifs soient les seuls qui aient observé les jubilés septenaires, on en retrouve des traces chez une infinité de peuples. Nous avons vu qu'au Japon les cérémonies funèbres des anniversaires se renouvel-

Digitized by Google

loient tous les sept ans. Nous avons vu pareillement que l'oracle de Memnon en Egypte n'annonçoit la présence du dieu que tous les sept ans. Pausanias nous parle d'une fête de Béotie en l'honneur de Jupiter et de Junon, qui se célébroit tous les sept ans. Minos en Crète exigeoit le tribut de sept garçons et de sept filles d'Athènes, tous les sept ans, parce qu'il les immoloit sans doute, dans quelque fête réglée par ce période. Les habitans de l'île de Léra de l'Archipel, ne pleuroient point les enfans qui mouroient avant sept ans, ni les hommes qui mouroient après cinquante; les uns, parce qu'ils n'avoient pas été au nombre des hommes, et les autres parce qu'ils avoient assez vécu. Un tel usage ne pouvoit être fondé que sur la connoissance du période jubilaire. Ces mêmes peuples ayant reçu d'un oracle l'ordre de bâtir une ville en Lybie, attendirent sept ans pour l'accomplir (1).

On peut mettre encore au nombre des solemnités jubilaires, quelques unes des plus célèbres fêtes des Grecs et des Romains, qui, se célébrant tous les cinq ans, ou plutôt après quatre années révolues, doivent être regardées comme des jubilés lunaires de sept fois sept, ou de 49 mois; tels étoient les jeux olympiques en Grèce, les jeux capitolins à Rome, et plusieurs autres. Le calcul de ces périodes ne peut guère avoir d'autres élémens; d'ailleurs ces jeux étoient religieux dans leur principe, et destinés à rappeller le souvenir de la guerre des dieux; ils pouvoient encore être destinés à représenter l'avenir; enfin ils faisoient cesser, chez tous les peuples qui les célébroient en commun, les hostilités,

(1) Pausanias, lib. 9, cap. 2. Mém. de l'acad. des inscr. tome 5, p. 407. Herodot. lib. 4.

Digitized by Google

et sembloient ramener la paix de l'âge d'or (1). Tous ces restes d'usages doivent faire soupçonner que les jubilés Chaldéens avoient été presqu'universellement observés.

On trouve chez les Grecs une fable qui semble faite pour la représenter sous une allégorie; c'est celle des 50 filles de Danaüs qui épousèrent et tuèrent les 50 fils d'Egyptus, à l'exception de Lyncée, qui fut sauvé par sa femme Hypermnestre. Une telle alliance entre deux familles si égales et si nombreuses, ne peut appartenir à l'histoire, mais à la fable, ou du moins à l'allégorie; aussi quelques auteurs ont-ils dit que les Danaïdes qui tuèrent leurs maris représentoient des années qui consommoient les fruits de la terre (2). Si cette explication est juste, elle ne peut avoir de rapport qu'au grand jubilé de 50 ans; et la cinquantième année qui ne touchoit point aux fruits de la terre, sera peut-être Hypermnestre qui sauve Lyncée son mari. Il faudroit ajouter à cela ce que signifient ces noms divers; faut-il les interpréter par les langues orientales? alors le nom de *Danaïdes* signifiera jugement, et le rôle qu'on leur fait faire aux enfers semble confirmer cette signification; *Hypermnestre* pourroit signifier *expiation salutaire* et *conservatrice* (3), et *Lyncée* désignera le renouvellement du période. Mais c'est trop hasarder, quoiqu'on voie en cela quelques lueurs de rapport avec les objets de l'allégorie, si cette fable en

(1) Mémoires de l'acad. des inscrip. tome XV, p. 49, tome XVIII, p. 145. Thucydid. lib. V, parag. 16, et lib. VIII, parag. 4. Pausan. lib. V, cap. 20.

(2) Natalis Comes, lib. 9.

(3) Hypermnestre pourroit venir de *Chupher*, expiation, et de *Menatser*, ce qui conserve. Lyncée pourroit encore dériver de *Chanuçah* ad *dedicationem*, ad *renovationem*.

est

Digitized by Google

est une. On faisoit tous les ans à Argos la commémoration de Lyncée échappé aux embûches de Danaüs, et cette fête s'appelloit la *fête des flambeaux*; tout ce qu'on peut dire de cette fête, dont on sait peu de chose, c'est que les flambeaux annoncent quelque chose de cyclique (1).

VI. J'appelle la nuit que les Mexicains passoient dans l'inquiétude et les alarmes, une veillée funèbre; il est aisé d'en sentir la raison; mais toutes les veillées que nous allons voir ne le seront plus pour la plupart; consacrées, au contraire, depuis long-tems à la joie, et même à la dissolution, nous ne reconnoîtrons qu'elles ont été funèbres originairement que parce que la plupart sont jointes à des fêtes cycliques et périodiques, et par quelques restes de traditions épars chez différentes nations, mais qui étant réunies, développent l'esprit originaire de toutes les solemnités nocturnes. On ne regarde communément les fêtes du paganisme que comme des fêtes de débauche; on s'est imaginé que les payens n'avoient choisi la nuit pour célèbrer leurs mystères que pour voiler la licence de leur culte; mais nous avons reconnu que ce qui étoit débauche et indécence étoit l'abus de différens principes graves, sérieux et funèbres, que selon l'usage on représentoit par des symboles et des allégories; tous ces symboles, tels que l'œuf, le serpent, le cercle, le phallus, etc. n'étoient, comme on a vu, que des emblêmes de la succession des êtres, et de leur renouvellement par la génération. Le lierre, le laurier, et et d'autres plantes employées dans les fêtes, n'étoient que des images d'une durée ou d'une puissance qui ne finit point; les rameaux et les branches d'arbres dont

(1) Pausanias, lib. II, cap. 26.

Digitized by Google

on ornoit quelquefois les maisons, étoient les images des périodes qui se renouvellent, et qui ne finissent leur révolution que pour en recommencer une autre. Tous ces objets étoient autant de caractères dont le langage et l'écriture primitifs se servoient dans la science de l'univers; science qui, dans ce tems-là, étoit beaucoup plus morale que physique, et qui, loin d'être licentieuse, étoit infiniment triste et lugubre. En effet, la science de l'univers se réduisit à connoître son destin futur, et à en instruire perpétuellement les hommes, jusqu'aux tems où quelques législateurs les ont privés de cette connoissance, parce qu'ils la jugèrent nuisible à leur état présent.

Bacchus, entre autres épithètes, étoit surnommé *Neuctelios* (1), le dieu nocturne; parce que la plupart de ses fêtes ne se célèbroient que la nuit; c'étoit pendant la nuit que les bacchantes, saisies d'enthousiasme, couroient toutes échevelées, et faisoient leurs contorsions; elles appelloient Bacchus par mille cris barbares qui n'étoient originairement que des cris d'alarmes et de terreur. Qu'il se soit commis des désordres et des abominations dans ces fêtes, cela n'est point de notre sujet; mais Bacchus étoit un dieu que la religion attendoit, que le peuple cherchoit sans le connoître et sans savoir pourquoi; mais cette veillée, ce trouble, cette terreur joints à cet esprit d'attente, aux symboles cycliques qu'on portoit, aux périodes qui déterminoient la fête, tout cela n'auroit point été un mystère pour les Mexicains; ils eussent avoué de bonne foi que toutes ces cérémonies avoient rapport aux dogmes de la fin du monde, que chaque fin de période faisoit croire instante et prochaine.

(1) Mythologie de Bannier, liv. I, chap. 16.

Digitized by Google

Ils eussent dit la même chose des *Sabanes*, qui consacrées à ce dieu, l'étoient encore à Jupiter et à Mythras : on y voyoit de même une nuit turbulente, les mêmes symboles leur auroient fait avouer que les Sabanes étoient des fêtes apocalyptiques, et leur nom; dont nous avons déjà parlé, doit nous convaincre que c'étoit la fête du dieu des tems, du maître de la durée du monde.

Les Mexicains nous feroient le même aveu à l'occasion des veillées qui accompagnoient les fêtes de Cérès, d'Osiris, d'Adonis, dont nous avons développé le caractère; ils nous diroient que les flambeaux de ces solemnités nocturnes ne représentoient que la lumière funèbre qui devoit éclairer la nuit ou le chaos de la nature. La fête appellée *Lamptérie*, dédiée à Bacchus, amusoit les yeux du peuple par de grandes illuminations. Les *lampadophories* qui se célèbroient trois fois l'an à Athènes en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée, et dans lesquelles on changeoit la nuit en un beau jour, n'étoient pas pour cela dans leur principe des fêtes de rejouissance : on y couroit les rues un flambeau à la main, sans en savoir le motif; celui qui arrivoit le premier à un but marqué sans éteindre sa torche, demeuroit le vainqueur. Mais tous ces jeux du peuple étoient les suites de son ignorance; si on ne lui eût point caché le vrai motif de cette fête nocturne, il se fût affligé peut-être autant que les Mexicains, et il n'eût point changé des flambeaux funèbres en des flambeaux de réjouissance (1).

(2) Les Paganalia de l'Italie avoient la même source

(1) Pausanias in Achaïcis.

(2) Dionys. Halicarn. lib. 4. Ovid. fast. lib. 1 et 4.

Digitized by Google

que les lampadophories d'Athènes, sans être cependant consacrées aux mêmes divinités. Trois fois l'an chaque bourg allumoit un feu de paille, et l'on sautoit trois fois par dessus : c'étoit une cérémonie expiatoire qui prouve que la fête étoit funèbre, et occasionnée par le déclin ou le retour des différentes saisons. Aux Volcanalia à Rome, le peuple jettoit des animaux dans le feu pour se racheter; c'étoit donc une fête de fin de période (1).

On expliquoit l'usage des torches qu'on tenoit à la main en courant la nuit aux fêtes périodiques de Cérès, en disant que c'étoit en mémoire de ce que cette déesse avoit allumé ses torches aux flammes du mont Etna pour chercher Proserpine; on feignoit dans ces fêtes de la chercher aussi : mais cette ancienne allégorie faite pour rappeller les anciennes révolutions de la terre, n'étoit-elle point aussi faite pour figurer l'avenir? Nous avons vu que toutes les fêtes avoient ce double caractère.

Les veillées consacrées aux saisons se trouvent en Amérique et ailleurs. Les Apalachites allument aux quatre saisons des feux nocturnes sur les montagnes (2). Cette fête est précédée de pélerinages sur le mont Olaymi. A l'heure de midi on donne la liberté à six oiseaux, et prenant des branchages à la main on va en procession au temple qui n'est qu'une caverne, mais il n'y a que les prêtres qui puissent en approcher. Ce cérémonial indique un renouvellement.

Les feux funèbres des anciens aux saisons se sont transmis jusqu'à nous. Les Perses allumoient des feux en divers tems de l'année, et sur-tout à l'occasion du

(1) Varro de linguâ latinâ, lib. V.
(2) Cérém. relig. tome 7.

Digitized by Google

solstice d'hiver. En quelques provinces d'Angleterre on allume des feux sur les collines la nuit de l'Epiphanie, qui précède une fête de manifestation. Ce qu'on appelle en France *les chandelles des rois* paroît être un reste d'une ancienne veillée funèbre, car autrefois on jeûnoit la veille de l'Epiphanie (1). Les feux funèbres du solstice d'été se trouvent placés pour nous à la nuit de la fête de St. Jean. Il fut un tems où des mères peu chrétiennes faisoient passer leurs enfans sur ces feux à l'exemple des Cananéens et des premiers Romains, ou même comme les Juifs faisoient quelquefois en l'honneur de Moloch qui n'est que Saturne ou le dieu des périodes. Aux anciennes fêtes de ce dieu on allumoit, suivant Macrobe, des flambeaux, symboles du passage à une meilleure vie, c'est-à-dire à un autre période (2).

Le concours des fêtes de St. Jean avec les solstices semble renfermer quelque chose de mystérieux. Est-ce parce que Jésus-Christ a dit de St. Jean qu'il resteroit sur la terre jusqu'à ce qu'il revînt, et parce qu'il y a eu des gens qui, comme les Grecs, supposoient que cet apôtre avoit été enlevé de même que le patriarche Enoch, que le prophète Elie, ou que l'Aly des Persans dont on attend le retour? seroit-ce par la conformité de ce nom avec celui de *Janus*, qui chez les Romains présidoit au tems? dont les Saliens prononçoient le nom *Janes*, les Grecs *Joannes*, les Hébreux *Jokhanan*, d'autres ont dit *Johnan*, d'où est venu *Jean*. C'est sans doute quelque mauvaise combinaison de ces deux idées qui a fait naître ces opi-

(1) Glossaire de Du Cange, *Jejunia*, *Epiphania*. Curiosités de Gaffarel, p. 23.

(2) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 7 et 8.

Digitized by Google

nions. Les Grecs, qui commencent leur année au premier septembre, célèbrent une fête de St. Jean le deux de ce mois, ce qui n'empêche point qu'ils n'en célèbrent encore deux autres aux jours cycliques de l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire le 23 ou 26 de septembre, où l'on fête son assomption (1).

VII. Les Romains veilloient après les saturnales à la fin de décembre : c'étoit chez eux une veillée cyclique; ils n'en savoient pas plus le motif que de celle qui précédoit les jeux séculaires, pendant laquelle Rome étoit remplie d'illuminations. Nous veillons aussi vers le même tems, mais nous connoissons mieux nos motifs, ils ne sont plus ni payens, ni apocalyptiques : cependant il est bon d'examiner les usages, parce qu'en général ils n'appartiennent presque jamais aux législations nouvelles. Nous veillons la nuit de Noël, on y dit trois messes, et le surlendemain on célèbre la fête de S. Jean d'hiver; mais à la S. Jean d'été on veille encore à S. Maur près de Paris, et dans cette vigile ou veillée on disoit autrefois trois messes. Nous venons aussi de voir que les feux que l'on allume en Angleterre, et qui devroient être placés à la S. Jean d'hiver, puisqu'on en allume à la S. Jean d'été, se font la veille de l'Epiphanie; mais c'est la nuit de l'Ephiphanie que les Cophtes célèbrent la messe de minuit que nous plaçons à Noël. On peut donc demander à laquelle de ces trois fêtes d'Epiphanie, de Noël ou de la S. Jean appartiennent réellement des usages que ces fêtes semblent se disputer les unes aux autres. A les considérer séparément, chacune a des droits pour les revendiquer. Noël est dans la religion chrétienne une fête de naissance et

(1) Cérém. relig. tome 3.

Digitized by Google

de renouvellement; le tems qui la précède annonce une arrivée dont le motif historique a rapport à cette fête : ainsi ce seroit à Noël où l'on veille déjà et où l'on fait un triple sacrifice, que l'on devroit allumer les feux funèbres que l'on allume ailleurs à la S. Jean et ailleurs à l'Epiphanie.

A considérer la fête de S. Jean d'hiver d'après les motifs mythologiques et cycliques que le peuple lui donne en été, ce seroit aussi à cette fête d'hiver que suivant cette même tradition populaire, suivie par le peuple sans le savoir, l'on devroit faire des feux comme on en fait à la S. Jean d'été, et que, comme à Saint Maur, on devroit célébrer les vigiles et les trois sacrifices.

Si l'on considère la fête de l'Epiphanie dont le nom signifie *manifestation*, et à laquelle, comme on a vu ci-devant, le peuple a joint aussi une partie des saturnales Romaines, cette fête semble en droit d'exiger qu'on célèbre pour elle la même veillée que les Cophtes, et que l'on allume ces mêmes feux que quelques provinces d'Angleterre font en son honneur.

Voilà donc trois fêtes qui ont des cérémonies propres aux renouvellemens, et qui semblent avoir des raisons pour se disputer leurs usages. A ne considérer que les motifs religieux du christianisme, ce n'est qu'à la fête de Noël qu'on devroit accorder le droit de préférence pour ces usages; en effet à n'en juger que par les cérémonies, les autres fêtes n'en sont que des répétitions; mais à considérer la chose civilement, Noël n'y a pas plus de droit que les autres; car tous ces usages étant cycliques et n'ayant eu rapport dans leur principe qu'à la fin d'un période astronomique, ce doit être à ce qu'on appelle *prémier jour de l'an* que ces usages devroient appartenir; mais ce premie

Digitized by Google

jour de l'année n'est parmi nous qu'une des moindres solemnités; c'est par-tout le jour le plus célèbre, et cependant ce n'est pour les chrétiens qu'une fête obscure; la raison en est que toutes les fêtes qui le précèdent et le suivent lui ont ôté l'étiquette ou le cérémonial qui lui étoit propre; mais d'où vient cette usurpation ? c'est que chez nous le premier jour de l'an civil n'est point réellement un jour cyclique et n'est point réellement le premier jour de l'année solaire.

On suppose le solstice arrivé la nuit du 20 au 21 de décembre, c'est au 21 de ce mois que commence la véritable année astronomique, et l'ordre civil, ainsi que l'ordre religieux n'en devroient point avoir d'autre; c'est à ce jour qu'on devroit faire remonter le premier de janvier; le premier de ce mois (*Januarius*) signifie *celui qui ouvre la porte*; ainsi c'est lui qui devroit ouvrir non une fausse année, mais une année véritable. Nous avons un jeûne que l'on appelle *quatre-tems* le 20 de décembre, qui est le 365e jour de l'année solaire et le dernier jour de l'automne : ce jeûne est selon l'ordre cyclique et astronomique; il a rapport à la partie funèbre qui précède la fête d'un période nouveau; mais chez nous il n'y a plus de fête le lendemain, et cependant c'est là où l'étiquette de toutes les fêtes qui suivent devroit être placée. Noël qui en a pris une partie est le 5e. jour de l'année solaire, et cette fête est précédée d'un jeûne qui tombe au 4e. jour de cette année, et qui devroit être placée au 365e. jour de l'année solaire précédente, et qui devroit ainsi se confondre avec celui des quatre-tems dont il n'est qu'un double emploi. La fête de la S. Jean qui a aussi un caractère cyclique, est le 7e. jour de l'année solaire : notre jour de l'an n'est que le 12e. et l'Epiphanie le 17e.

Digitized by Google

Ainsi à ne considérer dans ces fêtes que l'esprit primitif des usages qui y ont été adaptés, il semble que nous ayons cinq jours de l'an à solemniser au lieu d'un seul. Je pourrois même dire plus de cinq, car le jeûne de Noël, la fête des innocens, qui autrefois étoit si payenne, la fête de Sainte Géneviève et le jour qu'on appelle des *Noces* sont autant de solemnités cycliques, comme je pourrois le démontrer facilement tant par l'étiquette que par l'esprit des légendes populaires. Voilà donc au moins neuf fêtes qui devroient se confondre en une, et qui depuis le 26 décembre jusqu'au 7 de janvier interrompent l'ordre public sans aucune règle et sans aucun motif raisonnable. Mon sentiment n'est pas de supprimer ces fêtes ni les motifs religieux que le christianisme leur donne; mais il faudroit ramener les usages cycliques au seul jour à qui ils conviennent, et placer les fêtes au 7°. jour consacré presqu'universellement aux exercices de la religion. Le gouvernement qui a senti l'inconvénient de la multitude des fêtes qui remplissent nos calendriers, a déjà cherché à y porter remède, on en a supprimé plusieurs; mais comme on n'a encore aucune idée de l'esprit qui a originairement présidé à l'institution des fêtes, on n'a point toujours fait ces suppressions à propos, et on les fera toujours mal tant qu'on ne connoîtra point le véritable esprit de ces usages.

VIII. Dans la partie de cet ouvrage où nous avons parlé des anciennes fêtes des eaux ou des *Hydrophories*, nous avons fait les mêmes observations à l'égard des mêmes fêtes, aussi toutes ces remarques correspondantes sur différens usages, se servent de preuves réciproques, et doivent donner du poids à la méthode que nous suivons. C'est pourtant aux Mexicains que

Digitized by Google

nous devons ces remarques ; ils veilloient dans les allarmes à la fin du période de leur siècle, et nous veillons à la fin du période de notre année : il est vrai que ce n'est plus par un motif aussi extravagant que le leur, la religion n'entretient plus les peuples dans des terreurs inutiles et dangereuses; mais le peuple est possesseur, sans le savoir, d'une espèce de tradition qui survit aux nouvelles instructions. On croyoit autrefois que la vigile de Noël avoit été instituée par S. Telesphore; on a depuis reconnu la fausseté de cette origine, et nous la confirmerons par le nom même de ce personnage (*telesphoros*) qui, dans la langue grecque, signifie *celui qui apporte la fin*, ce qui n'est autre chose que le motif personnifié de la fête ou de l'usage, motif qui n'a certainement point été méconnu de ceux qui ont inventé cette fable (1).

Puisque nous parlons ici de la fête de Noël, il est bon de faire attention à quelques autres usages qui n'appartiennent point à cette fête, et qui cependant s'y sont joints par une tradition muette dont on chercheroit vainement le canal. C'est à la nuit de Noël que le pape bénit une épée et un chapeau pour les envoyer à quelque prince de l'Europe que son choix veut distinguer : cet usage ne semble-t-il pas supposer l'attente de quelque personnage semblable au Muhadi des Persans ; quelqu'éloignée que paroisse cette analogie, il semble que Noël présente une idée d'attente; en effet, dans quelques pays on amuse les enfans la nuit de Noël par des présens qu'on leur dit venus de l'enfant Jésus, et on leur persuade qu'ils doivent faire des provisions pour l'âne et le bœuf qui accompagnoient la crêche du sauveur.

(1) Cérém. relig. tome 2.

Digitized by Google

C'est encore la veille de Noël que le pape ouvre la porte sainte lorsqu'il y a un jubilé; on sait que dans cette cérémonie on chante : *Ouvrez-moi les portes de la justice ; c'est ici la porte de l'Eternel, les justes y entreront, voici la journée du Seigneur.* On n'a point pu placer l'ouverture des jubilés à la veille de Noël, sans savoir qu'ils y avoient quelque analogie; en effet l'un et l'autre ont rapport à un renouvellement; ceci nous prouve encore que le mois de janvier qui signifie *le portier* devroit commencer avec la véritable ouverture de l'année solaire.

Ceux des peuples anciens qui ont célébré une grande fête solaire au 25 de décembre, ne la plaçoient pas mieux ; nous n'avons fait que les imiter. On a en différens siècles tâché de réformer les erreurs de la partie astronomique de la religion; mais on peut dire que chaque correction n'a souvent été qu'une erreur nouvelle ajoutée aux anciennes, et n'a fait qu'augmenter la confusion. Dans les premiers tems l'année n'étoit estimée que de 360 jours, et alors la fête funèbre se trouvoit placée au jour que l'on regardoit comme le dernier de l'année; lorsque par suite on s'apperçut qu'on se trompoit de cinq jours, on les ajouta à la vérité au bout de l'année, mais après la fête annuelle, parce qu'on les a regardés comme surnuméraires et hors de compte. On n'a qu'à voir le compte des Egyptiens sur ces cinq jours de l'année, et se rappeller ce qu'en pensoient les Mexicains; c'est là vraisemblablement la raison pour laquelle le premier de janvier s'est trouvé écarté de plusieurs jours du 25 de décembre, et pour laquelle Noël qui est notre fête solaire, est le cinquième jour de l'année solaire.

IX. On célèbre au Pégu une fête annuelle qui présente la réunion de tous les usages dont nous

Digitized by Google

venons de parler; c'est celle que les habitans nomment *sapancatena*; elle est précédée d'une veillée et accompagnée de feux, d'illuminations; on se fait des présens, et l'on tient les portes des villes ouvertes. Je ne sais à quel tems de l'année cette fête est fixée; il peut se faire qu'au Pégu, comme ailleurs, elle soit placée sans aucun égard à l'esprit de ses usages (1).

En Mingrélie les ministres et les courtisans du prince célèbrent une veillée qui précède le jour de l'an; ils passent alors la nuit aux environs de son palais; le jour venu, on attache du lierre aux portes, et on fait des processions (2). Les chrétiens ont eu autrefois l'usage d'orner leurs portes de laurier en pareil tems, usage que l'église a défendu. Les Persans modernes ont une fête annuelle et solemnelle qu'ils appellent la *nuit des prières*, parce qu'ils sont dans l'idée que Dieu exauce particulièrement ceux qui le prient cette nuit; ils la nomment aussi la *nuit lumineuse*, parce qu'ils allument des feux autour desquels ils dansent et font des festins. Quoique cette fête soit peu motivée, il est évident qu'elle doit être cyclique, et qu'elle a dû être apocalyptique dans son origine; aussi les voyageurs s'accordent à la regarder comme une fête dérivée des anciens Perses (3). Les Persans modernes n'en célèbrent pas moins avec beaucoup de solemnité leur premier jour de l'an; chez eux, comme chez les anciens persans, il est fixé au premier jour de printems; ces derniers célébroient ce jour-là la fête

(1) Cérém. relig. tome 4.

(2) Hist. génér. des voyages, tome 9, p. 570.

(3) Voyages de Chardin, tome X, page 24. bibliothèque orientale d'Herbelot, au mot *Fars*.

Digitized by Google

Orosmade, c'est-à-dire, du bon principe. Les Persans appellent ce jour *Neuruz*, ou le nouveau jour ; on s'y fait des présens, on se répand de l'eau rose les uns sur les autres, et l'on veille la nuit (1). Ainsi les fêtes se sont multipliées chez eux comme ailleurs, et leur nouvelle religion, loin de simplifier les choses, n'a fait qu'y porter de la confusion.

La célèbre *fête des lanternes* à la Chine, se trouve placée au renouvellement de l'année. Tous les auteurs s'accordent à dire que cette nuit toute la Chine paroît en feu ; mais personne ne nous a donné des motifs raisonnables de cette fête. Chez les Chinois, comme ailleurs, les usages sont antérieurs à l'histoire, et ce peuple est obligé de les expliquer par des fables (2). Les uns disent que cette fête est destinée à féliciter l'empereur, et à donner un spectacle au peuple à l'occasion du renouvellement de l'année ; on dit qu'elle fut instituée dans notre huitième siècle par un nommé *Po-to*, et que depuis ce tems on a toujours pratiqué cet usage ; d'autres disent qu'il vient d'une impératrice qui se plaisoit à faire illuminer son palais toutes les nuits. D'autres font l'histoire que nous avons déjà vue d'un mandarin dont la fille se noya dans un fleuve, et que son père, accompagné du peuple, chercha avec des flambeaux. Si j'avois à choisir parmi ces trois motifs, je donnerois la préférence au dernier, et je dirois que la fable du mandarin et de sa fille, est la même que celle de Cérès et de Proserpine ; c'est à ceux qui savent le Chinois, à

(1) Bibliothèque orientale, aux mots *Ormoz*, *Giamschid* et *Nouruz*.

(2) Du Halde, histoire de la Chine, tome I, page 112. Lettres édifiantes, tome XXIV ; et histoire générale des voyages, tome VI, p. 162.

Digitized by Google

chercher dans la signification des noms du mandarin et de sa fille, si notre conjecture est fondée ; et si cette fête comme celle des eaux dont nous avons parlé ailleurs, n'est point une commémoration du déluge.

De toutes les fêtes antiques, celle qui a le plus de rapport à la fête des lanternes de la Chine est celle des lumières qui se célébroit à Saïs en Egypte. Hérodote nous dit que le motif des illuminations qu'on faisoit alors dans l'Egypte, faisoit partie des mystères, et que le peuple devoit l'ignorer. On ne peut douter que l'on ait fait à la Chine un pareil secret des motifs de la fête des lanternes ; une sage législation y aura converti en réjouissance une fête lugubre dans son origine, et elle en aura expliqué le motif par quelque fable. Appliquons à cette fête les découvertes que les Mexicains nous ont fait faire, et nous pourrons peut-être en reconnoître l'esprit primitif. En effet à la Chine plusieurs jours avant la fin de l'année toutes les affaires cessent, les tribunaux sont fermés, et chacun reste chez soi renfermé dans son domestique, sans recevoir d'étrangers ; les jours suivans on se visite, on se félicite sur le nouvel an, on prend des habits neufs ; enfin au bout de quinze jours on célèbre la grande veillée, toutes les villes s'illuminent, tout le monde court les rues et se réjouit, et chacun élève chez soi une inscription qui porte : *Au véritable gouverneur du ciel.* C'est au lecteur à appliquer ce qui a été dit jusqu'ici à ces différens usages.

On sera peut-être étonné de voir les Chinois faire leur veillée non la nuit du premier jour de l'an, mais la quinzième nuit ; cet usage ne leur est point particulier, l'année sacrée des Juifs commençoit au premier du mois de *Nisan*, et leur pâque ne se célébroit que la nuit du 14 au 15. Leur année civile commençoit

Digitized by Google

au premier du mois *Thisri*; ce n'étoit que le 15 que l'on célébroit la fête des tabernacles : et c'étoit dans la nuit du 15 au 16 qu'étoit l'illumination, l'effusion des eaux et les autres usages cycliques que nous y avons reconnus. On peut rendre deux raisons de cet usage antique : la première est tirée du peu de facilité que les anciens avoient pour connoître précisément le jour de la nouvelle lune, ensorte qu'ils aimoient mieux placer leurs solemnités annuelles à la pleine lune, afin de ne point se tromper. La seconde pourroit être une idée semblable à celle des Lacédémoniens qui ne se mettoient point en campagne avant la pleine lune : on vouloit être sûr que le période fût renouvellé tout de bon et qu'il montrât les mêmes phénomènes. C'étoit peut-être dans le même esprit que les Gaulois ne commençoient point leur année ni leur siècle à une nouvelle lune, mais au sixieme de la lune.

A la fin du *rhamadan*, qui est le tems du jeûne ou du carême des Musulmans, ils ont une nuit célébre, qu'ils appellent la *nuit de la puissance* ou du *décret de Dieu* (1). C'est, disent-ils, dans cette nuit que Dieu se révéla à Mahomet, et lui envoya du Ciel le sublime alcoran. Les Persans donnent au rhadaman le nom de *fête des lumières*, parce qu'ils sont dans l'usage d'en allumer un grand nombre toutes les nuits qu'ils passent ordinairement dans le plaisir et la débauche. Le rhamadan est le neuvième mois arabe, il se termine par la fête du grand *Bairam*, qui tient lieu de pâque aux Mahométans, et qui se célèbre le premier jour du mois qui suit celui du rhamadan. La ressemblance qui se trouve entre cette fête et la pâque des Juifs, et entre le carême des Chrétiens, nous engage à examiner ces

(1) D'Herbelot, bibl. orient. au mot *Cadr*.

Digitized by Google

usages chez les deux peuples. Les Juifs veilloient la nuit de pâque, et il fut un tems où les Chrétiens veilloient aussi cette nuit.

On doit regarder la pâque des Juifs comme la grande fête du renouvellement de leur année ecclésiastique ou sacrée, dont le premier jour couroit à-peu-près avec l'équinoxe du printemps. Le motif de sa célébration chez les Juifs étoit leur délivrance d'Egypte; mais comme les Sabiens, les Perses, les Romains, les Mexicains, &c. commençoient leur année vers le retour du printemps, sans avoir été captifs en Egypte, il faut nécessairement admettre, indépendamment du motif historique qui étoit particulier aux Juifs, un motif universel et cyclique relatif à la fin et au renouvellement des périodes. Quoique les Egyptiens eussent le renouvellement de leur année vers l'équinoxe d'automne, ils n'en célébroient pas moins l'équinoxe du printems par une fête qu'ils appelloient la *fête du bélier*, vu que ce signe commence le printems; mais chez les peuples idolâtres, c'étoit le bélier, dit Pluche, qui avoit les honneurs de la fête: on le couronnoit de fleurs, et on le portoit en triomphe à la tête des processions; les portes étoient ornées de feuillages. Le même auteur pense que c'est pour contraster ce culte idolâtre que les Hébreux égorgeoient l'agneau et le mangeoient. L'écriture semble confirmer cette conjecture, puisque Moyse dit à Pharaon: » Nous » ne pouvons célébrer la fête du Seigneur que dans » les déserts, parce que nous y sacrifions ce que l'É» gypte adore et que les Egyptiens nous lapideroient. » *Exode VIII. vs. 26* ». Tous ces usages s'expliqueront si l'on veut faire attention à ce qui se passe encore parmi nous à la fête de la S. Jean d'été que nous avons reconnue pour une fête cyclique. Le peuple qui ne sait jamais les motifs de ce qu'il fait, mais qui suit toujours

Digitized by Google

toujours ses usages primitifs, place auprès du précurseur de Jésus-Christ un petit agneau ; cet usage paroît visiblement avoir rapport à l'équinoxe du printems, ou le tems du signe du bélier ; cependant, c'est en été que l'on célèbre la fête du précurseur de Jésus-Christ : mais il y a une raison qui a trompé le peuple, c'est que le nom de *Jean* et le nom d'*agneau* sont originairement, soit par allusion, soit radicalement, un même mot qui signifie *doux* (1).

Le mois qui précédoit la Pâque, étoit, selon les Juifs, destiné à diverses préparations ; on nettoyoit les champs en arrachant les mauvaises herbes ; on réparoit les chemins, les marchés et les réservoirs publics ; on faisoit des réparations aux tombeaux. Il n'est point question dans la bible de ces préparations, ce n'est que par la tradition orale et les ouvrages des docteurs qu'on en est instruit ; mais comme on y reconnoît l'esprit cyclique, les usages placés à la fin d'une année ne peuvent être que très-anciens.

A juger de la pâque des Juifs par le motif historique qui leur étoit propre, et par la pâque des Chrétiens, il semble qu'on ne peut considérer cette fête que comme une solemnité destinée à la plus grande

(1) *Anah*, qui signifie être doux et exorable, donne *Anan*, qui signifie un homme très-doux. Ce dernier mot, à cause de la finale *ajin*, s'est prononcé diversement *nanau*, *ganau*, *gnau*, et avec l'article *ha-gnau* ; de-là l'*agnus* des Latins, nom d'un animal très-doux, et le mot agneau des François. Il en est de même du mot Jean. Janus présidoit aux équinoxes comme aux Solstices. Chez les anciens, *Anna*, *Nanna*, *Anaïtis* et *Jana Janua*, sont les mêmes divinités. On dérive plus communément le nom de Jean de *Chanan*, être doux ; par ce que ce nom en hébreu se dit *Jo-Chanan* ; mais cette étimologie n'est pas contraire à l'autre. *Anah* et *Chanan* signifient la même chose dans deux dialectes différentes ; l'*Ajin* et le *Cheth* qui se confondent souvent, ont fait prononcer indifféremment *Anah*, *Ganah* et *Chanah*.

Digitized by Google

joie ; on s'y rappelloit le fameux passage de la mer rouge, la délivrance miraculeuse du peuple Hébreu, et la défaite totale des Egyptiens ; tout devoit inspirer la gaieté dans cette commémoration, cependant nous allons y remarquer tout le contraire; les usages étoient opposés à l'esprit de la fête, tout étoit triste, tandis que tout auroit dû être gai. Il est vrai qu'en les examinant, il faut souvent faire abstraction de tous les motifs des Hébreux, et ne juger leur fête que d'après l'esprit universel et primitif qui, comme on l'a prouvé, a présidé aux institutions de tous les peuples de la terre.

La pâque des Juifs commençoit au coucher du soleil, alors chacun se retiroit chez soi, et tuoit l'agneau ou le chevreau paschal; on prenoit de son sang, et l'on en teignoit les portes que l'on refermoit ensuite, sans qu'il fût permis de sortir que le lendemain matin; on s'habilloit ensuite d'une façon particulière, on mettoit une ceinture à ses reins, des souliers à ses pieds, et l'on tenoit un bâton à la main, en un mot on se mettoit dans l'équipage d'un voyageur prêt à partir. En cet état, toute la famille mangeoit l'agneau à la hâte; on le mangeoit tout entier, car il étoit défendu d'en rien laisser que les os pour le lendemain. Avec cet agneau, on ne pouvoit manger que du pain sans levain, et des herbes amères et sauvages : ce pain qu'on appelle *azime*, est aussi appellé le *pain d'affliction*; on en devoit manger pendant sept jours de suite : ensorte que la pâque qu'on appelloit aussi la *fête des pains sans levain*, pouvoit encore s'appeller une fête d'affliction. De plus, pendant ces sept jours il n'étoit point permis de travailler ou de faire aucunes affaires; enfin le jour de pâque étoit celui où l'on rachetoit les premiers-nés des hommes et des bêtes (1).

(1) Exode, chap. XII. Deuteron. chap. XVI.

Digitized by Google

A ces usages fondés sur leur loi, les Juifs en ont depuis encore joint quelques autres, qui sont fondés sur leurs traditions, et qu'on regarde comme modernes, parce que la bible ne les prescrit point. Ils ont un grand soin avant la pâque de faire une recherche exacte dans leurs maisons, pour qu'il n'y demeure aucun reste de pain levé, ils ne se croient pas même permis d'en réserver pour après pâque; de peur que leurs cuisines ou leurs meubles n'en contiennent quelques miettes, ils lavent ces meubles et leurs ustenciles, ou les font passer par le feu. La veille de Pâques tous les aînés jeûnent en mémoire des premiers-nés d'Egypte. Sur la table paschale on sert un œuf pour une raison mystérieuse, avec des pois, des noix et quelques poissons; toute la famille, sans excepter les domestiques, se met à table, parce que, disent-ils, c'est un jour ou une nuit de liberté et de délivrance; cependant malgré ces motifs de joie, tous mangent la tête bien baissée, et comme à un repas funèbre (1).

Il seroit presqu'inutile de répéter le motifs détaillés que les Hébreux donnoient de ces différens usages, leur histoire d'où ils les tiroient est assez connue; mais comme nous les expliquerons par l'esprit qui guidoit les Mexicains, il est bon de rappeller ceux-ci pour en mieux sentir l'analogie ou la différence. Cette fête s'appelloit *la Pâque*, c'est-à-dire *passage*; parce que c'étoit le passage du Seigneur sur l'Egypte; le passage de l'armée d'Israël au travers des eaux de la mer rouge; le passage d'une vie misérable à une vie plus heureuse: il falloit la célebrer de peur d'être frappé de la peste ou de l'épée. Le passage du Seigneur ou de l'ange exterminateur avoit eu pour objet de détruire à l'heure

(1) Basnage, hist. des Juifs, liv. 6, chap. 9.

Digitized by Google

de minuit tous les premiers-nés d'Egypte; c'est pourquoi les portes des maisons des Hébreux étoient fermées, on ne sortoit point, et les jambages des portes étoient teints de sang. Sur quoi il faut observer que S. Epiphane nous apprend qu'en Egypte on teignoit en rouge les bestiaux et les arbres l'un des jours du printems, parce que, disoit-on, à pareil jour l'univers avoit été en feu, et que cette cérémonie le préservoit d'un semblable malheur (1). Les Hébreux à cette fête rachetoient tous leurs premiers-nés. On ne nous dit point pourquoi il falloit manger l'agneau tout entier, mais on le mangeoit à la hâte en voyageur et en pélerin, et avec affliction, parce qu'on étoit sorti en grande hâte de l'Egypte, et dans une grande frayeur, en emportant les meubles et les joyaux des Egyptiens. Si l'on excepte quelques motifs, tous les autres auroient convenu aux Egyptiens mêmes comme aux Hébreux; et si les Egyptiens eussent établi une fête funèbre de leur désastre, ils n'auroient pu adopter des usages différens (2).

La pâque des Hébreux étoit donc réellement une fête de tristesse, on ne s'y rappelloit que la partie la plus lugubre de l'évènement heureux qui y avoit donné lieu; il sembleroit plutôt que l'on voulût représenter la disposition des Egyptiens que celle des Israëlites; il n'y a de contradiction, que parce que chez les Chrétiens la pâque n'a plus que des motifs d'allégresse, et n'a rien de funèbre. On pourroit demander pourquoi Moyse n'a pas fait une fête d'allégresse de cette fête

(1) S. Epiphan. adv. hæret. lib. I. Mém. de l'acad. des insc. tom. VI. pag. 85.

(2) Exode, chap. V, et chap. XII, vs. 15; 22, 29. Deuteron. XVI, vs. 3.

Digitized by Google

qui d'ailleurs avoit rapport à un renouvellement, puisqu'on l'appelloit aussi la *fête des bleds nouveaux*; on demandera pourquoi ce législateur n'a pas donné la préférence à l'aspect heureux du grand évènement qui délivra Israël; on ne peut guère rendre raison de cela qu'en admettant ce qu'on a déjà dit au sujet des jubilés, c'est-à-dire que les fêtes des Juifs ont été moins de nouvelles fêtes que des fêtes anciennes réformées par ce grand législateur, qui en supprimant les motifs apocalyptiques de la religion primitive, parce qu'ils avoient conduit à une infinité d'abus, laissa néanmoins subsister les principaux usages de ces fêtes auxquels il donna seulement des motifs nouveaux pris dans l'histoire de son peuple; or comme ces usages étoient funèbres, ainsi que nous l'avons vu, et comme la fête des semailles étoient elles-même une fête de deuil, Moyse fut obligé de ne prendre que des objets tristes. Au reste rien n'étoit plus analogue aux anciens motifs des commémorations que les nouveaux que Moyse appliqua aux usages qu'il voulut conserver. Dans les fêtes anciennes, on se rappelloit par des symboles et des cérémonies les anciennes révolutions de la nature, les ténèbres, la perte de la fécondité, les ravages des eaux et des volcans, les orages, les météores, les tempêtes, en un mot tous les fléaux qui avoient détruit le genre humain; on représentoit les hommes errans, fuyans et se nourrissans d'alimens sauvages, les seuls qui leur restassent pour subsister; on rappelloit leur misère primitive. C'est ainsi que les Hébreux se rappelloient de même des usages antérieurs à leur délivrance d'Egypte, et qui étoient pratiqués par les Egyptiens comme par tous les peuples de la terre. Les campagnes désolées par les insectes, la contagion sur les hommes et sur les bêtes, les vents brûlans, les grêles, les ténèbres qui

Digitized by Google

couvrirent l'Egypte, la mer enfin qui engloutit ses habitans après avoir été desséchée par un vent brûlant, et les Hébreux miraculeusement sauvés au milieu de tant de dangers, sont des phénomènes si analogues à ceux qui accompagnèrent l'ancienne destruction du monde, qu'ils n'ont pu être méconnus des Hébreux. Aussi tous les apocalyptiques ont-ils perpétuellement comparé la destruction de l'Egypte avec la future destruction du monde.

XI. Mais quittons les tristes objets de la pâque des Hébreux comme appartenans à leur histoire, et à l'aide des Mexicains nous peserons les usages eux-mêmes en faisant abstraction de toute histoire particulière. Ces Mexicains, en supposant qu'ils eussent eu les mêmes usages que les Juifs, nous diroient donc que la partie la plus essentielle de la fête est la veillée du renouvellement de l'année, parce que c'est le passage d'un période à un autre; que cette veillée doit être funèbre, parce qu'on y attend le jugement final que Dieu doit exercer sur le genre humain; ils nous diroient que c'est pour cette raison que l'on mange avec larmes et dans l'affliction tout ce qui reste de provisions, que l'on ne souffre point qu'il reste la moindre portion du pain qui sert à la nourriture ordinaire, et que l'on ne réserve rien pour le lendemain qui n'existera peut-être pas. Ils nous apprendroient que l'on demeure chez soi dans l'attente d'un dieu exterminateur, et que cependant pour marque de résignation à ses volontés on se tient prêt à partir comme des voyageurs et des pélerins sur la terre : enfin pour l'appaiser on lui offre les premiers-nés pour le rachat du reste de la famille.

Ces mêmes Mexicains tiendroient le même langage sur les usages que pratiquent les Juifs modernes; ils nous diroient qu'ils brisent leurs meubles et leurs us-

Digitized by Google

tensiles à la fin du siècle par le même esprit qui fait que les Juifs nettoyent et refondent les leurs au commencement de l'année. Les aînés des Juifs veillent à la fin de l'année, parce que dans le tems où les Hébreux étoient idolâtres ils les immoloient à la fin des périodes à Saturne ou à Moloch, le dieu du tems. Les Juifs mettent un œuf sur leurs tables paschales comme un symbole de la durée des êtres et de leur génération successive : l'œuf entroit, comme on a dit, dans les cérémonies des mystères qui étoient apocalyptiques ; et les Persans qui se donnent des œufs au nouvel an savent bien que l'œuf est le symbole du monde. Ce que les Juifs disent que cet œuf a rapport à l'oiseau *Ziz*, dont parle leur tradition orale, qui doit à la fin du monde servir de repas aux élus, n'est qu'une fable semblable à celle du phénix, qui étoit un emblême du renouvellement des périodes (1). Mais cette fable elle-même est très-propre à développer les sens des usages judaïques qui ont bien moins rapport au passé qu'au futur et sur tout au dernier tems de l'univers. Les Juifs admettent la nuit de Pâques leurs esclaves et leurs domestiques à leur table, parce que, selon eux, c'est un tems de liberté. Les Romains en faisoient autant aux Saturnales pendant lesquelles toutes les affaires cessoient, et ces fêtes terminoient leur année, parce que toute fin de période doit ramener l'égalité primitive et faire disparoître les institutions et les conventions humaines. Les Juifs mangent des herbes amères, des laitues, du pain d'affliction ; ces usages sont propres à toutes les anciennes fêtes de périodes et de saisons ; soit que ces

(1) *Ziz* signifie beauté, éclat, splendeur. Voyez Calmet, diction. de la bible, au mot *Pâque*, et Basnage, hist. des Juifs, liv. 6, chap. 9, parag. 7.

Digitized by Google

usages fussent originairement destinés à rappeller le souvenir des misères des premiers hommes, soit qu'ils eussent pour objet de représenter les misères futures qui doivent précéder et accompagner la fin des tems.

Cette explication va être confirmée par les usages des premiers Chrétiens et par les opinions de quelques-uns d'entre eux sur la veillée paschale qu'il observèrent long-tems à l'exemple des Juifs. Nous avons déjà parlé de la solemnité tumultueuse par laquelle les chrétiens orientaux célèbrent encore la veille de Pâques pour la cérémonie du feu nouveau ; nous avons remarqué à l'occasion de ce feu que Pâques étoit une solemnité cyclique, en voici de nouvelles preuves : et l'on peut dire que les chrétiens dont nous allons parler avoient renchéri sur les usages des Hébreux. Ils passoient toute la nuit de pâques dans les églises, et veilloient dans la crainte et le tremblement jusqu'à minuit ou jusqu'au chant du coq : alors la joie succédoit à la tristesse (1). Les plus éclairés le faisoient en mémoire de Jésus-Christ au sépulcre, et triomphant ensuite de la mort par sa résurrection ; mais ceux qui étoient moins instruits et qui avoient cet esprit apocalyptique si commun dans cet âge, s'imaginoient que c'étoit cette même nuit que Jésus-Christ devoit reparoître dans les nuées, descendre sur la terre, et exercer sur les nations ses jugemens redoutables, dont la crainte affectoit alors les esprits. « C'est dans » la nuit de pâques (dit Lactance qui étoit lui-même » dans cette erreur ainsi que dans plusieurs autres) » que nous attendons l'arrivée de notre dieu et de » notre roi ; il descendra sur les feux, il ébranlera le » monde (2) ». En un mot, l'on voit que Lactance

(1) Tertulian. ad uxor. lib. 2. Constit. apostol. lib. V, cap. 19.
(2) Lactant. lib. 7, cap. 19.

Digitized by Google

croyoit que cette nuit le monde alloit devenir une Egypte, et Jésus-Christ, un ange exterminateur. S. Jérôme prétend que l'usage de cette veillée, qui a été universelle, venoit des Juifs qui croyoient que le messie viendroit au milieu de la nuit de paques comme l'ancien exterminateur d'Egypte (1). S'ils ont été réellement dans cette attente elle ne pouvoit venir que de leur tradition orale, puisque la législation mosaïque ne donne aucun motif de cette nature, et qu'elle ne paroît avoir tout rappellé au passé que pour écarter les dangers de ces attentes vagues et indéterminées.

Il ne manqueroit plus ici pour reconnoître dans la pâque des Hébreux tous les caractères du cyclisme, que d'y trouver des traces des feux qui accompagnoient les veillées funèbres; mais on n'en remarque point chez eux, quoiqu'on en trouve des traces dans la pâque des Chrétiens. Au défaut des Hébreux on retrouve ces feux dans une fête d'Hiérapolis de Syrie, qui n'étoit pas fort éloignée de Jérusalem. Dans cette fête chaque particulier présentoit un agneau à l'autel, et emportoit ensuite cette victime chez lui pour l'apprêter et la manger. On en faisoit autant à Jérusalem; ainsi la solemnité de Syrie peut être rapprochée de celle des Juifs. De même que la pâque des Hébreux elle se célébroit au printems; et comme à Jérusalem on voyoit à Hiérapolis un concours étonnant de toutes les provinces voisines qui venoit chaque année s'acquitter de ce devoir religieux. Cependant cette fête n'étoit appellée ni pâque, ni passage, mais la *fête du bucher*, parce qu'une des principales cérémonies étoit de planter de grands arbres, d'y suspendre des victimes, de promener les dieux à l'entour, et d'y mettre ensuite le feu (2).

(1) S. Hieronym. ad Mathæum, cap. 25, vs. 6.
(2) Lucian. de Deâ Syriâ.

Digitized by Google

XII. Nous venons de parcourir les veillées des périodes séculaires, jubilaires et annuels; si nous voulons continuer nos recherches, nous les verrons appliqués à des périodes encore plus courts. La veille de la nouvelle et de la pleine lune les Bonzes Chinois passent la nuit en prières; les Celtibériens veilloient à toutes les pleines lunes; les habitans du Cap de bonne-espérance passent toute la nuit debout au renouvellement de la lune, et lors de son plein; lorsqu'elle paroît ils font un grand bruit en criant et en frappant des mains, ils la regardent avec admiration et font à cette occasion mille autres extravagances (1).

En Egypte les Cophtes passent la nuit de chaque septième jour dans leurs églises; ils y prennent du café, ils y fument, ils y dorment. Cet usage nous rappelle la lampe sabbatique que les femmes des Hébreux allument chaque septième jour en mémoire de l'extinction du soleil, et nous verrons clairement par là que le septième jour fut originairement funèbre; et que si les Manichéens attendoient chaque dimanche la fin du monde et les Musulmans le vendredi, ces opinions apocalyptiques ne leur étoient point particulières, mais découloient des erreurs communes que tout le genre humain avoit malheureusement hérité de la première antiquité.

Voilà donc les veillées et les feux funèbres appliqués à tous les périodes, soit grands, soit petits; il est bon de remarquer aussi ces usages lorsqu'on les a pratiqués

(1) Cérém. relig. tome 3 et 7. Rappellons ici le passage d'Horace, où il dit :

Cælo supinas si tuleris manus
Nascente Lunâ. . . .

Horat. Lib. III. Od. 17.

Digitized by Google

dans d'autres tems qu'à la fin des périodes. Denis d'Halicarnasse nous dit que lorsque le peuple romain élisoit quelque citoyen à une charge de magistrature, ce citoyen étoit obligé d'aller passer la nuit dans une tente jusqu'au point du jour (1). Il ne faut point donner à cet usage d'autre esprit dans son principe, sinon qu'on regardoit chaque état de la vie comme un période, et chaque changement d'état comme un changement de période. Lorsqu'on passoit de l'état de citoyen à celui de magistrat, on se conformoit à l'étiquette religieuse attachée à la fin et au renouvellement des périodes : on faisoit donc la veillée funèbre ; il est vrai qu'on pratiquoit ces usages sans en connoître l'esprit ; on en usoit à cet égard comme quelques orientaux qui changent de nom en passant à de nouvelles dignités, et qui par l'imagination deviennent des hommes régénérés et renouvellés. La veillée des armes de notre ancienne chevalerie, n'a point eu, suivant toute apparence, d'autre origine ; on sait combien l'esprit de cette chevalerie tenoit à celui de la religion, et même à des idées mystiques (2). Quelquefois la superstition faisoit regarder cette nuit comme fort dangereuse ; elle devoit en effet paroître telle suivant les idées primitives. On a trouvé ces mêmes usages établis au Mexique et parmi les nobles de la Côte-d'Or (3).

Les anciens s'imaginoient que ces veillées étoient établies pour examiner les signes du ciel et pour y chercher l'approbation des dieux ; c'étoit-là, selon Denis d'Halicarnasse, l'idée des Romains. A la veillée du pé-

(1) Dionis. Halicarn. lib. 2, cap. 2, parag. 7.

(2) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XX, page 616 et 720.

(3) Hist. génér. des voyages, tome 12.

Digitized by Google

riode de neuf ans les Ephores de Sparte passoient la nuit en pleine campagne, pour examiner s'il n'y avoit point quelque nouveau phénomène au ciel, et suivant la nature de ce qu'ils avoient vu ils confirmoient ou annulloient la dignité royale. C'est le sort de presque tous les faits que nous avons à examiner de les trouver par-tout sous des formes diverses; l'erreur et la vérité sont au centre de toutes les actions humaines, et lorsqu'on a le bonheur de tomber dans les routes qui y aboutissent de toutes parts, on les apperçoit par-tout l'une et l'autre, ce qui n'arrive point lorsqu'on se jette dans les sentiers tortueux qui approchent ou qui écartent sans qu'on le sache de ce centre, ou qui ne permettent de le voir que sous un seul aspect.

On a fait encore des veillées et des feux pour les dédicaces des villes et des temples; cela vient de ce qu'une dédicace suppose un commencement ou un renouvellement, et par conséquent un période terminé qu'on laisse derrière soi. Dans ces occasiens ces feux, ces veillées, ces illuminations, ces feux d'artifice ne sont plus aujourd'hui que des signes de joie, parce que les usages n'ont plus leur esprit primitif. A la fondation de Rome, Romulus fit faire des feux devant toutes les tentes des soldats; c'étoit pour les purifier, selon Denis d'Halicarnasse; c'étoit donc une cérémonie expiatoire qui est toujours une cérémonie funèbre (1).

Les Juifs ont en mémoire de l'autel et du culte rétabli à Jérusalem par Judas Macchabée, une fête annuelle appellée *hanucah* ou la dédicace; ils l'appellent aussi la *fête des lumières*, parce que les maisons, les synagogues et les rues sont illuminées pendant huit

(1) Dionys. Halicarn. lib. 1, cap. 1.

Digitized by Google

jours : ils la nomment encore fête des tabernacles, parce qu'ils tiennent alors quelques branchages à la main. Cette fête est toute consacrée à la joie, mais par quelques usages qu'ils y ont joints on pourroit douter qu'elle ait réellement du rapport à leur histoire, d'autant plus qu'elle commence le 25 de *Cisleu*, et que les huit jours de la fête précédent de peu le solstice d'hiver (1).

On faisoit autrefois des illuminations au baptême des princes ; c'étoit, dit Grégoire de Tours, une image de la vive lumière dans laquelle ils entroient dans la foi (2). Paul-Emile, après la conquête de la Macédoine, fit allumer un feu magnifique en présence des Grecs, pour annoncer qu'il mettoit fin à leur esclavage et que le période de leur liberté alloit recommencer (3). Ainsi l'on voit que les usages funèbres de la fin des périodes se sont changés en plaisirs ; c'est leur motif actuel parmi nous. Les feux funèbres et de destruction se sont changés en feu de joie, en feux nouveaux. Les législations ont depuis long-tems détourné les regards des peuples des objets primitifs dont leur mélancolie se nourrissoit autrefois, pour les occuper d'objets plus agréables et plus gais. D'un autre côté il est aisé de sentir que presque tous les usages se sont peu-à-peu déplacés : les jubilés nous en fournissent un exemple. On les publie aujourd'hui parmi les catholiques romains au renouvellement d'un pape ; mais un jubilé, comme on a vu, est une fête funèbre et préparatoire à la fin des tems ; ainsi si l'on suivoit l'esprit de leur institution primitive, il faudroit les placer

(1) Macchabées, liv. 2, chap. 1, vs. 9.
(2) Grég. de Tours, liv. V, chap. 2.
(3) Tit. Liv. decad. V, lib. V.

Digitized by Google

à la mort des papes, c'est-à-dire à un tems de deuil, de vacance et de cessation. On connoît le jubilé par l'ouverture de la porte sainte, on la ferme après : c'est tout le contraire que l'on devroit faire, puisque le jubilé est un tems où on se prépare à l'ouverture mystique ou politique d'une nouvelle vie ou d'un nouveau règne. C'étoit le lendemain du sabbat que les Juifs chantoient *attollite portas*, et non le jour du sabbat qui étoit, comme on a vu, un jour lugubre, le dernier de la semaine, où l'on se préparoit à une nouvelle semaine.

Nous voyons le même contre-tems dans l'usage où étoient les Romains de fermer le temple de Janus en tems de paix et de l'ouvrir en tems de guerre. Dans cette cérémonie Mars étoit le vrai dieu des Romains, et Janus n'étoit qu'un dieu chronique. Pour expliquer cette bizarrerie on a dit que cette cérémonie étoit fondée sur ce que pendant la paix on n'avoit rien à demander à un dieu paisible ; cela peut être, mais ces Romains si belliqueux trouvoient sans doute que la guerre étoit leur véritable élément et ils ne regardoient point la paix comme un bienfait ; ainsi l'on pourroit soupçonner que c'étoit à Mars qu'ils ouvroient les portes du temple de Janus, parce que son tour ou son période étoit arrivé.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable sur les veillées pratiquées par toutes les nations ; cela suffit pour prouver qu'elles ont eu, comme les Mexicains, un ton lugubre et funèbre, et que leur principe étoit fondé sur la terreur. Pour achever d'appuyer ma conjecture, j'ajouterai que *veiller* et *pleurer* s'exprimoient par un seul et même mot dans les anciennes langues orientales ; *Lun* signifie également *il veille* et *il pleure*, signe certain que les premiers peuples ne veilloient

Digitized by Google

que pour la tristesse et non pour les réjouissances.

XIII. Nous avons suivi les trois principaux usages de la fête séculaire des Mexicains : nous avons reconnu le rapport soupçonné entre cette fête et le jubilé des Hébreux ; on a encore trouvé du rapport entr'elle et les jeux séculaires des Romains, dont jusqu'ici nous n'avons dit que peu de chose ; nous allons examiner avec plus de détail cette solemnité romaine, elle est assez importante pour attirer nos regards. En effet ces jeux destinés à n'être célébrés que tous les cent ans, étoient accompagnés de la plus grande solemnité. Toutes les villes d'Italie, invitées par des hérauts, accouroient à Rome ; dès que le tems de leur célébration arrivoit, les consuls et les décemvirs, gardes des livres sybillins, et par la suite les empereurs eux-mêmes alloient dans différens temples offrir des sacrifices, et faisoient distribuer au peuple les choses nécessaires aux expiations préparatoires, comme des torches, du soufre, du bitume : tout le monde, à l'exception des escláves, étoit obligé de faire ces expiations. Le peuple muni de ces matières alloit en foule au temple de Diane sur le mont Aventin, et chacun donnoit à ses enfans de l'orge, du bled et des fèves pour offrir aux Parques afin de les fléchir. Lorsque la nuit arrivoit, les consuls accompagnés des décemvirs, présidens nés de cette solemnité, alloient sur le bord du Tybre où ils trouvoient trois autels préparés ; ces autels y restoient toujours, mais on les couvroit de terre après la fête ; ils immoloient un agneau sur chacun de ces autels, et après les avoir arrosés du sang de ces victimes, ils en brûloient le reste. Cette cérémonie étoit éclairée d'un grand nombre de lampes ; on chantoit des hymnes en l'honneur des dieux et l'on finissoit par immole-

Digitized by Google

plusieurs victimes noires à Pluton, à Cérès et à Proserpine. Au commencement du jour on alloit au capitole sacrifier à Jupiter, et l'on revenoit au bord du Tybre célébrer sur des échaffauds et des théâtres préparés des jeux en l'honneur d'Apollon et de Diane.

Le second jour c'étoient les dames romaines qui alloient au capitole sacrifier à Junon, et l'empereur, accompagné des décemvirs, alloit offrir à Jupiter, à Neptune, à Vulcain, à Mars, à Saturne, à Vesta et aux dieux célestes et infernaux, les victimes qui leur convenoient.

Le troisième jour vingt-sept jeunes hommes des premières familles et autant de jeunes filles alloient au temple d'Appollon chanter des hymnes et des cantiques pour rendre les dieux favorables au peuple romain. Chacun de ces deux jours avoit aussi sa veillée comme le premier, pendant lesquelles on alloit au bord du Tybre répéter sur trois autels le triple sacrifice aux dieux infernaux. La ville étoit tellement illuminée pendant ces trois nuits qu'il n'y avoit plus d'obscurité dans Rome, et pendant le jour cette capitale étoit remplie de jeux, de spectacles, de courses, de luttes, de combats de gladiateurs, etc., ensorte que le peuple partageoit son tems entre la joie et la dévotion.

Mais il ne faut point oublier qu'une des principales cérémonies de cette fête étoit l'ouverture de la porte du temple, qui représentoit l'entrée du siècle. On a des médailles sur lesquelles on voit un empereur frappant cette porte d'une verge ou baguette.

Tels étoient les jeux séculaires des Romains. Si nous n'avions encore ici que ce peuple célèbre à consulter sur l'origine et les motifs de cette grande solemnité, nous n'en tirerions que très-peu de lumières; on nous diroit qu'un particulier nommé *Valerius Volusius*, citoyen

Digitized by Google

citoyen d'Erete dans le territoire des Sabins, voyant ses trois enfans guéris de la peste par un miracle des dieux, opéré avec l'eau du Tybre, en un lieu appelé Térente, où il passa pour aller à Ostie, les remercia de ce bienfait signalé en offrant des victimes noires aux divinités infernales pendant trois nuits consécutives, sur un autel qu'il trouva enfoui dans la terre de ce lieu même; et que c'est ce même sacrifice que l'on a renouvellé tous les cent ans, et toutes les fois que l'état étoit menacé de quelque calamité (1). Il n'est pas difficile de remarquer que ce particulier et ce motif obscur ne répondent guère à la dignité des jeux séculaires: cette fable ressemble à celle du mandarin Chinois à qui l'on attribue l'origine de la grande fête des lanternes. Nous n'avons pu expliquer la fable des Chinois, faute de savoir la signification du nom des acteurs; mais tentons de ramener la fable romaine à son véritable sens.

Les jeux séculaires des Romains avoient pour objet le renouvellement d'un période de cent ans, c'est ce que leur nom annonce; ces jeux étant périodiques, devoient naturellement s'appeller les jeux du retour, et en un seul mot les jeux *Volusiens*, de la racine de *Volvere* tourner, retourner; le nom de fête s'étant personnifié a donné vraisemblablement naissance à ce *Volusius*, qui pourroit bien n'avoir jamais existé que dans la légende. La propriété de toutes les fêtes chroniques et cycliques ayant été, suivant les idées des anciens, de chasser et d'écarter les maux et les calamités, et de ramener un état plus heureux, ces jeux auront été surnommés *Valentes*, et ce *Volusius* aura été nommé *Valerius* de la racine *Valere*, se bien porter,

(1) Valer. Max. lib. 2, cap. 4, parag. 2. Zozim. lib. 2.

Digitized by Google

être heureux ; et les autres opinions et cérémonies de la fête ayant été personnifiées de même, ont donné la patrie, la ville de ce *Valerius Volusius*, et le lieu de son sacrifice. Il étoit Sabin, mais *saba* signifie retour ; il étoit de la ville d'*Erete*, mais *érets* signifie terre ? il veut aller à Ostie, mais *Ostium* signifie porte, il s'arrête à Térente, mais *Tharan* en Chaldéen signifie porte ; et ceux qui ont nommé ces jeux *Ludi Tarentini* ne nous désignent que des jeux qui font l'ouverture (1).

Il ne faut point être surpris de voir des noms Romains expliqués en partie par des mots orientaux, la langue latine en est remplie, et d'ailleurs est-il plus étonnant de voir entre les Chaldéens et les Romains des noms communs, que de voir entre les Romains et les Chinois des fables communes ? on en est surpris, parce qu'on ignore les sources de ces étranges communications, mais c'est une preuve que les plus anciennes nations qui ne peuvent nous en rendre raison, avoient déjà oublié leur histoire. Les Hébreux sont les seuls qui nous parlent d'une ancienne dispersion du genre humain ; mais ils ne nous disent point que les fables soient plus anciennes que cette dispersion ; on auroit cependant tout lieu de le conjecturer d'après cette uniformité que nous voyons sans cesse dans tous les lieux comme dans tous les tems. La fable de ce Volusius, ainsi que les jeux Tarentins, Volusiens, Sabasiens ou Séculaires, avoient donc rapport au renouvellement du siècle ; et pour en connoître les motifs, il ne faut qu'examiner les principaux détails de la solemnité. C'étoient les gardiens des livres Sybillins

(1) Varro apud Censorinum de die natali, cap. 27. *Teren* en sabin signifioit mol, tendre. Macrob. saturn. lib. 3, cap. 28.

Digitized by Google

qui y présidoient; ces livres, que l'on regardoit comme le dépôt sacré du destin de Rome, étoient apocalyptiques: ainsi la célébration de la fête séculaire avoit aussi pour objet le destin de Rome, et par conséquent étoit apocalyptique et relative au sort futur du genre humain. On y veilloit comme chez les Mexicains, et sans doute dans les mêmes idées funèbres, puisqu'on invoquoit particulièrement les divinités infernales telles que Pluton, Cérès, Proserpine, et ces parques de qui dépendoient la vie et les destins des mortels (1). Les victimes étoient noires; on y voyoit un triple sacrifice; les illuminations étoient brillantes, mais elles avoient eu un principe funèbre et lugubre.

Les jeux séculaires avoient donc encore rapport à la fin du monde et à son renouvellement, c'est pour cela qu'ils commençoient par la tristesse, et finissoient par la joie; cependant le vulgaire n'en connoissoit point les motifs, mais les gens éclairés les connoissoient au moins en partie; on le voit par le poëme séculaire d'Horace qui commence par des vers sublimes, qu'un de nos poëtes a traduits d'un façon également grande:

> Les rois sont les maîtres du monde;
> Les dieux sont les maîtres des rois (*).

C'est le grand Jupiter que l'on annonce, c'est lui qui, par la force de son bras, a vaincu les géans; c'est lui qui fait trembler l'univers. Quoi de plus capable d'instruire les rois et les sujets que cet avertissement qui faisoit attendre avec frayeur un dieu,

(1) Le mot Parque semble venir de *paraq*, déchirer, ou de *pharaq*.

(*) *Regum timendorum in proprios greges,*
Reges in ipsos imperium est Jovis.

Digitized by Google

maître des destins de l'univers ? Le poëte invoque ensuite Apollon et Diane pour obéir, dit-il, aux ordres de la Sybille, et pour se préparer à des tems redoutables qu'elle avoit annoncés. « Soleil, toi qui » nous donnes la lumière, et qui nous en prives quand » il te plaît, puisses-tu ne rien voir dans ta course » de plus grand que Rome ! Puissante Lucine, fais » que la race romaine se perpétue ; et vous, Parques, » qui tenez les destins, faites que nos oracles im- » muables s'accomplissent, accordez à Rome le sort » sublime qui lui est promis ». Ces grands destins, comme nous avons vu, n'étoient que l'attente de cette vie heureuse, de cet âge d'or promis aux justes et de ce juge souverain que Rome corrompit et personnifia. C'est en conséquence de cette erreur que les Romains et d'autres peuples se sont emparés du monde ou des terres de leurs voisins comme d'un bien qui leur étoit adjugé par les dieux. Le poëte supplie ensuite le soleil de s'appaiser, d'écouter favorablement les prières que lui adresse la jeunesse romaine. On doit remarquer là-dessus ce que nous avons déjà vu ailleurs, que les enfans, ou les jeunes gens étoient toujours consacrés pour les fêtes de périodes. Ce sont chez les Juifs les aînés des familles qui jeûnent la veille de Pâques. Nos enfans de chœur nous montrent des restes de ces usages. Aux Apollonies, c'étoit par de jeunes garçons et de jeunes filles qu'on faisoit chercher Apollon. Ainsi, comme le dit Horace, des vierges choisies, des enfans chastes et purs chantoient les hymnes aux fêtes séculaires, parce qu'on supposoit que leurs hommages devoient être plus agréables aux dieux, et méritoient plus d'indulgence de leur part ; la fin des périodes et la destruction du monde étoient plus à craindre pour une jeunesse qui alloit être mois-

Digitized by Google

connée dès le commencement de sa carrière, et qui devenoit par là un objet de pitié pour les dieux.

Enfin le poëte finit son poëme par annoncer le retour de l'âge d'or ; il y déploie un enthousiasme poëtique fondé sur l'attente de la vie future qui ramenoit chaque fin de période. A l'ouverture de nos jubilés nous chantons : *voici la porte de la justice, et les justes y entreront ;* c'est dans le même esprit que les Romains chantoient aux jeux séculaires : « Déjà » la paix, la bonne foi, l'honneur et l'antique pudeur » paroissent ; déjà les vertus si négligées ont le courage » de se remontrer ; la félicité et l'abondance reviennent » sur la terre. » Ce langage poëtique et notre langage mystique n'ont qu'une même origine. Voilà quel étoit le motif de la joie que les Romains faisoient éclater dans la seconde partie de la fête ; elle étoit fondée sur l'attente où l'on étoit du bonheur réservé pour les justes dans un avenir heureux, mais que l'on confondoit avec l'âge d'or ou la félicité primitive dont les payens se formoient des idées matérielles et terrestres, tandis que les chrétiens plus éclairés n'attendent un bonheur permanent que dans une éternité bienheureuse dans le sein de la divinité.

Quoique les Romains ignorassent les vrais motifs de leur fête séculaire, ainsi que le tems où elle avoit été instituée, ils crurent en général que son effet devoit être d'écarter tout grand désastre. On auroit donc cru s'exposer aux plus grands malheurs, si on eût manqué à les célébrer ; c'étoit comme un préservatif, c'étoit un remède propre à changer le cours des choses, parce qu'il changeoit les périodes. En conséquence on célébroit des fêtes séculaires non-seulement tous les cent ans, mais encore dans toutes les occasions extraordinaires, où l'on vouloit écarter quel-

Digitized by Google

que grande calamité : usage aussi frivole que celui du clou sacré qui, institué d'abord pour indiquer les années, devint dans la suite un préservatif idéal contre tous les maux.

Quelques-uns ont prétendu que les jeux séculaires avoient été célébrés pour la première fois par le consul Valerius Publicola, l'an 245 de Rome, et 508 ans avant Jésus-Christ. Mais il n'y a point d'apparence que ce fût pour la première fois, la circonstance où les Romains se trouvoient alors semble le prouver; ils venoient de chasser les Tarquins l'année précédente. Rome, d'une monarchie, se changeoit en république, on changeoit de gouvernement, et il falloit célébrer ce renouvellement comme si l'on fût entré dans un nouveau siècle, sans s'embarrasser si le siècle véritable étoit fini; dès-lors les Romains abusèrent de cette solemnité, et par la nature de l'abus, il est à présumer qu'il étoit déjà fort ancien parmi eux, puisque cet abus tient aux idées répandues chez tous les peuples de la terre qui en ont également abusé.

XIV. Le *lustre* chez les Romains doit encore être mis au nombre des usages cycliques et périodiques. Ce mot vient de *luere*, expier. Tous les cinq ans à Rome, après avoir fait la revue et le dénombrement des citoyens dans le Champ-de-Mars, on purifioit la ville, on sacrifioit un taureau, et l'on prioit les dieux pour le salut de la république. Ces cérémonies s'appelloient fermer le lustre (*lustrum condere*). Les citoyens s'assembloient tous armés, tant à pied qu'à cheval, et prêts à combattre. On immoloit à Mars des victimes à qui l'on faisoit faire trois fois le tour du champ. C'étoit les pontifes et les censeurs qui présidoient à cette cérémonie. C'étoit alors que l'on renouvelloit les baux publics; de-là le mot *lustre* étoit

Digitized by Google

un synonime de *bail*. Chaque citoyen donnoit la déclaration de ses biens, étoit imposé en conséquence. Enfin c'étoit alors qu'on s'occupoit de la réforme des mœurs (1). On purifioit aussi tous les ans, au mois d'octobre, les soldats, ce qui s'appelloit *Armilustre*; la fête de la purification des trompettes consacrées à Vulcain se nommoit *Tubilustre* (2).

Chez les Hébreux, les dénombremens doivent être pareillement regardés comme des usages cycliques et liés à la religion. Il est dit dans l'exode, chap. XXX, vs. 12 : « Lorsque vous ferez le dénombrement d'Israël, chacun, le pauvre comme le riche, donnera » un demi-sicle pour racheter sa vie, afin qu'il ne » leur arrive point de calamité après le dénombre- » ment. » Le demi-sicle se levoit annuellement quinze jours avant Pâques, à la fête appellée *Purim*, qui étoit une vraie Bacchanale. Les Rabbins nous prouvent que le dénombrement étoit une chose sacrée chez les Hébreux, et ils prétendent qu'il ne convient à personne de faire le dénombrement des hommes sans un ordre de Dieu : c'est sans doute la raison qui irrita le Seigneur contre David, et qui attira de son tems la peste sur Israël. Joseph dit que dans le dénombrement fait par David, on omit de payer le demi-sicle; dans les paralipomènes il est dit que ce fut Satan qui s'éleva contre Israël, et qui engagea David à le dénombrer (3).

Chez les Grecs, nous voyons une foule de fêtes et

(1) Val. Max. lib. IV, cap. 1, parag. 10. Dion. Halic. lib. IV, cap. 5. Tit. Liv. Decad. I, lib. I.

(2) Ovid. Fast. V.

(3) Maimonid. ad cap. 2. Joma et Gemar. Les rois, liv. II, chap. 24. paralip. liv. I, ch. 12, vs. 1. et 27, vs. 23. Antiquit. Judaïc. lib. 7, cap. 13.

Digitized by Google

d'usages cycliques. Les jeux Olympiques doivent être mis dans ce nombre, ainsi que les autres solemnités périodiques dont nous avons parlé plus haut. Nous y joindrons encore les *Asclépies* qui se célébroient à Epidaure tous les quatre ans dans un bois sacré; les fêtes *Délienes* que l'on célébroit en l'honneur d'Apollon tous les cinq ans, ainsi que les *Actiaques*, les *Dédalies* que l'on célébroit à Platée tous les sept ans; les grandes *Panathénées* se célébroient tous les cinq ans.

Les Mexicains avoient tous les quatre ans un jubilé qui duroit neuf jours, consacré aux pleurs, à la pénitence et aux macérations; la fête se terminoit par immoler un esclave que jusques-là on avoit traité en dieu. On trouve les mêmes cérémonies lugubres et la même tristesse dans une fête d'expiation que ces peuples célébroient annuellement, et qui duroit neuf jours. On n'entendoit alors que des cris de terreur et des hurlemens affreux, tout le monde donnoit des signes de la plus grande consternation, et l'on appaisoit le ciel par le sacrifice d'un homme (1).

(1) Hist. génér. des voyages, tome XII, p. 540; 547.

Fin du Livre quatrième.

Digitized by Google

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR
SES USAGES.

LIVRE CINQUIÈME.

De l'esprit liturgique de l'antiquité. Des fêtes solaires et des fêtes lunaires, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Des fêtes solaires chez les Romains. De la confusion que produisirent leurs deux années. Des défauts de notre calendrier Grégorien.

I. Le nom de fêtes solaires convient à toutes les fêtes qui ne sont point mobiles, mais qui sont réglées par le cours du soleil. Je n'entreprendrai point d'examiner toutes les fêtes des anciens qui pouvoient être dans ce cas; je me bornerai ici à examiner les fêtes par lesquelles ils finissoient et commençoient leurs années et leurs saisons. Nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent des fêtes du nouvel an chez différens peuples; mais nous entrerons ici dans un plus grand détail à leur sujet, soit afin d'observer de nou-

Digitized by Google

veaux usages, soit afin de justifier par de nouvelles preuves ce que nous avons dit de l'esprit apocalyptique et cyclique de toute l'antiquité. Dans cette vue, nous allons jetter un coup-d'œil sur les usages des principaux peuples de la terre, qui nous ont été conservés dans l'histoire; commençons par ceux des Romains.

Les Romains ont eu en différens tems deux années. Suivant Ovide (1), celle qui commençoit aux calendes de janvier étoit leur ancienne année; il y a eu lieu de le croire, vu que le nom de *janvier* est tellement lié à celui de *Janus* et avec la mythologie de ce dieu qui ne peut être que très-ancienne, que tout semble nous prouver que les peuples du Latium ou de l'Italie ont ouvert leur année par le mois de janvier : cela dura jusqu'au tems où elle s'ouvrit au mois de mars, ce qui, dit-on, se fit par les ordres de Romulus; ce Prince le voulut ainsi à cause du dieu Mars qui passoit pour son père. Cette autorité de l'année *januale* sur l'année *martiale* n'a point empêché que l'on n'ait dit et écrit que la première étoit de l'institution de Numa; cela nous montre combien les Romains ont été peu soigneux de conserver les monumens de leur ancienne histoire; d'ailleurs, quelles que soient les raisons historiques que les Romains, ainsi que les autres peuples, ont données de la position de leur nouvelle année, on peut à coup sûr les regarder comme des fables.

L'année commence en janvier chez certains peuples, par la raison naturelle que le soleil commence alors à remonter sur l'horison, et que les jours augmentent. Les premiers qui ont mis leur nouvelle année en mars, l'ont fait aussi pour une raison naturelle; c'est que ce

(1) Ovid. fast. lib. 2.

Digitized by Google

mois est celui de l'équinoxe, c'est qu'il amène le printems et les premiers beaux jours, qui annoncent pour ainsi dire la renaissance et le développement de la nature. Enfin d'autres ont placé le commencement de l'année vers le solstice d'été, d'autres à l'équinoxe d'automne; en cela, ils ont été guidés par des raisons simples et naturelles tirées de l'ordre du ciel, de l'état de la terre, et de la température de l'air. Cependant il faut convenir que de toutes ces raisons la plus naturelle est celle qui place l'année en janvier, c'est-à-dire près du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil semble relativement à nous recommencer sa carrière.

Si beaucoup d'anciens peuples, et sur-tout les orientaux, ont placé leur année en septembre, c'est-à-dire vers l'équinoxe d'automne, je soupçonne qu'ils n'ont point eu d'autre raison que celle qui leur a fait commencer le jour à six heures du soir; aussi a-t-on une tradition qui assure que le monde fut créé au mois de septembre; on vouloit que la partie la plus sombre de l'année, comme la partie la plus sombre du jour, ramenât toujours à des idées religieuses.

Je ne me bornerai point ici à examiner simplement ce que les Romains faisoient au premier jour de janvier ou au premier de mars. Pour bien connoître l'objet de la solemnité de ce jour, il faut considérer non-seulement le mois entier, mais encore le mois qui l'avoit précédé, parce que c'est un usage que tous les peuples du monde ont observé, de finir l'année par des fêtes ou des cérémonies funèbres avant que de passer aux réjouissances du renouvellement qui suivoit. Il en étoit du période annuel comme du période journalier; on pleuroit le soir, c'est-à-dire au dernier mois, et l'on se réjouissoit le matin, c'est-à-dire au premier

Digitized by Google

mois; ainsi c'est dans les solemnités diverses de décembre et de janvier que l'on doit chercher les traces de cet ancien esprit; car il ne faut pas s'attendre à trouver l'ancienne méthode bien exactement suivie par les Romains; il nous suffira d'en appercevoir l'esprit dans les usages ou dans le caractère de la légende, ou de la fable de chaque fête.

II. Nous avons déjà parlé des fêtes romaines du mois de décembre, à l'occasion des Saturnales; nous ne ferons que rappeller en peu de mots ce que nous en avons dit, et nous ajouterons ce que nous n'avons point encore eu occasion d'en dire.

Vesta étoit chez les Romains la divinité qui présidoit au mois de décembre: on ne nous en donne point de raison valable, mais comme elle présidoit au feu sacré, symbole de la durée des êtres, il y a tout lieu de croire qu'il fut un tems où, soit les Romains, soit les anciens Latins, faisoient en ce mois les cérémonies d'éteindre le feu sacré, et de le rallumer ensuite. En effet, comme nous l'avons dit ailleurs, ce n'est point en janvier qu'est le véritable commencement de l'année solaire, c'est aux jours du solstice d'hiver qui tombe en décembre: c'est ce que les anciens n'ont pas méconnu, ainsi que nous le verrons par le caractère de leurs usages. On avoit donc mis le mois de décembre sous la protection de Vesta, à cause de la cérémonie principale que l'on y faisoit; Rome dans le tems de la république, ne faisoit plus cette grande cérémonie qu'au premier de mars. Vesta étoit une divinité si importante que quiconque ne lui sacrifioit point passoit pour un impie: on commençoit et on terminoit tous les sacrifices en rendant des honneurs à Vesta. De plus elle présidoit aux portes et aux entrées des maisons; c'est-de-là qu'est venu le mot *vestibule*. Tout désigne chez

Digitized by Google

elle une divinité cyclique et apocalyptique; et tout indique que les peuples d'Italie ont eu une année qui avoit commencé au mois de décembre. Enfin Vesta étoit l'emblème du monde, et son temple étoit de forme ronde (1).

La première fête remarquable du mois de décembre étoit celle des *Faunales*, que l'on célébroit le jour des nones, c'est-à-dire le cinq. C'étoient des fêtes champêtres et joyeuses que les villageois célébroient dans les prairies en sacrifiant un chevreuil au dieu *Faune*, qui est le même que le dieu *Pan* des Grecs. Nous avons déjà remarqué que dans ce mois on s'imaginoit que ce dieu quittoit l'Italie pour retourner en Arcadie; et l'objet du sacrifice étoit d'empêcher que son passage ne fût nuisible aux troupeaux. On est peut-être surpris de voir joindre à ces motifs de terreur la gaieté et la danse dont Horace nous parle (2), mais c'est que le dogme du passage de l'exterminateur n'étoit plus regardé que comme une fable ridicule sous le nom de *Faune* ou de *Pan*. L'ancienne crainte que le dieu destructeur avoit inspirée aux premiers hommes s'étoit affoiblie à mesure qu'on en avoit oublié les motifs; enfin cette crainte étoit devenue puérile. De-là les *terreurs paniques*, nom que l'on peut donner à toutes les fausses craintes que l'on avoit eu de la fin du monde, et de la descente du juge de l'univers, à qui l'on avoit donné le nom de *Faune*, fils de Mars et de Picus, et que l'on avoit confondu avec Saturne. Ce même être sous le nom de *Pan* étoit fils de Mercure, le conducteur des morts, ou selon d'autres de Jupiter: voilà tout ce qu'il conserva de plus analogue à son ancien

(1) Ovid. fast

(2) Horat. lib. 3, Od. 18.

Digitized by Google

titre de dieu de la fin des tems; son nom peut venir de *Phanag*, regarder, se retourner, revenir sur ses pas, ou de *Phan*, visage, face. Les traits sous lesquels on le peignoit répondoient assez à la crainte qu'on en avoit; on le représentoit sous la forme d'un satyre qui effrayoit toutes les nymphes dont il étoit pourtant sans cesse amoureux. Le *Phanès* d'Egypte, le *Pan* des Grecs, le *Faune* et le *Sylvain* des Latins n'étoient qu'un même être. Au reste ce dieu étoit connu des Egyptiens et des Arcadiens, peuples très-anciens; il étoit un des huit grands dieux, l'un des compagnons de l'Osiris Egyptien; on disoit que dans la guerre des géans il s'étoit métamorphosé en bouc. Ces deux peuples le reconnoissoient pour le dieu universel (1).

On voit donc par la nature de ce dieu que la fête que l'on célébroit en son honneur a dû être commémorative, instructive et relative aux révolutions de la nature, et que parconsequent elle étoit funèbre dès son origine. Ce dieu pourroit sous ce point de vue être encore regardé comme un Bacchus appellé quelquefois *Phanès*, ou comme un Saturne, appellé quelquefois *Phainon*; dans ce cas il ne seroit pas étonnant que dans l'origine sa fête eût les caractères de celles de ces dieux redoutés.

III. (2) Les Saturnales ont subi chez les Romains ces variations pour le jour du mois de décembre où on les commençoit et pour la quantité de jours qu'elles duroient. Dans les plus anciens tems elles avoient duré sept jours; on les réduisit à trois, à un, et elles revinrent enfin à sept. Lorsqu'elles n'étoient que d'un jour, elles se célébroient le 19 de décembre, c'est-à-dire un

(1) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 22.
(2) Idem, lib. I, cap. 10 et 11.

Digitized by Google

jour ou deux avant le solstice d'hiver. Lorsqu'elles revinrent à sept jours, elles commencèrent le 17 et finirent le 23. Les Saturnales étoient une suite de différentes fêtes réunies, comprises sous les noms de *Saturnalia* et *Sigillaria*. Les trois premiers jours étoient proprement les *Saturnalia*, les quatre derniers étoient les *Sigillaria*.

Nous avons assez parlé de Saturne, ce dieu redoutable de la fin des tems, dont la statue se délioit à la fin de l'année; nous avons assez fait connoître l'esprit funèbre qui caractérisoit ses fêtes, malgré la dissolution dont l'oubli de leurs anciens motifs les remplit par la suite. Nous avons dit que ces fêtes étoient mises au rang des jours funestes et malheureux pendant lesquels on n'osoit rien entreprendre : toutes ces choses étoient relatives au caractère du dieu des tems qui mettoit fin aux périodes, qui devoit détruire le monde et régner dans une autre vie : ce dieu armé d'une faulx devoit moissonner l'univers et par conséquent il devoit être plus redoutable qu'aimable.

Le troisième jour des Saturnales étoit nommé *Opalia*. La déesse *Opa* avoit donné le nom à cette fête; elle étoit la même que *Rhéa* et que Cybèle; c'étoit la terre personnifiée dont on avoit fait la femme de Saturne : leur culte étoit inséparable; et cette union de la terre avec le dieu du tems prouve bien que leurs fêtes avoient rapport à la durée de l'univers (1).

Les quatre jours suivans portoient le nom de *Sigillaria* et tomboient aux 20, 21, 22, et 23 de décembre : chacun de ces jours avoit un nom particulier à l'exception du premier qui ne nous est point parvenu : le 21 étoit les *Feriæ Augeroniæ*; le 22 les *Feriæ Laribus*;

(1) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 10.

Digitized by Google

et le 23 les *Feriæ Jovis dictæ Larentinalia.* Les Sigillaires étoient chez les Romains un monument de l'ancienne cruauté des fêtes de Saturne ; en effet les anciens peuples du Latium lui offroient des victimes humaines qu'ils précipitoient dans le Tibre. On prétend qu'Hercule supprima cet usage cruel en substituant à ces victimes de petites figures de terre cuite ; il établit qu'on ne mettroit ces jours-là que des cierges allumés sur les autels de Saturne ; et que l'on s'en enverroit réciproquement en présent. On alloit porter les petites figures dans la chapelle de Pluton qui étoit à côté de l'autel de Saturne ; elles étoient destinées, suivant Macrobe, à satisfaire le dieu des enfers, c'étoit le prix avec lequel les Romains rachetoient leurs têtes dans un tems réputé funèbre et malheureux (1).

Le second jour des Sigillaires tomboit au 21 : c'étoit la fête de la déesse *Angeronia* ou *Ageronia*, qui chassoit, dit-on, de l'esprit, les chagrins et les inquiétudes : c'étoit aussi la déesse du silence et des mystères, représentée avec un doigt ou un cachet sur la bouche. Comme la législation privoit le peuple des connoissances de ses pères sur les usages qu'elle laissoit subsister, il étoit aussi naturel, qu'on lui peignît la déesse du silence et qu'on le pénétrât de respect pour des cérémonies dont on lui cachoit les vrais motifs. En joignant aux Saturnales la fête de cette déesse du secret, ne vouloit-on pas indiquer que le motif originaire qui avoit fait instituer ces fêtes devoit être caché au vulgaire ? On donnoit aussi à cette déesse le nom de *Strenua* ; sous ce titre elle étoit la déesse du courage, et quelquefois du plaisir : peut-être vouloit-on indiquer par-là que le tems critique où le dieu des

(a) Idem, lib. I, cap. 7, 10 et 11.

tems

tems devoit mettre fin au monde s'étant passé sans accident, l'on pouvoit reprendre courage et se livrer au plaisir; en conséquence on se faisoit des visites en se disant *strenue* bon courage, et l'on se faisoit des présens qui encore parmi nous s'appellent des *étrennes*.

Le lendemain 22 de décembre on célébroit les *Laria* ou la fête des *Lares* et de la déesse *Monia* leur mère. Ce culte paroît avoir été le même que celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres : il étoit funèbre puisqu'il avoit la mort pour objet; chaque peuple, chaque ville et chaque famille avoit ses *Lares* qui étoient honorés d'un culte public et d'un culte particulier. En général il faut convenir que les anciens ne savoient pas trop qu'elle idée attacher à ces Lares et aux Mânes, ni la nature du culte dont ils les honoroient. Alexandre-Sévere avoit parmi ses Lares les statues de plusieurs grands hommes, et entre autres celles d'Abraham, d'Achille, d'Alexandre, de Cicéron, de Virgile, de Jésus-Christ et d'Apollonius de Thyane; Marc-Aurele avoit placé parmi les siens les statues de ses précepteurs; et ces princes honoroient ces Lares comme les Chinois honorent Confucius. Dans les anciens tems de Rome on sacrifioit des enfans à *Mania* pour le rachat du reste de la famille : Junius Brutus, premier consul, substitua des têtes d'ail et de pavots à ces têtes innocentes, pour éluder la loi qui vouloit que ce jour-là on immolât des têtes.

Comme c'étoit l'ancien usage d'ensevelir les morts le long des chemins et près des carrefours, cette fête avoit aussi pris le nom de *Compitalia* ; parce qu'en ce jour le peuple se répandoit sur les chemins, afin de visiter les tombeaux et de porter des offrandes aux morts. Ce sont sans doute ces commémorations funèbres qui faisoient passer ces jours pour noirs et malheureux.

Digitized by Google

Le dernier jour des sigillaires et de toutes les saturnales étoit le 23 décembre; il étoit consacré à Jupiter sous le nom de *Larentinalia* ou *Laurentalia* : on célébroit cette fête hors de Rome sur les bords du Tibre. Nous n'avons que des fables sur son origine; selon les uns c'étoit l'anniversaire d'*Acca Laurentia*, nourrice de Romulus et de Rémus; selon d'autres c'étoit celui d'une fameuse courtisane qui avoit institué le peuple romain son héritier. Mais il y a lieu de croire que cette fête avoit eu dans son origine un objet plus noble puisqu'elle étoit appelée *ferie de Jupiter*; ce n'en étoit pas moins une fête lugubre, puisque le *flamen* sacrifioit encore aux dieux Mânes en invoquant Jupiter comme le maître de la vie et de la mort. Une circonstance qui peut faire ramener cette fête à son ancienne origine, c'est qu'elle s'étoit confondue avec la fête des saisons, dans lesquels Flore et cette Acca Laurentia étoient confondues comme motifs ou comme objets de la fête.

Il ne faut point être étonné de voir qu'une fête des saisons soit funèbre; toutes les fêtes des saisons portoient ce caractère. Celle du printems et du tems des fleurs se célébroit en Avril la nuit à la lueur des flambeaux; mais par la suite comme ces fêtes nocturnes donnèrent lieu à des débauches, on a pu croire que la déesse qui y présidoit avoit été une courtisane. Il falloit que les jeux floraux eussent été funèbres et expiatoires dans leur origine, puisque quelquefois dans les tems de calamité et de stérilité les livres sybillins ordonnoient des jeux floraux extraordinaires pour appaiser la colère des dieux. Mais chez les Romains les fêtes et les usages s'étoient singulièrement corrompus.

C'est ce que nous donne à penser la fête de la jeunesse que les Romains célébroient après les sept jours

Digitized by Google

des saturnales, c'est-à-dire le 24 décembre. On invoquoit alors la *déesse Juventa*; c'étoit sans doute parce qu'on regardoit l'année comme renouvellée, et elle l'étoit en effet en réglant l'année sur le solstice. Toutes les cérémonies funèbres et les usages qui avoient précédé avoient eu pour objet de se préparer à ce renouvellement; cependant les Romains attendoient encore plusieurs jours à se féliciter à cette occasion: tous les derniers jours de décembre se passoient sans aucune solemnité; ce qui avoit produit cette bizarrerie, c'est que, quoique l'on sût que l'année finissoit au solstice d'hiver, on ne vouloit néanmoins en recommencer une autre qu'après que la lune se seroit aussi renouvellée; accord difficile qui porta toujours le désordre dans les fêtes des anciens. Cette interruption des fêtes entre la fin de l'année solsticiale et l'entrée de l'année januale étoit de sept jours entiers chez les Romains, et leur donna lieu par la suite d'adopter une des fêtes solaires des Orientaux.

IV. C'étoit la fête de la naissance de Mithras qu'ils empruntèrent des Asiatiques et qu'ils placèrent au 25 de décembre, parce que le vrai jour qui auroit convenu à cette fête étoit occupé par la fête d'*Angeronia*, et les deux jours suivans par celles qui viennent d'être décrites, il ne leur restoit que le 25 à donner à la naissance du soleil ou de Mithras. Au reste ce dieu n'étoit point regardé par les Asiatiques, du même œil que les Grecs et les Romains regardoient tous leurs dieux qui, après avoir été dans leur origine des êtres purement allégoriques, finirent enfin par être regardés comme des êtres réels auxquels on avoit fait des légendes et des généalogies. Mithras pour les Orientaux n'étoit que le soleil, et la fête de sa naissance étoit celle du retour du soleil qui au solstice d'hiver com-

Digitized by Google

mence à remonter sur l'horison pour réchauffer et rendre de nouvelles forces à la nature. Ils ne célébroient ainsi qu'une naissance astronomique qui ne devint vicieuse que par l'abus des idées mystiques qu'on joignit à cette solemnité. On abusa des préceptes religieux qui avoient ordonné aux hommes de se renouveller à cette occasion par l'expiation de leurs fautes, et peu-à-peu on s'accoutuma à regarder le dieu Mithras comme le dieu des régénérés, comme le reconciliateur et le médiateur entre les hommes et les dieux. Voilà quel étoit l'objet des mystères de Mithras : on vouloit renouveller les hommes avec le soleil nouveau. Cette morale n'auroit eu rien de vicieux sans les sacrifices humains que l'on y pratiquoit pour expier les crimes des hommes; sans la cruauté des épreuves que l'on faisoit subir à ceux qui vouloient participer aux mystères; et sans les extravagances astrologiques qui devinrent la partie essentielle de ce culte asiatique. C'est toujours par des cruautés et des folies que les hommes ont cru se rendre agréables à la divinité.

Les chrétiens à Noël, comme nous l'avons déjà remarqué, ont conservé long-tems l'usage de se tourner vers le soleil levant et de le saluer en s'inclinant avant que d'entrer dans l'église de S. Pierre. Cet usage dérivé du paganisme fut l'objet des plaintes du pape Saint Léon (1).

Au reste cette fête de Mithras chez les Romains ne pouvoit être encore qu'un double emploi de la fête du solstice solemnisée d'une autre manière, mais pourtant

(1) S. Léon, *Sermo VII. Nativitate Christi. Hyde de relig. Persarum, cap. IV.* Il ne faut pas confondre la fête de Mithras qui se célébroit à Rome le 25 de décembre, avec celle qui se célébroit à l'équinoxe du printems. Voyez les mémoires de l'acad. des inscrip. tome XVI, p. 283.

Digitized by Google

dans le même esprit que les saturnales et les sigillaires ; l'ensemble de ces fêtes suffisoit pour contenir toutes les solemnités de la fin du renouvellement de l'année ; cependant nous allons les voir encore réitérées dans le mois de janvier, parce que ce mois étoit le premier d'une année qui, ayant été dans son origine vraisemblablement la même que l'année solsticiale, s'en étoit écartée de 10 à 11 jours par la nouvelle forme du calendrier. Cette réforme auroit dû sans doute s'étendre aussi jusqu'aux fêtes de ces jours et leur faire suivre la nouvelle façon de compter, mais elle ne le fit pas; les solemnités religieuses demeurèrent attachés à l'année astronomique, et le peuple n'en solemnisa pas moins la nouvelle année qu'on lui donna : chaque nouveau calendrier a toujours augmenté les fêtes, parce qu'on n'a jamais fait à cet égard de réforme générale faute d'en connoître l'esprit.

V. (1) C'est Numa qui, dit-on, fixa le commencement de l'année au premier de janvier. Junon présidoit à ce mois ; cependant les plus grands honneurs étoient rendus à Janus comme au conservateur de l'univers. « C'est lui, » dit Ovide, qui règle le sort du ciel, de la mer, de » la terre et de l'air, et qui a le pouvoir de faire cir- » culer les astres et les tems, qui est la source de la » tranquillité et de la paix, lorsqu'elle réside sur la » terre ». C'est ce dieu puissant que l'on représentoit avec une verge, une clef et deux visages : il étoit devenu le dieu des tems parce qu'il avoit été un symbole chronique et instructif qui par la suite se confondit avec le tems lui-même et avec le fabuleux chaos d'où la matière et tous les élémens étoient sortis. On peut conclure de cette mythologie que la fête de ce dieu avoit

(1) Ovid. Fast. lib. I et II.

Digitized by Google

été originairement un jour d'instruction sur l'ancien état du monde et sur son renouvellement, et que les jours qui ouvroient la nouvelle année ayant été nommés *la porte* ou *le portier*, ce nom personnifié est par cette raison devenu le dieu de la fête, et l'objet de l'instruction est devenu sa légende. L'abus des noms est un fond intarissable qui a peuplé le ciel poétique.

On invoquoit donc à Janus au premier Janvier, parce qu'on croyoit que c'étoit ce dieu qui avoit accordé aux hommes une nouvelle année. Dès le matin on lui offroit de l'encens; les médailles qui représentent cette cérémonie nous montrent un coq, emblême de l'heure à laquelle se faisoit ce sacrifice. On invoquoit Janus pour la république, pour le sénat, pour le peuple et pour l'empereur; chacun le prioit pour soi et pour sa famille; on lui demandoit de rendre l'année heureuse; tous les temples étoient ouverts et illuminés. Le peuple en habits neufs et conduit par ses nouveaux consuls, alloit assister aux grands sacrifices qui se faisoient au capitole. On renouvelloit ses habits, on se paroit plus qu'à l'ordinaire: les faisceaux des consuls étoient aussi renouvellés. Les saturnales avoient présenté le coup d'œil d'une espèce d'anarchie et de dissolution de la société; mais les cérémonies de la nouvelle année sembloient peindre une législation et une société renouvellée; chacun se félicitoit et s'embrassoit, et l'on se faisoit des souhaits réciproques. On ne devoit tenir que des propos gracieux et s'abstenir de médisance et de querelles. Enfin il ne faut pas demander si un tel jour étoit réputé heureux, on crioit *prospera lux oritur.* Ovid. Fastor. I. Cela nous explique pourquoi les Saturnales étoient regardées comme des jours malheureux, ils appartenoient à la fin du période qui dans l'esprit de l'antiquité n'annonçoit jamais que des calamités.

Digitized by Google

Le nouvel an, au contraire, ne rappelloit que des idées joyeuses; on témoignoit son contentement par des présens et des visites qu'on se faisoit, usage qui s'est perpétué jusqu'à nous. Chez les Romains cette joie dégénéra bientôt en dissolution, en mascarades ou déguisemens, en courses nocturnes et en réjouissances qui duroient plusieurs jours. La plupart de ces folies adoptées ensuite par les peuples soumis aux Romains, devinrent sous le christianisme l'objet des censures de l'église : elle proscrivit perpétuellement les calendes de janvier comme célébrées par des indécences indignes des chrétiens (1). De tous ces abus que la police Ecclésiastique eut tant de peine à déraciner, il ne nous reste plus que les *étrennes* et le *gâteaux des rois.*

VI. Nous aurions tout dit sur ce qui concerne la nouvelle année des Romains si ce peuple n'en eût eu qu'une; mais après avoir parlé du renouvellement de leur année *Januale*, il faut encore examiner celui de leur année *Martiale*, auquel le mois de février servoit de préparation. Dans les fêtes de février et de mars nous retrouverons des usages fort analogues à ceux de décembre et de janvier, et sur-tout le même esprit; c'est ainsi que les fêtes d'un seul renouvellement qui n'auroient dû occuper que trois ou quatre jours au plus, occupoient une durée de quatre mois. Dans un tel abus comment les Romains n'auroient-ils pas mêlé

(1) Ces usages des Romains doivent être regardées commme la source de plusieurs fêtes extravagantes qui se sont perpétuées jusqu'au quinzième et seizième siecles. Telle fut la fameuse *fête des foux* que les uns célébroient à Noël, le jour de la circoncision, d'autres à l'Epiphanie. On élisoit un roi, un pape des évêques, des abbés etc., pour représenter la légis'ation nouvelle, ce qui ne pouvoit qu'avilir le culte religieux et la législation ancienne.

Digitized by Google

des fables à leurs usages ? l'esprit qui les avoit fait établir ne pouvoit se conserver qu'autant qu'on n'en eût point dérangé l'ordre et l'à propos.

Le mois de février préparoit au retour de l'année martiale : le nom de ce mois signifie *purification*, parce que c'étoit un mois funèbre consacré aux expiations, aux morts, aux visites des tombeaux et à la commémoration des choses tristes et lugubres. Neptune présidoit à ce mois, peut-être parce qu'il étoit regardé comme l'auteur des révolutions et des changemens de la terre, qui à la fin des périodes avoient été primitivement l'objet des inquiétudes (1). Peut-être aussi étoit-ce parce que le dieu des eaux étoit le dieu de l'élément qui sert aux expiations. C'étoit pour cela sans doute que dès le premier jour de février on alloit solemnellement se rendre dans un bois sacré sur les bords du Tibre. On entroit aussi ce jour-là dans le sanctuaire de Numa, et l'on montoit au Capitole où l'on sacrifioit une brebis à Jupiter. Le cinquième jour des nones, dites *sacrées*, on purifioit la ville de Rome par la cérémonie nommée *Amburbale*; on faisoit des processions autour de la ville avec les victimes qu'on devoit immoler pour le salut public. On se servoit dans ces expiations de l'eau de la mer préférablement à celle des rivières. C'étoit ce jour-là que tous les cinq ans on faisoit le *lustre*; ce qui indique que l'année Martiale, étoit plus ancienne que l'année Januale chez les Romains. Le jour des Ides, c'est-à-dire le 13, on alloit encore à la pointe de l'isle du Tibre sacrifier au dieu *Faune*;

(1) Athénée, lib. 3, cap. 19, dit que les expiations du mois de février étoient pour chasser les terreurs souterraines. Ovid. Fast lib. 2. Pluton s'appelloit *februus*; il devoit donc aussi avoir sa part dans les usages de février.

Digitized by Google

ce jour étoit réputé malheureux à cause de la défaite des anciens Fabiens, mais il y a lieu de croire que c'étoit la nature des cérémonies religieuses de ce jour qui le rendoit funebre.

On célébroit le 15 une des plus grandes fêtes de ce mois, c'étoit celle des *Lupercales* : elle étoit une des plus anciennes qu'eussent les Grecs, les Latins et les Romains; on alloit ce jour-là sur les bords du Tibre en mémoire, disoit-on, de Romulus qui y avoit été exposé : on faisoit le sacrifice d'un chien à Faune; on lui sacrifioit aussi des boucs et des béliers; on y faisoit des expiations et des purifications; entr'autres on y amenoit deux jeunes hommes des familles les plus distinguées et une partie des assistans leur touchoit le front avec un couteau sanglant, les autres les essuyoient avec de la laine trempée dans du lait. Cette cérémonie tenoit lieu peut-être des victimes humaines qu'une législation sensée avoit abolies. Après cette cérémonie la jeunesse Romaine se répandoit dans les champs, sans autres vêtemens qu'une ceinture faite avec la peau des animaux égorgés; d'une main ces forcénés tenoient un couteau dont ils frappoient tout ce qu'ils rencontroient, et sur-tout les femmes; celles-ci loin de fuir venoient s'offrir à leurs coups dans l'idée que cela devoit les rendre fécondes. Les Arcadiens, suivant Ovide, avoient institué ces usages, en mémoire de la vie grossière, sauvage et vagabonde de leurs pères; dans ce cas cette commémoration étoit funèbre; aussi le jour des Lupercales étoit réputé le plus malheureux de tout le mois; Faune n'étoit donc que l'emblême personnifié des premières misères du genre humain (1).

(1) Valer. Max. lib. 2, cap. 2, parag. 9. Plutar. in Romulo et in Antonio.

Digitized by Google

Le 17 de février sous le nom de *Quirinalia*, étoit consacré à Romulus, ou peut-être au dieu de la guerre, qui étoit le *Quirinus* des Sabiens qu'ils honorèrent sous la forme d'une lance. Ovide rappelle à l'occasion de cette fête l'enlevement de Romulus arrivé pendant un grand orage au milieu des feux, des éclairs, et lors d'une éclipse de soleil. Je croirois plutôt que cette fête avoit rapport à l'extinction du période.

A compter de ce jour, le reste du mois étoit consacré à rendre des honneurs funèbres aux morts et à porter des offrandes sur les tombeaux, c'est de-là qu'est venu le mot *feralia* et celui de *feria*. Ces offrandes consistoient en quelques couronnes qu'on mettoit sur une tuile; accompagnées de gâteaux couverts d'un peu de sel, que l'on arrosoit de vin et que l'on ornoit de violette : on plaçoit ces tuiles au milieu des chemins; en faisant des présens aux morts on y joignoit des prières, des paroles expiatoires, et l'on allumoit des cierges. Sans doute que ces usages se pratiquoient dans l'origine en mémoire des ancêtres, puisque Ovide appelle ces jours *dies parentales*; mais par la suite ces fêtes eurent pour objets d'appaiser les morts que l'on croyoit irrités et sortis de leurs tombeaux pour errer sur la terre; on vouloit les empêcher de faire du mal. On ne cessoit de faire des explations pendant tous ces jours funèbres; les noces y étoient proscrites; les gens mariés devoient garder la continence; et l'on croyoit que les morts et toutes les divinités souterraines étoient irrités et soulevés contre le repos des vivans; les portes des temples demeuroient fermées; on n'encensoit plus les autels; le feu étoit éteint dans les brasiers sacrés. Dans l'incertitude de ce qu'ils avoient à craindre, les Romains invoquoient la déesse *Tacita* ou la déesse du

Digitized by Google

silence, afin qu'elle voulût lier la langue de leurs ennemis et de leurs envieux. On faisoit de cette déesse une nymphe du Styx, qui étoit la mère des Lares c'est-à-dire des morts, dont Mercure étoit le père.

Le 22 on célébroit les *caristies*, fête qui n'étoit célébrée que par ceux qui étoient unis par les liens du sang : l'on n'y admettoit point d'étrangers. On se rassembloit auprès des penates ou dieux domestiques de la famille, à qui l'on offroit de l'encens; de-là on alloit visiter les tombeaux de la parenté; ensuite on se rendoit des visites en se faisant des présens, comme pour compter les vivans, dit Ovide, après avoir compté les morts. La fête finissoit par un repas en famille où devoit règner l'union et la concorde; il étoit accompagné de libations et de vœux pour le salut de l'état et pour la prospérité de chacun des convives.

Le lendemain 23 du mois étoit la fête du dieu *Terme* ou de Jupiter *Terminalis*; sous ce nom les Romains désignoit le dieu qui présidoit aux bornes des champs et des territoires, et ils le représentoient par une grosse pierre. Ce jour-là les possesseurs des terres se rendoient au lieu de leurs bornes communes; ils ornoient ces bornes de guirlandes; ils offroient des gâteaux; on allumoit un feu en pyramide, et trois fois on y jettoit du grain. Les enfans du laboureur présentoient les uns des rayons de miel, tandis que d'autres faisoient des libations de vin sur le feu. Par la suite on ajouta à ces offrandes le sacrifice d'un agneau et d'un cochon de lait; c'étoit une fête champêtre qui commençoit avec une gravité religieuse, et qui se terminoit par des chants, des danses et des festins que les laboureurs voisins se donnoient. Les villes ne célébroient pas moins cette fête parce que chacune d'entr'elles avoit son territoire; Rome alloit sacrifier à *Thermus* à six

Digitized by Google

mille de la ville, parce que c'étoit-là qu'étoient, suivant Ovide, les anciennes limites du royaume d'Enée.

Cette fête placée dans les jours funèbres des *feralia* et à la fin de l'année martiale, donne lieu naturellement de faire réflexion sur le dieu *Terme* et sur son nom. Quoique ce dieu fût généralement considéré des Romains comme le dieu des bornes des champs, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il avoit été plus anciennement le dieu qui préside aux termes chroniques, c'est-à-dire à la fin des tems? En effet la cérémonie de cette fête étoit, suivant Ovide, la dernière de l'année sacrée; on attendoit alors le dieu de la fin des tems qui dans l'esprit primitif étoit comme on a vu, l'objet que la religion mettoit sous les yeux à toutes les fins de périodes (1).

Lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole et que pour cet effet il fit abbatre les temples et enlever les statues des autres dieux qui occupoient l'emplacement choisi, la tradition rapporte que tous ces dieux cédèrent la place de bonne grace; il n'y eut que le dieu Terme et la déesse de la Jeunesse qui ne voulurent jamais céder la leur; d'où l'on augura que Rome conserveroit à jamais sa force et sa jeunesse. Joignons à cette tradition l'idée où l'on étoit suivant Lactance que la pierre du dieu Terme qui étoit restée au capitole et qu'on y conservoit religieusement, étoit la fameuse pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de Jupiter; et nous aurons raison de soupçonner que le dieu Terme dans son origine devoit avoir été toute autre chose que le dieu des bornes des champs (2). Saturne qui dévore ses enfans et les pierres, à toujours été l'emblême du

(1) Ovide dit : *Tu quoque sacrorum Termine finis eras.* Fast. lib. 2. Varro de linguâ latinâ, lib. 5.

(2) Lactant. instit. divin. lib. I, cap. 20.

Digitized by Google

tems qui se dévore lui-même, qui engloutit les jours, les années, les siècles qui ne sont que ses enfans; ainsi *Jupiter Terminalis*, pourroit bien n'être qu'un Saturne. Peut-être qu'une législation sage, pour détourner les esprits du peuple des idées fâcheuses que présentoit dans l'origine le dieu des tems, l'a changé en un dieu champêtre moins effrayant ou moins apocalyptique.

Le jour suivant qui étoit le 24, étoit le *Régifuge*. Suivant Ovide et Plutarque, cette fête avoit pour objet la mémoire de l'expulsion des Tarquins et de la suppression de la dignité royale. C'étoit, dit-on, pour en retracer le souvenir que ce jour-là le roi des sacrifices sacrifioit en public et s'enfuyoit aussitôt. Mais cette cérémonie placée à la fin du période ne pouvoit-elle pas signifier primitivement la dissolution de la société et la fin de toute législation et de tout pouvoir?

Enfin la dernière fête de ce mois se nommoit *Equiries*, elle se célébroit par des courses de chevaux que l'on faisoit sur le champ de Mars. C'est ainsi que se terminoit l'ancienne année martiale des Romains.

VII. Les calendes de mars étoient bien plus solemnisées que les calendes de janvier. On renouvelloit alors les couronnes de laurier attachées toute l'année aux portes des Pontifes, des Flamens et du Roi des sacrifices. Le temple de Vesta étoit alors orné de feuillages. L'autel du feu sacré étoit aussi décoré de nouveaux lauriers; et comme on avoit éteint ce feu dans les purifications funèbres de janvier, on le rallumoit ce jour-là. Il paroît que cette cérémonie se faisoit avec un secret mystérieux, puisqu'Ovide dit:

Adde quod arcanâ fieri novus ignis in æde
Dicitur.

Lib. 3. Fast. vers 145.

Ce feu sacré passoit chez les Romains pour une

Digitized by Google

partie des choses sacrées qu'Enée avoit apportées; aussi l'appelloit-on *feu troyen*. Il étoit gardé dans le sanctuaire de Vesta avec le *palladium* et d'autres divinités troyennes que le public ne connoissoit pas. Ce feu étoit regardé comme le gage de la durée de l'état. On célébroit le même jour la fête des *Anciles* ou boucliers sacrés, en mémoire d'un bouclier d'airain, qui, du tems de Numa, étoit tombé du ciel, à la conservation duquel le sort de Rome étoit attaché. Numa fit faire onze boucliers semblables, de peur que le véritable ne fût volé; les Saliens ou prêtres de Mars en étoient les gardiens; ils couroient ce jour-là en formant des danses guerrières et en chantant des hymnes à leur dieu. Ces courses des Saliens duroient pendant tout le commencement du mois et finissoient le 14e. jour; alors on recommençoit à faire des courses de chevaux en l'honneur de Mars, comme aux Equiries. Peut-être qu'en examinant les détails de ces fêtes nous y trouverons encore l'esprit d'attente d'un dieu exterminateur sous les traits de Mars.

Nous observerons au sujet des boucliers *Anciles*, que dans les traditions des orientaux il est question d'un bouclier fameux qui rendoit invincible; une longue suite de Rois, antérieurs à Adam, s'étoient transmis ce bouclier merveilleux de père en fils; il fut remis à Adam, de qui il passa à Noë et ensuite aux rois de Perse (1). Cette rêverie des Orientaux est d'autant plus remarquable, que Salomon, fils de David, fit faire 200 boucliers d'un or très-pur qui ne servoient que lorsque ce prince alloit adorer dans le temple, et que l'on remettoit ensuite dans le dépôt (2).

(1) D'Herbelot, bibliothèque orient. aux mots *Gian* et *Soliman ben Daoud*.

(2) Les Rois, livre 3, chapitre 10, vs. 16 et chap. 1, vs. 28.

Digitized by Google

Numa, ce roi pacifique des Romains, successeur d'un roi exterminateur et guerrier, ne seroit peut-être que le Salomon de Rome, si l'on examinoit les détails de son histoire comparée à celle du monarque juif.

Les calendes de mars voyoient aussi renouveller les saturnales sous le nom de *Matronalia*. Ce jour les dames romaines régaloient leurs esclaves et les servoient à table, de même que leurs maris avoient fait au solstice d'hiver; elles invoquoient aussi Junon Lucine qui présidoit aux accouchemens, parce que, disoit-on, c'étoit le jour de la naissance de Romulus et de Rémus (1).

VIII. Tous les usages que nous venons de parcourir, soit au premier de mars, soit pendant les jours saliens, ne sont au fond que des usages funèbres et préparatoires au renouvellement de l'année; aussi allons-nous voir qu'au jour de la pleine lune, c'est-à-dire le 15 mars, les Romains faisoient la véritable fête du renouvellement de leur année; *Anna Perenna* étoit la déesse du jour; tout le peuple sortoit de Rome et se répandoit dans les prairies situées le long des bords du Tibre, et passoit la journée à se divertir sur l'herbe et sous des ramées que l'on formoit avec des branches; on buvoit largement en demandant à la déesse une année favorable suivie de beaucoup d'autres; les convives se faisoient réciproquement les mêmes souhaits; on se livroit au plaisir et même à la licence; les filles oublioient leur modestie en ce jour; en un mot cette fête ressembloit à notre *carnaval* et à nos jours gras où le peuple se croit souvent autorisé à la débauche, à l'intempérance et à la licence dans les propos.

(1) Ovid. Fast. lib. 3. Macrob. Saturnal. lib. 1, cap. 12.

Digitized by Google

Le nom de la déesse *Anna Perenna* signifie visiblement *l'année sans fin* que l'on se souhaitoit dans cette fête ; ainsi cette déesse n'est autre chose qu'un souhait personnifié. Malgré la simplicité de cette explication, les anciens ont eu recours à des fables, ils ont fait une légende de cette prétendue déesse. L'imagination des hommes semble toujours répugner à ce qui est simple et vrai, il lui faut du merveilleux. Nous ne devons pourtant point négliger ces fables, parce qu'il y en a peu qui soient sorties du fond du sujet ; malgré le penchant que l'homme a pour les fables, il en a beaucoup moins fait qu'il n'en a orné de toutes faites, sans en prévoir les conséquences : peut-être a-t-on voulu dans l'origine ôter le ridicule des fables primitives qui, ainsi que les monstres, n'ont été dans leurs principes que des productions du hasard. On disoit que cette *Anna Perenna* étoit la sœur de Didon qui s'étoit retirée en Italie pour vivre auprès d'Enée, mais que persécutée par la jalouse Lavinie, elle s'étoit noyée en voulant se soustraire à sa fureur ; le peuple s'étant mis en devoir de la chercher, on lui apprit que les dieux l'avoient changée en nymphe. Cette histoire doit nous rappeller celle du mandarin chinois dont la fille fut pareillement noyée, et qui donna lieu à la fête des lanternes ; elle semble nous prouver l'existence d'une mythologie universelle qui ne varie que dans ses expressions, et qui part d'une source commune qui doit nécessairement remonter à la plus haute antiquité.

S'il est permis de hazarder mes conjectures, je dirai que je crois entrevoir dans ces fables, non une fille noyée, mais la terre submergée, et ensuite sauvée des eaux. C'est à l'usage de représenter les anciennes révolutions de la terre par des personnes allégoriques, que j'attribue

Digitized by Google

j'attribue ces anecdotes communes à l'histoire de presque tous les premiers personnages de l'antiquité mythologique; la plûpart d'entr'eux ont été condamnés, dès leur naissance, à périr dans les eaux; ils y ont été exposés, et ont été miraculeusement sauvés pour jouer ensuite un grand rôle, et enfin ils sont disparus. L'histoire de la nature et de la terre ayant, pour ainsi dire, pris un corps par ces représentations, est devenue une espèce de formule générale qui, chez tous les peuples, a servi à composer les légendes de leurs héros. C'est la connoissance de cette formule et des élémens qui la composent, qui doit nous expliquer cette monotonie qu'on apperçoit dans les anecdotes fabuleuses de tous les peuples du monde; tous les dieux, les grands personnages, les héros et les législateurs se ressemblent par tant de côtés, que jusqu'ici l'on a soupçonné que quelque personnage réel et historique en avoit été le premier modèle; mais j'ai lieu de croire et même d'être convaincu que le premier modèle de toutes les fables a été l'histoire de la nature représentée sous des noms allégoriques, que l'ignorance et les tems ont personnifié par toute la terre.

On a encore prétendu que cette *Anna Perenna* étoit une vieille femme ou une vieille déesse, qui, dans une intrigue amoureuse, avoit supplanté Minerve, s'étoit mise en sa place, avoit surpris les embrassemens de Mars. Peut-être que cette vieille n'étoit dans l'origine que l'allégorie de l'année ancienne; peut-être encore que la fête d'*Anna Perenna* avoit été anciennement celle de Minerve, qui par là s'est trouvée supplantée; ce qui confirme cette conjecture, c'est que quatre jours après on célébroit les fêtes de Minerve dont nous parlerons tout-à-l'heure. Cette *Anna Perenna* pouvoit encore être une *Thémis*, une *Io* ou

Digitized by Google

Isis, ou la lune qui renouvelle les mois dont l'année est composée.

Le 17 de mars, on célébroit les *Libérales*; c'étoit le jour où l'on donnoit la robe virile aux jeunes gens. La fête de Bacchus étoit unie à cette cérémonie; on honoroit ce dieu comme l'instituteur de la religion, comme le législateur des nations et comme l'inventeur des arts; on l'invoquoit aussi comme l'auteur de la fécondité, et l'on promenoit alors l'indolent *Phallus* autour des champs et dans les villes; lorsqu'il étoit dans la place publique, la dame la plus recommendable alloit le couronner (1).

IX. Les *Quinquatries*, ou les fêtes de Minerve, commençoient le 19, et duroient pendant cinq jours. Le premier, qui étoit celui de la naissance de la déesse, ne devoit être souillé par aucun combat, il n'étoit pas permis d'y répandre du sang; il n'en étoit point de même des autres jours qui se passoient en réjouissances, en spectacles et en combats de gladiateurs. C'étoit particulièrement la fête des jeunes hommes et des jeunes filles. Enfin le dernier jour, on purifioit le peuple au son des trompettes, on faisoit un grand sacrifice à la déesse, et on la prioit que son égide protégeât toujours les généraux de Rome (2).

Pour connoître l'esprit de cette solemnité chez les Romains, il faut la considérer un peu plus en détail chez les Grecs qui la célébroient sous le nom de *Panathénées*. Les Athéniens attribuoient l'origine de cette fête, les uns à Erichtonius, d'autres à Thésée; cette incertitude est la preuve de son antiquité; c'étoit une fête particulière aux Athéniens, à tous les peuples

(1) S. August. de Civitate Dei, lib. 7, cap. 21.
(2) Ovid. Fast. lib. 3, vers 809 et 848.

Digitized by Google

de l'Attique et à leurs colonies, qui la célébroient en commun depuis que Thésée avoit rassemblé les anciens habitans de cette contrée pour les faire demeurer en cité; en sorte que tous ces peuples se faisoient un point de religion de s'y trouver et d'y assister vêtus de blanc.

On distinguoit les *grandes* et les *petites* Panathénées; les petites se célébroient tous les ans au mois *Thargélion*, et les grandes se célébroient tous les cinq ans, c'est-à-dire, après quatre années révolues; elles commençoient d'abord par des courses de gens à pied qui tenoient chacun un flambeau à la main; celui qui arrivoit au but sans éteindre son flambeau étoit couronné; ensuite venoient des courses à cheval. La première nuit étoit une veillée solemnelle dans laquelle on couroit avec des torches; le second jour étoit destiné à des combats d'athletes sur les bords de la rivière d'Ilissus. Le troisième jour, les musiciens se faisoient entendre pour faire preuve de leurs talens. Dans tous ces jeux, celui qui l'emportoit sur les autres étoit couronné d'olivier, recevoit des prix, et régaloit ses confrères. Ces exercices étoient suivis de danses pyrrhiques, c'est-à-dire, guerrières, que la jeunesse faisoit toute armée. Les Romains adoptèrent tous ces exercices, mais ils y joignirent leurs barbares combats de gladiateurs, ce dernier peuple ne rendoit aucune raison de ces exercices et de ces combats; mais à Athènes on disoit que la danse Pyrrhique se faisoit en mémoire de celle que Minerve avoit dansé après avoir vaincu les Titans; d'où l'on voit qu'elle se faisoit en mémoire des anciennes révolutions de la nature exprimées, comme on a dit ailleurs, par la guerre des Titans contre les dieux. On retrouve le même esprit dans une

Digitized by Google

procession religieuse et guerrière que l'on faisoit dans ces jours, depuis la citadelle d'Athènes jusqu'au temple de Cérès Eleusine; tous ceux qui assistoient à cette procession tenoient des branches d'olivier à la main, et des vierges choisies portoient dans des corbeilles les choses saintes destinées aux mystères. Les étrangers établis à Athènes y assistoient avec un hoyau ou quelqu'autre instrument propre à travailler la terre: leurs femmes portoient des vases propres à puiser de l'eau. On portoit ce jour-là en triomphe le voile de Minerve, sur lequel, comme on a déjà dit ailleurs, étoit brodée toute l'histoire de la guerre des géans foudroyés par les Dieux. Les Athéniens y portoient encore les portraits de leurs grands hommes, ce qui étoit le plus grand des honneurs : en cela les Grecs sembloient avoir le même esprit que les anciens Scandinaves qui, persuadés qu'à la fin des tems leurs dieux auroient encore de cruelles guerres à soutenir, vouloient exciter au courage, afin de former des coopérateurs vaillans aux dieux pour le tems de leurs combats futurs contre les ennemis formidables de la nature. Cependant le véritable esprit de ces combats s'étoit obscurci, il étoit devenu un mystère pour le peuple, et la législation avoit donné plus d'ordre et de régularité à des cérémonies tumultueuses dans l'origine, et faites pour représenter le désordre primitif de la nature.

Je ne dois pas négliger de remarquer ici que dans la grande procession des Panathénées on traînoit sur la terre, par le jeu de quelques machines, un vaisseau auquel le voile de Minerve étoit attaché; ce vaisseau paroît avoir été l'emblême du tems, d'autant plus qu'on voit toujours un vaisseau sur les médailles

Digitized by Google

de Saturne et de Janus. Le vaisseau est un emblême presque toujours joint aux êtres cycliques, tels qu'Isis, Osiris, le Soleil, &c. (1).

Cet amas confus de fêtes solaires des Romains que nous venons d'examiner, vient de ce qu'ayant eu deux années, l'une martiale et l'autre januale, ils conservèrent non-seulement les fêtes et les usages, sans en connoître les motifs, mais aussi, en célébrant des fêtes appartenantes à l'année solsticale, ils ont conservé celles de l'année martiale, et toutes ces fêtes cycliques occupoient chez eux quatre mois de l'année, tandis qu'elles n'auroient dû occuper qu'un seul jour, puis que toutes n'avoient qu'un objet commun. Mais les Romains n'étoient pas les seuls plongés dans ce cahos, tous les autres peuples anciens s'y trouvoient pareillement, et les modernes n'ont rien à leur reprocher là-dessus.

(1) On voit des médailles sur lesquelles Isis et Osiris sont représentés avec sept pilotes, emblêmes des sept jours de la semaine. Les navires dédiés à Isis, comme la déesse tutélaire de la navigation; les Sueves l'adoroient sous la forme d'un navire. Les Egyptiens célébroient une fête du *vaisseau d'Isis*, que les Romains adoptèrent sous le nom de *navigium Isidis*. Les Manichéens honoroient le soleil et la lune sous la forme de deux navires. Joignons à ces remarques que la ville de Paris est appellée *Loukhotochia*, Lucotocia; dans la langue Hébraïque, *Lukhotaïm* signifie des bateaux faits de planches. *Lucothoë* étoit une déesse de la mer. Isis étoit la déesse tutélaire des anciens Parisiens; les armes de la ville de Paris ont encore un vaisseau, son nom actuel vient visiblement de *Para Isis*. Clovis, fondateur de l'église qui porte aujourd'hui, le nom de Ste-Génevieve, lui donna une portion des biens des prêtres d'Isis ou du territoire situé entre Paris et le village d'Issi, qui comprend aujourd'hui Vanvres, Grenelle et Vaugirard; le reste fut donné par Childebert à l'abbaye qui porte aujourd'hui le nom de S. Germain-des-Prez. On voyoit encore, en l'an 1514, la figure de la déesse Isis dans l'Eglise de cette abbaye; mais le cardinal Briçonnet la brisa, par ce que le peuple lui rendoit encore des hommages. Ainsi les chanoines de Sainte Genevieve et les Bénédictins jouissent des dépouilles de cette déesse Epyptienne. Voyez du Breuil, *antiquités de Paris*.

Digitized by Google

Pour dernière observation sur les Romains, nous dirons qu'ils ne prenoient point les augures ni à la fin du jour, ni à la fin du mois; les pontifes et les personnes instruites des anciens usages, estimoient qu'on ne les devoit point prendre non plus à la fin de l'année, parce que tous les déclins et les fins des périodes étoient regardés comme funestes. Le déclin de l'année commençoit après le mois d'août, c'est-à-dire, après la moitié de l'année. Ces idées n'étoient point particulières aux Romains; suivant Plutarque, les Phrygiens jeûnoient l'hiver, dans l'idée que les dieux dormoient pendant cette saison. Le même auteur dit ailleurs que pendant les neuf premiers mois de l'année on chantoit à Apollon des hymnes appellés *Pœan*, mais dans les trois derniers mois on chantoit le dithyrambe; les premières de ces poésies étoient sages, mesurées et raisonnables; les dernières étoient variées, fougueuses et bizarres, à cause du déclin des choses que l'auteur appelle l'*embrâsement* et le *renouvellement du monde*. Voilà, ajoute-t-il, pourquoi le culte de Bacchus ne parle que de renaissances et de résurrection, énigmes qui représentent les mutations de la nature (1).

X. Les hommes des premiers tems, sans calculs et sans observations, n'ont jamais pu néanmoins se méprendre sur la succession des années et des saisons. Quoiqu'ils ne connussent pas avec précision la durée véritable de l'année, ils ne pouvoient se tromper lorsqu'ils disoient qu'un tel homme avoit vu trente hivers, ou que l'on avoit vu trente moissons depuis un tel événement. Ce n'est que depuis qu'il y a eu des observateurs et des calculateurs, et cela n'est pas étonnant;

(1) Plutar. quæst. rom. parag. 28.

Digitized by Google

l'art d'observer et de calculer ayant été long-tems dans l'enfance, ce n'est que par le travail d'un grand nombre de siècles qu'on est parvenu à connoître la grandeur véritable de l'année, et le rapport des périodes solaires avec les périodes lunaires. Ces derniers ont été les premiers connus, parce qu'ils sont bien plus fréquens, et que l'on peut faire 12 observations sur la lune, lorsqu'on n'en peut faire qu'une seule sur le soleil. C'est pourquoi chez tous les anciens peuples les actes publics étoient réglés par le cours de la lune; il a donc fallu bien du tems pour apprécier le cours du soleil, et ce n'est que lorsqu'on a cru être arrivé à un certain dégré de précision, que l'on a pu combiner ensemble le cours des deux astres, et donner des formules pour diriger la multitude, et pour régler les opérations de la société. Ces formules que l'on appelle *cycles*, ont été d'un grand secours aux nations; chacun, sans être astronome, a pu décider d'années en années les époques précises des phases solaires, lunaires, et des saisons. Ce sont cependant ces formules qui ont plongé dans le désordre, et qui ont infiniment retardé les progrès de l'art. Les thêmes qui ont été donnés pour les siècles à venir, ont fait négliger les observations chez la plupart des peuples; on a suivi aveuglément des formules que l'on croyoit justes, et que l'évènement a démontré fausses. Les actes civils et religieux indiqués pour la saison de l'été ou de l'automne se sont insensiblement trouvés dans l'hiver ou dans le printems; les erreurs sont devenues si grossières, et la négligence des observations si grande, qu'après avoir fait diverses tentatives pour y remédier, il a fallu retourner aux observations, rechercher les formules, les corriger; et comme dans le fait il n'y a pas de formule ni de cycle parfait, il est

Digitized by Google

arrivé que toutes les corrections n'ont fait qu'ajouter de nouvelles erreurs aux anciennes, ou que leur en substituer d'autres; peut-être se trompa-t-on moins grossièrement, mais on fut toujours inexact.

De plus, toutes les fois qu'il a été question de ces réformes pour lesquelles il ne falloit que des astronomes, les prêtres sont toujours intervenus, et ils les ont gêné par des règles et des usages de caprice, en leur fixant des points mal pris. Dès les premiers tems l'astronomie avoit fait partie de la science sacerdotale; nous en avons donné la raison. Une autre cause d'erreur, c'est que les premiers peuples, ayant tous réglé leurs fêtes par les lunes, ont voulu continuer de le faire, même tandis qu'ils se servoient de l'année solaire: cette fantaisie a exigé de la part des astronomes des calçuls infinis, et des formules recherchées, peine que l'on auroit bien pu leur épargner. Un peuple éclairé ne doit régler ses actes que sur une seule année, et mettre de la simplicité dans son astronomie civile, quoi que la nature n'en ait point mis dans la science, et quoique son harmonie se démente quelquefois.

XI. Du tems de Jules César, 45 ans avant Jesus-Christ, les formules dont les Romains se servoient depuis plusieurs siècles étoient si imparfaites, que l'équinoxe du printems se trouva indiqué vers le solstice d'hiver; tous les actes civils et religieux étoient rétrogradés de trois mois; la moisson arrivoit en mai. Ce Romain devenu souverain pontife, fit abandonner les anciennes formules, et voulut qu'on adoptât pour l'avenir le cycle de Méton; il régla que le premier jour de sa première année *julienne* arriveroit au jour de la nouvelle lune d'après le solstice d'hiver, qui tomba pour l'ordinaire au huitième jour d'après ledit sols-

Digitized by Google

tice. Ainsi ce solstice fut alors fixé au 24 de décembre et l'equinoxe vernal au 24 de mars. César fit cet arrangement pour concilier l'ordre ordinaire des fêtes, et pour ne point déranger les usages; mais puisque ces usages étoient eux-mêmes mal placés, c'étoient eux que le législateur auroit dû transposer; il étoit tout simple en plaçant le premier jour de l'année solaire au premier de janvier, de placer le premier de janvier au jour même du soltice; on seroit par-là rentré dans l'esprit de la dénomination de ce mois, qui annonce que le soleil r'ouvre alors sa carrière. Le premier jour d'avril, (qui signifie de même ouvrir (1), parce que dans son origine il avoit été l'ouverture de l'année vernale) auroit pareillement ouvert le printems dans un jour vrai et astronomique, et César auroit véritablement rétabli l'ordre de l'année et du mois tel qu'il avoit dû se trouver dans le XIe siècle avant notre ère, sous le règne des rois latins, (c'est-à-dire depuis l'an 975 avant Jésus-Christ) où l'équinoxe arrivoit le premier avril, et le solstice le premier de janvier. Ainsi en supprimant les anciennes erreurs, César agit encore sur de faux principes; il ne saisit point l'esprit de l'antiquité, et ne donna qu'une année mal raisonnée, en prescrivant une nouvelle formule, au lieu d'ordonner des observations, il prépara de nouvelles erreurs pour l'avenir. En effet on ne fut pas plutôt dans le second siècle de notre ère, que l'erreur de la nouvelle formule devint sensible; et dans le siècle du concile de Nicée tenu en 325, l'équinoxe fixé par la formule au 24 de

(2) En phénicien, *Ha-prâal* ou *Ha-priel* signifie Dieu qui ouvre, le Dieu portier. La racine est *paar* et *pier* ouvrir, d'où sont venus l'*apeiro* des Grecs, et l'*aperio* des Latins. La construction du mot *Aprilis* est plus orientale que latine.

Digitized by Google

mars arrivoit réellement le 21 ; il fallut donc encore réformer : Constantin et les pères du concile y firent travailler, mais ils n'eurent point encore pour objet de ramener l'équinoxe à son jour vrai, c'est-à-dire au premier d'avril, ni même de le ramener au point où il étoit sous Jules César ; on laissa l'équinoxe au jour où le cours naturel du soleil combiné avec les méprises du calendrier Julien l'avoient amené, l'on raisonna d'après de nouveaux préjugés ou de nouvelles opinions.

Il s'agissoit alors surtout de régler le tems de la célébration de la pâque ; c'étoit une fête empruntée des Juifs qui la célébroient à la pleine lune du mois de nisan et un samedi, jour de sabbat, qui tomboit toujours vers la fin de mars, ou dans les premiers jours d'avril ; mais en voulant, comme les Hébreux, se régler sur la pleine lune, on ne vouloit pas célébrer le même jour qu'eux, on vouloit que ce fût un dimanche qui est une fête mobile dans le mois lunaire, et on vouloit en même tems la déterminer par l'équinoxe, à l'égard duquel les jours de la lune sont toujours mobiles. Il fallut pour concilier toutes ces difficultés où l'on se jettoit de plein gré, imaginer des formules qui furent elles-mêmes très-embrouillées, et l'on épuisa l'industrie pour faire une formule qui, quand elle auroit été très-juste, auroit toujours eu le défaut de n'être utile que par la bisarrerie qui vouloit concilier l'année solaire avec l'année lunaire, ce qui est exactement impossible, et avec les préjugés ou les opinions, ce qui est ridicule.

Malgré le plus grand travail, on ne remédia nullement à la précession des équinoxes qui, d'âges en âges, s'écarta de plus en plus, du 21 de mars où l'équinoxe étoit du tems de cette seconde réforme du calen-

Digitized by Google

drier Julien; les siècles de barbarie et d'ignorance intervinrent, et l'on ne fut plus en état de remédier à rien : on ne l'entreprit enfin que lors qu'au seizième siècle l'équinoxe rétrogradé jusqu'au 11 de mars, fit appercevoir que si l'on n'y mettoit ordre, la pâque se célébreroit en hiver, puis en automne, &c. Ce fut le pape Grégoire XIII. qui entreprit la réforme du calendrier en 1582, mais il n'y porta pas plus de connoissance que les réformateurs précédens; au lieu de ramener l'équinoxe au premier avril, comme il l'avoit été dans le onzième siècle avant notre ère, ou au 24 de mars, comme avoit fait Jules César, ou de porter la pâque, qui est la fête de l'ouverture du printems, aux premiers jours d'avril comme les Juifs, il se fit un glorieux préjugé de ramener les choses au même état où elles étoient lors du concile de Nicée, c'est-à-dire au 21 de mars, et il corrigea seulement l'ancienne formule pour l'y maintenir à perpétuité, c'est-à-dire pour éterniser l'abus, aussi la pâque n'en fut pas moins une fête mobile qui continua de porter dans la plupart des fêtes annuelles qui en dépendent, toutes les variations déraisonnées qui deshonorent notre calendrier. Il est encore celui d'un peuple barbare. C'est une suite de l'ignorance de la ritologie qui est si peu connue, au moins depuis 4000 ans, que l'on ne se doute point qu'il y ait eu une science de cette espèce fondée sur des principes simples, naturels et raisonnés. Ce qui a sans doute beaucoup servi à plonger dans l'ignorance, ce sont toutes les différentes formules qu'on a dû imaginer dès les premiers tems pour maintenir les fêtes dans l'ordre établi; d'une part l'imperfection de ces formules, et l'espèce d'esprit machinal qu'elles ont donné, ont fait perdre de vue le premier état des choses, et oublier totalement les an-

Digitized by Google

ciens principes sur lesquels ces formules avoient été établies. Dans les dernières réformations, on auroit dû s'en tenir aux vœux de plusieurs astronomes qui vouloient qu'à l'avenir on ne se servît plus d'aucun cycle, et qu'on se réglât uniquement sur les observations astronomiques: ce projet étoit le plus sensé, il auroit épargné toutes les erreurs dans lesquelles on peut encore tomber; il eût détruit cet esprit méchanique qui dirige nos fêtes; et peu à peu il eût fait retrouver les vrais principes de leur position; mais il eût fallu pour cela que les astronomes eussent été, ainsi qu'il convenoit, les seuls juges de cette matière, et non des prêtres qui ne suivent que leurs préventions; en effet ce ne sont point les fêtes qui doivent régler le cours des astres, mais ce sont les astres qui doivent régler le cours des fêtes.

Gelal-eddin, roi tartare, réforma l'époque de Yazdigerd, roi de Perse, à cause du vice des intercallations qu'on étoit obligé d'y employer. Il institua l'époque *Gelaléenne*, dans laquelle le commencement de l'année est constamment le jour de l'équinoxe du printems. On le suit en Perse depuis l'an 1078 de notre ère chrétienne. On ne peut nier que cette réforme ne vaille beaucoup mieux que celle qu'a introduite notre calendrier Grégorien.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet ; des fêtes solaires chez les autres peuples anciens et modernes.

I. JE craindrois de trop m'appesantir sur cette partie de mon ouvrage, si je faisois sur les fêtes grecques le même examen qui vient d'être fait sur les fêtes solaires des Romains ; d'ailleurs chez les Grecs les détails seroient immenses et plus difficiles à traiter. L'ordre astronomique avoit été plus interverti chez eux que chez les Romains ; leur année a été sujette à une infinité de variations et de désordres, ensorte que dans la multitude des solemnités et des fêtes qu'on leur connoît, il est impossible de dire laquelle étoit pour eux celle du renouvellement de l'année ; il y a toute apparence qu'ils n'en avoient pas pour une seule : ils ont eu le commencement de leur année tantôt vers le solstice d'hiver, tantôt vers le solstice d'été. D'ailleurs la Grèce, originairement composée de plusieurs petites nations dont chacune avoit des usages particuliers, avoit, ainsi que Rome une multitude de fêtes solaires, qui n'étoient, selon toute apparence, que des doubles emplois les unes des autres, et qui devoient être aussi mal placées qu'ailleurs. Dans leur calendrier, je remarque que les Athéniens, dans leur premier mois où ils célébroient les grandes Panathénées, célébroient encore leurs *Chronies*. Dans le troisième ils célébroient les grands mystères d'Eleusis ; dans le cinquième ils célébroient les *Pyanepsies*, les *Thesmophories*, les *Apaturies* ; dans le huitième ils célébroient les *Anis-*

Digitized by Google

cheries, les anciennes bacchanales, la mémoire de Deucalion, la fête des morts et les petites Eleusines; enfin dans le onzième ils célebroient les *Thargelies* et les petites Panathénées. Ainsi dans tous ces mois l'on retrouve des caractères qui indiquent les usages de la fin et du renouvellement du période annuel. Je quitte donc ce chaos dont nous avons su tirer en différens endroits quelques traits de lumières, et je passe chez les Hébreux.

II. Les Hébreux ont eu deux années; l'une ecclésiastique, qui commençoit au mois de *nisan* ou de mars, dont Pâque étoit la grande solemnité; nous en avons déjà suffisamment parlé. L'année civile commençoit au mois *thisri*, septième mois de l'année ecclésiastique, qui répond à septembre et octobre, et dans son principe à l'équinoxe d'automne, comme la première répondoit à l'équinoxe du printems. Le mois thisri étoit chargé de plusieurs fêtes célèbres. Le premier étoit consacré à la fête des trompettes; le dix étoit le jour des expiations, et le quinze étoit la fête des tabernacles.

La fête des trompettes ou du premier jour de l'année civile étoit fort recommandée aux Juifs par leur loi, mais on ne voit point que cette loi en ait donné le motif; on pourroit considérer cette fête comme étant tout à la fois une fête de déclin et de renouvellement de période. C'étoit une fête de déclin par rapport à l'année ecclésiastique, par ce que le mois thisri étoit le septième de cette année; c'étoit une fête de renouvellement, par ce que ce mois étoit le premier de l'année civile. Il sembleroit que ce seroit sous le premier aspect qu'on devroit la considérer, car l'écriture ne dit point: Vous célébrerez le premier jour du premier mois de de l'année civile; mais elle dit: *Au premier*

Digitized by Google

jour du septième mois vous célébrerez par le son des des trompettes un sabbat de commémoration, il sera saint (1). Ailleurs le premier jour du septième mois est appellé une *assemblée sainte; vous ne ferez en ce jour aucun travail, par ce que c'est le jour du grand bruit des trompettes* (2). Mais de quel évènement cette fête étoit-elle la commémoration? C'est ce que l'on ignore; cependant, à en juger par les sacrifices qu'on faisoit ce jour-là, les motifs de cette fête devoient être très-importans, puisque ces sacrifices étoient presque doublés. Seroit-ce pour la raison que les eaux du déluge laissèrent la terre à sec ce jour-là? C'est ce qu'il ne nous convient pas de hazarder, puisque l'écriture se tait là-dessus. Il faut encore moins imaginer que ce grand bruit de trompettes ait eu quelques motifs apocalyptiques, puisque ces sortes de motifs sont ceux que l'on doit le moins soupçonner dans la législation mosaïque. On voit bien, dans Ezéchiel qui nous a peint les horreurs des derniers tems sous des couleurs guerrières, que ce Prophête s'écrie: *La fin vient, elle vient cette fin sur les quatre coins du monde. Sonnez de la trompette, et que tous se préparent au combat* (3). On voit encore dans les expressions de ce prophête qu'il fait allusions aux usages des jubilés qui commençoient toujours le premier jour de l'année civile. Mais ce seroit encore trop hazarder de conclure de-là que la fin des tems et le jugement dernier ayent été les objets de

(1) Lévitique, chap. XXIII, vs. 24, nombres XXIX, vs. 1. Dans le texte, *thernah* signifie par un grand bruit. Ce mot peut encore signifier de grands pleurs comme une grande joie; souvent il désigne tout simplement une assemblée religieuse. Pluche croit que c'est de-là que vient le mot triomphe.

(2) Genèse VIII, vs. 15.

(3) Ezéchiel, chap. 7.

Digitized by Google

l'institution de cette bruyante solemnité ; il vaut mieux penser que le prophète se conformoit en cet endroit aux idées communes de ses compatriotes qui regardoient et qui regardent encore réellement cette fête comme une instruction sur la fin des tems et sur le renouvellement futur. En examinant cette solemnité sous ce point de vue, ce sera donc le motif que les Hébreux ont donné à cette fête que nous examinerons, car pour ceux de leur législateur il faut avouer qu'on les ignore.

III. Les Juifs ont sur le premier jour de leur année civile diverses traditions qui indiquent que tantôt ils ont regardé ce jour comme un jour de renouvellement et de joie. Ils prétendent que c'est ce jour-là qu'Abraham fut sur le point de sacrifier son fils Isaac, et que Josué est mort; que ce jour-là quatre femmes âgées et stériles sont devenues fécondes, peut-être veulent-ils désigner par là *Sara*, *Rebecca*, *Rachel* et *Anne*, mère de Samuel. Ils prétendent que c'est ce jour-là qu'Abraham, Isaac et Jacob sont venus au monde; enfin que c'est à pareil jour que le monde fut créé. Cette tradition est fondée chez eux sur ce que dans le texte original de la bible le premier mot de la Genèse *Beresith*, au commencement, étant anagrammé par art cabalistique, donne *a Bethirsi*, ce qui signifie le premier de Thirsi ou du mois de septembre (1). Malgré la futilité de cette observation, cette tradition est presque devenue un dogme religieux, et tous les Juifs comptent de ce mois les années de la création du monde et des cycles jubilaires et sabbatiques. D'après cette opinion, ce jour devroit être pour eux une fête d'allégresse; cependant on n'y remarque pas de joie extraordinaire, on y bénit

(1) J. Leusden Philolog. hebra. p. 172. Basnage, liv. 6, chap. 16, parag. 9. et chap. 29, parag. 2 et seq.

Dieu

Digitized by Google

Dieu d'avoir été conservé iusqu'à ce jour; on le prie de se souvenir de son alliance; on se souhaite réciproquement la bonne année; on sert sur les tables du miel et d'autres douceurs, pour donner un bon augure à l'année; mais tout le reste est triste et funèbre : une des lectures que la tradition a consacrée dans la synagogue est celle de l'histoire de la stérilité et de la tristesse d'Anne mère de Samuel, et du cantique qu'elle fit alors. Tous les Juifs sont persuadés que ce jour-là Dieu exerce son jugement sur tous les hommes, ce qui doit le rendre un jour de pénitence, et c'est leur opinion que la trompette n'a pour objet que d'avertir les hommes de se tenir prêts et d'éloigner le diable qui pourroit les accuser au tribunal de Dieu. Dans cette idée en plusieurs endroits un mois d'avance on sonne la trompette soir et matin; en sorte que tout le dernier mois de l'année civile est un tems de pénitence, de purification et de prières, qu'ils prolongent jusqu'au dix du premier mois qu'ils appellent *jour des pardons* : ce qui fait une préparation de quarante jours (1). Il est vrai que cet usage n'est point général, mais chez tous les Juifs la préparation accompagnée de jeunes, de macérations et d'aumônes dure un mois et sept jours. Si au jour de l'an on voit des Juifs vêtus de blanc, d'autres sont enveloppés dans leurs draps mortuaires; ainsi la tristesse et la joie se trouvent confondues; cependant c'est le lugubre qui domine. La trompette est pour eux un instrument terrible : on la sonne lorsqu'on les excommunie, dans les tems de calamités; elle sonnera, disent-ils, lorsque le Messie paroîtra. Tous ces usages et ces opinions sont si peu

(1) Léon de Modène, livre 3, chapitre 5. Basnage, liv. 5, chap. 12, parag. 7.

Digitized by Google

conformes à l'esprit de la législation Mosaïque, qu'il est aisé de voir qu'ils tiennent à cette législation primitive dont nous trouvons à chaque instant les débris chez tous les peuples du monde. La trompette est partout le signal de la terreur et l'annonce de la destruction de l'univers.

IV. L'écriture est aussi réservée sur la fête des expiations; néanmoins le motif en est un peu plus apparent, puisque cette fête avoit pour objet d'expier le peuple d'Israël à la fin de chaque année. Mais pourquoi cette solemnité étoit-elle placée au 10 du premier mois de l'année, et non avant le premier jour du mois comme elle devroit l'être naturellement? c'est qu'il y a tout lieu de croire que quoique la fête des trompettes fut regardée comme le premier jour de l'an, cependant la fête des tabernacles qui se célébroit le 15, étoit considérée comme la véritable fête du renouvellement; en effet d'après cette façon de l'envisager tout devient régulier dans les motifs religieux de cette fête; la fête des trompettes et celle des expiations ne sont plus alors que des fêtes préparatoires: voilà pourquoi elles étoient funèbres, et voilà pourquoi ce n'étoit que le 15 du mois que la joie paroissoit. La disposition des fêtes romaines pour le renouvellement de l'année martiale, étoit la même. Depuis le 1 février jusqu'au 15 de mars tout étoit préparatoire, comme chez les Juifs, depuis le premier jour d'Elul jusqu'au 15 de Thisri pour l'année automnale. On peut même remarquer comme un usage presque général, que les nations ont mieux aimé placer les solemnités cycliques de renouvellemens aux pleines lunes qu'aux nouvelles, quoique l'on datât de la nouvelle, nous en chercherons ailleurs les raisons.

La loi de Moyse ordonnoit aux Juifs d'affliger leurs

Digitized by Google

ames le 10 du premier mois à commencer dès le 9 au soleil couchant. *Tout homme*, dit cette loi, *qui ne sera point affligé ce jour-là périra du milieu d'Israël* (1). Ce jour étoit appellé *saint et propitiatoire*, c'est-à-dire consacré aux expiations; on le nommoit encore le *sabbat du repos*, sans qu'on puisse deviner l'origine de cette dénomination particulière, puisque tous les sabbats étoient des jours de repos. L'usage le plus solemnel de ce jour étoit, comme on l'a dit ailleurs, l'entrée du grand prêtre dans le sanctuaire redoutable, c'est alors que Dieu se manifestoit dans le saint des saints, et de peur que son éclat ne fît mourir le pontife, il falloit que ce lieu fût obscurci par une épaisse fumée d'encens. Cette effrayante cérémonie étoit précédée de sacrifices que le grand prêtre offroit d'abord pour lui-meme, pour sa famille et pour le peuple d'Israël: et faisant une confession publique de ses fautes et de celles du peuple, il les expioit par diverses cérémonies; et après avoir tiré au sort pour deux boucs, l'un étoit sacrifié à Dieu, et l'autre chargé des iniquités de la nation étoit traîné au désert et précipité (2).

Voilà tout ce que l'écriture ordonne et dit sur la fête des expiations, elle s'étend beaucoup plus sur ses rites que sur ses motifs. Le surplus ne nous est connu que par les traditions judaïques et par les usages que les Juifs ont conservés ou ajoutés. Ils parlent de l'entrée du grand prêtre dans le saint des saints comme d'une cérémonie qui remplissoit tout Israël et le pon-

(1) Lévit. chap. 16, vs. 2, 13, 29 et chap. 23; vs. 29, nomb. ch. 29, vs. 7.

(2) Ce dernier bouc s'appelloit *Agaset*, le bouc lâché; nous l'appellons *bouc émissaire*. Il est bon de se rappeller ici que le dieu Faune ou Pan, honoré et craint par les Romains qui redoutoient son passage, étoit représenté avec les pieds d'un bouc.

Digitized by Google

tife lui-même de terreur ; toutes les cérémonies de ce jour étoient capitales, et la moindre négligence attiroit les plus grandes calamités sur la nation. Dans cette idée le grand prêtre se préparoit, dit-on, sept jours d'avance en répétant les paroles qu'il avoit à dire, et en se purifiant perpétuellement ; la veille on lui faisoit une députation pour le prier qu'il ne changeât rien aux rites ordonnés ; et les députés le quittoient ensuite en pleurant sur le danger qu'il alloit courir. On empêchoit aussi qu'il ne mangeât trop dans ce jour préparatoire de peur qu'il ne s'endormît la nuit, car il falloit qu'il veillât exactement ; pour cet effet de jeunes prêtres ne le quittoient point de toute la nuit, ils jouoient de quelque instrument, ils le poussoient ou le faisoient marcher pour le tenir éveillé jusqu'à l'heure du sacrifice. Cependant l'autel étoit préparé dès l'heure de minuit ce jour-là, au lieu que tout autre jour il ne l'étoit qu'à l'aurore. Dès qu'une sentinelle appercevoit que le ciel étoit illuminé jusqu'à Hébron, elle en donnoit le signal, alors on conduisoit le grand prêtre au lavoir où il faisoit ses dernières purifications ; puis il s'acquittoit des différens sacrifices ordonnés pour l'expiation de ses péchés et de ceux du peuple ; il entroit ensuite dans le sanctuaire rempli de fumée d'encens ; il aspergeoit sept fois l'occident avec le sang d'une victime ; il prioit pour Israël, il demandoit une année favorable, il prononçoit à voix basse le nom de *Géhovah*, et pendant ce tems on faisoit un grand bruit pour que le peuple ne l'entendît point ; mais toutes ses prières étoient courtes ; il restoit peu dans ce lieu terrible, parce que le peuple inquiet en eût été effrayé pour lui. Tout ce jour on observoit un jeune rigoureux ; mais après la cérémonie le grand prêtre faisoit un grand repas en réjouissance du danger dont il ve-

Digitized by Google

noit d'échapper. La fête expirée, tout le peuple dans la persuasion que ses péchés étoient remis se livroit à la joie (1).

Les Juifs ne pratiquent plus aujourd'hui toutes ces grandes cérémonies qui annonçoient bien les idées funèbres qui en avoient été la source primitive; la fête des expiations est pour eux une suite de celle des trompettes; les jeûnes et les pénitences de cette dernière se prolongent jusqu'à celle dont on vient de parler qu'ils regardent comme le jour où le jugement de Dieu doit être prononcé. En certains lieux on se prépare dès la veille en se frappant trois fois la tête avec un coq en vie, en disant: *qu'il soit immolé pour moi* (2). Partout les Juifs vont visiter les tombeaux en ce jour et y faire des prières; ils se lavent et se purifient, ils se flagellent et se confessent; les ennemis se reconcilient, les voleurs restituent lorsqu'ils ont quelque crainte de Dieu. Le soir on s'habille de blanc ou de draps mortuaires, et l'on va à la synagogue où le plus grand nombre passe la nuit à veiller et à prier.

Les synagogues sont illuminées, chacun y tient sa lumière à la main. Le jour de la fête se passe encore en prières, en humiliations et en jeûnes; et lorsque le cor sonne, le jeûne finit, tout change de face, chacun se félicite et s'embrasse, et l'on bénit le créateur de

(1) Basnage, livre VI, chap. 16, Maïmonid. *jom ha Appur.* chap. 1 et 2. Lévitique, chap. XVI, vs. 13. Léon de Modène, livre III, chapitre 6.

(2) Les anciens Perses et les Guébres modernes révèrent le coq, parce qu'il avertit du retour du soleil. Hyde, chap. I, p. 23. Le coq étoit honoré chez les Romains. Ovide en donne la raison, *quod tepidum vigili provocat ore diem.* Fast. lib. I. Le coq étoit un des emblèmes de Janus, et il l'est encore de S. Pierre. Dans l'Edda, il est dit que le coq avertira les dieux de l'approche des géans. Voyez Edda, fable XX, dans la note

Digitized by Google

la lune. D'où l'on voit que ce jour porte tous les caractères d'une fête cyclique: aussi est-ce de ce jour-là que commencent les années jubilaires et sabbatiques.

V. En parlant des hydrophories j'ai déjà décrit la fête des tabernacles; il ne me reste que peu de chose à ajouter. Cette fête commençoit le 15 du mois et durcit pendant sept jours. Indépendamment des ramées sous lesquelles les juifs étoient obligés de se tenir, ils avoient toujours à la main des branches d'arbres avec leur fruit. La nuit qui suivoit le premier jour étoit une veillée solemnelle; on veilloit encore les autres nuits, mais dans la vue de se réjouir; ce qui a fait que Plutarque a comparé cette fête aux bacchanales. Il paroît que cet auteur regarde cette fête comme une suite de celle des expiations et comme un tems de jeûne et de tristesse, suivi de licence et de dissolution (1). On a accusé Plutarque d'avoir calomnié les Juifs. Cette accusation seroit fondée si les Juifs n'avoient souvent violé ou outré leurs loix, et s'ils n'y eussent jamais joint des usages étrangers; on veut toujours juger les Juifs d'après leur législation, la pratique par la théorie, c'est le moyen de toujours juger mal. Plutarque ne connoissoit point leur loi, mais il pouvoit connoître leurs pratiques; d'ailleurs on ne peut lui faire un crime d'avoir comparé aux bacchanales une fête qui tomboit dans la saison des vendanges, et il a dû juger que cette fête étoit la plus solemnelle des Juifs par la quantité de victimes qu'on sacrifioit et par les divertissemens dont elle étoit accompagnée (2). La fête d'Ombes chez les Egyptiens étoit à la fois une bacchanale et une fête des tabernacles; les tables étoient dressées dans les

(1) Plutar. propos de table, liv. IV, parag. 6.
(2) Juvenal, satyre XV, vs. 41.

Digitized by Google

temples et dans les rues sous des feuillages où l'on demeuroit pendant sept jours et sept nuits à chanter, à danser et à se battre. Les juifs, indépendamment des usages prescrits par leur loi, en ont ajoute d'autres; c'est ce que nous avons déjà prouvé en parlant de l'effusion des eaux de Siloë, usage commémoratif du déluge, qui n'étoit point d'institution mosaïque, et qui étoit déplacé aux fêtes des tabernacles, puisque cette cérémonie expiatoire eût mieux convenu au jour des expiations. Nous ne répèterons point ici ce qui a été dit du cri d'Hosanna qui nous prouve que la fête des tabernacles étoit devenu un mélange confus de réjouissances et de tristesse, par l'oubli où on étoit tombé de l'esprit primitif qui avoit présidé à l'institution de toutes les fêtes, et qui, malgré le soin des législateurs, perçoit toujours quelque part. La partie lugubre de la fête avoit pour objet les malheurs passés et futurs du monde; la partie gaie telle que les ramées et les berceaux de verdure indiquoit le renouvellement de la nature; les festins, comme dans les saturnales, représentoient le genre de vie des ancêtres et le règne du dieu futur attendu par toutes les nations.

La pentecôte qui arrivoit à la moitié de mai ne peut être regardée que comme une fête cyclique, elle venoit sept fois sept jours après la pâque.

Les Juifs avoient encore au 25 de Kaslen une fête de verdure, semblable à celle des tabernacles; elle duroit huit jours, nous avons dit ailleurs qu'elle se nommoit aussi la *fête de la dédicace*, parce qu'on la célèbroit en mémoire du rétablissement du temple par Judas Macchabée, et du feu sacré rallumé. La saison de cette fête qui étoit vers le solstice d'hyver, et par conséquent vers le renouvellement de l'année naturelle, pourroit en faire soupçonner les vrais mo-

Digitized by Google

tifs qui paroissoient plutôt astronomiques qu'historiques.

Au mois de mai, appellé par les Grecs *Sciophorion*, on célèbroit une fête appellée *scirophorie* ou fête des pavillons, parce qu'à Athènes on portoit solemnellement des tentes ou pavillons sur les statues des dieux. On dit que cette fête avoit assez de rapport à celle des tabernacles chez les Juifs (1). Sparte avoit une fête des tentes dite *Episcenie*. Nous avons parlé ailleurs de la fête de Delphes que l'on célèbroit tous les neuf ans en mémoire de la victoire d'Apollon sur Python, dans laquelle on élevoit un berceau de verdure que l'on détruisoit ensuite. La grande fête de *Pyanepsie* célèbrée chez les Grecs à la fin d'octobre en l'honneur d'Apollon, étoit aussi une fête de verdure, ainsi que les *Thargelies* célèbrées six mois après en l'honneur du même dieu au mois d'avril. Je ne répète point ici ce qui a été déjà dit des boccages que les Romains élevoient sur les bords du Tybre en l'honneur d'*Anna Perenna*. Je dirai seulement que ces verdures et ces berceaux ont été originairement un usage cyclique et un sujet de réjouissances. C'est de-là qu'est venu l'usage de planter le mai et de donner des fleurs et des bouquets aux anniversaires des naissances.

Je ne ferai plus qu'une réflexion sur la fête des tabernacles des Juifs; elle étoit précédée de six semaines de préparation de même que celle *d'Anna Perenna* à Rome; il paroît de-là que les usages de l'année paschale des chrétiens et du tems de carême qui précède cette fête sont un mélange des usages de ces deux anciens peuples, car les Juifs ne se préparoient point pour leur pâque comme pour la fête des tabernacles:

(1) Diction. mythologique.

Digitized by Google

VI. Jettons maintenant la vue sur les fêtes solaires de quelques anciens peuples, et commençons par les Egyptiens. En Egypte, en Syrie et Phrygie, nous voyons que le déclin des saisons se célèbroit par des usages lugubres et que le retour du soleil donnoit lieu à des réjouissances. Les Osiris, les Adonis, les Atys que l'on pleuroit n'étoient que le soleil placé dans la moitié inférieure des douze signes du zodiaque, et c'étoit ce soleil renaissant, ressuscité, rentré dans les signes supérieurs et se rapprochant de l'hémisphère septentrional, qui faisoit qu'on se livroit à la joie; en Egypte, en Phénicie, en Phrygie, les fêtes de réjouissances étoient pour le printems, et les fêtes de tristesse pour l'hyver (1).

Voici l'ordre des mois chez les Egyptiens, *Tybi* répondoit à Janvier, *Melchir* à Février, *Phamenoth* à Mars, *Pharmuthi* à Avril, *Pachon* à Mai, *Payni* à Juin, *Epiphi* à Juillet, *Missori* à Août, *Thot* à Septembre, *Paophi* à Octobre, *Athyr* à Novembre, et *Choiac* à décembre.

Le 28 de *Paophi*, qui répond au 19 d'octobre, on célèbroit en Egypte la fête des *bâtons du soleil*, parce qu'il commence à perdre sa force après l'équinoxe d'automne. Le 17 d'*Athyr*, qui répond au 13 de novembre, on célèbroit une fête qui duroit quatre jours, à l'occasion des vents étésiens qui étoient cessés et du Nil qui s'étoit retiré; on disoit alors qu'Osiris disparoissoit. Les prêtres passoient ce tems à pleurer; toutes leurs cérémonies étoient tristes et lugubres, ils exposoient alors le bœuf Apis, couvert d'un tapis noir, à la dévotion du peuple; on donnoit encore pour motif de ces usages que le jour étoit alors plus court que la

(1) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 21.

Digitized by Google

nuit, que les arbres perdoient leurs feuilles et que la terre étoit nue et dépouillée. La nuit du 19 au 20 tout le monde alloit en cérémonie à la mer, pour y puiser avec un vase d'or de l'eau que l'on répandoit dans le cercueil d'Osiris, après quoi il s'élevoit un cri subit que ce dieu étoit retrouvé. Au jour du solstice d'hyver, on célèbroit la fête des couches d'Isis et de la naissance d'*Harpocrate*; on offroit des féves à ces deux divinités (1). Le lendemain de l'équinoxe du printems on célèbroit la fête d'Isis relevée de ses couches. A la nouvelle lune de *Phamenoth* ou de Mars on célèbroit l'entrée d'Osiris dans la lune, c'est-à-dire on se réjouissoit des signes de féeondité que la terre commençoit à donner.

Chez les anciens Perses le nouvel an s'appelloit le grand *Neuruz* que l'on place à l'équinoxe du printems; cette fête duroit six jours que l'on passoit en réjouissances. Le roi recevoit alors les présens et les hommages de tous les ordres de l'état; il distribuoit des graces et faisoit ouvrir les prisons. Le monarque entr'autres cérémonies disoit: *Voici le nouveau jour du nouveau mois de la nouvelle année d'un nouveau tems; il faut que tout se renouvelle;* ensuite il bénissoit les grands, et distribuoit les présens qu'il avoit reçus. Cette fête étoit celle d'*Orosmane* ou du bon principe. Le 17 du premier mois les mages commençoient à réciter leur *Zemzemma* ou liturgie devant le feu sacré. Le petit *Neurus* se célèbroit à l'équinoxe d'automne, il duroit aussi 6 jours: c'étoit la fête de Mithras; elle commençoit au 16 de *Mehir*, qui est le nom de l'ange qui présidera au jugement dernier (2).

(1) Plutar. in Iside et Osiride.

(2) Hyde de relig. Persarum, cap. XIX. Mémoires de l'académie

Digitized by Google

Quoique chez les Persans modernes, ainsi que chez les Arabes et les Turcs, l'année soit lunaire depuis Mahomet, les Persans ne laissent pas de célébrer un nouvel an solaire, placé au tems où le soleil entre dans le bélier, premier des signes du zodiaque; c'est un usage que le mahométisme n'a jamais pu déraciner.

L'année des Bramines Indiens commence à la nouvelle lune d'avril, mais le jour du nouvel an est la fête du soleil, il est placé au 9 de janvier. Dans le royaume de Calicut, au mois de décembre les Bramines donnent une absolution générale au peuple. A la Chine on célèbre par des visites les dix derniers jours du dernier mois de l'année et les vingt premiers du nouvel an: c'est un tems de vacance, toute affaire cesse, et les tribunaux sont fermés. On commence l'année à la nouvelle lune, la plus proche du quinzième dégré du verseau, ce qui répond au commencement de février, c'est alors que le printems arrive pour les Chinois; aussi le signe du verseau s'appelle dans leur langue *résurrection du printems*. C'est au nouvel an que l'empereur fait un sacrifice solemnel au souverain du ciel. Le premier jour de l'année est sérieux pour les Chinois, ils ne reçoivent personne chez eux de peur qu'on emporte leur bonheur, mais le lendemain est remarquable par le bruit que l'on y fait, l'air retentit du son des cloches, des trompettes et de l'artillerie. C'est le 15e. jour après celui du nouvel an qu'on célèbre la fameuse fête des lanternes, c'est-à-dire à la première lune (1).

---

des inscriptions, tome XVI, p. 123. Biblioth. orient. d'Herbelot, aux mots *Ormoz* et *Giamschid*.

(1) Du Halde, hist. de la Chine, tome 3, p. 942. Hist. génér. des voyages tome 4, p. 162, 194, tome 5, p. 524.

Digitized by Google

Au Japon l'année se renouvelle entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printems; elle commence à la nouvelle lune qui suit le 5 de février; ainsi ce jour varie comme celui de pâque parmi nous. Le premier jour de l'an est la fête la plus solemnelle des Japonois: on s'y fait des visites, des présens et des complimens; cette solemnité dure pendant trois jours (1).

A Siam on célèbre les quinze premiers jours de l'année; pendant les trois premiers les tribunaux sont fermés, et l'on ne se donne pas même la peine de mener paître les bestiaux. Les Siamois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche de l'équinoxe du printems; les trois derniers jours de l'année on tire des coups de canon dans le palais du roi pour en faire sortir le diable, afin qu'il n'empêche point l'année de commencer heureusement (2).

Au Tonquin le nouvel an commence à la nouvelle lune la plus proche de la fin de janvier. Il est solemnisé pendant douze jours, dont le premier, comme à la Chine, est consacré à la tristesse et à la retraite, les autres sont destinés à la joie, aux visites et aux plaisirs. Les affaires cessent, les débiteurs sont à l'abri des poursuites, et les malfaiteurs eux-mêmes sont impunis (3).

Chez les Gaulois c'étoit au mois de décembre qu'ils appelloient *sacré*, que les Druides alloient avec beaucoup de solemnité cueillir le guy de chêne; le prince des Druides vêtu en blanc, le détachoit avec une serpe d'or, les autres Druides le recevoient avec respect à

(1) Kempfer, livre III, chap. 5.

(2) Hist. des peuples modernes, tome 5, p. 295. Mém. de l'acad. des sciences, tome 7, p. 769.

(3) Tavernier, voyages, tome V.

Digitized by Google

cause des vertus merveilleuses et divines qu'on lui attribuoit. Au jour de l'an on le distribuoit au peuple en étrennes comme une chose sacrée en criant *à Guy lan neuf*, pour annoncer la nouvelle année. Au solstice d'hiver toutes les nations Celtiques célèbroient le retour du soleil. Pline dit que les Druides cueilloient le guy au sixième jour de la lune de décembre (1).

VII. Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches; les usages de tous les peuples du monde expliqués les uns par les autres, ramènent constamment les fêtes solaires à l'esprit primitif; chaque déclin d'année devoit rappeller aux hommes que le monde avoit été autrefois détruit et boulversé, qu'il devoit encore être détruit de nouveau, que cette fin seroit peut-être la même que celle du période qui alloit se terminer, et qu'il falloit s'y préparer en appaisant la divinité. Ce plan étoit conforme aux idées religieuses des hommes échappés aux malheurs de la terre; mais l'abus qu'on en fit tant en bien qu'en mal l'avoit enseveli chez tous les peuples sous un amas monstrueux de fables et de chimères; malgré les précautions des législateurs, malgré le secret des mystères cet esprit conservé par les usages se décéla toujours. C'est ainsi que les religions modernes ont réveillé et pour ainsi dire ressuscité cet esprit primitif proscrit par la police des anciens; elles ont parlé à découvert du sort de l'univers qu'on avoit pris tant de soin de cacher aux nations. Le christianisme en particulier nous en offre un exemple dans les leçons utiles qu'il nous donne annuellement en nous présentant le tableau de la fin des tems à la fin de chaque

(1) Mém. de l'acad. des inscrip. tome XIX, p. 487. Pline, livre XVI, chap. 44. Diction. mythol. au mot *Guy*. Diction. de langue bretonne *Egbinat*.

Digitized by Google

année; l'avent est un tems de tristesse qui nous prépare à un tems de joie, en mémoire de la naissance du Sauveur. Les instructions sages que l'église donne en ce tems et qui accompagnent la perspective funèbre de la fin du monde, rendent ces peintures de l'avenir moins dangereuses à nos sociétés modernes qu'elles ne l'étoient pour les nations anciennes. Cependant il faut avouer qu'il est encore un grand nombre d'esprits, ou trop foibles, ou trop exaltés, pour qui ces tableaux devroient être voilés. Ils inspirent à quelques cerveaux plus d'idées noires et misantropiques que d'idées religieuses, et leur fanatisme les rend souvent nuisibles à eux-mêmes et aux autres; c'est de-là que sont venus les égaremens si communs dans plusieurs siècles de l'église et inconnus des anciens. L'homme est tellement fait pour suivre sa religion et pour l'aimer qu'il plie son humeur et son caractère à tout ce qu'elle ordonne; il sera gai avec une religion triste; il lui subordonne son bonheur et s'en rapporte à elle sur ce qui l'intéresse le plus. La religion est faite pour rendre les hommes heureux, elle le peut; c'est à ses ministres à sentir qu'ils sont responsables envers Dieu non-seulement du bonheur futur, mais encore du bonheur présent des peuples dont ils ont la confiance. Ils doivent songer que si les anciens ont été trompés sur le bonheur présent, il seroit aussi vicieux de tromper les modernes sur leur état actuel et sur leur état futur. Chacun de ces deux états doit avoir ses justes bornes; ce seroit un crime contre le genre humain que de troubler et inquiéter sans cause le bonheur dont il doit jouir sur la terre.

VIII. Avant de terminer ce chapitre il faut encore dire quelque chose des fêtes des saisons. Les nations ont toutes célébré la fin et le renouvellement de l'année; mais l'année, ainsi que le jour et le mois, a des pha-

Digitized by Google

ses. Le période annuel se divise naturellement en quatre autres périodes que l'on nomme saisons ; voilà l'origine des fêtes des saisons. Chaque différente position de la terre à l'égard du soleil a donné lieu à une instruction sur les vicissitudes de la nature ; d'ailleurs on a regardé le printems comme la naissance et l'enfance de l'année, l'été comme sa jeunesse, l'automne comme son âge mûr, l'hiver enfin comme sa vieillesse. Le printems et l'été ont été regardés comme le jour de l'année, l'automne et l'hiver comme la nuit ; c'est relativement à cette dernière façon d'envisager les choses que tant de nations guidées par un esprit funèbre, ont commencé leur année ainsi que leur jour au déclin du soleil, c'est-à-dire vers l'équinoxe d'automne.

Comme c'est avec les progrès des saisons que s'avançoient les fruits de l'agriculture, chaque commencement de saison devenoit pour les hommes un motif de prier et de louer la divinité selon la position des climats, et les offrandes suivirent la saison. Au printems on offroit les prémices, en été on offroit des gerbes, en automne des fruits : en hiver on prioit pour le succès des semences et l'on demandoit le retour du soleil. Chez des hommes inquiets et troublés par la terreur, comme nous avons vu partout les anciens habitans de la terre, ces usages étoient accompagnés d'idées lugubres et de craintes. Plutarque nous dit qu'en Egypte à chaque renouvellement de saison on pleuroit sur les fruits de la terre. » On ensevelit Osiris, dit-il, quand on » couvre la semence ; quand elle germe, Osiris ressuscite » (1). Ce langage, ainsi que les exemples que nous avons rapportés ailleurs, prouve que les fêtes d'agriculture et des saisons rappelloient des idées funè-

(1) Plutar in. Isid. et Osirid.

Digitized by Google

bres. La plupart de ces fêtes avoient des motifs tristes que l'on expliquoit par les fables et les allégories d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Cérès, de Proserpine, &c. Les opérations de la nature exprimées dans un langage figuré, étoient la source de ces fables; le déclin d'une saison faisoit célébrer la mort d'Adonis, et le lendemain on célébroit son retour à la vie; c'est dans le même esprit qu'on célébroit la naissance de quelque dieu et l'enfantement de quelque déesse comme Isis et Latone, &c.

Les anciens ont eu une multitude de fêtes sorties de l'usage de solemniser la fin et le retour des saisons; elles se sont multipliées chez eux sous différentes formes et sous différens noms, par les variations arrivées dans leurs années, et surtout par l'oubli où ils sont tombés des motifs primitifs; mais je laisserai à d'autres le soin de parcourir ce champ si vaste et d'examiner ces fêtes en détail. Il suffit de rappeller ici que toutes ces solemnités avoient un ton lugubre dans quelqu'une de leurs parties; c'étoit, suivant Varron, en mémoire de ce que la terre avoit été frappée de stérilité que l'on invoquoit dans ces fêtes Isis, Cybèle ou Cérès (1). Horace nous montre que le sacrifice qu'on faisoit à la terre, à Sylvain et aux Génies après la moisson, étoit fait pour rappeller la briéveté de la vie (2). Chez les Siciliens les fêtes d'agriculture et des saisons avoient pour objet de représenter la vie simple et primitive des anciens habitans de la terre. Enfin chez un peuple moderne que l'antiquité de ses usages doit faire placer au rang des anciens, l'empereur de la Chine sacrifie au tems vrai des deux solstices et des deux équi-

(1) Apud August. de Civitate Dei, lib. 7, cap. 20.
(2) Memorem brevis ævi, Horatii Epist. lib. 2, vs. 144.

noxes;

Digitized by Google

noxes ; ces fêtes sont précédées dans tout l'empire de trois jours de jeûne pendant lesquels on ne mange ni viande, ni poisson ; les tribunaux sont fermés, et toutes les affaires sont suspendues (1).

IX. C'est de ces anciens usages et de cet esprit lugubre qui les a fait naître, que procèdent chez les chrétiens grecs et éthiopiens les quatre carêmes qu'ils observent rigoureusement chaque année. Il est vrai que ces longs jeûnes ne sont plus placés aux tems astronomiques, mais comme ils ont pour objet de se préparer aux quatre grandes solemnités annuelles, cela doit suffire pour nous faire découvrir leur origine.

Nos *quatre-tems* que quelques-uns regardent comme un usage nouveau et particulier à l'église romaine, ne sont qu'un usage renouvellé. Ces jours de jeûne, dans l'esprit de leur institution, devroient tomber exactement aux veilles des solstices et des équinoxes. Autrefois l'église fixoit les quatre-tems à la première semaine de mars, à la seconde de juin, à la troisième de septembre et à la quatrième de décembre (2). Cette distribution est remarquable par la singularité du système; il semble qu'il eût été plus naturel de suivre le système astronomique : nous nous sommes plus approchés de la nature par les quatre-tems d'automne et d'hiver, qui sont actuellement fixés près de l'équinoxe et près du solstice : mais nous nous en écartons pour les quatre-tems du printems et de l'été ; car au lieu de les célébrer en mars et juin d'une manière invariable, ces jeûnes sont mobiles, et souvent placés vers le milieu de février et de mai. Je ne devine point quelle peut

(1) Du Halde, hist. de la Chine, tome 3, p. 7. Hist. génér. des voyages tome 6, p. 84 et 322.

(2) Glossaire de Du Cange, au mot *Jejunium*.

Digitized by Google

être la cause de cette bizarrerie qui seroit très-facile à corriger. Les quatre-tems placés en mai ne sont qu'un double emploi du jeûne qui précède la fête cyclique de la S. Jean d'été; les quatre-tems placés en février devroient se perdre dans le carême, qui n'est lui-même qu'un des quatre-tems, plus long que les autres à la vérité, parce qu'il prépare au retour du printems et à celui de l'année paschale; ainsi les quatre-tems ne sont que des carêmes; aussi les Ethiopiens et les Grecs en font quatre. Notre carême est précédé d'un tems que l'on nomme *carnaval*; c'est une solemnité célébrée à la manière dont les payens célébroient leurs bacchanales, et qui, comme elles, a eu dans son origine des motifs tristes et lugubres, comme nous l'avons fait voir en beaucoup d'endroits, et qui peu-à-peu s'est changée en licence et en dissolution. Quoique le peuple n'ait jamais entendu parler ni d'Osiris, ni de Bacchus, ni d'Adonis, il ne laisse pas encore de faire les funérailles du *mardi-gras*.

CHAPITRE III.

Des fêtes lunaires ou du mois, ou des fêtes qui dépendent du cours de la lune. Des Néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, du sabbat, &c.

I. Chez presque tous les anciens peuples le cours de la lune a d'abord servi à regler l'ordre des fêtes, et dans ce sens toutes les fêtes de l'année étoient lunaires. J'appelle ici *fêtes lunaires* les quatre solemnités du mois primitivement indiquées par les phases de la lune. L'année primitive a toujours été composée de douze mois, on avoit seulement soin d'en intercaler

Digitized by Google

un treizième, tantôt à la troisième, tantôt à la cinquième année, afin de maintenir l'ordre des mois et des fêtes dans les saisons auxquelles ils avoient rapport, et dont ils se seroient écartés sans cela, par ce moyen on faisoit toujours ensorte que l'année recommençât avec une nouvelle et une pleine lune ; il en étoit de même des saisons autant que la chose étoit praticable. L'année ecclésiastique et l'année civile des Hébreux étoient fixées par les nouvelles lunes ; cependant il falloit que l'une commençât avec le printems ; et l'autre avec l'automne. On voit de même dans Plutarque, les fêtes d'Osiris, d'Isis et d'Horus, quoique fêtes annuelles et solaires, déterminées par les apparitions, les conjonctions et les oppositions de la lune. Les Chinois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche du quinzième dégré du verseau ; dès les plus anciens tems c'étoit à la nouvelle lune la plus proche du solstice d'hiver (1). Les Japonois commencent leur année à la nouvelle lune qui précéde ou suit le 5 de février. Avant Mahomet les années et les mois des Arabes étoient solaires, et les mois tomboient toujours dans les mêmes saisons ; depuis ce législateur, leurs années et leurs mois sont devenus lunaires, et parcourent toutes les saisons. Ils supposent la fuite de Mahomet, ou ce qu'ils nomment l'*Hégire*, arrivée le premier du mois de Moharam, quoiqu'elle soit arrivée le premier du mois Rabi. L'année actuelle des Mahométans est de 354 jours.

Je ne parle point ici de tous les autres peuples. On voit que chez les anciens la lune est toujours entrée dans le plan de leur année solaire ; il leur étoit sans doute difficile de concilier les mouvemens de ces deux

(1) Mém. de l'acad. tome XVIII, page 183.

Digitized by Google

astres; aussi les peuples qui avoient des connoissances astronomiques étoient perpétuellement occupés à travailler pour maintenir l'ordre solaire des fêtes lunaires; et les peuples qui n'eurent que peu ou point d'astronomie, comme les Grecs et les Romains pendant un certain tems, tombèrent dans la confusion que nous avons fait remarquer, et leurs fêtes furent dans le plus grand désordre. C'est au peu d'expérience des Occidentaux anciens dans l'astronomie qu'il faut attribuer la non-observation de la semaine, non que ces peuples ne l'ayent eue originairement, mais parce que vraisemblablement s'étant long-tems servis de ce cycle incomplet sans précaution, et leurs fêtes s'étant par conséquent à la fin écartées, et du cours de la lune et du cours du soleil, ils auront suppléé à ce défaut par quelques observations particulières et grossières, qui sans remédier à l'ancienne confusion, ne firent pas moins perdre de vue l'ancien usage. On peut remarquer que chez les anciens peuples astronomes qui ont conservé le mieux l'ordre de la semaine, cette semaine, conservée comme un ancien usage, n'entroit plus pour rien dans leurs calculs. Les Chinois chez qui l'on a trouvé une semaine dont les jours étoient, comme en Egypte, nommés d'après les sept planettes, n'en font presqu'aucun usage, mais il se servent du cycle de 15 et de 60 jours. Les Japonois qui observent la semaine régulièrement, et qui ne donnent à leur mois que 28 jours, sont de très-pauvres astronomes. Peut-être est-ce le respect que les Juifs ont eu pour la semaine qui a rendu ce peuple si ignorant en astronomie; l'imperfection de ce cycle répondoit à l'ignorance des sociétés naissantes, dépourvues de toutes connoissances et de toute observation.

Des auteurs ont prétendu que tous les anciens

Digitized by Google

peuples ont fait un usage régulier de la semaine; on a fait de gros ouvrages pour le prouver, cependant la chose est encore en problême; il y a lieu de croire que la plûpart des anciens s'étoient déjà fort écartés de cet antique usage, et que si depuis la captivité les Juifs en ont été rigides observateurs, il n'en avoit peut-être pas été de même ni sous la théocratie, ni sous les rois; leur penchant pour l'idolâtrie leur fit souvent et long-tems négliger leurs jubilés, leurs pâques et leurs sabbats. Il est certain que les Juifs ayant enfin été dispersés, et le christianisme né dans leur contrée s'étant répandu dans tout l'empire Romain, la semaine dut insensiblement passer en usage, et l'on commença à s'en servir publiquement l'an 150 de notre ère. On a lieu de croire que la semaine étoit beaucoup mieux observée en Orient, c'est-à-dire, chez les Chaldéens, les Assyriens, les Egyptiens, les Sabiens, les Arabes, les Indiens et les Perses; cependant on a des preuves pour et contre, ce qui indique que l'usage a varié avec les tems; aujourd'hui nos voyageurs ont trouvé la semaine connue et plus ou moins observée chez tous les peuples d'Asie où ils ont pénétré.

II. Nous ne considérons point ici les fêtes lunaires du mois sous l'aspect vulgaire, mais sous l'aspect primitif de la religion des premiers hommes, c'est-à-dire, comme des fêtes dans lesquelles à l'occasion du renouvellement de la lune, de ses déclins et de ses phases, on s'entretenoit toujours d'idées funèbres et apocalyptiques, suivies de réjouissances et de jeux. Ainsi il nous importera peu que ces fêtes soient ou non espacées de sept jours en sept jours; nous examinerons l'esprit de la fête sous tel quantième qu'elle se trouve, et par l'esprit des usages observés, nous jugerons de

Digitized by Google

combien ces fêtes s'écartoient, quant à leur position, du principe primitif que cet esprit lui-même nous fera découvrir.

Le mois lunaire a indiqué quatre fêtes dont la première a rapport à la nouvelle lune, la seconde à son premier quartier, la troisième à son plein, et la quatrième à son dernier quartier, ou à son déclin. Voilà l'esprit primitif qui avoit placé les fêtes de sept jours en sept jours, ordre dont on s'est plus ou moins écarté à proportion des connoissances que les hommes ont acquises en astronomie, ou du plus ou moins de respect qu'ils ont eu pour l'usage. Mais l'occasion de ces quatre fêtes étoit tellement réglée par les phases lunaires, qu'il y a des peuples qui, sans s'embarasser du cycle de sept jours, n'en célèbrent pas moins les phases lunaires aux jours où ces phases arrivent. Au Mexique, où l'année étoit composée de 18 mois de 20 jours chacun, chaque mois étoit divisé en quatre parties ou semaines de cinq jours, dont le premier étoit une fête réglée (1). Voilà un exemple qui nous montre comment on s'est écarté de l'esprit primitif, même en voulant le suivre. Les Siamois, au contraire, ont dans chaque mois quatre fêtes, aux quatre principales phases de la lune, celles de la nouvelle et de la pleine lune sont les plus solemnelles. Ce sont, en effet, les phases que la nature distingue d'une façon plus marquée des autres, qui ont toujours été les sujets de la plus grande solemnité chez les peuples anciens et modernes; la nouvelle lune a même obtenu le pas sur la pleine lune, et plusieurs n'ont fait aucune attention aux quartiers; ceux qui n'ont solemnisé que les deux phases principales, n'ont eu par mois que

(1) Hist. génér. des voyages, tome XII, p. 550.

Digitized by Google

deux fêtes espacées, tantôt de quatorze et tantôt de quinze jours. Ceux qui ont célébré les trois premières phases, et qui ont négligé la dernière, les ont ordinairement célébrées de sept en sept jours; mais la méthode a dû varier pour ceux qui, ayant observé de sept en sept jours les trois premières phases, ont aussi voulu observer la quatrième au bout de sept autres jours; en effet il devoit arriver de-là que la quatrième semaine devoit être tantôt de huit et tantôt de six jours, c'est-à-dire, d'une semaine intercallée d'un ou de deux jours pour atteindre la nouvelle lune suivante. Nous n'avons aucun vestige de ce dernier usage; mais il a été d'une nécessité si indispensable chez les peuples qui ont voulu se servir constamment de semaines de sept jours sans s'écarter des phases lunaires, que, malgré le silence de l'histoire, il faut croire qu'ils ont eu recours à ces intercalations hebdomadaires, soit tous les mois, soit au moins toutes les saisons. C'est sans doute la difficulté qu'il y avoit d'ajuster cette dernière semaine, qui a fait que la plûpart des nations ont négligé la fête du dernier quartier, et que la plûpart d'entr'elles n'ont eu aucune fête depuis la pleine lune jusqu'à la nouvelle. On peut remarquer dans nos calendriers que les trois premières phases de la lune sont presque toujours espacées de sept jours, et que la quatrième occupe toujours huit ou neuf jours. Selon Hyde, les anciens Perses ne faisoient point usage de la semaine; ainsi que les Grecs, ils divisoient leurs mois en trois espaces; cependant cet auteur remarque chez eux les vestiges d'un autre usage que voici: chaque jour du mois portoit chez les Perses le nom d'un ange; mais on remarque qu'à certains jours le nom des dieux étoit joint à celui de l'ange; ces jours étoient le 1.

Digitized by Google

le 8, le 15 et le 23. Hyde a raison de les appeller les *sabbats des Mages*; par où l'on voit que leur mois étoit composé de deux semaines et de sept jours et de deux autres de huit jours, et que le 1, le 8, le 15 et le 23 étoient les premiers jours de chacune de ces semaines; cette division étoit digne d'un peuple éclairé qui étudioit l'astronomie, et qui ne suivoit pas en aveugle les anciens usages, parce qu'il connoissoit le principe du cycle de sept jours, et il avoit trouvé le moyen d'empêcher que ce cycle n'anticipât sur les mois (1).

Une seconde raison s'est jointe à cette difficulté du calcul, c'est l'idée qu'il paroît qu'ont eue les peuples sur le tems du décours de la lune qu'ils ont regardé comme un tems funeste et malheureux. Cette idée tenoit au système général et à l'esprit du cyclisme apocalyptique qui avoit infecté les nations. Nous avons dit, en parlant du période journalier, qu'après l'heure de midi les Romains ne prenoient plus les augures; ils observoient la même chose par rapport au tems qui suit la pleine lune, qui est comme le midi de cet astre; après les Ides, ils ne prenoient plus les augures à cause du décours. La dernière semaine de chaque mois est encore réputée malheureuse à Madagascar. Les Tartares n'aiment à commencer leurs entreprises que le 1 et le 15 des lunes. Au Tonquin, on va saluer l'empereur le 1 et le 15 de la lune. Aristophane dit que le plus abominable des jours est celui de la vieille et de la nouvelle lune, ce qui doit s'entendre, non du jour de la nouvelle lune, qui de son tems étoit universellement reconnue pour une fête de joie, mais de la veille, qui est le dernier jour de

(1) Hyde de religione Persarum, cap. XIX.

Digitized by Google

la lune précédente. Les derniers jours de la lune sont encore des jours de crainte pour les Juifs; ils jeûnent un jour ou deux avant son retour (1). Les Natchez, peuple sauvage de la Louisiane, offrent régulièrement à la lune dans son déclin des mets délicats pour l'engager à revenir. Les Japonois qui célèbrent le 1 et le 15 de la lune, ne célèbrent point ses quartiers, mais ils célèbrent le 28; cependant Kempfer nous dit qu'on fait peu de cas de cette fête qui n'est solemnelle que pour les adorateurs d'Amida, que nous avons dit ailleurs être un emblême chronique du dieu de la fin des tems, et dont les sectateurs sont des fanatiques; mais nous allons voir d'une façon plus étendue les usages funèbres qui ont rapport au décours de la lune; nous examinerons la *Néoménie*, dont la solemnité, mêlée d'idées funèbres et gaies comme toutes les autres fêtes, nous présente des contrariétés qu'on n'a pu comprendre jusqu'ici, faute d'avoir connu l'esprit lugubre et apocalyptique qui a fait la base de toutes les institutions de la première antiquité.

III. La *Néoménie*, ou fête de la nouvelle lune, étoit d'un usage presque universel chez les peuples de l'Amérique. Suivant Coréal, les Moxes, vers la nouvelle lune, sortent de leurs villages dès le point du jour, et marchent en silence vers une colline voisine; lorsqu'ils y sont arrivés, ils jettent des cris affreux sous prétexte d'attendrir le cœur de leurs divinités; toute la journée se passe à jeûner, à crier lamentablement; mais aussi-tôt que la nuit commence, les assistans se livrent à la joie : les prêtres se coupent les cheveux, ce qui est pour eux un signe d'allégresse,

(1) Cérém. relig. tome 4 et 7. Basnage, livre 4, chap. 4, Histoire générale des voyages, tome 7 et 9.

Digitized by Google

et s'énivrent au son des instrumens; le peuple imite leur exemple, et passe la nuit à danser, à chanter et à boire; ces extravagances finissent souvent par des combats dans lesquels ces pauvres insensés se font des blessures cruelles, et vont jusqu'à se tuer (1). On voit par ce récit que cette fête a deux parties, l'une triste et inquiette, l'autre joyeuse et turbulente. Les Mexicains et les Péruviens célébroient aussi la Néoménie, et les Caraïbes faisoient ce jour-là un grand bruit et des hurlemens.

En Afrique, les habitans du Cap de Bonne-Espérance célèbrent par des fêtes le renouvellement et le plein de la lune; la cérémonie dure toute la nuit avec un grand fracas, et l'on y donne des signes de terreur et de joie. Les Nègres saluent la nouvelle lune dès qu'ils la voyent paroître, et demandent au ciel que leurs richesses puissent augmenter avec les quartiers de la lune; cependant ils cessent tout travail ce jour-là, et ne permettent point aux étrangers d'entrer chez eux, parce que c'est un jour de sang. Ceux d'Angoy, à la nouvelle lune, peignent leurs idoles en rouge, saluent la lune à genoux, et demandent que leur vie puisse se renouveller comme elle. Les Caffres se font ce jour-là une croix rouge sur le front, ce qui paroît être un signe d'expiation (2). Les femmes d'Angola tournent le dos à la lune, parce qu'elles la regardent comme la cause de leurs infirmités périodiques. Au Monomotapa, l'empereur armé court dans son palais comme s'il vouloit combattre, ensuite il régale les seigneurs de sa cour avec du bled d'Inde ou du mahis.

(1) Coréal, voyages, tome 2, p. 362.
(2) Histoire générale des voyages, tome 3, 4 et 5.

Digitized by Google

Si nous passons en Asie, nous y trouverons divers usages assez analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Les Mingreliens, quoique chrétiens, tirent l'épée lorsque la lune paroît, et mettent un genou en terre pour la saluer; cependant ils accusent cet astre de tous les maux qui leur arrivent: c'est d'après ces idées qu'ils restent tous les lundis sans rien faire; ils s'abstiennent même de puiser de l'eau qu'ils croyent infectée ce jour-là. Dans l'isle de Java, le peuple pousse des cris de joie à la nouvelle lune. A Bengale, elle est reçue par des battemens de mains, des acclamations et danses. Les Bramines Indiens aux nouvelles lunes font sortir des pagodes les statues de quelques-uns de leurs dieux; tantôt c'est *Vistnou* qui doit détruire le monde, tantôt c'est *Esvara* ou *Ishuren* que l'on croit être le même qu'Osiris. Au reste, aux Indes les nouvelles et les pleines lunes sont précédées d'un jeûne. A la Chine, les nouvelles et les pleines lunes sont consacrées à la mémoire des ancêtres devant les images desquels on allume des cierges; les Bonzes Chinois prient toute la nuit qui les précède. La nouvelle lune arrivée est célébrée par des illuminations et des feux, et quelques-uns courent en furieux avec des torches à la main. Au Japon, le premier jour du mois se passe en félicitations, en visites et en complimens; le peuple Japonois n'a retenu que la partie gaie de cette fête (1).

IV. Passons maintenant aux Romains. Horace dit: » Si toutes les fois que la lune se renouvelle vous » élevez au ciel vos mains suppliantes, si vous offrez » aux Lares de l'encens, des fruits et un porc, vos

(1) Cérém. relig. tome V. Kempfer, tome I, liv. 2, chap. 5. Lettres édifiantes, tome XV.

Digitized by Google

» moissons, vos vignes et vos troupeaux ne souffri-» ront aucun mal » (1). Dans le culte des Lares il est aisé de reconnoître celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres morts; il nous montre donc que la Néoménie Romaine étoit en partie funèbre; et comme aux Saturnales que nous avons fait voir être une fête lugubre et relative aux fins des périodes, on faisoit une commémoration des Lares, on est en droit de regarder ce culte comme apocalyptique. La Néoménie ne se célébroit à Rome qu'après avoir vu la lune qui ne peut être apperçue que deux jours après son véritable renouvellement; c'étoit le second pontife qui, ayant observé son renouvellement, l'annonçoit au roi des sacrifices, et après avoir fait ensemble le sacrifice de la Néoménie, ils appelloient le peuple au Capitole, et lui annonçoient les Nones suivans. La femme du roi pontife faisoit de son côté le sacrifice d'une truie ou d'une brebis à Junon, à qui toutes les calendes étoient consacrées. La Néoménie étoit aussi un jour d'assemblée pour le sénat, tous les sénateurs alors à la ville étoient obligés de s'y trouver sous peine de payer une amende. Le jour des calendes étoit réputé malheureux, puisqu'on ne se marioit pas ce jour-là; le lendemain étoit plus malheureux encore, d'où l'on voit que la Néoménie Romaine ne présentoit rien moins qu'un aspect riant (2).

Le nom de *Calendes* que les Romains ont donné au premier jour de leur mois, a donné lieu à des disputes; je crois que l'on peut s'en tenir à l'opinion de Macrobe, qui dit qu'originairement au lieu de

(1) Horat. Od. lib. 3, Od. 17.

(2) Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 15. Cicero Epist. ad Atticum, lib. IV, Epist. 12. Aul. Gell. lib. V, cap. 17.

Digitized by Google

Kalendæ, on disoit *Kaletæ*, qui dérive du mot Grec *Kaleô*, j'appelle; ce mot dérive lui-même du Phénicien *Kahal*, appeller, convoquer; c'est de ce dernier mot qu'est formé le nom de *Koheleth*, que porte un livre de la bible que nous appellons *Ecclésiaste*. Ainsi le mot *Calendes* ou *Kalendes* signifie jour d'assemblée ou de convocation.

Chez les Grecs la Néoménie étoit un jour sacré; il étoit consacré à tous les dieux, et sur-tout à Apollon comme l'auteur de la lumière. On faisoit des sacrifices dans la citadelle d'Athènes accompagnés de vœux pour la félicité publique pendant le cours du mois. Les enfans imploroient les dieux pour leurs pères; l'on plaçoit dans les carrefours des tables couvertes de pains pour les pauvres qui les emportoient, et l'on disoit qu'Hécate les avoit mangés. Depuis un tems immémorial la populace et sur-tout les femmes étoient dans l'habitude d'aller la nuit hurler dans les carrefours, d'appeller Hécate sept fois, et de chanter des chansons lugubres en mémoire des infortunes de Cérès et de Proserpine; pour connoître l'esprit de cet usage, voyons ce que c'étoit qu'*Hécate* (1).

Cette déesse comme toutes les divinités du Paganisme, n'avoit pas une généalogie bien décidée; tantôt elle étoit fille d'*Astérie* ou de la Nuit et du Tartare ou de Latone. Astérie est le même nom qu'*Escher* et que *Saturne*, et signifie, ainsi que *Latone*, celle qui est cachée. L'obscurité de ces filiations d'Hécate ne prévient point pour elle; et quelle que soit la signification de son nom, elle présente quelque chose de funèbre. On la représentoit ordinairement ainsi que le chien des enfers, avec trois têtes; dans ses mains elle tenoit un

(1) Meursius, Græcia feriata, lib. V. Aristoph. in Pluto. Pasoldi Hierologia. Decad. 7 et 9.

Digitized by Google

flambeau, un fouet, un glaive et un serpent, ce qui la rapproche encore des trois furies et des trois parques. Cependant le flambeau, le serpent et l'opinion où l'on étoit encore qu'Hécate étoit la lune, nous fait voir que ce monstre étoit un emblême cyclique de l'astre qui porte la lumière et qui mesure les tems, aussi disoit-on qu'Hécate présidoit à la naissance, à la vie et à la mort, au ciel, à la terre et aux enfers; j'ajouterois encore au passé, au présent et au futur. Hécate étoit donc une divinité cyclique et dès-lors une puissance terrible qui menaçoit les hommes de destruction; aussi les Platoniciens disoit que cette déesse ainsi que Pluton et le chien à trois têtes, ne représentoit que le mauvais principe, que les Perses nommoient *Arimane*. Au reste, suivant les idées du paganisme, c'étoit une divinité vengeresse, amie des Euménides, qui tenoit, selon Hésiode, le destin de la terre et de la mer entre ses mains. Elle étoit la souveraine des magiciens, des songes, des spectres, des phantômes et des terreurs; elle présidoit aux carrefours et aux portes par la même raison que Mercure, le conducteur des morts, présidoit aux chemins, et que tant d'autres divinités chroniques et cycliques présidoient aux entrées des villes et des maisons, le tout fondé sur ce que la vie n'est qu'un passage, idée très-conforme au génie primitif de l'antiquité. Le vulgaire ne connoissoit cette divinité que par sa fable, mais pour les gens d'un autre ordre Hécate avoit des mystères qu'on célébroit dans l'antre de Zérinthe; ces mystères avoient, selon les apparences, les mêmes objets que les autres, sur lesquels on gardoit pareillement un secret inviolable. Enfin dans le langage mythologique Hécate étoit la reine des morts et des enfers, la même qui sous le nom de *Proserpine* étoit fille de Cérès et femme de Pluton.

Digitized by Google

C'est en considérant Hécate sous tous ces différens points de vue que l'on peut démêler l'esprit des Néoménies chez les Grecs : on voit qu'elles devoient être essentiellement lugubres ; on y réunissoit la mémoire des morts ou des ancêtres, ainsi que l'indique le *souper d'Hécate*, qui n'a du être dans l'origine qu'une offrande funéraire que l'on faisoit sur les tombes des morts, auxquels le déclin de la lune faisoit songer comme à la fin de toutes choses. Cependant ce qui avoit rapport à la nouvelle lune ne devoit point être aussi funèbre; puisque le culte s'adressoit alors à tous les dieux, et sur-tout au père du jour ; cette partie de la fête devoit être consacrée à la joie ; mais chez les Payens l'ignorance des motifs faisoit confondre tous les usages des fêtes et en a fait un chaos qui est presque devenu impénétrable.

En Phénicie la Néoménie avoit été célébrée de la même manière que l'on vit ensuite en Grèce. On dressoit des tables sur les terrasses des maisons, aux portes, aux vestibules et aux carrefours ; il est vrai que ce n'étoit pas pour Hécate, mais en l'honneur d'*Astarté* (1), la triste épouse d'Adonis. Si les noms sont différens leur légende est également funèbre, et les cérémonies étoient lugubres et cruelles ; s'il en faut croire les commentateurs, c'étoit sur-tout à cette fête qu'en Phénicie on offroit des enfans à Moloch, soit en les jettant dans le feu, soit en les faisant passer pour les y purifier. En effet il y a lieu de croire que les Néoménies comme toutes les autres fêtes de renouvel-

(1) Le nom d'*Astarté* ressemble si fort à celui d'*Astérie*, mère d'*Hécate*, et à celui de *Saturne*, dont la racine est *Sathar*, cacher, que l'on doit regarder cette déesse comme une divinité chronique.

Digitized by Google

lement et de déclin, avoient les feux que nous avons vu allumer aux veillées funèbres; l'on se servoit de ces feux pour se purifier et se regénérer avec la nouvelle lune; c'étoit là le motif original de ces cérémonies devenues folles ou cruelles par oubli ou par l'abus des motifs. Le concile de Constantinople *in trullo*, *Canon 65*, censure les chrétiens qui, allumant des feux à la nouvelle lune devant leurs maisons, sautoient et passoient par-dessus. Les Juifs avoient eu cet usage qu'ils avoient emprunté des nations Payennes, et dont l'antiquité prouve assez l'universalité.

V. La Néoménie étoit une des plus grandes fêtes des Hébreux; on le voit par le sacrifice que leur loi les obligeoit de faire ce jour-là; il étoit le même que celui de la pâque, et par conséquent plus solemnel que celui des sabbats ordinaires. Le pseaume 80 présente la Néoménie comme une très-grande solemnité destinée à la joie, aux actions de grace en mémoire de la délivrance de l'Egypte et des maux éprouvés dans le désert, et de l'abondance que Dieu accorda a son peuple. La loi ordonne de sonner de la trompette aux premiers jours des mois, pour que Dieu se souvienne de son peuple; et tout ce que dit le roi prophête annonce la gaieté et ne présente aucuns des usages lugubres que nous avons vu pratiquer aux autres peuples à la Néoménie. Les Juifs d'aujourd'hui se préparent à la nouvelle lune par le jeûne; les femmes cessent tout travail parce que cette fête les regarde plus particulièrement que les hommes qui vaquent à leurs occupations ordinaires; ceux-ci vont cependant à la Synagogue où l'on chante les pseaumes 112 et 117 qui sont des cantiques de louanges en mémoire de la sortie d'Egypte. Ils donnent aux tems de la nouvelle lune la préférence

Digitized by Google

préférence pour célébrer leur mariages (1). La gaieté que l'on voit règner dans les Néoménies des anciens Hébreux, vient peut-être de la réforme que leur législateur a cru devoir mettre dans les usages antérieurs dont il eut soin de cacher les motifs. Cependant dans le jeûne préparatoire des Juifs et dans les commémorations qu'ils font aux nouvelles lunes des maux dont leurs pères ont été affligés, on peut encore retrouver des traces de cet esprit de tristesse qui s'est identifié avec toutes les fêtes des nations. Les femmes Juives ne regardent la Néoménie comme leur fête que parce qu'*Hécate* avoit été chez leurs mères la patrone des femmes, comme chez les nations payennes. D'ailleurs la commémoration que les Juifs font du roi David en ce jour, pourroit être fondée sur les mêmes motifs qui faisoient que chez les Grecs, Apollon présidoit à cette fête. Dans la mythologie des Rabbins, le grand roi d'Israël tient lieu d'Apollon, ainsi que ce dieu, David étoit berger, jeune, blond, prophête et musicien, et avoit triomphé d'un géant et de ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, je ne releverai point ici l'erreur de ceux qui prétendent que les nations payennes ont emprunté des Hébreux l'usage de célébrer la Néoménie; cet usage devoit être antérieur à la législation de Moïse; les Néoménies des Juifs avoient même un caractère qui décèle qu'elles étoient dérivées d'une législation qui n'avoit fait que changer et réformer celle qui étoit plus ancienne et plus universelle, et qui dépendoit d'une religion primitive que son ancienneté avoit fait méconnoître même dans l'antiquité la plus reculée.

(1) V. Nombres, chap. X, vs. 10. XXVIII, vs. 11, et 19. Paralip. livre I, 23, vs. 31; et liv. II, 8, vs. 13. Livre des rois, I, 20, vs. 24, IV, chap. 4, vs. 23. Cérém. relig. tome I et II. Léon de Modène, liv. III, chap. 2.

Digitized by Google

VI. La fête de la seconde phase de la lune, c'est-à-dire de son premier quartier, devoit arriver, selon l'ordre naturel, le 8 du mois, et commencer une nouvelle semaine; celle-ci finissant le 14e. jour, veille de la pleine lune, auroit, ainsi que la première, contenu un jour de fête suivi de six jours de travail. Cet ordre néanmoins a été interverti de différentes manières, comme nous allons le remarquer, suivant, que les peuples se sont plus ou moins écartés des règles primitives, soit parce qu'ils en ignoroient l'esprit, soit parce qu'ils l'ont corrompu.

(1). Romulus, suivant Macrobe, guerrier peu instruit dans l'astronomie, avoit réglé chez les Romains que le mois commenceroit du jour où l'on appercevoit la nouvelle lune, mais comme elle ne se découvre point dès le premier jour, et comme divers accidens peuvent même empêcher de la voir de plusieurs jours, les mois étoient tantôt plus longs, tantôt plus cours, parce qu'on les commençoit plus ou moins tard; ainsi la Néoménie étoit pour ainsi dire, une fête mobile dans le mois, aussi bien que les Ides et les Nones qui en dépendoient. Telle a été sans doute chez les Romains, ainsi que chez bien d'autres peuples avant eux, la cause du dérangement que nous voyons dans leurs autres fêtes lunaires; en effet cette façon d'observer le retour de la lune a été presque universelle; ceux qui vouloient observer l'ordre septénaire et séparer leurs fêtes par six jours, ne voyoient plus tomber leurs solemnités aux jours des phases, mais un ou deux jours plus tard; ce fut le cas des Hébreux et de presque tous les anciens peuples de l'Orient; ceux qui voulurent remédier à cet inconvénient ne conservè-

(1) Macrob. Saturn. lib. I, cap. 15.

Digitized by Google

rent plus exactement leurs semaines, ce fut le cas de tous les anciens peuples de l'Occident.

Chez les Romains le jour des Nones qui dans son origine n'avoit pu être que le jour du premier quartier, et le premier jour de la seconde semaine du mois, c'est-à-dire qui auroit dû arriver le huitième jour du mois lunaire, arrivoit tantôt le 5 et tantôt le 7 du mois kalendaire, ensorte qu'ayant perdu de vue le plan du calcul primitif, on ne peut point mettre les Romains au nombre de ceux qui ont observé la semaine. Cependant si l'on fait attention que la Néoménie kalendaire se célébroit chez les Romains plusieurs jours après la Néoménie lunaire ou véritable, les Nones étant placées tantôt au 5 et tantôt au 7 du mois kalendaire, on doit entrevoir que l'on a ordinairement cherché, par cette variation et par cette abbréviation de la première semaine du mois, à les placer sous le 8 du mois lunaire, où ces noms devoient naturellement tomber selon l'esprit de leur institution. Mais il faut convenir que les Romains n'allèrent point jusqu'à soupçonner que leurs ancêtres eussent eû des vues de précaution dans ce calcul; les Nones se trouvant chez eux toujours antidatées, il arriva que leur seconde semaine fut augmentée d'autant que leur première étoit raccourcie; ils n'en regardèrent pas moins les Nones comme le renouvellement d'un autre cycle, mais ce cycle, au lieu d'être de sept jours, étoit de huit, et comme par un autre abus ils y comprirent aussi le jour des Ides, ils l'appellèrent cycle de neuf jours, ou *Nones*, c'est-à dire neuvaine.

Au reste le jour des Nones étoit beaucoup moins solemnel que celui des Kalendes ou des Ides; ces deux jours étoient des féries et les Nones n'en étoient point; on n'offroit ce jour-là aucun sacrifice aux dieux; c'étoit

Digitized by Google

le jour où les gens de la campagne venoient à la ville pour apprendre du roi pontife quelles seroient les féries du reste du mois, et ce qu'ils avoient à faire ; ils se retiroient ensuite chez eux, et ne vendoient rien à Rome ce jour-là qui étoit réputé très-funeste. On pourroit cependant mettre en problême si ce jour étoit heureux ou malheureux pour les premiers Romains ; il semble dans Macrobe qu'originairement les Nones avoient été un jour de joie pour le peuple, mais par la suite ce jour présentoit un aspect assez triste, puisqu'on n'osoit ni se marier, ni tenir de marché, ni assembler le peuple ; cependant ce jour-là chez les Romains des derniers tems n'étoit point réputé malheureux, c'étoit seulement le lendemain, c'est-à-dire le 6 ou le 8 du mois qui étoit réputé noir et abominable. Il ne falloit y rien entreprendre, pas même des sacrifices ou des funérailles, ni nommer les noms de *Janus* ou de *Jupiter*. Comme on avoit la même superstition pour le lendemain des Kalendes et des Ides, il n'est pas facile de rendre raison de ces bizarreries : cependant il paroît que ces idées étoient provenues du dérangement du cycle hebdomadaire et de ses fêtes, puisqu'on ne pouvoit point dans un jour abominable nommer Janus, qui est le dieu de l'ouverture des périodes ; c'est, suivant les apparences, que les jours réputés malheureux par la suite n'avoient été originairement que les derniers jours des cycles et des périodes, qui ayant été altérés, tronqués, allongés ou racourcis, en un mot bouleversés, le jour funèbre, au lieu de se trouver la veille de la fête cyclique, aura été porté au lendemain et quelquefois au jour de la fête même. Dès que les peuples n'ont plus connu l'esprit de la disposition de leurs féries, ils n'ont pu que les déranger et les pervertir de plus en plus ; ils agissoient tou-

Digitized by Google

jours en aveugles, et ne rencontroient juste que par une espèce de hasard.

C'étoit, par exemple, une opinion reçue chez les Romains, que le septième jour étoit noir, funèbre et semblable au lendemain des Kalendes, des Nones et des Ides; ces jours n'arrivoient cependant tantôt que le 2, le 6 et le 14 du mois, et tantôt que le 2, le 8 et le 16. D'où pouvoit venir cette opinion qui n'avoit aucun rapport à la disposition du calendrier romain? Il faut sans doute que cette opinion eût rapport à la disposition primitive des anciens calendriers dans lesquels les cycles des mois lunaires avoient été exactement de sept jours; en effet, alors la Néoménie avoit été le premier jour de la première semaine, et le septième en avoit été le dernier; le huitième jour ensuite avoit de même été la férie de la seconde semaine, et le 14 du mois en avoit été le septième, disposition dans laquelle ce devoit être nécessairement le 7, le 14, le 21 et le 28 qui, comme fins des périodes avoient dû être les jours funèbres de la première et de la seconde semaine. Voilà peut-être la véritable source de toutes les idées tristes et apocalyptiques que presque toutes les nations se sont en tout tems formées du nombre sept. Le septième jour étoit celui qui mettoit fin au cycle de la semaine; on s'imagina que ce seroit aussi ce nombre de sept multiplié par certains termes qui mettroit fin au monde. Ainsi le septième jour devint un jour religieux, mais triste, pendant lequel on s'inquiétoit sur la semaine suivante comme on s'étoit inquiété sur le retour de la Néoménie, et comme nous avons vu qu'on s'inquiétoit sur le retour de tous les périodes et même du période journalier. Une preuve que le septième jour avoit été dans les premiers tems un jour de fin de période, c'est que les hommes sont

Digitized by Google

presqu'unanimement convenus de donner aux sept jours de la semaine les noms des astres et des planettes; ils ont donné aux deux premiers jours le nom des deux plus grands luminaires des cieux. Le premier fut celui du soleil, et c'est sans doute la raison pourquoi la Néoménie étoit aussi consacrée à Apollon. Le second eut le nom de la lune, et le septième obtint celui de Saturne, qui est la plus sombre et la plus éloignée des planettes. Une nouvelle preuve encore, c'est que la fin de l'année solaire étoit aussi sous les auspices de Saturne, et l'on avoit de la dernière semaine de l'année à laquelle il présidoit, c'est-à-dire des 7 jours des saturnales, la même idée sinistre que l'on avoit du septième et dernier jour de chaque semaine qui lui étoit consacré.

Il ne faut pas croire que ce soient les qualités astrologiques de Saturne, qui toutes passoient pour fâcheuses, qui ont rendu le septième jour si haïssable aux Romains et si redoutable à tous les apocalyptiques, c'est au contraire parce que ce jour-là étoit lui-même triste et funèbre dans les premiers tems que la planette qu'on y fait présider par la suite est devenue odieuse; le jour avoit été odieux avant elle. L'on doit faire les mêmes raisonnemens sur les vices et les vertus des autres planettes qui n'ont été dans l'origine que les vices et les vertus des jours. C'est parce qu'on faisoit la guerre le troisième jour que la planette qui présidoit à ce jour est devenue la planette de la guerre. C'est parce qu'on faisoit des échanges le quatrième jour, que Mercure est devenu le dieu des marchands, etc.

Le peuple Romain, malgré le dérangement arrivé dans son calendrier, et les divers changemens que la législation y introduisit, avoit donc conservé une des opinions des premiers âges, ensorte que, soit que le

Digitized by Google

lendemain funeste des Nones arrivât le 6 ou le 9, les superstitieux qui n'avoient pu oublier que le septième jour avoit été funeste et abominable, et qui le tenoient encore pour tel, devoient être deux jours sans rien faire, lorsque les Nones étoient indiquées pour le cinq. On appelloit à Rome ce jour *ater, inominalis, inauspicatus*, aussi n'entreprenoit-on rien, et le culte des dieux demeuroit suspendu, repos qui par la suite donna lieu à la débauche, non dans la vue de célébrer une fête, mais pour se distraire des idées lugubres que l'on croyoit y voir. Ceci peut être appliqué aux saturnales, où l'on tenoit la même conduite relativement à la fin de l'année solaire que l'on tenoit à la fin de chaque semaine; de-là ce contraste de dissolution dans des jours réputés malheureux et funestes.

Il résulte de l'examen que nous venons de faire des Nones chez les Romains qu'elles auroient dû toujours arriver le huit des mois, et être un jour de louange envers les dieux, parce qu'elles commençoient un nouveau période de jours; ce devoit être non le lendemain des Nones, mais la veille ou le septième jour qui devoit être sinistre, d'après l'esprit primitif qui ne s'étoit point entièrement effacé de l'esprit du peuple, malgré les changemens introduits dans le calendrier.

VII. Les Grecs avoient sur le septième jour des idées totalement opposées à celles des Romains. *Apollon*, dit Eschyle, *a choisi les sept jours.* On prétendoit que ce dieu étoit né le 7 de Thargelion; c'étoit ce jour-là qu'on célébroit sa fête à Athènes, dans laquelle les jeunes gens chantoient des hymnes en son honneur en portant des branches de laurier; c'étoit le seul jour dans l'année où ce dieu se manifestoit aux hommes par des oracles. Le septième de chaque mois lui étoit consacré; d'où l'on voit que les Grecs regardoient le septième jour

Digitized by Google

du mois comme un jour heureux et consacré à la joie (1). A Sparte on faisoit aussi des sacrifices à Apollon le premier et le septième de chaque mois. Malgré cette gaité des Athéniens aux Thargélies ou fêtes de la naissance d'Apollon, rien dans l'origine n'avoit été plus triste et plus révoltant que la manière dont leurs ancêtres les avoient célébrées. En effet la veille on expioit la ville en immolant un homme et une femme qu'on avoit nourris à ce dessein aux dépens du public; ces victimes parées et ornées portoient en leurs mains du fromage, le pain appellé *maza*, et des figues sèches. On les insultoit d'abord en leur jettant sept fois des oignons et des figues sauvages, et en leur donnant sept fois des soufflets; puis on les brûloit et on jettoit leurs cendres à la mer pour appaiser Neptune, comme si la ville étoit menacée de quelque grand danger; ce fut toujours la terreur qui fit faire ces affreux sacrifices. Cette horrible cérémonie se faisoit au son des flûtes, les enfans portoient en l'honneur du soleil et des heures des rameaux d'olivier entourés de laine, auxquels étoient suspendus différens fruits et des légumes de toute espèce. La fête se terminoit par des jeux dont le vainqueur consacroit un tré-pied à Apollon (2).

Quoiqu'il en soit, Hésiode parlant des jours heu-

---

(1) AEschi'. Thebaid. v. 806. Fasoldi Hierologia decad. 5, fest. 9. Meursii Græcia feriata lib. 3. Herodot. lib. 6.

(2) *J. Meursii Græcia feriata lib. VI. Fasoldi Hierologia. Decad. VII, fest.* 5. Les *Pyanepsies* se célébroient sept mois après les *Thargélies*, comme chez les juifs la fête des tabernacles se célébroit sept mois après celle de pâque. Les Pyanepsies étoient célébrées en l'honneur d'Apollon; on y cuisoit des fèves et des légumes en mémoire de Thésée et de ses compagnons, qui vécut misérablement le jour qu'il se sauva de l'isle de Crète. On attachoit aux portes des maisons un rameau d'olivier pour écarter la famine. *J. Meursii, etc. lib. V, et Fasoldi, etc. fest.* 6.

Digitized by Google

reux et malheureux, met le 1, le 7 et le 14 au nombre des premiers, il les appelle sacrés, (*Ieron*) titre qu'Homère a aussi donné au septième jour. Il n'est pas difficile d'entrevoir que c'est l'institution de la semaine qui a donné lieu à l'opinion qu'Apollon présidoit au nombre sept. Mais pourquoi ce dieu (qui devoit présider au renouvellement des semaines, puisqu'il avoit présidé à la Néoménie, et puisqu'il présidoit à l'ouverture de l'année verbale et solsticiale, et puisqu'il présidoit à l'ouverture du jour et de tous les périodes), pourquoi, dis-je, ce dieu présidoit-il chez les Grecs aux derniers jours des deux premières semaines du mois? En effet ce n'est ni au 7 ni au 14, mais au 8 et au 15 qu'elles commencent avec l'apparition du premier quartier de la pleine lune. Il y a eu certainement quelque altération dans la façon dont les anciens Grecs ont compté leurs semaines, qui leur a fait antidater d'un jour; chez tous les peuples anciens et modernes c'est encore Apollon ou le soleil qui préside au septième jour, il donne son nom, non pas au septième jour, mais au premier de la semaine, qui dans l'ordre du mois n'arrive jamais qu[illegible] le 8 et le 15. On pourroit donner une raison [illegible]aturelle de cette erreur; c'est que les Grecs ne cél[illegible]eurs Néoménies que lorsque la nouvelle lune étoit visible, la célébroient un jour trop tard, ensorte qu'obligés de racourcir leur première semaine pour que la seconde et la troisième commençassent au jour du premier quartier et de la pleine lune, c'est-à-dire le 8 et le 15 du vrai mois lunaire, il arriva par-là que le jour du soleil ou le jour heureux se trouva placé le 7 et le 14 de leur mois vulgaire, d'où l'on a imaginé ensuite qu'il présidoit au septième jour, ce qui est contradictoire avec toutes les idées des nations.

Nous donnerons encore de cet écart des Grecs une

Digitized by Google

raison plus profonde, qu'il est nécessaire de connoître à cause des erreurs de plusieurs autres peuples. C'est une chose connue que tous les anciens peuples ont commencé leur jour le soir pour le terminer à un autre soir; nous en avons vu la raison dans le caractère funèbre et mélancolique des premiers hommes; ils s'affligeoient au déclin du jour et s'entretenoient alors d'idées religieuses qui ont donné lieu à toutes les solemnités cycliques et périodiques de commencer le soir par des larmes, et de terminer le lendemain par des réjouissances, ensorte que le jour ecclésiastique commençant le soir et se terminant le jour suivant, les jours civils ont été comptés de même; ainsi les uns et les autres ont été moins un jour naturel qu'un composé de deux jours, dont la seconde partie du premier faisoit le commencement, et dont la première partie du second faisoit la fin. C'est par cette division des jours qu'on voit chez les Romains des fêtes qui n'occupoient plus que la moitié d'un jour, et sur-tout celle du matin: cette portion de fête avoit dans son origine fait portion d'une fête complette qui avoit commencé la veille [illegible]ir, mais cette première partie avoit peut-être é[illegible]e parce qu'elle étoit funèbre.

Dans les premiers tems où le caractère mé[illegible]que et religieux des premiers hommes les disposoit bien plus aux larmes et à la tristesse qu'aux plaisirs et à la gaieté, et où chaque fin de cycle ou de jour leur faisoit desirer qu'elle fût celle de leurs maux et de leur vie, dans de telles dispositions, dis-je, il paroît que la première partie de la fête d'un cycle quelconque, c'est-à-dire, la partie funèbre qui arrivoit la veille du véritable jour du cycle, devoit être la partie la plus remarquable de la solemnité; il falloit commencer par pleurer, et les hommes étoient alors très-disposés à

Digitized by Google

le faire, en sorte que chez de tels hommes cette veille étant devenue la partie la plus solemnelle de la fête du cycle, aura insensiblement rétrogradé d'un jour, soit pour être toute entière consacrée aux larmes tant que les hommes y ont été disposés, soit pour être toute entière consacrée à la joie, lorsque le caractère des hommes fut changé à l'aide du tems qui calme les plus grands chagrins, ou à l'aide des législations plus intelligentes qui ont mieux aimé rendre les hommes moins religieux, mais plus tranquilles, plus gais et plus heureux. Cette rétrogradation des fêtes occasionnée parce qu'elles ont été originairement composées de deux jours, est visible, et nous en avons des exemples très-frappans.

VIII. On disoit communément chez les Juifs que la Pâque (qui est une solemnité dont le tems est déterminé par la pleine lune la plus proche de l'équinoxe vernale, c'est-à-dire, par le 15 du nouveau mois), arrivoit le 14. *Le 14*, disoit-on, *est le jour de la Pâque; la Pâque se fera le quatorzième jour*; mais comme cette Pâque ne commençoit qu'après le soleil couché, c'est à-dire, la nuit du 14 au 15, elle n'appartenoit point à ce quatorzième jour, mais au quinzième, vu que la loi ordonnoit de célébrer les fêtes d'un soir à un autre (1). Il y avoit donc à l'occasion de cette fête une façon de parler vulgaire, qui n'étoit pas selon l'esprit de son institution, quoique la fête se célébrât suivant cet esprit, au moins chez les Juifs. Mais ce langage vulgaire a pu induire en erreur une infinité d'autres peuples qui ont parlé de même et qui ensuite ont agi en conséquence. Les Hébreux, après avoir dit que la Pâque seroit au quatorzième

(1) Lévitique, chap. vs. 32.

Digitized by Google

jour, disoient eux-mêmes que le quinzième suivant étoit la fête solemnelle des azimes du Seigneur (1). Ce langage feroit présumer que cette fête étoit différente de la pâque et occupoit un autre jour, cependant elle étoit la même; c'étoit le quinze qu'on immoloit l'agneau et qu'on mangeoit le pain azime que l'on devoit manger pendant sept jours. C'est par l'abus d'un semblable langage que chez les Grecs le 7 et le 8 du mois étoient devenus des jours sacrés au lieu du 8 et du 15. On doit présumer que dès avant la législation de Moyse, les Orientaux étoient déjà tombés dans une erreur de calcul semblable à l'égard de la fête du renouvellement de la semaine, puisque dans la loi de ce prophète, le sabbat, qui est la fête de la création du monde, et qui, à toutes sortes de titres, est une fête de naissance, de renouvellement et de joie, soit par rapport au monde, soit par rapport au tems et à Dieu même, s'est trouvé, par une espèce de contre-

(1) Lévitique, vs. 18. Exod. vs. 18. Il est bon d'observer ici que chez les Hébreux la fête des tabernacles, fixée au quinze de Thisri, paroit avoir eu rapport à l'équinoxe d'automne, comme celle de pâque à l'équinoxe du printems. Le langage de l'écriture au sujet de la pâque et de la fête des tabernacles a des différences qu'il est à propos de remarquer. On se préparoit à la pâque le dixième jour de Nisan, et l'on se préparoit à la fête des tabernacles le dixième de Thisri; la bible dit que la pâque commencera le quatorze, et durera sept jours; nous avons vu que ce langage vulgaire désigne que la fête durera le quinze, le seize, le dix-sept, le dix-huit, le dix-neuf, le vingt, le vingt-un; mais au sujet de la fête des tabernacles, elle dit que cette fête sera le quinze, et durera pendant sept jours. On peut ici demander si en cela la bible a suivi le langage vulgaire, et si la fête des tabernacles a occupé le seize, le dix-sept, le dix-huit, le dix-neuf, le vingt, le vingt-un et le vingt-deux, ce qui n'est pas vraisemblable, quoique les Juifs aient dû la célébrer ainsi, s'ils ont pris à la lettre l'ordonnance de la loi; ou bien Moyse auroit-il pris une autre langage dans le lévitique que dans l'exode? Quelque singulier que cela fût, il paroît que c'est pourtant la vérité. Voyez *Lévitique, chapitre XXIII*, vs. 34.

Digitized by Google

sens, placé à la fin du cycle de la semaine, c'est-à-dire, au septième jour, au lieu d'être placé au premier des sept jours. Cette première rétrogradation du huitième jour au septième, occasionnée visiblement par l'ancien usage de commencer la fête d'un cycle nouveau dès la veille de ce cycle, a conduit ensuite à un autre usage. Comme les Hébreux et ceux des Orientaux qui, comme eux, ont célébré une fête le septième jour de la semaine, en conservant d'ailleurs l'ancien usage de commencer leurs fêtes par le soir de leur veille, l'ont commencé le soir du sixième jour, ce sixième jour est devenu lui-même pour certains peuples le jour même de la fête; voilà pourquoi aujourd'hui les Arabes, les Turcs et les Persans ont leur jour religieux au sixième jour de la semaine.

Il est vrai que malgré ces méprises les fêtes hebdomadaires de ces différens peuples n'en ont pas moins été espacées de sept en sept jours, et séparées les unes des autres par six jours non fériés. Dans le fond, il importe peu, pour l'observation de la semaine, de la commencer par un jour ou par un autre, pourvu que le premier terme une fois donné soit exactement suivi; il importoit assurément très-peu à Moyse que le sabbat fût le jour d'Apollon, ou le jour de Saturne, ou celui de Vénus; ce grand législateur étoit fort au-dessus de la terreur et de la superstition qui donnoit la préférence à un jour sur un autre; mais nous parlons ici de l'ordre hebdomadaire. Selon l'esprit de la législation primitive, on ne peut nier que ce ne soit elle qui en ait donné le premier terme, et comme elle a laissé des traces de ces institutions qui ne sont point encore effacées; comme les sept jours de la semaine portent encore le nom des planetes; enfin comme

Digitized by Google

ces noms sont encore placés dans leur ordre primitif, qui est un ordre naturel, c'est d'après ces anciens titres que nous disons ici que les fêtes hebdomadaires des Musulmans, placées au jour de Vénus ou au sixième jour, sont des fêtes déplacées, et qu'il y a un semblable dérangement chez les Juifs qui solemnisent la création au jour de Saturne ou au septième jour; ils sont en cela tombés dans la même méprise que les Grecs qui consacroient aussi ce jour à Apollon comme l'auteur de la lumière, tandis que les Romains, au contraire, qui redoutoient le septième jour, avoient mieux conservé dans leur superstition l'esprit des institutions et des traditions primitives.

Il falloit qu'il y eût chaque semaine une fête qui revînt de sept jours en sept jours; voilà ce que presque toutes les nations ont connu; mais étoit-ce le premier ou le dernier de la semaine qu'il falloit célébrer ? C'est ce qui devint un problême dès qu'on eut oublié l'esprit de la liturgie primitive; les nations auroient pu cependant se tirer de l'incertitude par quelques réflexions très-simples. Il n'est point douteux, par exemple, que le jour le plus solemnel d'un période quelconque est celui de son renouvellement, soit parce qu'il rappelle la création du monde ou un commencement, soit parce que l'homme ne peut se refuser à la joie lorsqu'il voit renaître une année, un mois, un siècle, &c. dans lesquels il est porté à se promettre d'être heureux. Les Hottentots appellent leurs fêtes *changement pour le mieux*. Ceux même qui sont malheureux espèrent que le période qu'ils vont commencer leur sera plus favorable. Ces sentimens qui sont aussi naturels qu'universels, auroient dû décider en faveur du premier jour de la semaine, et ramener les hommes au point dont ils s'étoient peu-à-peu écartés : mais

Digitized by Google

dira-t-on, comment retrouver le premier jour lorsqu'on l'a perdu de vue ? Ce sera 1°. en le cherchant dans les noms astronomiques des jours de la semaine ? la prééminence du jour consacré à un astre aussi frappant que le soleil sur celui de Saturne ou de Vénus, ramène tout naturellement à la plus ancienne liturgie, et vraisemblablement à la première depuis le renouvellement du monde. 2°. Ce sera en cherchant dans les observations sur le cours des astres, des signaux communs propres à réunir tous les peuples de la terre pour louer Dieu au même jour et au même instant d'une voix unanime et universelle. 3°. Enfin ce sera en remarquant la position des principales solemnités.

Je suppose que les Hébreux eussent desiré de s'instruire sur l'ordre véritable qu'ils devoient donner à leurs fêtes hebdomadaires, lorsqu'elles se dérangoient, ce qui devoit souvent arriver pour eux; alors il leur eût suffi de remarquer que la fête de Pâque qui comprenoit sept jours, dont le premier étoit le plus solemnel, avoit dû dans son origine tomber dans une semaine exacte; que cette Pâque arrivant le 15, et se terminant avec le 21, la semaine précédente avoit dû commencer le 8 du mois, et que ce jour avoit dû être férie; qu'au-delà en remontant encore de sept jours, on tomboit dans la première semaine du mois et de l'année ecclésiastique, et que le premier jour de cette année avoit été une férie qui avoit concouru avec la Néomenie, et qu'ainsi c'étoit la lune et ses phases qui devoient être le signal de toutes leurs solemnités, soit majeures, soit mineures. Mais nous parlerons bientôt de la solemnité hebdomadaire des Hébreux.

IX. Revenons encore aux Grecs. Si le septième

Digitized by Google

jour étoit consacré à Apollon, le huitième jour du mois, c'est-à-dire, le premier de la seconde semaine, n'étoit point resté sans distinction. A Athènes, tous les huitièmes d'un mois l'on faisoit mémoire de Thésée, soit à cause de son retour de Crète, soit parce qu'il avoit réuni et policé les Athéniens dispersés et sauvages. Ce jour-là on faisoit des festins en mémoire d'une ancienne disette; on se faisoit des présens, et l'on donnoit des aumônes aux pauvres. Le sacrifice de Thésée se nommoit *Octodion*, ou sacrifice du huitième jour (1). Comme cette commémoration de Thésée se confondoit avec le culte d'Apollon à la fête de Pyanepsie, qui tomboit au sept du mois, on pourroit soupçonner que la fête du 8 et du 7 n'en avoient qu'une originairement; on remarque dans celle de Thésée assez de caractères d'une fête commémorative pour penser que dans le principe elle avoit été consacrée à Apollon uniquement. L'examen de la légende mythologique de Thésée donneroit peut-être là-dessus bien des éclaircissemens; mais ces détails nous conduiroient trop loin; nous remarquerons simplement que ces deux jours de solemnités hebdomadaires consacrés par les Grecs à la joie, étoient chez eux l'effet de leur heureux caractère, qui leur ayant fait totalement supprimer la tristesse du septième jour, aura donné son ton de gaieté au huitième. Puisqu'on savoit qu'Apollon présidoit au premier jour du mois, et que Mercure présidoit au quatrième, on devoit savoir que Saturne présidoit au septième, mais ce Saturne étoit une divinité trop lugubre pour les Grecs qui l'exclurent, sans doute, du rang qu'il occupoit pour se livrer à la gaieté qui leur étoit naturelle (2).

(1) Fasoldi Hierologia, decad. 7, Thesein.
(2) Meursii Græcia feriata, lib. 4. Thesein.

X.

Digitized by Google

X. Le concert des peuples pour louer les dieux aux pleines lunes n'est pas moins universel que pour les nouvelles lunes. Les Egyptiens, le jour de la pleine lune, sacrifioient une truie ou un porc à la lune, ils en mangeoient ensuite; en tout autre tems, c'étoit un animal immonde que l'on ne pouvoit même toucher sans se purifier après. Les Etrusques, à la pleine lune, alloient saluer leurs rois et leur faisoient la cour; c'étoit un jour de louange envers Jupiter; on le remercioit de la perpétuité de lumière qu'il accordoit pendant la nuit comme pendant le jour; aussi l'appelloit-on ce jour-là *fiducia Jovis*, et dans la langue étrusque *ide*, qui semble dériver du phénicien *ida*, louer, confesser, reconnoître les grandeurs de Dieu, nom que les Romains ont conservé sans connoître son origine et sa signification. En effet, les *ides* chez ces derniers tenoient lieu de la fête de la pleine lune, elles se célébroient tantôt le 13 et tantôt le 15 du mois; si leur calendrier eût été bien disposé, les ides ne se seroient jamais écartés du 15, puisque c'étoit la fête de la pleine lune qu'ils avoient reçue des Etrusques. Ce jour étoit réputé saint et consacré à Jupiter à qui on immoloit une brebis blanche; on ne se marioit point ce jour-là, et son lendemain étoit regardé comme noir et abominable. Plutarque (1) remarque sur ces lendemains sinistres des kalendes, des nones et des ides, que la religion a voulu que l'on consacrât le premier jour des périodes aux dieux célestes, et les seconds aux dieux terrestres et infernaux, et que c'est parce que dans ces seconds jours on faisoit toujours mémoire des morts, et que les cérémonies étoient lugubres, que ces jours étoient réputés mal-

(1) Plutar. quæst. rom. parag. 24 et 25.

Digitized by Google

heureux. Plutarque nous donne ici une bonne raison de l'origine de ces jours sinistres; mais il nous fait voir que le paganisme avoit interverti l'ordre primitif et universelle qui vouloit que l'on s'affligeât toujours avant que de se réjouir.

Il ne paroît pas que la pleine lune ait été une fête chez les Grecs, ni même un jour plus remarquable que les autres; au moins l'antiquité ne nous en dit rien. Mais le système astrologique qu'ils avoient sur les jours heureux et malheureux indique que la pleine lune avoit été originairement distinguée chez eux. Le 14e. jour étoit, suivant Hésiode, un jour heureux sous les auspices de Bacchus, dans lequel on pouvoit ouvrir le tonneau pour mettre le vin en perce, et le goûter. Il donne à ce même jour le nom de *ieron*, *sacré*, qu'il avoit déjà donné au septième; mais comme ce quatorzième jour auroit dû tomber au 15, qui étoit le jour véritablement heureux, c'est une nouvelle preuve que le bonheur du septième devoit appartenir au huitième (1). Les Lacédémoniens regardoient la pleine lune, c'est-à-dire le 15, comme un jour heureux, puisque jamais ils n'osoient se mettre en campagne avant la pleine lune d'un mois; cet usage qui leur étoit particulier et qui les exposoit aux railleries des autres Grecs, devoit être fondé sur des motifs qui ne leur étoient point aussi particuliers qu'on le pense. En effet, l'on remarque une sorte d'affectation chez bien des peuples anciens et modernes de solemniser le renouvellement des périodes, non aux nouvelles lunes, mais aux pleines lunes.

Chez les Mages le quinzième jour portoit le nom

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome IV, page 58 *Justin.*

Digitized by Google

de Dieu, et le quatorzième ils mangeoient de l'ail, dans la vue, disoient-ils, de chasser les démons et d'écarter les mauvais esprits. C'étoit encore le quinzième jour que l'on pouvoit se présenter devant le monarque (1).

Nous voyons encore la pleine lune célébrée chez un grand nombre de peuples modernes. A la Chine et au Tonquin l'on fait ce jour la mémoire des ancêtres, et les Mandarins y font des instructions au peuple. Au Japon, ce jour est particulièrement consacré aux dieux, et la nuit se passe à prendre l'air dans des bateaux. La pleine lune est aussi célébrée à Siam; chez ces différens peuples la fête tombe toujours au quinze du mois, c'est-à-dire au premier jour de la troisième semaine. Les Indiens, les Guèbres et les habitans de l'Isle Célèbes ne sont pas moins exacts à célébrer cette fête. Les Caffres et les habitans du Cap de Bonne-Espérance observent à la pleine lune les mêmes cérémonies qu'à la nouvelle (2).

L'année ecclésiastique des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Nisan, c'est-à-dire à la mi-mars; cependant la grande solemnité du passage d'une année à l'autre n'étoit célébrée que le quinze, c'est-à-dire à la pleine lune. L'année civile des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Thisri ou à la mi-septembre; cependant la grande solemnité ne se célébroit que le quinze; car toute la fête des expiations et celle des trompettes ne peuvent, comme on a vu, passer que pour des préparations à la fête des tabernacles.

Chez les anciens Romains la cérémonie d'enfoncer le

(1) Hyde de relig. Persarum, cap. XX.

(2) Cérémonies religieuses, tome V. Kempfer, liv. III, chap. 5, liv. V, chap. 13.

Digitized by Google

clou sacré qui indiquoit les années se faisoit aux Ides de septembre, c'est-à-dire à la pleine lune ; ainsi leur année étoit alors la même que l'année civile des Hébreux. Il paroît par Plutarque que les Romains qui avoient aussi des égards pour l'année solaire faisoient des mascarades et se livroient à des réjouissances dissolues aux fêtes de janvier. Enfin c'est à la pleine lune que l'on commençoit la célébration des jeux olympiques chez les Grecs.

En un mot on donnoit souvent la préférence aux pleines lunes des périodes nouveaux sur les nouvelles lunes; ce que l'on peut expliquer en disant que tous les premiers peuples faisant leurs veilles à la fin des périodes, ont pu transporter ces solemnités nocturnes aux pleines lunes où la nuit est éclairée ; d'ailleurs la superstition peut encore avoir eu part à cet usage. Les éclipses du soleil ont lieu aux nouvelles lunes, et nous avons vu les terreurs dont ces phénomènes remplissoient la plupart des nations qui attendoient alors la fin du monde ; c'est peut-être pour éviter qu'un événement si redouté ne tombât dans les solemnités annuelles, que l'on en avoit remis la célébration aux pleines lunes.

Les fêtes des Juifs paroissoient réglées sur cet ancien système apocalyptique; malgré les soins de Moyse pour supprimer l'esprit qui l'avoit fait naître, les Rabbins par tradition en sont restés dépositaires. Les Juifs sont tenus, comme on sçait, de faire la lecture entière de la loi chaque année; cette lecture se termine à la fin de l'année civile, et par conséquent elle devroit recommencer au premier Nisan ; cependant ils ne recommencent cette lecture qu'après la fête des tabernacles qui commence le 15 et finit le 31. Les Rabbins disent que c'est *afin de cacher au diable le jour de l'an ; afin*

Digitized by Google

qu'il n'accuse point les bons au jugement que Dieu tient en ce jour-là (1), Les fables des Juifs prouvent leur antiquité autant que leur histoire.

XI. Jusqu'ici les usages et même les écarts des différentes nations nous ont fait reconnoître et l'usage des semaines, et l'esprit qui l'a fait naître; la nouvelle, la pleine lune et sa première quadrature, qui arrivent le 1, le 8 et le 15 de chaque mois, ont été des signaux universels qui ont déterminé à louer Dieu dans ces jours, et leur intervalle de sept en sept jours a déterminé les peuples à se servir de ce cycle. La facilité qu'il y a de compter ces deux premières semaines et à célébrer ces trois fêtes hebdomadaires conformément au cours de la lune, est ce qui fait que nous avons retrouvé les traces de ces fêtes chez presque tous les peuples du monde. Il n'en est pas de même de la quatrième fête, soit par le défaut de monumens, soit par la confusion dans laquelle toutes les fêtes étoient tombées chez les anciens. En effet l'on ne voit pas que les Egyptiens, les Grecs et les Romains aient eu quelques égards pour le jour de la dernière quadrature, qui arrive tantôt au 22 et tantôt au 23 de la lune. Je présume bien que quelques idées superstitieuses auront pu contribuer à ne point placer des fêtes sous le décours de la lune, l'on ne peut, comme on a vu, en douter; mais comme ces idées ne peuvent être elles-mêmes qu'un écart de l'institution primitive, je crois que malgré le silence de l'histoire, le 22e. jour avoit été solemnisé ainsi que le 1, le 8 et le 15, et que ce jour étoit pareillement la fête du renouvellement de la quatrième semaine du mois, semaine qui comprenoit le 22, 23, 24, 25, 26, 27, et le 28e jour qui

(1) Leusden Philol. hebræ. de V. T. p. 59.

Digitized by Google

est le dernier du mois périodique, mais non du mois synodique que par la suite tous les peuples ont suivi et que l'on suit partout aujourd'hui, si l'on excepte les Japonois qui ont retenu l'antique usage de compter le mois, et dont nous n'avons trouvé que des vestiges dans les écrivains Grecs et Romains. C'est sans doute la difficulté d'ajuster cette dernière semaine avec le retour de la nouvelle lune suivante, qui a peu-à-peu dérangé la quatrième solemnité du mois. Le dernier quartier arrivant tantôt le 22, le 23 et même le 24, il falloit souvent que les deux dernières semaines fussent inégales, si l'on vouloit célébrer la Néoménie avec le retour de la nouvelle lune, ou bien intercaler la dernière semaine d'un ou de deux jours, comme on a intercalé des mois et des jours dans l'année. Mais l'embarras de ces opérations est, suivant les apparences, ce qui a déterminé les premiers peuples à n'avoir aucun égard au cours synodique et à s'en tenir au cours périodique qui est divisible par sept : ensuite l'inconvénient qui résultoit de voir la fête de la Néoménie s'écarter de mois en mois de la nouvelle lune, a fait embrasser deux autres partis ; le premier qui a été le plus universel chez les peuples intelligens, est de n'avoir égard aux semaines que pour les trois premières phases de la lune, qui s'y ajustent aisément ; c'est de cette méthode que provenoit sans doute chez les Romains l'usage des *Kalendes*, des *Nones* et des *Ides* qui finissoient au 15, et de ne plus compter les jours du mois que relativement à leur distance de la nouvelle lune prochaine ; ainsi au lieu de dire après les Ides de mars, qui arrivoient le 15 de ce mois, que le lendemain étoit le 16, ils l'appelloient le *dix-sept avant les kalendes d'avril*; le jour suivant étoit le 16, ensuite venoit le 15, &c. L'autre parti fut embrassé par les

Digitized by Google

Orientaux, beaucoup plus attachés à leurs anciens usages, il consista à célébrer constamment le retour des anciennes fêtes lunaires, de sept jours en sept jours, comme s'ils se servoient encore du mois périodique, et ils instituèrent une nouvelle Néoménie pour le premier jour du mois synodique auquel ils ont eu recours pour régler leur année. Cet usage sur-tout a été particulier aux Juifs: ils célébroient tantôt quatre et tantôt cinq sabbats par mois, indépendamment de la Néoménie; ainsi cette espèce de conciliation du mois périodique avec le mois synodique a servi encore à multiplier les fêtes et à faire de doubles emplois du même motif.

Les hommes ont été dans le même embarras, et sont tombés dans les mêmes abus pour la disposition du mois, de la semaine et des fêtes qu'ils devoient contenir, lorsqu'ils ont voulu concilier les mois avec les années et le soleil avec la lune: chaque réforme a toujours servi à multiplier les fêtes: on a eu l'année lunaire, ensuite l'année luni-solaire, ensuite l'année solaire; chacune de ces années auroit dû avoir une nouvelle disposition de fêtes; mais souvent l'on n'en a point fait, et l'on a continué de se servir de la disposition précédente, qui alors se trouvoit fausse. Souvent on a fait une nouvelle disposition, mais en même tems on a conservé l'ancienne, et tout alors est tombé dans la confusion. C'est-de-là que proviennent dans nos années solaires ce que nous appellons *fêtes mobiles*; bizarrerie qui vient du respect pour l'usage qui a fait conserver des fêtes annuelles lunaires avec les fêtes annuelles solaires que l'on a voulu solemniser également.

On remarque la même bizarrerie chez les Juifs dans le double usage qu'ils ont fait du mois synodique et du mois périodique. Parmi nous il y a cette difference que

Digitized by Google

la religion semble s'être approprié le mois périodique dont elle solemnise les quatre fêtes, mais sans égard aux phases, tandis que le mois synodique abandonné au civil ou au profane n'a parmi nous aucune fête, en quoi nous sommes opposés à toutes les nations qui n'ont cessé de consacrer à la religion la nouvelle lune et souvent la pleine lune. Cet usage est comme approuvé chez nous par le vulgaire qui, sans en pouvoir donner de raison, regarde les premiers dimanches du mois comme les plus saints et les plus solemnels, sans savoir que c'étoit originairement la fête de la nouvelle lune.

XII. Malgré tous les écarts des anciens peuples, il n'en est aucun chez qui nous n'ayons vu des traces des fêtes hebdomadaires; la méthode que nous avons prise est sans doute la meilleure pour faire voir qu'ils ont tous connu cet usage; ceux qui ont voulu démontrer qu'ils l'ont tous eu, se sont trompés, puisque c'est moins l'usage que nous avons trouvé établi chez ces peuples, que l'esprit de l'usage, esprit qui prouve qu'ils l'avoient originairement connu et pratiqué dans des tems plus anciens, mais où l'histoire n'a pu pénétrer. Pour le prouver, ainsi qu'on a vainement tenté, l'on a abusé de tout ce que les anciens ont dit, fait ou écrit à l'occasion du nombre *sept*. Mais ces anecdotes ne font rien connoître: sinon l'esprit superstitieux que l'on avoit toujours conservé pour ce nombre sans en savoir la cause: elle n'étoit autre que d'avoir servi dans les premiers âges des siècles et de l'astronomie à règler l'ordre des fêtes, et servi de cycle pour règler les tems.

On voit bien par exemple, qu'en Egypte on avoit beaucoup de respect pour le nombre de sept; on pleuroit les morts et les rois pendant 70 jours: les moindres jeûnes des prêtres étoient de sept jours; la fête d'Ombe

Digitized by Google

et de Tentire, qui ressembloit à celle des tabernacles des Juifs, duroit sept jours et sept nuits (1). Mais tout cela ne prouve en aucune façon que les Egyptiens fissent alors un usage constant de la semaine, leur expérience dans l'astronomie dut les détacher de bonne heure de l'usage constant de ce cycle; et il y a lieu de croire qu'ils l'avoient quitté depuis long-tems, puisque les Grecs qui leur devoient toutes leurs connoissances, n'en ont jamais fait eux-mêmes aucun usage. On voit cependant une fête de sept jours fondée par Mysus en Achaïe; on voit encore que les Grecs ont toujours estimé le septième jour et le nombre sept comme consacré à Apollon ou à Bacchus, et par conséquent comme heureux; on voit que les Romains le croyoient sous les auspices du triste Saturne et par conséquent le regardoient comme malheureux; la pompe funèbre des empereurs duroient sept jours. En un mot presque tous les peuples ont eu une multitude d'opinions, d'usages et de superstitions réglées par le nombre sept; mais tout cela n'offre que des vestiges de l'ancien usage, ainsi que des anciennes opinions. Ce n'est que chez les Orientaux et particulièrement chez les Hébreux que l'usage du cycle de sept jours s'étoit conservé: ces derniers avoient surtout pour lui la plus haute vénération, et comme leur fête hebdomadaire nommée *Sabbat* est devenue fameuse, c'est par l'examen particulier de cette fête judaïque et de ses usages que nous terminerons ce que nous avons à dire des fêtes lunaires et de leur esprit primitif.

Nous avons déjà plusieurs fois parlé du sabbat dans le cours de cet ouvrage, mais ce n'a été qu'en passant: cependant cette fête hebdomadaire des Juifs mérite un

(1) Porphyr. de abstinent. Diodor. lib. I, Juvenal. satyr. XV.

Digitized by Google

examen particulier, il servira à confirmer les principes que nous avons tâché d'établir jusqu'ici, et nous fera développer de plus en plus l'esprit primitif qui a été l'ame de toutes les institutions des premiers hommes.

On regarde communément le sabbat des Juifs comme une fête qui est pour eux ce que le dimanche est pour les chrétiens; cependant rien n'est moins exact: pour nous en convaincre faisons abstraction de tous les motifs de la célébration des différens jours chez ces deux peuples, et ne les considérons que suivant leur ordre naturel. Je dis suivant leur ordre naturel, car selon les dénominations communes qu'ils portent, ils en ont un que l'on ne peut changer et qui ne l'a jamais été. Le jour du soleil ou d'Apollon, comme nous l'avons déjà dit, et le jour de Saturne, ont un rang aussi distinct que celui qui se trouve entre le soleil et la planette de Saturne. Les nations étant une fois convenues de régler les jours par sept et de leur donner les noms de planettes, ont dû donner le nom du *Soleil* au premier jour, parce qu'il est le premier et le plus sensible des astres (1), et parce que chez les nations payennes il étoit regardé comme le principe et la source de la lumière et de la vie. Le second jour étoit celui de la *lune*, parce qu'après le soleil c'est l'astre qui frappe le plus les regards. les noms de *Mars*, de *Mercure*, de *Jupiter* et de *Vénus* donné au troisième, au quatrième, au cinquième et au sixième jours ne sont point à la vérité dans l'ordre astronomique, mais cela vient de ce que nous ne faisons encore que de connoître l'astronomie; et nous sommes

(1) Les Allemands et les Anglois appellent le dimanche jour du soleil; les premiers le nomment *Soun-dag*, les derniers *Sun-day*.

Digitized by Google

à peine sortis des erreurs dans lesquelles les anciens ont été sur l'ordre planétaire : cependant cela n'a point empêché qu'ils n'ayent donné au septième jour le nom de *Saturne*, parce qu'ils ont aisément apperçu que cette planette étoit la plus reculée, la plus brillante de toutes. Ces considérations ne sentent ni le paganisme ni l'astrologie, elles sont simples et naturelles; ainsi le jour de Saturne est le samedi par une raison naturelle, comme le jour du soleil en est le premier par un droit qu'aucun astre ne peut lui disputer. Ainsi le dimanche des chrétiens, étant le même jour du soleil, est une fête de renouvellement et de joie; tandis que le sabbat des Juifs étant le jour de Saturne, ne doit être regardé que comme une fête de fin de période originairement consacrée au deuil et à des idées sombres et apocalyptiques. Si nous ne trouvons point ces idées primitives chez les Juifs, nous devons être assurés qu'elles ont été déguisées ou supprimées par leur législateur.

Le sabbat chez les Juifs étoit la fête de la création du monde; c'est une vérité si souvent répétée dans l'écriture qu'on ne peut l'ignorer; mais si l'on examinoit la chose à la rigueur, on verroit que c'étoit moins la création ou le commencement que la fin de la création ou des ouvrages du Seigneur qu'on célébroit dans cette fête. Le nom de sabbat avoit en effet la double signification de cessation et de repos, et l'on sait que c'étoit parce que Dieu ayant cessé de créer, s'étoit pour ainsi dire reposé. C'étoit donc effectivement une fin à laquelle ce jour avoit rapport, et je ne craindrois pas d'avancer que c'étoit déjà une fête de fin de période et de fin du monde, parce que l'existance des choses n'étant qu'une création continuée, la fête de la fin de la création ne peut être que la fête de la fin de

Digitized by Google

l'existence des choses; mais laissons-là ces subtilités pour chercher les usages de cette fête, afin d'en découvrir l'esprit primitif qui s'étoit effacé.

Les Hébreux ont donné avec connoissance de cause le nom de *Sabbatthi*, ou de *Sabthaï* à la planette de Saturne, puisque c'est une planette qui termine notre système planétaire; en effet ils n'ont point regardé le sabbat comme le premier jour de la semaine, le jour du soleil chez eux, comme parmi nous, est le premier; le jour de Vénus est le sixième, et par conséquent le septième restoit pour Saturne et faisoit leur sabbat, qui, comme on a vu ailleurs, est la source des mots *sept* et *septem*. Ainsi tout prouve que la fête hebdomadaire des Hébreux étoit placée à la fin du période.

XIV. Examinons maintenant si les usages du sabbat avoient rapport à une fin de période, et si les motifs que les Juifs ont donné de ces usages ont été conformes ou analogues à l'esprit primitif qui animoit les hommes après le renouvellement du monde. L'objet principal du sabbat étoit de rester en repos et de s'abstenir de tout travail. On ne vendoit ni on n'achetoit; on ne voyageoit point; on mortifioit ses inclinations; on n'allumoit point de feu dans les maisons; du tems d'Esdras, on fermoit les portes des villes pour suspendre tout commerce avec les étrangers. La porte orientale du parvis intérieur du temple, fermée les autres jours, étoit ouverte au jour du sabbat; le roi venoit seul adorer le Seigneur sur le seuil de cette porte, et le peuple adoroit en dehors (1).

(1) Exode, chap. XX, vs. 11, XXXV, vs. 3. Esdras, liv. II, X, vs. 31, et XIII, vs. 19. Isaie, LVIII, vs. 13. Ezéchiel, XLVI, vs. 1, 2, 3. Il est dit dans l'écriture que Judith ne jeûnoit ni au sabbat, ni à la nouvelle lune. On doit remarquer que, chaque fois que l'écri-

Digitized by Google

Tels sont les usages sabbatiques dont ils ont parlé dans l'écriture; passons aux motifs qu'elle en donne. Tantôt elle dit que Dieu ayant crée le monde en six jours, se reposa le septième, et voulut que ce jour fût consacré; tantôt c'est parce que Dieu a tiré le peuple d'Israël de l'Egypte; tantôt c'est pour donner du relâche aux hommes, aux animaux et à la terre; tantôt c'est un signe établi entre Dieu et son peuple (1). Nous ne voyons rien d'apocalyptique dans ces motifs, et les usages ne l'étoient pas plus dans l'esprit de la législation judaïque. L'extinction du feu qui, comme on a vu, est lui-même un usage funèbre, n'étoit sans doute ordonné que pour empêcher tout travail domestique. L'ouverture de la porte orientale est aussi par lui-même un usage cyclique qui avoit rapport à un renouvellement. Cette porte, indépendamment du jour de sabbat, s'ouvroit encore à la nouvelle lune, avec les mêmes cérémonies; mais au jour du sabbat cette porte s'ouvroit pour adorer Dieu dans une fête qui lui étoit consacrée; ce n'étoit que le lendemain, c'est-à-dire le jour du soleil qu'on chantoit *attollite portas*, &c. Si la législation des Juifs leur eût transmis l'esprit cyclique, il y auroit eu contradiction dans cet usage, mais comme ils n'avoient point cet esprit, cette contradiction n'est qu'apparente. Si Esdras faisoit fermer les portes de la ville les jours de sabbat, ce n'é-

---

ture parle de la Néoménie, elle y joint toujours le sabat; ce qui pourroit faire juger que le sabat avoit été dans son origine une fête de même nature que la Néoménie, c'est-à-dire une fête lunaire et de renouvellement, et non la fête de la fin d'un cycle. C'est le changement arrivé dans la position de cette fête qui a introduit le mélange de cérémonies et d'opinions gaies et tristes qu'on pratiquoit dans ce jour.

(1) Deuteronome V, vs. 15. Exode XX, vs. 11, XXIII, vs. 12 XXXI, vs. 14, XXXIV, vs. 21.

Digitized by Google

toit pas par un esprit funèbre, quoi que cet usage le soit en lui-même, mais pour mettre la police et pour faire observer la loi qui ordonnoit la cessation du commerce; cette cessation étoit chez les autres nations un usage funèbre pratiqué à la fin des périodes, qui étoient réputés des jours malheureux; mais chez les Juifs ce n'étoit qu'une imitation du repos du Seigneur; ou c'étoit un repos nécessaire à l'homme après six jours de travail.

Malgré cela l'écriture ne nous apprend point si le sabbat étoit pour les Juifs un jour de gaieté ou de tristesse; nous présumons d'après notre dimanche que ce jour étoit consacré à l'allégresse, et nous en jugerions encore d'après les usages des Juifs modernes qui se réjouissent en ce jour-là; cependant si nous consultons ce que les écrivains anciens nous ont dit du sabbat des Juifs, nous y verrons un extérieur assez lugubre. Agatharide dit que les Juifs passoient le sabbat dans leur temple les mains étendues, et priant jusqu'au soir. Philon dit que le sabbat est un jour de recueillement, dans lequel on faisoit l'examen de sa conscience et de ses fautes. Auguste écrivoit à Tibère après avoir fait une abstinence: *Les Juifs ne jeûnent pas si rigoureusement au sabbat que j'ai fait ce jour-là.* Pétrone et Martial parlent des jeûnes sabbatiques. Perse ne parle du sabbat que comme d'un jour où les Juifs étoient pâles et taciturnes. On voit dans Juvénal que les rois de Judée observoient le sabbat pieds nuds, et que ce jour-là les Juifs ne se donnoient aucun mouvement pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Plutarque nous dépeint les Juifs en habit de deuil au jour du sabbat. Justin dit que suivant la loi de Moyse le sabbat est consacré au jeune à perpétuité, en mémoire des misères qu'ils ont souffertes dans leur sortie

Digitized by Google

d'Egypte, qui dura sept jours. Le poëte Rutilius tourne en ridicule les froids sabbats des Juifs (*frigida sabbata*) parce qu'ils n'allumoient point de feu et demeuroient dans une inaction totale. Strabon et Josephe remarquent que Pompée, profitant du sabbat, se rendit maître de Jérusalem, parce que c'étoit jour de jeûne auquel les Juifs ne faisoient aucun travail (1).

Cette foule de témoignages semble prouver incontestablement que le sabbat des Juifs étoit un jour de tristesse. L'origine que Justin donne au sabbat n'est pas fort éloignée de la vérité, car il est dit dans le deutéronome : » Souviens-toi que tu as été esclave en » Egypte, que le Seigneur ton Dieu a déployé son » bras, qu'il t'en a tiré par sa force, c'est pourquoi » il t'a ordonné d'observer le sabbat ». A ces autorités on pourroit joindre l'usage où l'église Romaine est encore de s'abstenir de viande le samedi, usage qui est très-ancien, et qui étoit connu même des premiers chrétiens, quoiqu'il y ait eu des tems ou l'église, de peur de judaïser, sans doute, a défendu le jeûne du samedi et a presque égalé ce jour au dimanche.

Plutarque, dans son traité sur Isis et Osiris, dit que Typhon, père de Juda et de Jérusalem, ayant été vaincu, demeura fugitif pendant sept jours dans la Judée. Et Josephe, contre Appion, dit que bien des villes à l'exemple des Hébreux, jeûnent le septième jour et allument des lampes. Dans le tems où l'on croyoit aux sorciers l'on pensoit que les malins esprits étoient plus nuisibles qu'à l'ordinaire la nuit qui se trouve entre le vendredi et le samedi : le samedi, comme on

(1) Joseph contra Appion. lib. I, cap. 8. Sueton. in August. Martial. lib. IV. Epig. 4. Petron. in fragment. Basnage, liv. IV, chap. 14, parag. 16. Juvenal. Satyra V, VI et XIV. Plutar. de superst. Justin. lib. XXXVI, cap. 2. Strabo, lib. XVI.

Digitized by Google

sait, est le grand jour des sorciers qui vont au sabbat. Toutes ces fables ridicules ont eu, sans doute, une origine; elles contribuent encore à prouver que le sabbat étoit une fête lugubre (1).

Il est vrai que nous avons un passage de Plutarque où cet auteur semble contredire lui-même ce qu'il a dit ailleurs, et infirmer les témoignages que nous venons de rapporter. En effet dans ses *propos de table, livre IV. quest. 5* (2), il conjecture que le dieu des Hébreux n'est autre chose que Bacchus dont les sectaires l'appelloient aussi *Sabasius*, et se nommoient *Sabéens*; parce que dans leurs cérémonies on crioit *Sabboi*, et parce qu'au sabbat des Juifs ils s'invitoient les uns les autres pour se régaler, se réjouir et s'enivrer. Il y a loin de l'ivresse au jeûne, et comme ni l'un ni l'autre ne sont ordonnés par la loi, il paroît que les Juifs sont sortis ce jour-là d'un juste milieu pour donner dans des excès opposés. Mais avant d'expliquer la contradiction de Plutarque, voyons ce que les Juifs modernes pensent au sabbat et les usages qu'ils observent en ce jour.

XV. Les Juifs modernes sont encore rigides observateurs du sabbat quant au repos; les Samaritains ne voyagent jamais sur mer, parce qu'il faudroit violer le sabbat; ils imitent en cela leurs ancêtres qui se sont souvent laissés égorger par leurs ennemis plutôt que

(1) Plut. in Iside et Osiride. Joseph contra App. lib. II, cap. 9. Démonomanie de Bodin.

(2) La fin de ce livre de ce Plutarque, qui eût pu expliquer ce qu'il y avoit d'obscur, n'est point parvenue jusqu'à nous. Il est singulier et fâcheux que tout ce que les anciens auteurs payens ont écrit sur les Juifs se soit perdu préférablement à tant de choses inutiles qui nous ont été transmises. Le voyage de Pausanias au pays des Hébreux est perdu en entier; on le trouve cité par Eustathe et par Etienne de Byzance. La bible ne suffit pas pour connoître les Juifs.

de

Digitized by Google

de se défendre. Aujourd'hui les Juifs ne se font plus scrupule de voyager sur mer, mais dans les villes où ils se trouvent ils suspendent toute affaire et tout commerce à l'exception de celui de vin, parce qu'ils disent avec le psalmiste, que cette liqueur *réjouit le cœur de l'homme*. Ainsi ils regardent le sabbat comme un jour de délassement et de réjouissance, dans lequel il faut boire, manger et dormir, prétendant que ce jour-là Dieu leur donne une ame superflue pour mieux se livrer au plaisir. Et pour ne point donner un démenti à Plutarque qui regarde Bacchus comme le dieu du sabbat, ils boivent du vin largement; en effet c'est une chose défendue que de jeûner le sabbat, il est même méritoire d'y faire trois bons repas; en suivant cette méthode ils espèrent d'être exempts des douleurs du tems du Messie, de la guerre de Gog et de Magog, et du feu de la *géhenne*. Il semble que par leur conduite actuelle les Juifs ont voulu démentir tous ceux qui ont parlé de leurs jeûnes sabbatiques.

Il n'en est pas de même des Samaritains; ceux-ci pendant toute la journée ne se permettent que des actes religieux; ils lisent la loi, ils chantent des hymnes, vont à la synagogue, vivent très-sobrement et retirés, s'abstiennent du commerce de leurs femmes, en quoi ils sont très-opposés aux Juifs qui disent au contraire qu'en s'acquittant ce jour-là du devoir conjugal on fait un saint dans Israël. Les Samaritains reprochent à ceux-ci de faire du feu le jour du sabbat, ce qui en effet est contraire à la loi de Moyse : cependant on voit dans les persécutions que les Juifs ont essuyées en Espagne qu'un des moyens les plus sûrs pour les reconnoître étoit de remarquer les cheminées qui ne fumoient point le samedi. Peut-être le reproche des Samaritains tombe-t-il sur la lampe sabbatique que les Juifs ont

Digitized by Google

soin d'allumer dès que la nuit du sabbat commence, usage qui paroît venir d'une origine funèbre, puisque les modernes disent que c'est en mémoire du soleil éteint au moment du péché d'Eve (1).

Les Juifs, quoique fort relâchés, au prix des Samaritains, sur l'observation du sabbat, n'y joignent donc pas moins des usages tristes et lugubres. L'idée où ils sont que de bien manger les exemptera des maux futurs, est une nouvelle preuve d'un esprit apocalyptique, attaché au dernier jour du période hebdomadaire, qui leur retrace la fin des tems. Cette perspective doit empêcher de trouver étrange que quelques Juifs aient avancé que le sabbat étoit un jour funèbre, que la planette qui y présidoit n'y répandoit que de tristes influences, et que c'est pour cette raison que Moyse voulut qu'on le sanctifiât. On pourroit encore dire que cette fête a pu devenir un jour de débauche pour se distraire des idées funestes qui l'avoient fait instituer : c'étoit en effet là le motif qui empêchoit les Romains de vaquer à aucune affaire le jour de Saturne, et c'étoit celui qui faisoit qu'ils passoient les saturnales à se réjouir. Mais dans les jours malheureux les Romains ne poussoient pas la superstition aussi loin que les Juifs le jour du sabbat, on pouvoit faire à Rome ce jour-là tout ce qu'il eût été nuisible d'omettre (2).

Le jour du sabbat les Juifs font encore la commémoration des morts (3). C'est, selon eux, à pareil jour que le roi David est mort, ce qui est une fable des Rabbins pour qui David est Apollon. Cependant leur

(1) Basnage, hist. des Juifs, livre II, chapitre 9 et 12; liv. III, chap. 14, liv. VI, chap. 14 et 15.

(2) Macrob. Saturn. lib. I, cap. XVI.

(3) Basnage, livre V, chapitre 2, parag. 17 et liv. III, chap. 14, parag. 15.

Digitized by Google

mythologie est mieux raisonnée que celle des Grecs qui plaçoient au contraire la naissance d'Apollon au septième jour. C'est, sans doute par un effet de cette mythologie rabbinique qu'anciennement on faisoit une commémoration de David peu après le solstice d'hiver, tems auquel tous les anciens peuples célébroient la naissance du soleil ou de Mithras.

XVI. Nous avons vu que Saturne, comme divinité, présidoit au tems et surtout à la fin des périodes; nous avons vu qu'il étoit regardé comme le Dieu du siècle futur, plus craint qu'aimé de ses adorateurs. C'est du fond de ces idées que sont tirées celles qui précèdent : on craignoit d'attirer sa colère en manquant de célébrer sa fête; son jour étoit donc religieux et funèbre; mais on cherchoit à égayer ces idées par la débauche et la bonne chere. Moyse en supprimant les dogmes funèbres et apocalyptiques, s'est conduit plus sagement que les législateurs grecs ou romains; par-là les sabbats des Hébreux ne furent ni tristes, ni dissolus, mais graves et religieux. Cependant nous expliquerons les contradictions que nous présentent les usages des Juifs, en disant que malgré les soins du législateur, l'esprit apocalyptique a toujours percé à l'aide de la tradition rabbinique, et a fait qu'à la gaieté ou à la gravité prescrite par Moyse, les Juifs ont quelquefois joint les idées lugubres de leurs Rabbins, et quelquefois la dissolution des autres peuples de la terre. Par ce moyen Plutarque se trouve concilié avec lui-même, avec les autres auteurs, et enfin avec les Juifs, et ces derniers auront fait de leurs sabbats des jours de bacchanales, de dissolution et de débauche.

Les Juifs disent qu'au sabbat et à la nouvelle lune les portes de l'enfer sont ouvertes pour donner du relâche et du rafraîchissement aux ames malheureuses qui

Digitized by Google

soupirent toute la semaine après ce jour; le sabbat venant d'expirer, les portes de ce séjour se referment, et les tourmens recommencent. Il est aisé de voir par-là que les Juifs regardent leur sabbat du même œil que la nouvelle lune, c'est-à-dire comme un jour de renouvellement, ce qui est une erreur. D'un autre côté, puisque leur sabbat leur rappelle l'autre vie, il paroît qu'il doit avoir rapport aux suites de la fin des tems. Pour qu'il y ait quelqu'apparence de raison à cette opinion des Juifs, ils auroient dû dire que l'enfer s'ouvroit à la fin du sabbat; car c'est-là le moment où l'on passe à la délivrance et à la joie qu'amène tout renouvellement de période. Le sabbat, comme les Juifs ne pouvoient l'ignorer, étoit le dernier jour de la semaine et non le premier; ce jour peut cependant être considéré comme une fête qui est à la fois civile et religieuse; c'est le dernier jour de la semaine pour le peuple qui ayant travaillé six jours se repose et se réjouit le septième; c'est le premier jour relativement à la religion, qui consacre à Dieu les prémices de toutes choses. Quoiqu'il en soit, les Juifs la veille du sabbat au soir, se souhaitent un bon sabbat, et lendemain à la clôture du sabbat, ils se disent réciproquement : *Dieu vous donne une bonne semaine.* Ce qui prouve que la semaine ne commence pour eux qu'à la nuit qui suit le sabbat (1). De retour chez eux, ils font une libation de vin en signe de joie, ils récitent le pseaume 115 qui et un verset du livre d'Esther (chapitre VIII. verset 16.) qui dit *qu'une nouvelle lumière s'est levée sur les Hébreux; que la joie, l'hon-*

(1) Basnage, histoire des Juifs, livre III, chapitre X, parag. 10 et livre VI, chap. XIV, parag. 2, 9 et 16. Léon de Modène, livre III, chap. I, parag. 26 et 27.

Digitized by Google

neur et le plaisir sont retournés vers eux. Enfin le lendemain ils chantent le pseaume 23, *La terre est au Seigneur*, &c. C'est un pseaume de triomphe qui, chanté le jour du soleil, indique que c'étoit le premier jour de la semaine, tandis que le sabbat ou le jour de Saturne devoit être lugubre par sa nature.

Pour nous convaincre encore plus de la réalité de cette conjecture, voyons si nous ne trouverons point quelques traces de cet esprit dans le pseaume 91, qui porte le titre de sabbat. D'abord ce pseaume contemple l'univers et loue Dieu de ses ouvrages, ensuite il finit par envisager la fin des tems qui menace les pécheurs et dont la perte est regardée comme prochaine. Le pseaume 90 paroît lié à celui qui précède, et les Juifs le récitent à la fin du sabbat; il annonce la confiance après le péril passé. Dans le pseaume 118 que les Juifs modernes lisent dans leur synagogue au jour du sabbat, on voit un juste qui demande à être sauvé, à n'être point confondu avec les impies, et dont le cœur est rempli du desir de voir finir la vie malheureuse qu'il mène sur la terre, et d'être admis dans la félicité du Seigneur. Dans le pseaume 103 que les Juifs modernes récitent au soir qui commence le sabbat avant de se coucher, on voit une commémoration des anciennes révolutions du monde; Dieu est invoqué dans ce pseaume comme créateur. On voit régner le même esprit dans le pseaume 92, qui paroît destiné à être récité la veille du sabbat, et qui porte le titre assez singulier *qu'il doit servir de cantique à David au jour qui précéde le sabbat, lorsque la terre fut affermie ou habitée.* Le pseaume 37 a pour titre *pour la commémoration du sabbat* : c'est une prière lugubre et lamentable et un humble aveu de ses fautes.

En un mot toutes ces circonstances semblent prou-

Digitized by Google

ver que le jour du sabbat a été dans son origine un jour funèbre dont Moyse n'a pu entièrement supprimer l'esprit ; le sabbat étoit, selon les apparences, antérieur à ce législateur ; il en a été le réparateur et le réformateur et non l'instituteur. On a plusieurs fois agité cette question, ce qui est assez étonnant, puisque la bible fournit une multitude de preuves que les hommes avant Moyse avoient distingué le septiéme jour et s'en servoient comme d'une espèce de cycle qui régloit leurs démarches et même leurs usages. Nous voyons dès le tems dont parle la genèse de grands égards pour le nombre de sept jours. Noé entre dans l'arche le septiéme jour avant le déluge ; il attend sept jours pour envoyer une seconde et une troisiéme fois la colombe afin de s'assurer si la terre est desséchée. Le même patriarche fait entrer dans l'arche sept couples de chaque espèce d'animaux. La circoncision, qui n'est point une institution mosaïque, se faisoit au huitiéme jour, c'est-à-dire au renouvellement de la semaine. C'est dans le même esprit que la loi vouloit qu'on laissât les premier-nés des animaux sept jours avec la mère, et qu'on ne les offrît que le huitiéme. Jacob se loua à Laban pour sept ans ; l'Egypte pleura ce patriarche pendant 70 jours ; la cérémonie de ses funérailles dura sept jours. Enfin, ce qui est très-décisif, Moyse lui-même parle du sabbat avant que la loi eût été donnée sur le mont Sinaï, à l'occasion de la manne qu'il veut que l'on recueille deux fois au sixiéme jour, parce qu'il ne devoit point en tomber le septiéme jour qui est le jour du sabbat (1).

(1) Voyez la Genèse, chapitre VII, vs. 4, 5, 4, 10, 12 ; et chap. I, vs. 5, 10. Exod. chap. XVI et XXII, vs. 30. Basnage, livre VI, chap. 8, parag. 10. Aristote dit que les Grecs ne doubloient un nom

Digitized by Google

Cette solemnité hebdomadaire est donc fort antérieure à Moyse, et son usage ne peut venir que des législateurs primitives; son objet avoit été de louer Dieu au retour de toutes les phases de la lune, mais l'usage de pleurer à la fin des périodes avant que de se réjouir pour leur renouvellement, a dès les premier tems donné plus de célébrité à la partie funèbre qui est insensiblement devenue la partie essentielle de la fête; voilà pourquoi le septiéme jour, comme fin de période, a été chez presque tous les peuples, un jour beaucoup plus funèbre que de réjouissance. Il ne faut donc plus être surpris que le nombre sept ait été si révéré de tous les apocalyptiques, et soit devenu le nombre fatal et chéri de tous les astrologues, sorciers et visionnaires.

De-là, comme on a vu, sont dérivées toutes les idées sur les années climatériques; et tous les périodes multipliés par sept ont été regardés comme funestes aux hommes, aux empires, à l'univers. Toutes ces folies ont eu pour base l'idée lugubre attachée dans l'origine au septième jour de la semaine, dans lequel on se rappelloit les malheurs passés du monde et ceux qu'on redoutoit encore pour lui; on éteignoit les feux, comme font encore les Juifs et les Cophtes: on allumoit les lampes sabbatiques, on prioit, on veilloit, on jeûnoit dans l'attente d'un juge exterminateur. Enfin on s'occupoit du grand renouvellement qui consoloit les hommes de leurs maux présens par l'espérance d'une vie plus

---

à leurs enfans que le septième jour après leur naissance, par ce que la plûpart mouroient avant ce jour, et que par conséquent on ne pouvoit avant ce terme les compter au nombre des vivans. Cette cérémonie se nommoit *Ebdomée*, et étoit accompagnée d'un festin. Voyez *Aristot histor. animal. lib. 7, cap. 12. J. Meursii Græcia feria ta. lib. III.*

Digitized by Google

fortunée. St. Augustin appelle la vie future le *Sabbat de l'éternité.* C'est avec plus de raison qu'il l'appelle dans un autre endroit *octave éternelle*, parce que de son tems on avoit divisé la durée du monde en sept âges (1).

XVII. Il nous reste encore à parler des usages du période journalier, dans lesquels nous retrouverons visiblement les alternatives de tristesse et de joie que nous avons remarquées dans toutes les institutions anciennes. En effet, si nous examinons les prières périodiques et journalières que nous voyons établies chez tous les peuples de la terre, nous sentirons que les unes nous ramènent à la gaité et les autres nous rappellent des idées tristes et lugubres. Toutes les fêtes, comme on a vu, commençoient au coucher du soleil et s'annonçoient par un ton lugubre. L'uniformité de ces usages doit nous prouver de plus en plus qu'il fut un tems où le coucher du soleil remplissoit les hommes de terreurs, et leur faisoit craindre d'être replongés dans les ténèbres et le monde dans la ruine; c'est une vérité sur laquelle nous reviendrons encore dans le livre suivant en parlant des effets physiques du déluge; les remarques que nous ferons serviront à nous expliquer l'esprit de la plupart des usages religieux et journaliers des anciens et des modernes dans leurs liturgies sacrées.

Les Payens, suivant Noël le Comte, sacrifioient aux dieux célestes le matin, aux dieux infernaux et aux Mânes le soir. Les Romains, les Perses, les Sabiens, les Indiens saluoient le soleil levant. Les Bramines au lever de l'aurore chantent un hymne en l'hon-

(1) S. August. Confes. lib. XIII, cap. 161. Idem de Civitate Dei, lb. XXII, cap. 30.

Digitized by Google

neur d'un dieu qui vole dans les cieux, porté sur un char très-rapide; ce dieu combattit mille ans avec un crocodile, et le tua à l'aide de (1) Vistnou. Qui est-ce qui ne voit pas dans ce dieu un Apollon vainqueur des exhalaisons pestiférées de la terre après le déluge? Ainsi dans cet usage des Bramines nous voyons sensiblement une commémoration des malheurs du monde; de plus ceci sert encore à nous expliquer les motifs de la vénération que tous les peuples ont eue pour l'astre du jour, dont, comme nous avons vu, les chrétiens eux-mêmes ont eu de la peine à se défendre.

On voit dans Job que c'est au point du jour que les justes attendront la visite et la consolation du seigneur (2). Le prophète Isaïe dit que la désolation viendra le soir, et que les méchans ne verront plus le matin (3). L'esprit primitif des nations n'est point banni de la liturgie particulière de l'église Romaine; on trouve de l'allégresse et de la gaieté dans les prières consacrées au matin, et de la tristesse dans celles que l'on récite le soir. Si cette observation se trouve quelquefois démentie, c'est que les heures où l'on récite aujourd'hui ces prières, ont été peu-à-peu déplacées, et que l'on a insensiblement oublié les intentions et les idées primitives. Homère appelle le soleil levant la *lumière sacrée du jour*. Les Egyptiens saluoient les dieux dès le grand matin. Osiris, le plus grand de ces dieux, peut être regardé comme un soleil personnifié: ils avoient des offices réglés dans lesquels on célébroit sur-tout les victoires et les malheurs de ce dieu (4). Les Juifs doivent

(1) Cérém. relig. tome VI.
(2) Job, chap. VII, vs. 18.
(3) Isaïe, chap. VII, vs. 14.
(4) *Jablonski* dérive le nom d'Osiris de deux mots Cophtes ou Egyptiens *Oeischiri*, qui signifient celui qui fait le tems ou la cause du tems. *Jablonski Pantheon Egyptiorum*, *p.* 151.

Digitized by Google

faire la prière dès le moment que le soleil paroît sur l'horison, c'est, selon eux, l'instant le plus favorable pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande; les mauvais anges se taisent à cette heure-là; ils pensent que les larmes du matin effacent les péchés; ils bénissent Dieu d'avoir donné au coq l'instinct pour distinguer la nuit du jour (1). Lactance dit que l'occident et la nuit ont rapport au diable, à la mort, aux ténèbres, et que l'orient et le jour ont rapport à Dieu, au ciel, à la vie éternelle (2).

Dans la mythologie payenne la nuit est la plus ancienne des divinités; elle est fille du chaos, mère des dieux et des hommes, femme de l'Erèbe, ou de la noirceur, mère de l'Ether et du jour; elle est pareillement mère de l'odieux destin, de la parque noire, du sommeil, des songes, de la mort, des craintes, de la douleur, de l'envie, du travail, de la vieillesse, de la misère; en un mot dans les idées de la mythologie la nuit est regardée comme la source de tout ce qui est mauvais. Enfin chez tous les peuples la nuit a été un sujet d'effroi, et le retour du soleil un sujet d'allégresse. Le mot François *jour* ne pourroit-il point venir de *jo-ur* feu divin, *divus ur* ou *Deus uranus*, d'où l'on a pu faire *diurnus*? Alors l'expression de *lumière sacrée du jour* dont Homère s'est servi n'en seroit qu'une traduction fidèle.

Quoiqu'il en soit, nous venons de voir que les usages du jour nous présentent, comme toutes les institutions antiques, un mélange de chagrin et de plaisir occasionné par cette quiétude et cette espérance pour l'avenir, que nous avons nommé *esprit apocalyptique*. C'est à

(1) Basnage, livre VI, chap. 18.
(2) Lactant. instit. divin. lib. II, cap. 10.

Digitized by Google

cet esprit que j'ai attribué dans le cours de cet ouvrage une foule d'opinions vulgaires, d'usages civils et politiques, d'institutions religieuses, de façons de parler des anciens, qui étoient souvent pour eux-mêmes des énigmes insolubles. Je n'ai point la présomption de croire que j'aie parfaitement deviné, encore moins que j'aie tout expliqué; j'ai souvent été ébloui par la multitude des objets que j'ai rencontrés dans une terre inconnue où personne n'avoit encore abordé par la même route. Si je n'ai point également réussi dans mes recherches, j'espère qu'on pardonnera mon insuffisance, et que le lecteur me fera grace en faveur d'un tableau très-étendu que je lui ai présenté des usages et des opinions des hommes; tableau toujours intéressant pour le philosophe, qui tire son instruction également des erreurs et des vérités que l'histoire lui présente.

Fin du Livre cinquième.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

TAYLOR INST. OXFORD

LIVRE SIXIÈME.

Tableau des effets physiques et moraux du déluge.

CHAPITRE PREMIER.

Du déluge, ou de la revolution universelle qui a changé la face primitive de notre globe, et des effets physiques qu'elle a produits sur la terre.

I. Après avoir parcouru dans les livres qui précèdent les usages de presque tous les peuples de la terre; après avoir fait voir que leurs cérémonies, leurs fêtes, leurs mystères, ainsi que la plupart de leurs opinions, avoient pour base des idées funèbres et lugubres, il faut maintenant examiner le grand évènement qui a fait naître toutes ces idées : nous devons le regarder comme la source féconde de toutes les institutions humaines, dont un grand nombre, quoique altérées, corrompues et diversement modifiées, se sont trans-

Digitized by Google

mises jusqu'à nous, et dont plusieurs, selon les apparences, passeront à la postérité la plus reculée. Ce terrible événement n'est autre chose que le déluge ; nous avons vu sa mémoire conservée chez toutes les nations du monde, et le naturaliste trouve ses ravages écrits en caractères lisibles et ineffaçables sur toutes les parties de notre globe.

Le nom que les anciens Orientaux donnoient à la catastrophe effrayante que nous nommons déluge, est *Mabul* ou *Manbul* : on comprendra mieux ce que ce mot signifie, lorsqu'on saura qu'il est dérivé de *Nebe*, vase ou vaisseau propre à verser de l'eau (1). C'est de ce nom que les Orientaux ont employé à leur ordinaire dans un sens allégorique, que les Occidentaux ont formé celui de *Nephelai* qui signifie nuages ou nuées en grec, celui de *nebula*, et que nous nommons en français un *tems nébuleux*. Chez les allemands le mot *nebel* signifie un brouillard. Au tems du déluge l'atmosphère dut sans doute être chargée de nuages épais qui enveloppèrent la terre de ténèbres, qui avertirent les nations du sort qui les menaçoit, et qui détruisirent ensuite les hommes consternés par les torrens de pluie dont leur séjour fut inondé. Telle est l'idée que les traditions hébraïques nous donnent en effet du déluge ; elles nous présentent toutes les bouches ou cataractes du ciel ouvertes, et cette catastrophe précédée de la rupture des réservoirs de l'abyme qui contribua à grossir les eaux. C'est-là à-peu-près l'idée que l'on se forme du déluge ; mais ce tableau, tout effrayant qu'il est, le devient encore bien plus lorsqu'on fait attention à une autre anecdote de l'histoire des Hébreux et

(1) *Diluvium, inundatio, uter, lagena, nibeleis, pluvia, Nabal, cadere, defluere.*

Digitized by Google

aux détails renfermés dans la consolation que Dieu donne à Noé. En effet Dieu lui promet que tant que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront de s'entresuivre (1), ce qui nous autorise à conclure qu'il règna un affreux désordre dans la nature, non-seulement au moment du déluge, mais vraisemblablement encore dans les années qui le précédèrent et le suivirent. L'ordre des saisons avoit donc été altéré; la famine et la misère s'étoient répandues sur la terre par le défaut de tems favorable pour semer, moissonner et labourer; l'été et l'hiver ne se succèdoient donc plus régulièrement, et tous ces désordres avoient dû couvrir le genre humain d'infirmités, de maladies, rendues encore plus cruelles par la confusion du jour et de la nuit, et par les ténèbres toujours effrayantes pour l'homme, et capables seules de le jetter dans le désespoir.

Les physiciens s'étendront, s'ils veulent, sur les causes qui ont pu produire le dérangement du jour et couvrir la terre de ténèbres. Ils décideront si ces causes étoient au dedans de notre globe ou hors de de lui. Les seuls nuages de notre atmosphère ont-ils aussi pu produire une obscurité totale? Y a-t-il eu quelque suspension dans les révolutions journalières de la terre? Le soleil se seroit-il alors entièrement couvert de ces taches qui lui sont ordinaires, et ont-elles formé une croûte qui déroba totalement sa lumière? Enfin la queue ténébreuse de quelque comète a-t-elle enveloppé la terre? et le déluge n'a-t-il été que la suite d'une révolution qui s'est fait sentir dans tout le système de l'univers? Tous ces sentimens ont quelque chose de plau-

(1) Genèse, chap. 7, vs. 11, chap. 8, vs. 22.

Digitized by Google

sibles ; mais il y auroit de l'imprudence à rien assurer positivement (1).

Quoiqu'il en soit, les divers fléaux dont Dieu promet à Noé que la terre sera délivrée par la suite, prouvent qu'au tems du déluge la nature fut dans un désordre total et dans une effervescence extraordinaire. Quel qu'en ait été la cause, on peut encore, sans se tromper, attribuer une partie considérable de ces désastres à la mer irritée et sortie de ses bornes ordinaires ; les forces qui produisent actuellement ce balancement tempéré et toujours réglé des mers, par lequel elles sont tantôt portées sur nos rivages et tantôt repoussées ; ces mêmes forces, dis-je, augmentées ou dérangées, ont suffi pour submerger les continens ; la nature troublée a pu élever alors ses eaux à une hauteur beaucoup plus grande que celle que nous voyons dans les plus fortes marées. Ainsi toutes les mers ont pu en un instant être jettées sur nos continens, et détruire en un clin d'œil les nations ; elles ont pu ensuite être ramenées dans leurs bassins accoutumés pour être reportées de nouveau sur les terres à qui elles ont livré des assauts fréquens et réitérés. Par-là les eaux ont pu changer la surface géographique du globe terrestre, former de nouvelles vallées, déchirer des chaînes de montagnes, creuser de nouveaux golfes, renverser les anciennes hauteurs, en élever de nouvelles, et couvrir l'ancien monde de sable, de fange et d'autres substances que leur agitation extraordinaire les mettoit en état de charrier. Les tra-

(1) Les traditions du regne d'Ogygès, sous lequel est arrivé le déluge de Béotie, portent qu'il y eut de son tems des changemens considérables dans la planète de Vénus ; qu'elle changea de couleur, de grandeur, de figure et de cours. S. Augustin, *de Civitate Dei*, rapporte ces faits d'après Varron. D'autres ont attribué le déluge à l'inclinaison survenue aux poles de la terre, etc.

ditions

Digitized by Google

ditions d'accord en cela avec tous les monumens naturels justifient ce que nous disons de ces révolutions (1).

A ces phénomènes nous devons encore joindre les tremblemens de terre qui ont dû faire sortir du sein de la terre des sources capables de grossir les eaux. Tous les continens ont été ébranlés par la même secousse qui agitoit et soulevoit les flots; les couches de la terre furent tantôt affaissées et tantôt élevées violemment suivant les mêmes directions qui affaissoient et soulevoient les eaux de la mer; à la fin ces couches se sont brisées et ont donné passage aux eaux souterraines : la croûte de la terre, semblable à une voûte antique, fut forcée d'écrouler sur elle-même, et produisit des montagnes dans quelques endroits, des vallées, des lacs, des mers en d'autres. L'homme ne vit alors que la mort de toutes parts; la terre se déroboit sous ses pieds : il invoquoit le ciel qu'il ne voyoit plus; il erroit dans l'obscurité sur les débris de sa demeure; et tous les élémens conjurés ne lui présentoient que le trépas.

Le feu vint encore joindre ses fureurs à toutes ces étranges convulsions, il sort du sein de la terre, un bruit affreux annonce ses efforts, il éclate au travers des montagnes et des plaines. Des volcans allumés en mille endroits vomissent à la fois de l'eau, du feu,

(1) Selon les Caraïbes, c'est le déluge qui a produit les mornes, les falaises, les escarpemens, les écueils que l'on voit dans leurs isles qui ont été séparées de la terre ferme. Ces notions d'un peuple sauvage sont très-remarquables et pourroient apprendre à des peuples plus instruits que c'est pareillement le déluge qui a produit les séparations visibles de plusieurs parties du continent qu'ils habitent. Voyez les Oeuvres physiques de Lehmann, préface du IIIe. volume, et voyages de la Borde, p. 6 et 7.

Digitized by Google

des rivières embrâsées et des torrens de lave qui consument ce que les eaux ont respecté. Les exhalaisons et les fumées sorties de ces fournaises infectent l'air et détruisent les nations que les secousses et les ravages de la nature avoient épargnées jusques-là; l'air s'épaissit et ne devient plus qu'un brouillard sulphureux; une noire fumée remplit tout l'atmosphère; le soleil n'existe plus sur la terre, tout contribue à lui dérober sa lumière secourable; une nuit vaste règne sur le monde ruiné, il n'est éclairé par intervalles que par les embrâsemens affreux qui montrent à l'homme égaré toutes les horreurs qui l'entourent (1).

II. Il faut de nouveaux malheurs à la terre pour lui rendre les rayons du soleil interceptés par la fumée et par les vapeurs malfaisantes qui l'environnent. Il faut que l'atmosphère se purifie, cet effet est produit par les nuages qui touchent à la terre; ils se résolvent en pluie, des torrens continuels tombent du ciel et sillonnent les nouveaux continens depuis leurs sommets jusqu'aux rivages de la mer, ils s'ouvrent un passage au travers des débris et des cendres que les tremblemens de terre et les incendies ont amoncelés; ils rompent les digues de sable et de vase que la mer avoit formées; et lorsqu'ils ne trouvent plus d'issue, leurs eaux se rassemblent et forment de nouveaux lacs. Les anciens débris sont par-là ensevelis sous de nouvelles ruines; les eaux lavent et dépouillent les sommets des rochers et des montagnes, qui depuis ce tems sont demeurés arides et incapables de produire; le limon, la fange et les eaux sont portés dans les lieux les

(1) Les traditions du déluge d'Ogygès font mention d'une nuit qui dura neuf mois. Pour peu que l'on considère l'Archipel, on verra que les isles qui le composent ont été formées par des volcans, dont quelques-uns subsistent encore. *Solinus, cap. XVII.*

Digitized by Google

plus bas, dont ils font des marais; ceux-ci formeront au bout des siècles des plaines fertiles pour des races futures (1).

Ainsi la chûte des eaux éclaircit peu-à-peu l'atmosphère et fait disparoître cette obscurité qui couvroit l'univers; l'espérance de recevoir la lumière peut déjà rentrer dans le cœur des mortels; ils commencent à entrevoir les débris qui les environnent; mais bientôt la nuit vient les replonger dans les ténèbres et dans le désespoir; ayant perdu l'habitude des alternatives régulières du jour et de la nuit, cette nouvelle obscurité a droit d'allarmer les hommes qui avoient presque oublié le soleil banni depuis si long-tems de leur triste atmosphère; peut-être l'avoient-ils cru détruit comme leur demeure; cependant le lendemain cet astre recommence sa carrière, et lance une lumière foible sur la terre convertie en solitude : le globe a repris son mouvement de rotation; c'est lui qui produit cette succession réglée du jour et de la nuit. Alors l'homme connoît l'étendue des maux que sa demeure a soufferts pendant l'obscurité; qui pourroit entreprendre de peindre ses premières sensations à la vue du désordre qu'il voit régner par-tout? où prendre les couleurs propres à représenter les idées de ceux qui eurent le triste bonheur de survivre au monde détruit? nos yeux, accoutumés à une nature tranquille et régulière, ne peuvent rien fournir qui approche de ce tableau, et notre imagination ne peut nous retracer

(1) Dans les langues orientales, *Phaëton* signifie bouclé de fournaise; les larmes des Héliades, ses sœurs, filles du soleil comme lui, sont sans doute, dans le stile allégorique de la fable, les pluies qui éteignent les flammes et qui rabattent les vapeurs causées par les embrasemens souterrains. On trouvera toutes les descriptions que nous venons de faire dans Ovide. *Metam. lib. II, fab.* 2 *et* 4.

Digitized by Google

les pensées qui durent s'élever dans des ames accablées par l'inquiétude, la crainte et la douleur; elle ne peut nous montrer que foiblement les traits de ces infortunés engourdis par la misère, exténués par le besoin et égarés par la terreur. Rendus stupides par l'infortune, ils n'attendoient que leur anéantissement; à peine leur restoit-il des forces pour sentir tous leurs maux (1). Ce sont là les traits sous lesquels Ovide et Séneque nous peignent le tableau physique et moral du déluge: ils nous représentent les hommes assemblés aux sommets des montagnes, timides, éperdus, stupides et devenus insensibles à force de calamités.

Cependant les vapeurs commencent à se condenser par l'action insensible du soleil, et les nuages qui étoient descendus jusques sur la surface de la terre, et qui se confondoient avec les eaux dont elle étoit

---

(1) Rien n'est plus conforme à ce qui vient d'être dit que la description que fait Ovide du déluge de Deucalion. *Metam. lib. I, fab. 1, et 7. lib. II, fab. 1.*

Redditus orbis erat, quem postquam vidit inanem,
Et desolatas agere alta silentia terras
Deucalion, etc.

Metam. Lib. I, Fab. 7.

Il est bon de remarquer que les expressions d'*inanis* et de *desolata* que le poëte emploie pour peindre l'état de la terre, sont fidèlement traduites du *Tohu* et *Bohu* du second verset du premier chapitre de la Genèse; expressions dont Jérémie s'est encore servi pour peindre la désolation future de la Judée, cha. IV, vs. 23. Dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, ce *Bohu* se trouve personnifié sous le nom de *Baau*, que les Grecs ont traduit par nuit. On en a fait la mère des deux premiers hommes, que l'auteur appelle *premier né* et *la vie*; généalogie métaphysique et ridicule, qui montre de plus en plus que les Cosmogonies et les Théogonies de la plûpart des peuples, ainsi que leur chaos et leurs géans, ne sont que des peintures altérées de la grande révolution dont nous parlons ici. *Euseb. præparat. evan. lib. I, cap. 10. Senec. quæst. natur. lib. III.*

Digitized by Google

couverte, s'élèvent insensiblement, et vont occuper la région de l'air où nous les voyons aujourd'hui suspendus. L'atmosphère débarrassée laisse appercevoir au loin la nouvelle disposition de la terre, dont les eaux prennent un cours suivant la pente naturelle des nouveaux terreins, et vont se rendre dans les nouveaux bassins que le désordre leur a creusés en différens endroits; là elles forment des marais, des lacs, des mers. S'il existe quelques portions de la première terre, on y découvre encore de nos jours les restes de ses anciennes productions; on y trouve des forêts renversées et enfouies, dont la résine ou le bitume devenus solides forment des mines de charbon de terre; on y voit dans les couches de limon durci qui les couvrent des empreintes de végétaux souvent parfaitement reconnoissables; et dans d'autres nous trouvons les restes de créatures animées qui furent alors ensevelies sous des couches immenses de boue, de fange, de sable, où ils nous attestent la catastrophe terrible qui a porté dans l'intérieure ce qui étoit jadis à sa surface.

III. La surface de la terre fut sans doute long-tems à se dessécher même après l'écoulement des eaux; de plus des continens échauffés par les feux souterrains dûrent long-tems exhaler en quelques endroits une quantité de vapeurs humides que la chaleur fit sortir des dépôts fangeux dont la terre étoit restée couverte; elles contribuèrent encore long-tems à former des brouillards qui rendirent le séjour de l'homme nébuleux et malsain; elles perpétuèrent les pluies, entretinrent l'humidité sur la terre, et empêchèrent le soleil de se montrer à découvert sur l'horison; malgré la régularité des jours et des nuits, la lumière que donnoit cet astre dut continuer à être foible et semblable à celle

Digitized by Google

de nos plus tristes jours d'hiver; la nuit pareillement privée de la lumière douce de la lune et des étoiles, couvrit long-tems les yeux des mortels d'un voile sombre et impénétrable. Mais enfin ce nuage universel et ces sombres vapeurs commencèrent à se dissiper, les nuages se divisèrent, et ces épaisseurs solides donnèrent passage aux rayons de la lumière; alors le soleil se montra à la terre, elle en fut réchauffée; toute la nature sembla respirer et renaître. Quelle dut être la joie et la surprise de l'homme, jusques-là condamné à une lumière triste et ténébreuse, à la vue de l'astre brillant qu'il avoit long-tems cru totalement éteint pour lui ! A la faveur de la sérénité rendue au ciel, la nuit parvint enfin à jouir de cette lumière douce et paisible que la lune nous réfléchit, et le brillant cortège des étoiles étincella dans le firmament.

Les nuages ne furent pas plutôt dissipés en tout ou en partie, que tous les êtres engourdis qui avoient survécu au désastre universel se sentirent ranimés. Les habitans des eaux, sans sortir de leur élément, avoient pourtant partagé le malheur général; une partie avoit été brisée par les tempêtes, brûlée par les feux souterrains, étouffée dans les bitumes et les vases, et ensevelie dans les sables et les fanges; sentant la chaleur douce du soleil et la tranquillité rendue à leur élément, ils éprouvèrent les premiers les bienfaits de la nature renouvellée. Dans les eaux chargées des débris du monde les poissons trouvèrent une subsistance facile, qui fut long-tems refusée aux premières générations de toutes les autres espèces d'animaux. Les habitans de l'air ne tardèrent pas non plus à reparoître : l'air devenu plus pur leur permit de chercher leur nourriture, et à la vue de l'astre du jour ils

Digitized by Google

recommencèrent leurs chants. L'eau et l'air repeuplèrent ainsi les premiers, l'une offroit une subsistance abondante, et l'autre un passage facile.

Il n'en étoit pas ainsi de la terre et des animaux attachés à ce séjour, alors couvert de sable, de fange et de boue. Il falloit qu'elle se desséchât tout-à-fait pour que les animaux échappés se répandissent. Ils se tinrent d'abord sur des rochers et sur des sommets de montagnes stériles; ils furent réduits à se repaître de toutes les substances terrestres, fluviatiles et maritimes que les eaux avoient dispersées; ils vécurent de racines, de plantes desséchées, de poissons et d'animaux souvent corrompus; ils cherchèrent sur-tout les aspects où la chaleur du soleil pouvoit, en les réchauffant, rétablir leurs forces abattues. La destruction de tout ce qui marche ou qui rampe sur la terre avoit été terrible; cependant beaucoup d'arbres et de plantes ont pu résister au mouvement des eaux; les torrens et les marées avoient aisément balayé tout ce qui ne tenoit point au sol de la terre; il n'en resta sans doute que la petite quantité que différens hazards portèrent sur les sommets de quelques contrées élevées; aussi doit-on présumer que la terre fut bien plutôt ornée de forêts et de verdure que de créatures vivantes; car si, lors de la destruction, la plus grande partie de ces créatures fut ensevelie sous les ruines du monde, combien la misère des tems qui survinrent dut-elle en moissonner parmi le petit nombre qui avoit pu se sauver. Le séjour de la terre, long-tems après que le calme eut été rendu à la nature, dut être le séjour de la maladie, de la contagion et du deuil. La terre se couvrit donc d'abord de verdure et de forêts, et ces forêts se remplirent peu-à-peu d'animaux.

Les hommes, les plus malheureux de tous les êtres

Digitized by Google

dans ces tristes révolutions, furent les derniers à sortir des antres et des retraites élevées où ils s'étoient refugiés; ce ne fut que trop tard qu'ils purent descendre des rochers et des hauteurs qui leur avoient servi d'azile. Lorsque la terre fut devenue plus solide, le besoin les força de suivre les traces des animaux, et de chercher leur subsistance avec eux. La splendeur du soleil pouvoit seule les tirer de l'engourdissement de leur ame; cet astre y fit renaître quelques sensations de plaisir; il les guida où leurs besoins les appelloient, il dessécha leur demeure; quelle dut être leur inquiétude lorsqu'ils le virent caché par des nuages, ou la première fois qu'ils le virent se coucher! quelle étoit leur joie à son retour, et leur tristesse périodique toutes les fois qu'ils le croyoient quitter l'horison! Sans le soleil, ces hommes infortunés eussent sans doute succombé sous le poids de leurs chagrins, la terre n'eût été pour eux qu'une source de larmes, et leur reconnoissance pour cet astre secourable dut augmenter à mesure que le tems leur fit connoître les biens que sa chaleur et sa lumière leur procuroient.

IV. Tel est le tableau le plus naturel et le plus vrai que l'on puisse se former du déluge et de ses suites immédiates. Pour le composer je n'ai point été consulter ni l'imagination, ni la poésie qui se sont si souvent exercées sur ce grand sujet, sans ordre, sans méthode et sans principes; j'ai profité simplement des détails les plus vraisemblables qui nous ont été transmis par des traditions historiques et allégoriques de tous les peuples divers; j'ai puisé les caractères essentiels et l'ordre des différens évènemens qui ont accompagné ou suivi cette grande catastrophe, de l'examen que nous avons fait dans les livres précédens des usages et de l'esprit des usages. De plus, autant qu'il m'a

Digitized by Google

été possible, j'ai confronté ces traditions avec les monumens physiques sur lesquels les révolutions de la nature sont encore gravées en caractères ineffaçables. J'ai éclairci ces monumens par les traditions, et j'ai consulté la nature dans ses opérations simples et ordinaires pour juger de ce qu'elle a pu faire dans des tems de crise et d'horreurs, persuadé qu'elle étoit alors sujette aux mêmes loix. Je n'ai regardé la chûte, l'éruption et le cours des eaux que comme un des derniers actes de la destruction qui arriva alors, quel qu'en ait été le premier agent physique que l'homme chercheroit toujours vainement à connoître. Les traditions, les allégories, les usages commémoratifs, les différentes cosmogonies que je n'ai pas négligé de consulter, présentent toutes également une terre détruite par le feu et par l'eau. Il semble que la diversité des traditions n'ait eu d'autres sources que la diversité des contrées que les peuples habitoient : les pays montueux et élevés ont plus souffert du feu, les régions moyennes et basses ont plus souffert des eaux; des nations ont été étouffées dans les flammes et les vapeurs d'un incendie, d'autres ont été submergées et ensevelies dans la fange. Cette diversité d'anecdotes semble faire entrevoir qu'il y a eu dans différentes contrées du monde des hommes qui ont survécu à ces divers accidens, ce qui est fort contraire à la tradition des Juifs adoptée par les Chrétiens, qui font descendre tous les habitans de la terre actuelle de celui qui fut sauvé du déluge dont Moyse a parlé. S'il y a quelque moyen de résoudre ce grand problême, ce ne sera qu'en examinant les diverses traditions diluviennes, qui semblent dans plusieurs contrées porter avec elles des détails propres à la disposition physique de ces mêmes con-

Digitized by Google

rées; ce ne sera qu'en examinant les traditions qui donnent sur les suites physiques et morales de ce grand évènement les détails les plus conformes à la vraie nature des choses; ce sera en jettant les yeux sur les différentes espèces d'hommes blancs, noirs, rouges, olivâtres, &c. qui semblent ne pouvoir avoir eu Noé pour père commun; ce sera en considérant le texte, l'esprit et le caractère des annales hébraïques dans lesquelles le plus souvent l'expression *toute la terre* n'est qu'emphatique, et ne désigne que toute une contrée particulière telle que l'Egypte, la Judée, la Syrie, &c.

Ce sera en faisant cette autre remarque que l'unité d'un seul Noë et d'une famille ne forme point un dogme si capital au christianisme même que l'unité d'un Adam. C'est ce dernier seul qui est la source du péché originel et la première pierre de l'édifice de la religion actuelle. D'un autre côté il n'est point écrit dans les annales sacrées des Hébreux que toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel furent sans exception couvertes par les eaux et surpassées de *quinze* coudées; il est vrai que cela est ainsi énoncé, non en François ou en Anglois, ou dans une langue exacte perfectionnée, mais en Hébreu, c'est-à-dire dans une langue peu correcte et fort éloignée de la précision, dans une langue remplie de l'emphase si naturelle aux orientaux. La Chine s'appelle encore aujourd'hui *Thienelia*, nom qui signifie *tout ce qui est sous le ciel*; lorsque nous lirons dans l'histoire chinoise rendue en notre langue qu'en 1644 les Tartares envahirent toute la Chine, le texte oriental porte que l'année *vingt et unieme du cycle soixante-sept les Tartares ont envahi et désolé tout ce qui est sous le ciel*; faut-il de-là conclure

Digitized by Google

que ces Tartares ont réellement envahi les quatre parties du monde. (1) ?

De plus, quoiqu'il soit écrit, et quoiqu'il puisse être vrai que les eaux ont passé de hautes montagnes, le texte ne dit point, comme la tradition françoise, *toutes les plus hautes montagnes*; les hautes montagnes dont parle le texte de la bible ne désignent point que la terre entière eût été en même tems couverte d'une couche qui la surpassoit de quinze coudées dans toutes ses parties; dans quelques endroits les eaux ont pu en effet surmonter certains sommets par l'effet d'un flux et d'un reflux violent : mais alors des lieux très-bas pouvoient être découverts lorsque des lieux très-hauts pouvoient être inondés. Dans d'autres endroits l'élasticité des couches de la terre a pu plonger des portions de continens sous les eaux et les en faire sortir à diverses reprises, lorsque les forces élastiques ont eu assez de forces pour cela. Ailleurs les couches ayant été rompues, les continens ont été noyés en se précipitant sous les eaux avec leurs montagnes et leurs vallées; leur ressort détruit par la violence de leur chûte ne leur a point permis de reprendre leur état naturel; les eaux voisines alors en déchargeant d'autres contrées y sont accourues et ont formé des lacs, ou même de nouvelles mers dans ces tristes contrées, dans lesquelles on peut dire que le déluge dure encore.

Rien n'est plus singulier que les sentimens étranges, extrêmes et dénués de vraisemblance que l'on a eu sur le déluge; les uns n'ont vu que des eaux qui se sont accumulées en peu de mois au point d'envelopper la terre entière d'une mer universelle dans laquelle on ne voyoit plus ni la moindre isle ni le plus petit ro-

(1) Du Halde, hist. de la Chine, tome I, p. 95.

Digitized by Google

cher, ni le moindre sommet de montagne. Un déluge universel conçu de cette façon porte nécessairement avec lui l'idée d'une destruction universelle pour toutes les créatures; mais ceux qui l'ont ainsi imaginé ne se sont point embarrassés de chercher d'où ils pouvoient faire venir un volume d'eau assez énorme pour submerger à la fin toutes les parties d'un globe tel que celui de la terre, ils ne se sont pas plus occupés du soin de faire disparoître cette masse d'eau. D'autres ont presque nié le déluge, et ils l'ont relégué dans la seule Judée ou dans l'Egypte: effrayés par le mot d'*universel* qu'on donne à cet évènement, sans en comprendre le sens, ils ont rejetté tous les monumens de la nature qui reclament dans toutes les contrées de la terre en faveur de l'universalité d'une révolution physique, parce qu'ils ont vu que l'universalité d'une révolution par rapport à la terre, entraînoit aussi l'universalité de destruction par rapport à l'homme; ce sont pourtant deux choses bien différentes: il a pu se faire que la terre ait été bouleversée et ravagée dans toutes les parties de sa surface, sans que cela empêche qu'il n'y ait eu en différens climats des hommes échappés au malheur général de leur demeure. Le déluge envisagé avec des yeux raisonnables et physiciens, a pu être un évènement universel, sans qu'il en soit résulté une mer universelle ou une destruction générale de toutes les créatures.

Je ne décide pourtant point ce problême, je ne le propose point, non plus dans la vue de rendre cet évènement redoutable; j'agirois contre les principes que j'ai posés dans mon ouvrage, dans lequel on voit partout les impressions funestes et unanimes causées par la destruction du monde, d'une manière qui a peut-être été méconnue des gens les plus persuadés de l'universalité

Digitized by Google

littérale et continue du déluge. Qu'il ne se soit sauvé qu'une seule famille en un seul endroit de l'Arménie, ou qu'il s'en soit sauvé cent en cent différens endroits, il n'en est pas moins vrai que le genre humain a été détruit, et que ses restes ont été misérablement dispersés; que les hommes ont été les plus malheureux des êtres; que les premières générations ont été longtems misérables; et que toutes les nations présentes ne doivent leur origine qu'au très-petit nombre de ces infortunées créatures qui ont échappé aux révolutions de notre globe. Mais d'un autre côté il n'est pas moins vrai aussi que cet événement, tout grand qu'il est par lui-même, a été chargé chez divers peuples d'une foule d'incidens merveilleux inventés tour-à-tour par la vanité et par l'oubli de l'antiquité. Il faut donc nécessairement consulter la nature et la raison pour s'en former une idée convenable et dégagée de fables. Quel qu'ait été le nombre de ceux qui ont survécu aux ravages de l'eau et du feu, même parmi ceux-ci il n'a dû y avoir qu'un très-petit nombre qui a pu survivre à la misère, à la faim, aux maladies, aux exhalaisons dangereuses qui ont été les suites naturelles et nécessaires de la révolution générale (1).

V. On seroit sans doute curieux de connoître par quel hazard les hommes et les bêtes, quelqu'ait été leur nombre, ont pu échapper à ce bouleversement et se tirer de l'horrible chaos des élémens irrités, déchaînés et presque confondus : en effet rien n'a été plus difficile si cet événement a surpris subitement les nations;

(1) Ovide dit :

Maxima pars undâ rapitur, quibus unda pepercit
Illos longa domant inopi jejunia victu.

Metam. Lib. I, Fab. 6.

Digitized by Google

mais rien n'est subit dans la nature : si les moindres tempêtes sont annoncées plusieurs jours d'avance, la destruction du monde a dû être annoncée plusieurs années par des chaleurs, par des météores, en un mot par une infinité de phénomènes. Il paroît par les traditions hébraïques que la terre étoit déjà une terre maudite et misérable six cents ans avant le déluge; que 10 ans auparavant on prévit la ruine de la nature, et que l'on dut se précautionner, soit en allant habiter des contrées élevées pour se dérober aux inondations, soit des contrées maritimes pour être à portée de s'embarquer (1). Il paroît par les traditions universelles et par une multitude de détails que les montagnes furent surtout les asiles des hommes (2). C'est vers les hauteurs qu'ils ont élevé les yeux, soit pour s'y réfugier d'avance, soit pour y aller échouer; mais ce dernier moyen de se sauver a dû être le plus rare et le plus hazardeux. Si ce sont les mers qui ont d'abord inondé les continens par une marée déréglée, les vaisseaux ne pouvoient que se briser contre les hauteurs par le choc des flots tumultueux; si ce sont les eaux de pluie au contraire, elles ont dû d'abord faire déborder les rivieres, remplir les vallées où elles couloient et entraîner tout ce qui surnageoit, non sur les hauteurs d'où les eaux descendoient, ce qui seroit contre nature, mais vers les pleines mers où les vaisseaux et ceux qui les montoient ont dû périr de façon ou d'autre. Enfin sur cet élément il devoit y avoir mille chemins à la mort et à peine un ou deux à la vie. Je ne sais si je dois nommer heureux ou malheureux ceux qui furent jettés

(1) Genèse, chap. V, vs. 29, et VI, vs. 5.

(2) *Ingressi sunt ardua et ascenderunt rupes, universæ urbes derelictæ sunt.* Jérémie. ch. IV. vs. 29.

Digitized by Google

sur quelques rochers, mais on ne peut nier qu'il n'y ait eu des hommes qui aient trouvé cette ressource, et que les hauteurs et les montagnes n'ayent été en général le refuge des restes du genre humain. Le culte des montagnes dont nous avons parlé en plus d'un endroit, paroît un mouvement de la reconnoissance que les hommes conservèrent pour les endroits qui sauvèrent leurs ancêtres.

VI. Si l'histoire pouvoit pénétrer dans les premières annales du monde renouvellé, elle nous marqueroit avec plus de précision les contrées qui ont servi d'asile et de berceau aux premières sociétés; ce qu'on remarque, c'est que toutes les anciennes nations ont été jalouses de leur origine particulière; elles ne vouloient se rien devoir les unes aux autres, elles prétendirent toutes aux titres d'*Autochtones*, d'*Aborigènes*, d'*Indigènes*; d'*Enfans de la terre*, dont on s'est sans doute servi pour désigner les peuplades composées du petit nombre de ceux qui dans chaque contrée échappèrent aux calamités du déluge, et que l'on opposa aux nations établies par colonies, qui avoient formé des établissemens ailleurs que les endroits où le déluge les avoit d'abord rassemblées. Cependant on peut juger des prétentions que les nations ont à l'antiquité par la nature du continent et du sol qu'elles habitent. Le vaste continent de l'Asie dans lequel il y a des régions fort éloignées de la mer, de grands déserts dénués de rivières et de fleuves, enfin des contrées fort élevées, a pu avoir plusieurs nations qui pouvoient être appellées *Autochtones*; mais il faut les chercher vers les sommets du Songari, d'où les Chinois et les Tartares descendent; dans les hautes montagnes du Thibet et de Cachemire, d'où les Indiens sont venus; dans les hauteurs du mont Taurus et du Caucase, d'où les Chaldéens, les Hé-

Digitized by Google

breux, les Phrygiens doivent tirer leur origine. Le titre d'*Autochtones* ou d'originaires, n'a dû convenir qu'à un très-petit nombre de nations Européennes; l'Europe est la plus petite des quatre parties du monde; elles est découpée par de grands fleuves, des golphes, des mers; cependant cette chaîne de montagnes qui la traverse depuis l'Espagne jusqu'en Russie a dû offrir différens asiles aux nations dans le tems de la révolution générale. Les pyrénées, les Alpes, l'Apennin et autres rameaux de ces montagnes ont pu avoir leurs *Autochtones*. L'Afrique, moins grande que l'Asie, mais plus grande et plus aride que l'Europe, et formant un continent moins découpé, a dû avoir ses *Autochtones* dans le centre de son continent et aux sommets des montagnes d'Ethiopie et d'Abyssinie. Par la nature du sol de l'Egypte et de l'Ethiopie, il est aisé de juger lesquels des habitans de ces deux contrées avoient le plus de droit à la haute antiquité qu'ils revendiquoient également; elle appartenoit sans doute à l'Ethiopie, région haute, et non à l'Egypte, région base et marécageuse. On doit de même ôter le titre d'*Autochtones* à tous les peuples que l'histoire nous montre établis dans de grandes plaines et sur les bords des grands fleuves, tels que l'Euphrate, l'Indus, le Gange, l'Hoangho, le Pô, etc. quoiqu'on y voie ces peuples établis dès les premiers tems connus de l'histoire, ces contrées fertiles aujourd'hui depuis qu'elles ont été habitées, n'ont dû être pendant une longue suite de siècles, que des bourbiers fangeux et des marais inhabitables. C'est le tems et le travail des hommes qui ont fait des séjours agréables de la basse Egypte, de la Béotie, de la Thessalie, de l'Acadie, de l'Asie mineure, de la Mésopotamie, des rives de l'Indus et du Gange, et des provinces inférieures de la Chine. L'histoire justifie ce que nous avançons. Hercule

Digitized by Google

cule, suivant Diodore, dessécha la Thessalie en redressant le cours du Pénée, il fit la même chose pour la contrée qu'arrose le fleuve Achéloüs. Suivant Strabon l'Araxe ne formoit qu'un grand lac en Arménie, que Jason déboucha en ouvrant des montagnes, ce qui fit que ce fleuve se déchargea dans la mer Caspienne. La Béotie fut inhabitable 190 ans après Ogygès. Dans Diodore les Ethiopiens assurent que les Egyptiens sont une de leurs colonies, fondés sur ce que le sol d'Egypte n'étoit primitivement qu'une mer; en effet l'histoire d'Egypte nous représente Osiris redressant le cours du Nil, desséchant les campagnes, creusant des canaux et formant des digues pour rendre le pays habitable. Hérodote parle sur le même ton, et dit que toute la basse Egypte n'avoit été qu'une mer ou un marais jusqu'à Ménès qui règnoit à Thèbes dans la haute Egypte, seule habitable de son tems. C'est de-là que les Ioniens, pour se moquer des antiquités Egyptiennes, demandoient aux Egyptiens *où ils étoient lorsqu'il n'y avoit point d'Egypte*? Enfin il paroît que la Grèce fut totalement déserte, inculte et dépeuplée plus de trois siècles après le déluge de Deucalion. Eurotas, troisième roi de Sparte, trouva encore le plat pays de Laconie inondé et marécageux, et pour le dessécher il fit creuser le lit du fleuve qui porte son nom (1).

L'Amérique a pu avoir également ses Autochtones, mais elle n'en a point eu une quantité aussi grande relativement à son étendue; quoique cette vaste partie du monde contienne les montagnes les plus élevées que l'on connoisse, elles sont encore presque toutes des

(1) Diodor. lib. I, parag. I, cap. 5; lib. III, cap. 2; lib. IV. Herodot. lib. II. Strabo, lib. XI. Pausanias, lib. III, cap. 1. Acta Erudit. Lipsiens. anno 1691, p. 109.

Digitized by Google

volcans et des fournaises. D'ailleurs l'Amérique est découpée et traversée par des fleuves dont le cours est si immense et dont les rameaux s'étendent si loin, que l'on peut regarder les vastes pleines de l'Amazone, de l'Orénoque, du Paraguai et de la Louisiane comme des golphes à peine desséchés. Le Canada est si rempli de lacs, qu'une grande partie de cette contrée peut encore être regardée comme inondé par le déluge. De plus les habitans qu'on a trouvés en Amérique sont dans un état qui indique qu'il n'y a eu dans cette partie du monde que très-peu d'hommes qui aient eu le bonheur d'échapper aux malheurs de la nature : cette contrée n'a point eu le tems de se repeupler autant que d'autres ; il faut encore des siècles pour y ramener la vie sociale et les arts qui en sont la suite. Les révolutions fréquentes auxquelles ce pays est sujet, semblent prouver que les suites du déluge y ont duré bien plus longtems qu'ailleurs, ont dû inquiéter et troubler les nations dans leur tendance à se perfectionner, et maintenir chez les peuples cette vie errante et sauvage qu'une nature plus calme a depuis long-tems fait disparoître de tout notre hémisphère. Au reste nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que les nations policées de l'Amérique, telles que celles des Péruviens et des Mexicains, ont long-tems conservé le souvenir des maux arrivés à leurs ancêtres, et ont à cette occasion pratiqué des usages analogues à ceux de tous les autres peuples de la terre. C'étoit une tradition chez les Péruviens que leurs ancêtres sauvés autrefois sur les montagnes y étoient long-tems demeurés, parce que des géans s'étoient emparés des plaines.

VII. Nous terminerons ce chapitre par quelques réflexions sur l'histoire : rien ne paroît sans doute plus digne de notre étonnement que le silence gardé par la

Digitized by Google

plûpart des historiens sur le déluge, et que la stérilité des détails qu'ils nous ont transmis sur ce grand évènement. La plûpart de ces écrivains ont cependant eu pour objet l'origine des sociétés qu'ils voyoient établies de leur tems : plusieurs d'entr'eux ont voulu remonter jusqu'aux tems les plus reculés qu'il leur étoit possible ; quelques-uns même ont osé remonter jusqu'à la première origine de toutes choses. Ont-ils donc pu ignorer réellement ce grand évènement ? Comment, s'ils le connoissoient, ont-ils pu ne le raconter que comme un fait isolé, sans suites, et détaché de tous ce qui étoit arrivé depuis ? Peut-on présumer que le déluge n'eût fait aucune impression sur la façon de penser des premiers hommes ? Peut-on douter qu'une catastrophe si remarquable n'ait influé sur leur conduite, au point de devenir le mobile de tous les actes des premières sociétés ? N'est-ce pas dans cette source que les écrivains auroient dû chercher l'explication des usages et des institutions qui subsistoient de leur tems, et qui se sont perpétuées jusqu'à nous ? Le déluge étoit sans doute le premier fait d'où il falloit partir, qu'il falloit détailler et approfondir, dont il falloit examiner les suites physiques à l'égard du monde, et les effets moraux à l'égard des hommes et des nations.

Ce silence et cette différence doivent nous paroître d'autant plus surprenans dans les historiens, que nous devons connoître, après l'examen qui a été fait, combien les premiers qui ont entrepris l'histoire du monde ont dû avoir de ressources. Les fables, allégoriques dans lesquelles nous avons trouvé plus de détails et plus de vérités que dans l'histoire même, ne devoient point être aussi intelligibles de leur tems, qu'elles le sont devenues par la suite. Ne connoissoient-ils donc pas le langage poétique et religieux dont nous avons

Digitized by Google

retrouvé l'esprit et le système ? Ne voyoient-ils qu'avec les yeux du peuple cette multitude de fêtes, de jeux, de cérémonies et d'usages dans lesquels nous avons découvert les impressions faites par le déluge sur le cœur des hommes, l'esprit funèbre de toute l'antiquité, l'intérêt que les nations ont pris aux révolutions arrivées du tems de leurs ancêtres ? La mémoire qu'elles en conservèrent long-tems, avoit, comme on a vu, attristé le genre humain, et l'avoit plongé dans la plus sombre mélancolie ; comment donc est-il possible que les historiens n'aient fait nulle attention à ce caractère lugubre que nous avons remarqué au sein même des solemnités ? S'ils s'en sont apperçus, comment n'ont-ils pas eu le desir d'en découvrir l'origine ? La fable est plus instruite et plus instructive à cet égard que l'histoire, singularité bien frappante, mais qui n'en est pas moins réelle ?

Il faut avouer que les plus anciens des historiens n'ont été nécessairement que des hommes modernes, relativement au déluge. Les villes dont le luxe et l'oisiveté ont, suivant Platon, donné les premières la naissance aux écrivains, n'ont été bâties que bien des siècles après cet événement terrible. Les premiers tems se sont passés dans les larmes, dans l'ignorance. Des hommes forcés de s'occuper péniblement à trouver une subsistance précaire, ne songent guère à cultiver leur esprit, ou à recueillir des faits pour instruire et amuser une postérité sur laquelle ils ne peuvent compter. Les plus anciennes histoires connues nous peignent l'idolâtrie déjà universellement règnante dans le monde; elles nous indiquent par-là que le style allégorique et les usages figurés étoient déjà altérés et corrompus même chez les peuples policés ; dès-lors nous voyons ces fables et ces allégories chantées et non comprises ;

Digitized by Google

dès-lors nous voyons les suites de cette ignorance que l'esprit qui présida à l'institution des mystères, avoit déjà répandue par-tout dans la vue de rendre les sociétés actives et laborieuses ; dès-lors nous voyons de vastes empires déjà fondés et établis dans des contrées basses de la terre, qui n'ont pu être habitables que les dernières.

Tout nous indique donc un prodigieux intervalle entre le déluge et le tems des premiers historiens. D'ailleurs il n'étoit point de la gravité de l'histoire et de la nature de son style, de recueillir toutes les anecdotes allégoriques et confuses dont toutes les légendes primitives étoient remplies ; si les historiens l'ont fait quelquefois, tantôt ils n'ont osé les représenter que comme des traditions populaires, tantôt comme des objets isolés, uniquement respectables par l'usage qu'en faisoit la religion établie ; il eût été impie d'en nier l'existence ; il eût été dangereux d'expliquer aux peuples leur véritable sens. Joignez à cela que ces premiers historiens ignoroient de quelle importance il pouvoit être pour l'histoire, et sur-tout pour l'histoire morale dont ils n'avoient, suivant toute apparence, aucune idée, de la puiser, non dans les annales, mais dans les usages consacrés de tous les différens peuples ; ils n'ont rapporté ces usages que comme des ornemens et des hors-d'œuvre ; si plusieurs ont tenté de les expliquer, ils s'en sont communément très-mal acquittés, faute d'une certaine étendue de connoissances que le tems seul pouvoit donner ; plusieurs après avoir rapporté ces usages, se sont fait une religion de ne les point expliquer. Hérodote, Diodore de Sicile, Pausanias, Plutarque, etc. sont remplis de réticences volontaires lorsqu'il est question d'expliquer des usages religieux ; et l'on ne peut douter que cette discrétion dans

Digitized by Google

les premiers écrivains n'ait eu originairement le même principe et les mêmes vues que les législations politiques qui crurent devoir cacher aux hommes la science de l'univers à cause des objets tristes dont elle étoit remplie, et des empêchemens qu'elle apportoit aux progrès de la société. Voilà sans doute les principes, les raisons du silence des historiens sur le déluge, sur ses détails, sur ses suites physiques et morales. On peut les réduire à quatre chefs; 1°. la longueur de l'intervalle qui s'est écoulé entre le déluge et les premiers historiens; 2°. le style allégorique devenu fabuleux et inintelligible, et lié à la religion; 3°. les connoissances incomplettes des historiens; 4°. enfin les vues politiques qui ont fait établir les mystères dont l'ignorance fut la suite.

VIII. Ce dernier motif des vues de l'ancienne police nous présente une réflexion à faire. Si nous avons découvert que d'anciens législateurs ont cru devoir cacher aux hommes les anecdotes de leur première histoire, et leur voiler l'esprit funèbre de leur religion; si nous avons découvert qu'ils l'ont fait par prudence et en vue de l'utilité des peuples; à quoi sert, dira-t-on, de rappeller un souvenir oublié, et de présenter aux nations un tableau lugubre qui ne peut que les attrister, les dégoûter et les attendrir inutilement sur le sort de leurs ancêtres? Ce sont les objections que je me suis faites à moi-même, et si elles ne m'eussent pas conduit à des réflexions profondes, peut-être aurois-je été retenu dès le premier pas; j'aurois sacrifié sans peine au silence les études de toute ma vie. En cela j'aurois suivi les vues mystérieuses des législations, car j'avoue que mon système seroit de cacher aux hommes des vérités que je leur croirois dangereuses je souhaiterois à mes semblables plus de bonheur que de lumi-

Digitized by Google

ètes, si ces choses ne marchoient pas communément d'un pas égal. J'ai bien vu en effet que le système de l'ancienne police étoit sage et digne d'éloges, puisqu'il avoit pour objet de tirer les hommes d'une vie malheureuse et d'effacer de leur esprit une foule d'opinions extravagantes qui ne servoient qu'à nourrir leur mélancolie, leur indifférence pour le bonheur et leur ennui de la vie. Mais d'un autre côté j'ai aussi apperçu que les tems étoient changés, et que le principe d'humanité qui avoit engagé les législateurs à jetter un voile utile sur une foule d'objets nuisibles, pouvoit aujourd'hui faire écarter ce voile pour exposer aux regards des hommes revenus de leurs craintes les choses telles qu'elles ont été. Une révolution qui eût été nuisible alors est utile aujourd'hui. En effet par une suite d'une foule d'événemens arrivés sur la surface de notre globe depuis ces antiques législateurs, les hommes se sont de nouveau remplis l'esprit d'une multitude d'opinions fausses et d'usages déraisonnables; à force d'avoir été ballotés par une infinité de systêmes de politique et de morale, par une foule de gouvernemens et de principes différens, ils n'ont pu suivre de chemin assuré. L'homme ne connoissoit plus rien, et ne se connoissoit pas lui-même; ses droits, ses espérances et ses craintes étoient des énigmes pour lui, et le genre humain étoit semblable à un foible vaisseau poussé au gré des vents et des caprices de ses guides sur une mer immense, où il est exposé à de fréquens naufrages ou du moins à des tourmentes continuelles.

J'ai vu que presque par toute la terre l'histoire n'étoit qu'une fable, que les plus graves historiens n'étoient que des conteurs puériles, que leur science n'étoit qu'un délire pompeux et perpétuel; j'ai vu que tout ce qu'on regardoit la plupart du tems comme une succession con-

Digitized by Google

tinue et non interrompue de faits et de vérités, n'étoit qu'une chaîne continue d'erreurs, d'extravagances et de mensonges politiques. J'ai vu que la science du bonheur des hommes qu'on appelloit autrefois politique, n'étoit plus sous ce nom respectable que l'art de couvrir la terre de malheureux, pour servir les passions d'un petit nombre. J'ai vu que la plupart de ceux qui se trouvoient chargés du soin de rendre les hommes paisibles, tranquilles et heureux, n'en connoissoient pas les moyens; ou par un effet de leur ignorance, de leurs préjugés et de leurs injustices, refusoient d'y recourir, et n'étoient que les fardeaux du monde et les fléaux de leurs semblables. J'ai vu enfin, que par une multitude de révolutions morales et politiques, de changemens de loix, de principes, d'opinions et de préjugés, le caractère naturel de l'homme avoit été tellement altéré, qu'il étoit devenu méconnoissable, ridicule et indéfinissable. En un mot, l'homme est devenu une énigme pour la philosophie; des moralistes dangereux l'ont égaré d'âges en âges, tantôt en le considérant comme un être naturellement méchant, féroce et corrompu, tantôt en le regardant comme un animal stupide, dont la raison troublée ne méritoit plus d'être consultée; leurs maximes pernicieuses, bizarres, et toujours extrêmes, ont tantôt avili cet être infortuné, et tantôt l'ont enivré et ravi follement au-delà de sa sphère. Dans le dérangement presqu'universel qui résulte de ces idées insensées et dangereuses, on retrouve l'homme presque au même état où l'ancienne police l'avoit trouvé. Si la plus grande partie du genre humain n'est point retombée dans une vie sauvage, du moins il est retombé ou resté dans une barbarie réelle, même au milieu des villes, et dans des craintes, des tristesses et des mélancolies habituelles qui le poursuivent jusqu'au sein des plaisirs. Enfin, on voit

Digitized by Google

l'homme presqu'universellement malheureux, et privé de cette portion de bonheur, que la religion, le gouvernement et l'industrie devroient lui procurer sur la terre, et dont une nature calme et un ciel serein lui permettent de jouir.

C'est surtout à cette classe d'hommes qui gouverne les autres que j'ai voulu montrer l'affreux tableau des malheurs du genre humain; j'ai cru par-là les intéresser en sa faveur; je me suis flatté que si l'ambition n'a point étouffé en eux l'humanité, ils sentiront quelques remords à redoubler les maux des hommes qui depuis tant de siècles n'ont presque point cessé d'être malheureux. J'ai eu pour objet de consoler des infortunés, de les rassurer sur leurs craintes vagues et démenties par l'expérience, et de leur épargner de nouvelles terreurs et de nouvelles larmes. Qu'ils comparent la situation malheureuse de leurs pères avec celle dont la nature leur permet de jouir. Que les souverains des hommes renoncent au triste avantage d'être aussi destructeurs que les élémens déchaînés au tems du déluge. Que les législateurs apprennent aux citoyens à s'aimer, à se secourir, à se rendre mutuellement heureux dans la société qui n'est avantageuse au genre humain qu'autant qu'elle adoucit ses peines.

IX. Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé à révéler aux hommes des vérités qu'une étude profonde et assidue de l'antiquité m'a fait entrevoir. Si l'ancienne police a cru pour le bien des nations devoir leur cacher l'esprit de leurs institutions primitives, j'ai cru que c'étoit les servir aujourd'hui que de relever le voile que l'antiquité avoit jetté sur les choses. Il a fallu pour cela remonter aux principes afin que les législateurs et les peuples sortissent du labyrinthe où jusqu'à présent la plûpart des hommes ont erré. En cela j'ai

Digitized by Google

suivi les vues de plusieurs grands hommes de notre tems, qui ont senti combien il importoit au bonheur des peuples de remonter aux premiers principes des choses. Le goût de la philosophie et le desir de faire des recherches sur la marche de l'esprit humain, qui fait le caractère de notre tems, sont des fruits nécessaires de la renaissance des lettres, secondée par l'inestimable invention de l'imprimerie : celles-ci après un grand nombre de siècles de stupidité et d'ignorance, a exposé à tous les yeux les ouvrages de l'antiquité; par-là dans l'espace de deux ou trois siècles la sphère de l'esprit humain s'est aggrandie avec une rapidité singuliére, et par un effet naturel elle va toujours en croisant. Les premières lectures données à la curiosité ont conduit à la réflexion, et ont fait naître l'esprit de critique et de controverse. On a longtems critiqué et commenté, et enfin on a commencé à penser d'après soi-même. Plus l'antiquité a été connue, plus on a eu occasion de voir les ténèbres dont elle étoit couverte en plusieurs de ses parties et les lacunes qui y sont demeurées. L'esprit de système a voulu suppléer à ces défauts: mais la multitude des systêmes, la plûpart asservis plus ou moins aux anciens préjugés, en ayant dégoûté, on a pris le goût des sciences exactes qui ne permettent aucun écart à l'esprit; on a reconnu en elle quel étoit l'effet de la sensation du vrai, et cette sensation a paru toute nouvelle, parce que le vrai est rare par-tout ailleurs : elle a fait naître un peuple de géomètres, d'astronomes, de physiciens et de philosophes qui ont enfin inventé l'art de calculer, d'analyser, et sur-tout l'art important et nouveau de considérer et de comparer les êtres physiques et moraux. Dès-lors on a agi comme si l'univers ne faisoit que naître; chacun a regardé autour de soi, il a levé les yeux vers le ciel, il a

Digitized by Google

fouillé la terre, enfin il s'est interrogé et sondé lui-même. Plusieurs de ces savants ont travaillé dans leur cabinet, et se sont réchauffés du même esprit que des législateurs qui auroient à instruire, à policer et à rendre heureux des hommes nouvellement sortis de la terre. Après avoir apprécié avec justesse l'utilité des sciences nouvelles, on a donné à chacune le rang qu'elle méritoit, relativement aux avantages qui en résultoient; les hommes ont enfin reconnu celles qu'il importoit le plus d'honorer et de chérir. On a remonté de nos jours aux grands principes des loix et de la législation; de grands hommes ont prêché l'agriculture, le commerce, l'industrie, la population, les savans renonçant aux jouets qui amusoient pour ainsi dire, l'enfance de l'esprit humain renouvellé, se sont attachés à des objets plus dignes de l'occuper dans un âge mur, et plus propre à perfectionner son sort. Toutes les branches de l'administration ont été et sont encore examinées par des citoyens qui, dégoutés des études stériles et frivoles de leurs pères, ont osé porter leurs regards sur la politique et le gouvernement, et sur tout ce qui intéresse véritablement leur bien être en ce monde et en l'autre. L'esprit parvenu à sa maturité a voulu des alimens plus forts; et les écrits ont été forcés de prendre une énergie et une vigueur inconnues autrefois. Tout a pris le ton de la philosophie, et ceux qui n'ont point été capables de suivre la marche des esprits de leur siècle, ont eu le déplaisir de voir qu'ils étoient des étrangers dans leur pays qui n'en parloient plus la langue, ou de vieux enfans dont les pas tardifs n'ont pu atteindre leurs contemporains.

Quoi qu'en dise l'envie, notre tems est celui des êtres pensans; il nous promet un avenir heureux. Car, ne

Digitized by Google

nous y trompons pas, la lumière progressive frappe tôt ou tard les yeux même de ceux qui se croient intéressés à l'éteindre; la vérité entraîne à la fin ceux-mêmes qui lui opposent les obstacles les plus forts. La politique vulgaire et bornée est souvent ébranlée par l'impulsion donnée à l'esprit des peuples; elle montre alors quelques lueurs de philosophie, elle quitte la routine aveugle que l'intérêt du moment et le préjugé lui rendent souvent chère; et quelquefois la nécessité la force de s'occuper du bien-être des nations, et de céder à la philosophie qu'elle hait ou qu'elle méprise.

Telle a été et telle sera la marche de l'esprit humain depuis la rénaissance des lettres; dès qu'il s'est vu éclairé il a pris la route du vrai; il ne lui a fallu pour cela que le tems nécessaire pour examiner les différens objets; s'il a mis plusieurs siècles à cet examen, c'est que la multitude des objets dont il a été frappé tout-à-la fois étoit immense; c'est que sa vue étoit encore foible et peu accoutumée à la lumière. Mais enfin le vrai est connu, ou du moins nous le voyons de loin; nous sommes sur le chemin qui y mène; nous marchons partout, le flambeau de l'expérience à la main; nous le portons même sur les replis de l'ame humaine, et nous savons tirer des fruits de ses opinions, de ses erreurs et de ses folies. Notre tems est à quelques égards semblable à celui des premiers inventeurs de la police; les esprits sont, comme eux, occupés à chercher les moyens de rendre les hommes plus sociables et plus heureux: il faut, pour y parvenir, perfectionner la connoissance de l'histoire morale de l'homme. La morale, comme la physique, ne peut être éclairée que par l'expérience et les faits.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des effets moraux du déluge, ou du premier état des sociétés échappées aux malheurs de la terre.

L'HISTOIRE nous présente si peu de faits sur les tems qui ont immédiatement suivi le deluge, que nous sommes forcés de recourir à la fable pour découvrir les idées que les anciens s'étoient formées de ces premiers tems. Il faut ensuite nécessairement rentrer au fond de son propre cœur et se consulter soi-même, pour juger de leurs idées et pour les rectifier, en puisant dans la nature des choses et des circonstances, ce qu'on a pu dire, faire ou penser dans ces premiers instans d'infortune et de misère.

Commençons par consulter les Chinois, les plus anciens peuples de la terre dont nous ayons l'histoire. Cependant ce n'est point dans l'histoire de ce peuple, mais dans ses fables qu'il faut chercher le déluge et ses suites; événemens dont leurs annales historiques ne font aucune mention. Au-delà des tems dont la certitude est fondée sur la chronologie, la plûpart des historiens chinois ont placé d'immenses périodes qui renferment un intervalle de tems de plus de cent millions d'années; ces périodes appellés *Ki* sont au nombre de dix, et comprennent chacun les règnes de plusieurs rois ou dynasties : on les trouve remplis de fables, de merveilles, d'inventions, de contradictions et de répétitions (1).

(1) Les détails, qui suivent sur les Chinois, sont tirés de l'extrait des historiens chinois fait par des Hautetayes, et inséré à la fin du IIIe.

Digitized by Google

Le premier période nous montre trois familles sous le nom d'*augustes familles du ciel*, d'*augustes familles de la terre*, et d'*augustes familles des hommes*. C'est cette troisième famille qui fit construire les premières villes ; ce fut alors qu'il commença à y avoir de la distinction entre le souverain et le sujet ; ce fut alors que l'on but et que l'on mangea en paix, et que les sexes s'unirent.

Sous le second période on nous présente les hommes cachés dans le fond des antres et des cavernes, ou perchés sur des arbres. Cet état fut de longue durée sans doute, puisqu'il est dit que ce fut vers la fin du septième période que les hommes cessèrent d'habiter les cavernes.

Dans le huitième période les herbes et les feuillages servoient encore d'habillemens ; les serpens et les bêtes féroces étoient en grand nombre sur la terre, les eaux n'étoient point encore rentrées dans leur lit, et la misère étoit extrême. *Tchine-fang* apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, et à s'en faire des vêtemens propres à garantir des vents et des frimats ; il leur enseigna encore à faire un tissu de leur cheveux en forme de parapluie ; on lui obéissoit avec joie. Les rois de ce période alloient les cheveux épars et sans ornemens, ils gouvernoient en paix sans sceptre ni couronne. Remplis de bienfaisance, ils donnoient toujours et ne recevoient jamais rien ; les peuples, sans les connoître pour maîtres, les portoient au fond de leurs cœurs. Le ciel et la terre étoit alors dans un ordre et une har-

---

volume du livre de l'*Origine des loix, des arts, etc.* de Goguet, Paris 1758 ; de l'*Histoire des Huns*, tome I ; et de l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde.

Digitized by Google

monie merveilleux ; tout croissoit à l'envi ; les oiseaux faisoient leurs nids si bas qu'on les auroient pu prendre à la main ; tous les animaux étoient dociles et se laissoient conduire à la volonté des hommes ; on tenoit le *juste milieu* ; la concorde règnoit par-tout, il n'y avoit ni dedans, ni dehors, ni mien ni tien. Mais lorsqu'on eut dégénéré de cet heureux état, les oiseaux et les bêtes, les vers et les serpens commencèrent à sentir leurs forces, et comme de concert firent la guerre à l'homme. Il est dit ailleurs que les animaux se multiplioient beaucoup, mais que les hommes étoient fort rares et ne pouvoient vaincre les bêtes et les serpens. Un autre écrivain dit que les princes de ce tems, perchés sur des arbres ou enfoncés dans des cavernes profondes, possédoient l'univers, (c'est-à-dire la Chine) : que ces bons rois ne respiroient que la bienveillance et l'humanité ; que le peuple n'alloit point leur faire la cour, mais que tout le monde obéissoit ponctuellement à leurs ordres ; que les hommes peuploient les déserts et vivoient en société avec toutes les créatures, sans songer à faire aucun mal aux bêtes ; que celles-ci de leur côté furent long-tems sans les attaquer, mais qu'à la fin il fallut faire des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, pour se mettre à couvert de leur voracité. Qu'alors on ne savoit ce que c'étoit que le labour, qu'on vivoit d'herbes et de fruits, qu'ensuite on but le sang des animaux, on mangea de leur chair crue avec le poil et les plumes ; que *Soui-gine* trouva l'art de faire du feu par le frottement d'un certain bois, et apprit à cuire les viandes ; que dès-lors il n'y eut plus de maladies. Comme du tems de ce *Soui-gine* il y avoit encore beaucoup d'eau sur la terre, il apprit aux hommes à pêcher ; il voulut que les hommes, qui ne se marioient alors qu'à cinquante ans, et les femmes à trente, s'u-

Digitized by Google

nissent dès trente ans à des filles de vingt. Telle est la fable du huitième *Ki*.

Dans le neuvième période on commença à faire quelques courses ou quelques voyages; plusieurs observèrent le ciel pour connoître le tems et ses changemens. Sous *Sce-hoang*, il y eut une différence entre le roi et le sujet; il s'établit du rapport entre le fils et le père; on distingua le précieux du vil; les loix parurent; les rites et la musique s'établirent, des châtimens furent exercés, et ce prince jetta les fondemens d'une bonne police, en établissant des officiers pour chaque chose. Ainsi le ciel et la terre acquirent leur entière perfection, ce qui, dans le style chinois, doit être entendu dans un sens moral, et non dans un sens physique.

Tcho-jong inventa un accord de musique dont l'harmonie pénétroit par-tout, touchoit l'esprit intelligent et calmoit le cœur de l'homme, de manière que ses sens extérieurs furent sains et ses humeurs dans l'équilibre, et qu'il y eut entre les hommes des vertus sociales, de la modération, de la politesse et une vie bien réglée. Ce beau tableau n'est cependant que pour l'homme, la terre étoit encore horrible à voir; car il est dit que vers la fin de ce période on ne voyoit par-tout que de vastes forêts remplies de bêtes féroces; que les hommes étoient encore en petit nombre, et n'avoient d'autres armes que des branches d'arbres pour se défendre des bêtes sauvages; que les eaux croupissoient par-tout, que les fleuves n'avoient point de cours réglé, et qu'il en résultoit un grand nombre de maladies; ce triste état ne servoit cependant qu'à animer et à entretenir l'attention et l'affection des princes pour les hommes. *Tchu-siang-chi* fit faire une guitarre à cinq cordes pour conserver tout ce qui a vie, et *Unekhang* institua la danse par principe de santé.

C'est

Digitized by Google

C'est à la fin de ce neuvième période que les auteurs Chinois terminent les tems fabuleux, en avouant cependant que l'intervalle qui suit jusqu'à la dynastie vraiment historique des Hya, est sans certitude chronologique, et tient un milieu entre la fable et l'histoire.

Le dixième âge ou période commence par *Fohi*, que l'on regarde assez généralement comme le premier législateur de la Chine. Vû l'état où la Chine étoit de son tems, l'on ne peut faire venir ce législateur que des montagnes élevées qui sont à l'Orient et au Septentrion de la Chine, puisqu'il établit son empire dans le Chensi et le Honan, entre les fleuves Hoang-ho et Kiang, qui furent encore long-tems après lui les bornes de la Chine au Nord et au Midi. De son tems on dit que la vie des hommes différoit à peine de celle des animaux, errans çà et là dans les forêts et les montagnes; les enfans ne connoissoient que leurs mères et jamais leurs pères; les hommes étoient sans bienséance et sans pudeur; ils ne songeoient qu'à dormir, puis ils se levoient et soupiroient; lorsque la faim les pressoit ils cherchoient à manger, et lorsqu'ils étoient rassasiés ils jettoient les restes sans prévoyance. Ce tableau qui choque la vraisemblance après ce qui a été dit des progrès déjà faits, n'est peut-être cependant point une contradiction. Fohi pouvoit être originaire d'un peuple déjà plus civilisé et plus heureux, dont ce qui a été dit précédemment étoit l'histoire, et nous devons ici le regarder comme un chef de colonie qui va à la découverte, et qui se fixe dans une contrée dont les habitans vivoient encore misérablement. On sait qu'il s'en faut de beaucoup que tous les peuples du monde ayent fait des progrès égaux vers la sociabilité; vis-à-vis les Egyp-

Digitized by Google

tiens les Grecs n'étoient que des peuples nouveaux; vis-à-vis de nous les Américains ne semblent que de naître; les Espagnols et les Portugais comparés aux Anglais et aux Français sont encore dans la plus honteuse barbarie; cependant des tems égaux se sont écoulés pour les uns comme pour les autres. Au reste il y a encore dans les montagnes de quelques provinces de la Chine des barbares qui descendent des sauvages ou des vrais *Autochtones* que les Chinois trouvèrent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui.

De ce que les traditions éparses dans les neuf *Ki* ou périodes appartiennent aux Chinois, il ne faut pas croire pour cela que le sol de la Chine soit le théâtre que les premiers auteurs de ces traditions ayent eu en vue, la scène a pu être par-tout ailleurs. Dans les anciens tems les peuplades étoient fort ambulantes, elles portoient vraisemblablement avec elles leurs traditions et l'histoire de leur ancien état; les faits se sont fixés à la fin aux endroits où les peuples se sont fixés eux-mêmes. C'est une observation qui peut être utile et propre à éclaircir plusieurs contradictions et plusieurs énigmes que la fable et l'histoire nous présentent. On voit, par exemple, dans Hérodote, livre II, que les Egyptiens se souvenoient d'avoir vu le soleil se lever où il se couche aujourd'hui, et que ce prodigieux phénomène n'avoit produit aucun changement dans les productions de la terre. Pour expliquer cette tradition, il suffit de songer que les Egyptiens, du tems d'Hérodote, originaires sans doute des hautes contrées de l'Afrique, lorsqu'ils demeuroient par-delà la ligne équinoxiale, et qu'ils regardoient le lieu du midi du soleil, devoient voir son levant à leur droite et son coucher à leur gauche; parvenus insensiblement dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui,

Digitized by Google

ils n'ont pu regarder le lieu du midi du soleil sans mettre à leur gauche ce même levant que leurs ancêtres avoient à leur droite.

Fohi réunit les hommes dispersés, il leur porta ou plutôt leur perfectionna la pêche et la chasse, leur apprit à nourrir des animaux domestiques, tant pour leur usage que pour les sacrifices; il régla les mariages, mit de l'ordre par les loix dans les sociétés publiques et particulières; il établit différens officiers, les uns pour observer le ciel, d'autres pour la construction des maisons et des villes, d'autres pour l'agriculture, d'autres pour la médecine, d'autres pour veiller sur les travaux qu'il entreprit dans les montagnes et les plaines pour l'écoulement des eaux; il fit de plus des chansons pour récréer ses sujets; il inventa une écriture nouvelle qu'il substitua à des cordes nouées; enfin il régla les tems.

Son successeur, *Chin-nong*, fut appellé *esprit laboureur*, parce qu'il donna tous ses soins à l'agriculture qu'il facilita à l'aide de plusieurs inventions; ce fut la grande multiplication des hommes qui le porta à tourner ses vues de ce côté. On prétend même que ce Prince trouva le vin; qu'il fut un grand médecin; qu'il fit des chansons pour les travaux champêtres, et qu'il institua des fêtes; comme Cérès, il parcourut toute la terre, c'est-à-dire toute la Chine, traîné par des dragons, dans la vue de répandre ses bienfaits. Les mœurs étoient simples; chacun avoit le sien et s'en contentoit; on ne voyoit point de querelles; cependant les loix étoient peu nombreuses, mais le gouvernement n'en avoit pas moins un appareil sévère et majestueux.

Hoang-ti, son successeur, ne fut pas moins ardent à rendre les peuples heureux et à en civiliser de nou-

Digitized by Google

veaux; il fit pratiquer pour cet effet des chemins dans les montagnes, et continua les travaux de Fohi pour régler le cours des rivières. Sous son règne, on fit usage de bateaux ou de navires; par ce moyen, ce prince fit des découvertes, et réunit sous son empire toutes les contrées entre les deux fleuves dont nous avons parlé; ces conquêtes le déterminèrent à prendre le diadême et les ornemens royaux, afin de rendre son autorité plus respectable. Il établit la distinction des rangs; les villes et les maisons devinrent plus commodes. Cependant il y avoit encore beaucoup de maladies. Il est dit que ce Prince fit la guerre et vainquit trois rebelles. Chaohao marcha sur les traces de son prédécesseur; sous son règne l'empire continua à être heureux, et il poursuivit les travaux publics qui avoient été commencés. Tchuen-hio continua les choses sur le même pied, mais il fit sur-tout de grandes réformes dans le culte public. Chaque famille avoit alors chez elle des prêtres et des sacrificateurs particuliers, usage qui s'est encore conservé dans le Thibet; le roi établit un sacerdoce unique qu'il réunit à sa couronne; il voulut que l'empereur fût le seul pontife de ses états, et que lui seul offrît des sacrifices au Souverain du ciel au tems marqué. Kao-sin rendit la Chine la plus heureuse contrée qui fût sous le ciel; il établit les *Lettrés* pour être le séminaire des magistrats; ils eurent seuls le droit d'enseigner le peuple au nom du prince, et de prêcher la morale et les devoirs de l'homme. La musique de son tems continua à se perfectionner. Tohi, son successeur, fut un mauvais prince qui ne songea qu'à ses plaisirs; il fut déposé et banni.

Yao lui succéda. C'est son installation arrivée en 2357, qui est l'époque de la certitude chronologique

Digitized by Google

dans l'histoire chinoise. Le nom de ce prince est encore fameux par les bienfaits dont il combla ses sujets. Il continua à aggrandir la terre aux dépens des eaux qui, de son tems, baignoient encore le pied des montagnes, et rendoient les plaines inhabitables. Ces eaux, selon les auteurs chinois, s'étoient autrefois élevées jusqu'au ciel, et ils les regardent comme celles du chaos ou de la naissance du monde. Yao, aidé d'Hyn, homme fort intelligent, et d'un peuple nombreux et laborieux, qui aima mieux travailler chez lui que d'aller courir le monde comme nos Européens, détruisit les forêts, dessécha les vallées, forma des canaux, éleva des digues et des chemins, et fit par-tout des saignées pour débarrasser les eaux. Par tous ces travaux ce prince acquit un nom immortel. Enfin, au lieu de choisir son fils pour successeur, il prit un simple laboureur nommé *Chun*; son choix fut applaudi, et celui-ci répondit à ses vues, car on le compte parmi les grands bienfaiteurs de l'empire chinois. Il eut pour successeur Yu dont nous avons parlé. Ainsi les talens furent couronnés tour-à-tour. Yu monta sur le trône l'an 2207 avant notre ère, et fut la tige de la première dynastie dite *Hia*. Il rendit la couronne héréditaire, et y établit le sacerdoce à perpétuité, décernant la peine de mort contre quiconque feroit la fonction de prêtre. Ce prince laissa des livres sur l'agriculture, l'art hydraulique, le nivellement, &c.

II. Tel est le tableau que les fables et les premières histoires de la Chine nous présentent sur le plus ancien état des hommes. On y voit de fréquentes contradictions, un mêlange singulier de misère et de félicité, de vertus et de férocité : cependant il est impossible de n'y pas reconnoître souvent le ton de la nature et

Digitized by Google

de la vérité. Nous verrons par la suite quel usage raisonnable on peut faire de ces divers points de vue, et même de ces contradictions; on a banni ces détails de l'histoire comme indignes d'y occuper une place, et l'on a cru que les premiers pas des hommes n'étoient point assez intéressans pour en chercher les traces. La philosophie n'en porte point ce jugement. Platon, dans ses œuvres politiques, ne cesse d'insister sur les premiers tems, il les regarde comme la clef de l'histoire. Voyons donc ce qu'a dit sur ce sujet le plus sage de la nation la plus éclairée du monde (1).

« L'état présent de la société, dit ce philosophe, » la constitution des pays et des loix, tout cela pro- » cède de la profondeur des tems et des révolutions » arrivées anciennement. C'est une tradition qu'il y a » eu autrefois de grandes mortalités causées par les » inondations et par d'autres calamités générales dont » peu d'hommes se sont sauvés; ceux qui furent alors » épargnés ont mené une vie pastorale sur les mon- » tagnes : nous pouvons penser, ajoute-t-il, que ces » hommes conservèrent la connoissance de quelques » arts utiles et de quelques-uns des usages antérieurs, » mais ils oublièrent l'avarice et les querelles qui en » sont les suites. On peut encore penser que les villes » ayant été totalement renversées par ces destructions, » la plûpart des inventions furent ensevelies avec elles » sous les eaux, et qu'il a fallu bien du tems pour » les retrouver; que ces tems ont été très-longs, ainsi » que le prouve la nouveauté de nos connoissances; » elles sont, pour ainsi dire, d'hier, et il n'a pas » fallu moins que des milliers d'années pour nous les

(1) Plato de legibus, lib. I.

Digitized by Google

» rendre. Ces inondations altérèrent la fertilité de la
» terre; elles changèrent et corrompirent la nature et
» l'espèce des créatures, et ne laissèrent que peu de
» choses pour la subsistance des hommes. Voilà d'où
» dérive l'état actuel du monde, voilà où il faut cher-
» cher l'origine et les principes de nos sociétés, de
» nos loix morales, civiles et politiques, et ce mêlange
» bizarre de biens et de maux, de vertus et de vices
» que l'on y voit. Pour remettre les choses dans l'état
» où elles sont, il a fallu bien du tems, cela s'est
» fait insensiblement; les hommes restèrent bien des
» siècles sur les sommets les plus élevés; le ressen-
» timent du passé et la crainte ne leur permettoient
» pas de descendre dans les plaines, et encore moins
» de s'y établir tout-à-fait. L'espèce des hommes étoit
» si rare qu'ils se félicitoient et s'embrassoient toutes
» les fois qu'ils se rencontroient; mais cette satisfac-
» tion ne leur arrivoit pas souvent faute de hardiesse
» et de moyens pour franchir les vallées, les marais
» et les eaux qui les tenoient séparés. Les arts et les
» artistes étoient perdus, et les hommes étoient en
» trop petit nombre et trop occupés de leurs misères
» et de leurs besoins pressans pour rechercher et pour
» retrouver ces arts tout à la fois. Ce triste état a
» duré pendant plusieurs générations; d'un autre côté,
» ils eurent l'avantage de ne plus connoître ni les
» combats, ni les guerres; la raison en est simple,
» la terre n'étoit plus qu'une solitude; ses habitans
» réduits conçurent les uns pour les autres la plus
» tendre affection. Sans richesses, sans or, sans ar-
» gent, possesseurs de quelques bestiaux, de quelques
» vases de terre, ils ne furent pourtant point pauvres:
» jouissant du seul nécessaire, l'ambition n'eut plus
» lieu; l'état où les réduisit la nature devint la source

Digitized by Google

» de leurs mœurs justes et honnêtes, de leur so-
» briété, de leur modération, de leur caractère doux
» et paisible. Les premiers hommes furent très-do-
» ciles, ils suivoient exactement les conseils de ceux
» qui les instruisoient, ils les obéissoient et les croyoient
» en tout, tant étoit grande leur simplicité; peu sem-
» blables à quelques hommes d'aujourd'hui, ils ne
» soupçonnoient point que ceux qui les instruisoient
» fussent capables de mensonge : mais ajoutant foi à
» tout ce qu'on leur disoit de dieu et de l'homme,
» ils dirigeoient sur ces principes toutes les actions
» de leur vie. Enfin s'ils eurent moins de science et
» de commodités que ceux d'avant le déluge, et que
» ceux d'aujourd'hui, ils eurent sur eux les avantages
» de pratiquer une morale plus pure, d'être plus amis
» du bien et de la vertu, plus modérés, plus sages
» et infiniment plus justes; nous en avons dit la
» raison qui est tirée de leur état. Dans ce même état,
» ajoute-t-il plus loin, ils n'avoient cependant ni
» législateurs, ni loix écrites; ils suivoient la coutume,
» de génération en génération; on se moduloit sur les
» anciens; chaque père, ou chaque ancien, étoit le
» roi de sa famille, sa femme et ses enfans étoient
» ses sujets; beaucoup de barbares en usent encore
» de même, et les anciens habitans de la Sicile, au
» rapport d'Homère, avoient ainsi vécu. Ces Siciliens
» n'avoient point d'assemblées publiques pour juger
» ou délibérer; retirée dans les cavernes ou sur les
» montagnes, chaque famille formoit une société par-
» ticulière, sans idée de société générale. Cette forme
» de gouvernement étoit en effet propre et naturelle à
» des hommes que les révolutions de la nature viennent
» de disperser et de réduire à un petit nombre; on ne
» peut mieux faire alors que de suivre un ancien, ou

Digitized by Google

» son père ou sa mère, comme font les petits des oi-
» seaux. Lorsqu'ensuite plusieurs de ces familles se sont
» réunies pour former une cité, et s'aider au travail
» de la terre; cette première cité n'a été placée que
» sur la pente ou au pied d'une montagne, pour avoir
» un asyle prochain en cas d'accident; elle n'a été
» construite que de hayes, pour se mettre à l'abri, plus
» des bêtes féroces que des hommes; l'union entr'eux
» étoit encore si parfaite, qu'ils n'avoient que l'usage
» pour loix, point d'autre maître que les plus anciens,
» et ceux qui savoient comment on s'étoit autrefois
» comporté, comment on avoit honoré la divinité,
» comment on avoit pratiqué la vertu. Ce n'est que
» long-tems après que les hommes ont cessé de se gou-
» verner par les loix de leur propre raison, qu'ils en
» ont reçu des autres; et que les loix anciennes et nou-
» velles ayant été rédigées et fixées, on a élu des chefs
» pour les conserver et les maintenir ».

Platon remonte ensuite sur les montagnes; c'est de-là qu'il se plaît à considérer le berceau et l'asyle du genre humain; il rappelle différentes traditions d'après lesquelles il suit le genre humain dans trois positions différentes et successives; 1°. sur le sommet des plus hautes contrées; 2°. au pied des montagnes; 3°. dans les plaines. Rien ne lui paroît plus vraisemblable que ces traditions, rien de plus conforme à la nature. Nous avouerons aussi que rien n'est plus philosophique que la méthode de ce grand homme; il se fait un tableau préliminaire de ce que les hommes ont dû faire naturellement après les désastres qu'ils avoient essuyés, il compare ce tableau idéal avec celui que présentent les traditions: ainsi il a trouvé l'unique route du vrai, et il la montre à tous ceux qui voudront la suivre.

Mais doit-on regarder la descente des Phrygiens dans

Digitized by Google

les plaines comme un événement qui étoit arrivé peu ou long-tems après le déluge (1) ? C'est, suivant Platon, longtems après, car cette entreprise et la hardiesse de s'établir sur un côteau peu élevé, proche d'une rivière, loin des montagnes et dans le voisinage de la mer, tout cela annonce un esprit de sécurité et un oubli total des anciennes inondations, qui ne peut être que le fruit des siècles accumulés. On peut s'en rapporter à Platon, il connoissoit l'esprit humain, il ne se trompoit pas lorsqu'il disoit que pour faire l'histoire des gouvernemens et des loix des Egyptiens et des Crétois, il falloit remonter au premier état où toutes ces sociétés ont toutes originairement été.

III. Avant de passer aux observations qu'exigent ces détails de Platon et les traditions chinoises pour les confronter, les justifier les uns par les autres, et suppléer à ce qui peut leur manquer, il nous reste encore à examiner quelques réflexions de Platon que nous ne pouvons point laisser en arrière; il est vrai que ces réflexions auront un peu le ton fabuleux et énigmatique; mais une fable adoptée par Platon peut être plus utile et plus instructive que bien des histoires; ces énigmes méritent d'être méditées.

Platon, dans le livre IV. des loix, parlant des noms qui ont été donnés aux gouvernemens suivant leurs diverses natures, dit qu'au lieu de les nommer tantôt *Monarchie*, tantôt *Aristocratie* et *Démocratie*, on auroit dû les nommer tous *Théocratie* du nom de Dieu, parce qu'il est le vrai maître et le seigneur des hom-

(1) Strabon a aussi traité cette question. Il dit que les peuples sont descendus de leurs montagnes plus ou moins tard, en raison de leur courage, de leur sociabilité, etc. *lib. XIII.* Varron dit qu'ils furent un tems infini avant que d'oser descendre. *Varro de re rustica, lib. XIII. cap.* 1.

Digitized by Google

mes. Ce propos qui nous paroît bien singulier dans la bouche d'un philosophe payen, en amène sur le champ un autre qui n'est pas moins surprenant. *Eh! quel est donc ce dieu?* lui dit aussi-tôt Clinias en l'interrompant; à cette demande précise notre philosophe répond par cette énigme ou cette fable. Il dit que longtemps avant la construction des premières villes, Saturne avoit établi sur la terre une certaine forme de gouvernement sous lequel l'homme avoit été très-heureux. Comme c'est de l'âge d'or dont il veut parler, ou du règne des dieux tant célébré par les anciennes fables, et comme il en parle ailleurs avec plus de détails, voyons les idées qu'il se formoit de ces tems heureux, voyons comment il les peignoit, et tâchons de découvrir à quelle occasion il amène cette fable dans un traité de politique.

Il est encore question dans cet ouvrage de l'origine des sociétés, des loix, des rois, &c. et Platon remonte encore à son grand principe, c'est-à-dire aux révolutions arrivées dans la nature. » Selon lui, pour avoir » des idées nettes et précises sur la royauté, sur son » origine et sa puissance, il faut remonter aux pre- » miers principes de l'histoire de la fable. Il est arrivé » autrefois de grands changemens dans le ciel et sur » la terre, et l'état présent des choses en est une suite. » Vos traditions nous parlent de bien des merveilles, » de changemens arrivés dans le cours du soleil, du » règne de Saturne et de mille autres faits épars dans » la mémoire des hommes; mais on ne parle point » du mal qui a produit ces révolutions, ni de celui » qui en a été la suite. Il le faut dire cependant, ce » mal, le principe d'où il faut partir pour traiter de » la royauté et de l'origine des puissances, et ce mal, » dont on ne parle point, le voici: c'est que par la

Digitized by Google

» volonté de Dieu le monde est sujet à des change-
» mens réglés et à des révolutions périodiques qui le
» détruisent pour le renouveller ».

Notre philosophe expose tout de suite le système cyclique dont nous avons retrouvé l'esprit dans tous les usages et les opinions des anciens; il trace d'après ce système les différens états ou dégrés par lesquels tous les êtres physiques et moraux sont forcés de passer; il dit que chaque période a son enfance, son adolescence, son âge mûr et sa vieillesse; son printems, son été, son automne et son hiver; son âge d'or, son âge d'argent, son âge de fer et son âge d'airain; que la vertu et la félicité commencent chaque période; que le vice et toute sorte de maux le terminent; que tout cela cependant n'arrive point subitement, mais par dégrés sensibles. Séneque a dit pareillement qu'après les déluges qui détruisent le monde, la nature se rétablit; et que l'homme se renouvelle et se corrompt périodiquement avec elle (1).

Nous ne nous arrêterons point à relever ce qu'il y a de vicieux ou de faux dans ce système; remarquons seulement que, selon l'esprit de tous les anciens, l'enfance du monde, le printems de la nature et de l'âge d'or ne font qu'une même chose; ce ne sont que des peintures plus ou moins exactes de l'ancien état du monde après ses révolutions : faisons encore attention à ce principe constant de Platon, qu'il y a une science de l'univers, une science de la nature, une science secrette et rare sans laquelle il dit qu'on ne peut faire l'histoire ni des empires, ni des sociétés, ni de l'homme.

IX. Voyons maintenant ce que Platon a pensé de particulier sur l'âge d'or et sur le règne de Saturne,

(1) Senec. quæst. natur. lib. III.

Digitized by Google

sans la connoissance desquels on ne peut, selon lui, raisonner avec justice sur l'origine des rois. Il n'est pas nécessaire sans doute de prévenir que ce philosophe va continuer de rendre ses idées dans le langage allégorique et théologique qui étoit rendu de son tems; c'est de ce mélange que résulteront encore des embarras, des obscurités, et même des contradictions dans ce qu'il va dire; mais il a pu avoir des raisons très-légitimes de donner cette tournure à ses expressions et à ses idées. » Long-tems avant que l'homme eût bâti des » villes, il vécut sous un genre de gouvernement qui » lui rendit la vie si heureuse et si douce, que le sou- » venir de cette félicité s'est perpétué de race en race et » s'est transmis jusqu'à nous. La nature fertile offroit » tout d'elle-même et en abondance. Voici comment » cela est arrivé : Saturne sachant que l'homme ne » pouvoit gouverner l'homme sans que l'univers ne » se remplît d'injustices par l'effet de ses caprices et de » vanité, ne permit qu'aucun mortel eût la puissance » sur les autres. Ce dieu prit alors à notre égard le » parti que nous prenons encore nous mêmes à l'égard » de nos troupeaux : nous n'établissons pas un bœuf » ou un bélier à la tête de nos bœufs et de nos béliers, » mais nous leur donnons pour conducteur un berger, » ou un être d'une espèce différente de la leur et d'une » nature supérieure. C'est ce que Saturne fit alors à l'é- » gard du genre humain qu'il aimoit; il chargea du soin » de le gouverner et de le conduire, non des rois et » des princes, mais des esprits et des génies (*Daimo- » nas*) d'une nature divine et bien plus excellente que » celle de l'homme. Ces génies travaillèrent avec au- » tant de pouvoir que de facilité à notre bonheur; ils » firent jouir la terre de la paix la plus profonde; leur » règne fut celui des mœurs, de la justice, de la li-

Digitized by Google

» berté, de la félicité. Les hommes, sans soins, sans » travail, couchoient nuds et à la belle étoile, s'amu- » soient paisiblement, raisonnoient ensemble et même » avec les bêtes alors douées de raison; ils se laissoient » gouverner sans violence ni contrainte; ils obéissoient » gaiement à une autorité douce et cependant puis- » sante, qui n'avoit qu'à parler pour persuader et se » faire obéir. C'etoit Dieu même qui présidoit sur ces » génies, il étoit le premier maître, le pasteur et le » conducteur des hommes..... Lorsque le monde ces- » sa d'être gouverné, les bêtes devenues féroces dévo- » rèrent une partie des hommes; ceux-ci dépourvus de » de tout, et d'autant plus misérables, qu'ayant jus- » qu'alors vécu sans travail, sans inquiétude et sans » prévoyance, ils se trouvèrent sans expérience et sans » art, plongés dans l'indigence et la misère; ils devin- » rent sauvages, errans de montagnes en montagnes, » afin de pourvoir à une subsistance difficile. Occupés » de leurs pressans besoins pendant des siècles, le passé » sortit de leur mémoire, ils ne songèrent qu'au pré- » sent, et leur misère sollicitant peu à peu leur indus- » rie, des inventeurs parurent successivement et trou- » vèrent le feu, le bled, le vin, et la reconnoissance » les divinisa (1) ».

La première réflexion que ces images nous présentent c'est que l'âge d'or, le règne de Saturne, et le règne des dieux ne sont que la mêmes chose. Mais comment concilier tant de félicité avec tant de misère, cette beauté et cette horreur successivement apperçues dans la nature ? comment concevoir cet état brut et sauvage, et cependant vertueux et délicieux ? que veut dire règne des dieux sur des hommes nuds et privés

(1) Plato de Legibus, lib. IV. Idem in Critia et in Politic.

Digitized by Google

de toute industrie et de tout art ? que signifie cette ancienne fable du langage et de la docilité des bêtes mêmes ? pourquoi d'ailleurs ces idées sont-elles si universellement répandues par toute la terre malgré leur bisarrerie et leur singularité (1) ? C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer, il n'y a que de l'ordre à mettre dans ces traditions pour les rendre claires et naturelles. Recueillons pour cela nos idées ; si nous ne pouvons point adopter toutes celles de Platon, prenons au moins sa méthode et guidons-nous par ses principes, dont tout nous prouve la bonté.

V. On doit considérer dans l'homme échappé du déluge, l'homme extérieur et l'homme intérieur, c'est-à-dire l'homme physique et l'homme moral. Pour bien juger de son état physique il suffit de nous représenter le triste état de la nature ; pour juger de son état moral, il faut nous mettre à sa place, nous supposer dans les mêmes circonstances où il s'est vu, et dès-lors on se trouvera éclairé par la voix de la nature même. Son état physique demande à être envisagé sous deux époques ; la première suit immédiatement les révolutions arrivées à la terre, qui en sont l'unique cause ; la seconde époque, beaucoup plus éloignée, est celle où son état physique n'a plus été l'état immédiat de ces révolutions, mais une suite des dispositions dans lesquelles l'impression du malheur mit son ame, de la tournure que prit son caractère, et des principes de conduite qu'il se fit en conséquence. C'est parce que ces deux états sont peu distingués dans les traditions, qu'elles semblent nous présenter tant de contradictions,

(1) L'auteur du livre de l'*Origine des loix, des sciences et des arts* n'a pu se tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'existance de l'âge d'or, et dire que le déluge de rendit pas les hommes meilleurs, ce qui paroit dépourvu de vraisemblance. *Lib. VI, cap. 4.*

Digitized by Google

et qu'il a été jusqu'à présent si difficile d'en faire usage que l'histoire les a abandonnés à la fable.

Il est facile de nous peindre le premier état physique de l'homme échappé aux révolutions de la nature; on est tellement secondé par les traditions, que nous ne nous arrêterons pas beaucoup là-dessus. Sa pauvreté étoit extrême, sa misère infinie; sa vie fut sauvage et isolée, et d'autant plus malheureuse, que l'homme antérieur au déluge n'étoit rien moins que sauvage, avoit déjà connu les avantages de la société, et sentoit pleinement l'horreur du vuide où il étoit tombé. La raison nous indique que les montagnes durent être son premier domicile, toutes les traditions et les usages le prouvent, toutes les nations en ont conservé le souvenir, et plusieurs même, comme on a vu, ont conservé pour ces asyles de leurs pères une reconnoissance qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, qui se manifeste par les pélerinages et par une sorte de culte que nous avons remarqué dans beaucoup de pays.

La situation physique de l'homme sous la seconde époque ayant été une suite des impressions que fit sur lui l'affreux spectacle de la désolation du monde, et sa conduite ayant dû être une conséquence de ces mêmes impressions, ce sont elles qu'il faut actuellement considérer, pour parvenir à la connoissance de la conduite qu'il a tenue, et des états par lesquels il a passé.

Il ne faut point être un profond philosophe pour avancer qu'une des suites des malheurs de la terre a été d'affecter l'homme d'une tristesse et d'une mélancolie profonde : qu'on se mette à sa place; qu'on se peigne tous les objets qu'il avoit sous les yeux; que l'on jette ses regards sur l'immensité du néant où il s'est vu plongé; et si l'on a l'organisation humaine,

on

Digitized by Google

on sentira du moins une légère partie de l'amertume qui dut alors empoisonner son ame. C'est-là pourtant une de ces dispositions des premiers hommes qu'aucune tradition ne nous a représentée : elles nous parlent encore bien moins des effets de cette tristesse profonde et universelle, ils ont dû être cependant aussi considérables qu'étendus. Rien de plus froid que les récits que l'histoire nous fait du déluge ; quelle fut la terreur des hommes à la vue d'une nature agonisante ! quelle fut leur désolation en se voyant dans une solitude muette et universelle ! quelle frayeur en se voyant livrés à des ténèbres épaisses, éclairées par intervalles par des feux plus affreux qu'elles ! peut-on douter de la violence des secousses que ces calamités redoublées ont données à l'ame humaine ? Si les historiens n'y ont point eu d'égards, avouons que la plûpart d'entr'eux ont écrit, mais n'ont point pensé.

Lorsque Fohi chez les Chinois se fit des sujets en civilisant des peuples sauvages, l'histoire dit que ces anciens malheureux dormoient et ne s'éveilloient qu'en soupirant ; que lorsqu'ils avoient faim ils cherchoient de quoi manger, et que lorsqu'ils étoient rassasiés ils jettoient les restes sans prévoyance. Ces traits sont d'après la nature, ils nous expriment à quel point dans les premiers âges les hommes ont porté l'ennui de la vie. Mais les traditions de la Chine ne sont pas les seules qui nous présentent les hommes sous cet aspect. Si les traditions Egyptiennes ou Grecques ne nous donnent point un semblable tableau, nous l'avons retrouvé dans leurs usages ; ils pleuroient en semant, ils pleuroient en moissonnant, et les larmes les préparoient toujours à leurs solemnités les plus riantes (1).

(1) Dans l'Edda des Scandinaves, il est dit que, pendant le combat des dieux avec les géans et la confusion qui regnoit alors dans l'univers,

Digitized by Google

Quelle a pu être, disions-nous alors, la source de cette mélancolie universelle? nous la trouverons ici, c'est l'impression générale des malheurs du monde inondé, brûlé, bouleversé; c'est d'elle qu'est résultée une tristesse habituelle qui aigrit, empoisonna et changea le caractère du genre humain au point de nous rendre croyable ce que Platon nous a dit du changement des espèces de créatures. Faut-il donc demander si des hommes privés de tout, absorbés par la douleur et par l'effroi, dégoûtés de l'univers, ont été bien ardens à réparer le genre humain, à se multiplier, à perfectionner la société? Non, les sensations des plaisirs, les idées de prévoyance étoient presque éteintes en eux; la nature n'invite point à peupler une terre malheureuse; la douleur ne permet point de songer à une postérité future. Mais, dira-t-on, l'espèce humaine s'est néanmoins perpétuée; ce fait n'est point douteux; voici comment cela à pu arriver. Les derniers qui ont survécu au monde, quand ils ont vu de près l'horreur de leur solitude et la privation des secours que les hommes se donnent à leurs derniers instans, ont pu engager ceux qui étoient plus jeunes qu'eux à prévenir, en se donnant des enfans, l'abandon auquel tant d'hommes avoient été livrés; il a pu se faire que d'abord un petit nombre seulement a vaincu la répugnance que tous sentoient à donner l'être à des malheureux, mais peu-à-peu chacun prévoyant le besoin qu'il pourroit avoir de secours, écouta la nature. En effet, quoique la nature fut pour ainsi dire rendue muette par les maux dont le genre humain se voyoit accablé, le

---

les hommes soupiroient et gémissoient à l'entrée de leurs cavernes, et disoient: » O vous, habitans des montagnes, savez-vous s'il subsistera » encore quelque chose? « *Edda, fab. XXXII.*

Digitized by Google

penchant invincible des deux sexes se fit au moins sentir à ceux qui étoient les moins malheureux dans ce désordre général. Cependant, comme on a vu, on fut long-tems à se tenir en garde contre le cri de cette nature ; ce ne fut qu'à la longue que l'on se permit de l'écouter. On crut d'abord que la divinité ne vouloit plus qu'il y eût des hommes sur la terre ; on crut lui plaire en se vouant au célibat, et cette idée est encore parmi nous jointe à celle de la perfection. Platon prétend que sous le règne de Saturne les sexes ne s'unissoient pas pour procréer des enfans, et que cependant par les soins de ce dieu les hommes ne laissoient pas de se perpétuer. Les Rabbins attribuent la malédiction des peuples de Canaan à la faute que fit Cham, leur père, en usant des droits de l'hymen pendant le déluge. Quoiqu'il en soit, il paroit par toutes les anciennes histoires qu'avant les législations la procréation des enfans n'étoit qu'un effet du hasard, du caprice et de certaines rencontres ; que ce n'est qu'aux législateurs qu'on doit l'esprit de population qui répara les désastres du genre humain, en faisant regarder la paternité comme honorable, le célibat comme un vice, et la stérilité comme un opprobre.

Je n'insiste sur cet effet naturel des impressions faites par les malheurs du monde, que parce qu'on s'est fait des idées monstrueuses et extravagantes sur l'ancienne population : nos chronologistes, comme on leur a reproché, ont vraiment fait des *hommes à coup de plume*. Les premiers tems historiques nous présentent la surface de la terre couverte d'hommes, et partagée en des empires formidables ; on en a conclu que les hommes échappés au déluge n'avoient eu rien de plus pressé que de songer à l'œuvre de la génération ; on n'a point consulté la marche de la nature ; on a ignoré l'inter-

Digitized by Google

valle immense qui séparoit le tems des révolutions et le tems de l'histoire. La tristesse et la frayeur des hommes ont dû retarder infiniment la réparation du genre humain, et la formation des nouvelles sociétés.

VI. Ce seroit encore bien peu connoître l'homme, ce seroit avoir une idée bien fausse de la nature des révolutions qui l'ont rendu malheureux, que de croire que la terreur ne l'ait rendu malheureux que durant le tems de ces révolutions, et qu'échappé au péril, il l'avoit aussi-tôt oublié. Nous tremblons encore aujourd'hui des suites du déluge, et nos institutions à notre insu nous transmettent encore les craintes et les idées apocalyptiques de nos premiers pères: la terreur se substitue de race en race, et l'expérience des siècles ne peut que l'affoiblir sans la faire totalement disparoître; l'enfant craindra à perpétuité ce qui a fait peur à ses ayeux. Cependant combien d'écrivains anciens et modernes ont eu de vues bornées! Ils ont cru que l'homme n'avoit presque point conservé la mémoire des évènemens terribles qui avoient détruit son espèce et sa demeure; ils se sont imaginé qu'un clin d'œil avoit suffi pour remettre le calme et l'harmonie dans la nature, et la sérénité dans son cœur. Ce n'est que par des dégrés insensibles que l'ordre s'est remis sur la terre, et les coups de la nature ont long-tems retenti dans l'ame des mortels. D'ailleurs tous les météores, les tonnerres et les phénomènes extraordinaires, ainsi que les éclipses et les changemens dans le ciel furent long-tems des objets d'alarmes pour les nations qui ne connurent que par tradition les malheurs des hommes: lorsque leurs craintes s'affoiblirent, de nouvelles révolutions, de nouveaux volcans, de nouveaux tremblemens de terre, des inondations nouvelles, en un mot, les efforts perpétuels d'une nature toujours

Digitized by Google

en action dûrent sans cesse renouveller chez les hommes les craintes qui vouloient s'effacer. Mille accidens moins généraux que le déluge, mais toujours effrayans et destructeurs, ont dû entretenir l'esprit des nations dans la crainte, et le replonger dans l'abattement dont elles commençoient à sortir. Les hommes ainsi se sont maintenus dans le dégoût de la vie, dans l'espoir d'un avenir plus heureux, mais annoncé par des phénomènes redoutables qui les engagèrent à se livrer à différentes superstitions pour appaiser la divinité qu'ils jugèrent irritée contre leur espèce.

Telle est, comme on a vu, la source de tous ces usages lugubres, cycliques et quelquefois sanguinaires que nous avons parcourus. Une crainte dégénérée en habitude, a fait attendre la fin du monde à la fin de chaque jour, de chaque semaine, de chaque mois, de chaque saison, de chaque année, de chaque lustre, de chaque siècle, et à la fin de chaque période imaginaire, qu'on a inventé par la suite. Rappellons-nous encore que les vues de l'ancienne police ont été de cacher l'esprit primitif de tous ces usages funèbres, et alors nous verrons combien ces usages étoient anciens, combien ils se sont maintenus, et combien ils étoient enracinés, puisqu'ils ont été respectés par ceux mêmes qui vouloient en cacher l'esprit et les motifs. En effet, comment engager des hommes qui s'attendent à la ruine du monde, qui n'osent descendre des montagnes, dont les pas peuvent rencontrer à peine des terreins secs et unis, à bâtir des villes, à cultiver des terres, à se multiplier, à perfectionner la société (1).

(1) Si l'on doutoit que les craintes des hommes ne se soient longtems perpétuées après le déluge, que l'on considère que la première chose que font ceux qui sont descendus dans la plaine de Sennaar est de

Digitized by Google

Nous avons vu que cet état de tristesse et de découragement conduisit l'homme à la vie brutale et sauvage dans laquelle les premiers législateurs ont trouvé toutes les nations ; mais il ne faut pas s'imaginer que l'homme soit devenu sauvage tout d'abord, ainsi que la plûpart des traditions voudroient nous le faire croire, en croyant remonter aux premiers tems du monde, elles ne remontent en effet qu'aux premiers tems connus. La vie sauvage n'est que le second état physique qui a été non l'effet immédiat des révolutions, mais l'effet des impressions faites long-tems après par ces révolutions. Ainsi nous sommes encore fort éloignés même de ce second état physique, où l'histoire qui n'a pu pénétrer plus haut, a surpris l'homme vivant comme les brutes, et dans un état de stupidité et de barbarie. Il faut connoître les principes de conduite qu'il se fit avant que de tomber dans cet état, et nous ne pouvons parvenir à cette connoissance qu'en approfondissant quels ont dû être ses idées, ses opinions et son caractère dans les premiers tems de ses malheurs. Ce seroit bien peu connoître l'homme échappé aux calamités de la nature, et lui rendre bien peu de justice, que de douter que dans ces tems déplorables, et dans les premiers âges qui les ont suivis, il n'ait été très-humain envers ses semblables, et très-religieux envers Dieu. L'infortune rend le cœur sensible, et la crainte ramène à la soumission ; ainsi ses malheurs et ses craintes tinrent lieu de législateurs et de prédicateurs à l'homme ; ils tournèrent ses vues vers le ciel, vers ses semblables.

---

bâtir une tour, pour se mettre à couvert d'un nouveau déluge. Les filles de Loth, après l'embrâsement de Sodome, crurent que tout l'univers étoit détruit. *Genèse, chap. XI ;* et *Joseph. antiquit. jud. lib. I, cap.* 5, 4 *et* 11.

Digitized by Google

Cette multitude d'institutions sévères et de pratiques austères, dont on trouve des vestiges dans l'histoire de presque tous les peuples anciens, n'a été, selon les apparences, qu'une suite de ces dispositions générales du genre humain.

VII. Ce fut nécessairement dans ces premiers tems que s'établit fermement parmi les mortels réduits à un petit nombre, et pressés des mêmes besoins, l'unité de principe, d'objet et d'action. Ce fut sous cette époque que les loix domestiques et paternelles furent les seules que l'on connut. Les maux extrêmes du genre humain, et son extrême nécessité, ont donné lieu tout d'abord à des conventions simples et sages. L'homme ne se laissa pas d'abord guider par la coutume; il n'eut pas besoin de consulter des philosophes profonds, la raison et la nécessité lui apprirent tout ce qu'il avoit à faire. Sans doute que le spectacle des premières sociétés présentoit un coup d'œil très-touchant; aussi purs dans leurs mœurs que réguliers et simples dans leur conduite, tous les membres furent animés de commisération, d'amour mutuel, de bienfaisance, d'amitié, en un mot de toutes les vertus sociales; privés de tout superflu, et même souvent du nécessaire, l'égalité dut s'établir au milieu d'eux; il n'y eut point de domination, ni de distinction de propriété, tout fut en commun, et il régnoit une concorde parfaite entre le cœur des hommes. C'est sous ces traits que Sénèque nous peint l'âge d'or; « ce fut un » tems de justice, de charité et de religion; ce fut le » tems où les hommes apprirent à se soumettre aux » dieux, et suivirent purement la nature; ils vivoient » dans des cavernes, dans des troncs d'arbres et des » cabanes : les plus sages gouvernoient par le simple

Digitized by Google

» conseil, car commander étoit alors une charge et non » une dignité ».

Ainsi cet âge d'or si célèbre n'est point un roman dépourvu de vraisemblance, ce fut sans doute à ce premier état des hommes que ce nom dut être donné; il subsista vers les premières époques du monde renouvellé, un tems ou l'équité, l'union, l'égalité et la paix ont également régné sur les hommes. Si nous avons quelque chose à retrancher des récits de la mythologie, ce n'est que le tableau d'une nature riante et fortunée qu'elle a cru devoir y joindre, puisque la terre n'offroit alors qu'une affreuse solitude; le genre humain ne fut juste que sur les débris du monde.

Si l'on ne trouve point de mystères établis chez les sauvages, comme chez les peuples policés, on n'y trouve point non plus l'histoire de l'âge d'or; c'est que l'âge d'or n'a été que l'état de misère où les sauvages sont encore. L'âge d'or doit une grande partie de sa célébrité et des belles peintures que l'on en a faites aux mauvaises législations, et aux méchans gouvernemens qu'ont eu par la suite des tems les nations policées de notre ancien hémisphère. L'esclavage que les grands Monarques établirent dans tout l'orient, rappella et fit regretter l'ancienne liberté dans laquelle les hommes avoient vécu. Comme l'orient fut policé et subjugué lorsque l'occident fut encore long-tems sauvage, les tristes Asiatiques ont imaginé la fable que Saturne s'étoit retiré en Europe; on le plaça d'abord en Crète, puis en Italie; et lorsque les maux de la société avec ses biens eurent été portés dans ces contrées, on dit que Saturne étoit relégué aux extrémités de l'occident; dans ce sens, nous pouvons dire qu'il y est encore; le régne de Saturne subsiste chez les sauvages de l'Amérique.

Digitized by Google

Il fallut plusieurs siècles à la nature pour se réparer et pour changer l'affreux spectacle de sa ruine en celui que nous voyons aujourd'hui ; c'est-là ce qui a retenu si long-tems le genre humain dans cet état sauvage qui nous paroît aujourd'hui surnaturel ; mais la morale et le genre de vie de l'âge d'or, n'ont été propres qu'aux premiers tems qui suivirent la destruction du monde ; ils n'ont pu subsister ensuite dans les sociétés aggrandies outre mesure, parce qu'ils ne conviennent pas plus avec le luxe de la nature abondante et tranquille, qu'avec les passions et le luxe des nations paisibles et opulentes. A mesure que le séjour de l'homme s'est embelli et enrichi, à mesure que les familles se sont multipliées et ont formé de plus grandes sociétés, le règne moral a du nécessairement céder au règne politique ; ce fut alors que le *tien* et le *mien* parurent dans le monde, non d'abord d'homme à homme, mais de famille à famille, de société à société ; la distinction de propriété devint indispensable, elle fait partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvellées, comme elle est insensiblement rentrée dans la nature remise des secousses qu'elle avoit éprouvées de la part des révolutions.

Ainsi l'âge d'or est un état par lequel les hommes ont dû nécessairement passer : et cet âge a été réellement un état de simplicité, de bonté, de sainteté, en un mot une vie que nous trouvons surnaturelle et qui a mérité les justes éloges et les regrets de l'antiquité quant au moral, mais très-peu quant au physique. C'est faute de distinguer ces deux choses que tant de spéculateurs se sont trompés sur l'âge d'or, et nous en ont fait des peintures chimériques. Ajoutons que lorsque des législations ont voulu dans d'autres tems ramener les usages de cet âge primitif, le bien s'est changé en mal,

Digitized by Google

et l'âge d'or s'est changé en un âge de plomb. La suite va confirmer ces réflexions, et prouvera qu'il n'y auroit peut-être jamais eu d'âge de fer si l'on n'eût point usé de cet âge d'or, lorsqu'il n'en étoit plus tems. Tout est lié dans la nature; pour y rétablir l'âge d'or il faudroit que la terre fût encore au même état où elle étoit lorsque cet âge subsistoit.

VIII. Tels ont été les premiers, et nous pourrions dire les heureux effets des malheurs du monde sur le cœur humain; ils ont forcé les hommes à se réunir; dénués de tout, rendus pauvres par les désastres arrivés, et vivant dans l'attente et dans la crainte de ceux dont ils se crurent menacés, la nécessité rassembla leurs tristes restes et les porta à se tenir inviolablement unis. Il falloit mettre en œuvre toutes ses facultés pour se secourir, se consoler; l'homme sentit le besoin qu'il a de l'homme, et son ame prit une douceur que l'adversité seule est capable de lui donner. Ces sentimens sont affoiblis parmi nous, mais les siècles des malheurs des hommes furent ceux de l'humanité, de la cordialité, de la raison.

Quoique l'histoire ne nous ait point transmis le détail des conventions que les hommes firent alors entre eux, elles sont aisées à connoître, et quand on consulte la nature on les retrouve dans le fond de son cœur. Qui peut douter, par exemple, qu'une des premières suites de l'impression que fit sur les hommes la vue de la ruine du monde, n'ait été de bannir des sociétés cet esprit infernal et destructeur dont elles ont été animés par la suite? La violence, le meurtre, la guerre, qui depuis l'âge d'or ont fait autant et plus de malheureux que le déluge lui-même, étoient des cruautés bien éloignées des premiers mortels. Instruits par la plus puissante des leçons, que Dieu

Digitized by Google

peut en un clin d'œil exterminer le genre humain, ils stipulèrent sans doute entre eux de ne jamais répandre leur sang sur la terre : ce fut-là en effet le premier des préceptes de la loi de nature, les malheurs du monde dépeuplé durent y ramener les premiers hommes ; c'est une tradition précieuse que les Hébreux nous ont conservée. Les anciennes nations policées ont long-tems retenu cette horreur pour l'effusion du sang; elles vouloient qu'on expiât un meurtre nécessaire ou involontaire comme un meurtre criminel. Les peuples qui jusqu'à ce jour ont évité comme un crime de répandre le sang même des animaux, nous montrent des vestiges de cette antique humanité ; mais ce n'en est que l'ombre ; et ces mêmes peuples souvent barbares et cruels à l'égard de leurs semblables, nous montrent bien qu'ils n'ont cherché qu'à éluder la première et la plus sacrée des loix. Cette horreur pour le sang s'est encore conservée dans les ministres de l'église chrétienne ; plut à Dieu que leurs passions n'eussent pas souvent démenti des principes si louables !

L'homme des premiers tems se reconnoît par-tout à la douceur de ses mœurs, vous ne voyez en lui qu'union fraternelle, que bonté, que bienfaisance, que pitié, que simplicité, que soumission pour les pères et les vieillards, que crainte de l'Etre suprême. Les traditions qui nous peignent les premières sociétés sous ces traits, sont vraies et fondées sur la nature d'un être malheureux; la terre malheureuse fut le temple de la vertu, et le crime fut long-tems sans oser violer son sanctuaire. Ces heureuses dispositions du genre humain renaissant contribuèrent à faire soutenir aux hommes le fardeau de leurs misères communes ; il paroît qu'il auroit dû se trouver parmi eux des génies capables de retracer aux autres un plan pour réparer

Digitized by Google

les maux infinis que la nature humaine avoit essuyés; quelques-uns ce semble, auroient du sauver de l'ancien monde quelques débris des sciences et des arts utiles; cependant il n'y eut rien de tel, et quoique cela paroisse extraordinaire, il n'est point difficile d'en trouver la raison. Dépourvus d'espérance, les premiers hommes ne songèrent plus à l'avenir; leur découragement étouffa toute prévoyance; la crainte de la fin du monde ne les quitta jamais; ils crurent que les tems de la vengeance étoient arrivés; ils furent long-tems à se persuader que le monde n'étoit plus susceptible d'établissemens solides. En un mot toutes leurs vues se tournèrent vers une vie future que la religion appelle encore le royaume de Dieu.

Ce sont-là des dogmes dont l'esprit humain se nourrit dans toutes les révolutions de la nature et auxquelles les calamités les ramènent dans tous les tems, leur impression devoit être bien plus forte sur des hommes témoins ou instruits par leurs pères de la désolation des êtres. Le malheureux prend un plaisir fatal à se nourrir de sa douleur, il aime à s'en retracer les objets : ainsi les premiers hommes dans toutes leurs institutions se peignirent les maux qu'ils avoient soufferts et ceux qu'ils crurent à la fin devoir éteindre; cependant quelles qu'ayent été leurs précautions, une tradition sourde a transmis jusqu'à nous ces dogmes redoutables, et souvent ils ont produit de funestes ravages dans les sociétés. Ces dogmes sacrés et respectables sans doute, ont souvent occasionné des révolutions fatales par la chaleur qu'ils ont portée dans des cercles malades ou foibles. Leur effet dans les premiers tems fut d'empêcher les hommes de se rallier, de songer à l'avenir, de bâtir la société sur des fondemens solides, de travailler pour la postérité : l'homme abusa de ces fausses

Digitized by Google

terreurs, et à force de crainte et de défiance il se rendidit inutile. Les législateurs, comme on a vu, dans l'impossibilité de faire cesser ses craintes, sur lesquelles l'expérience des siècles n'avoit encore pu le rassurer, lui en cachèrent les motifs, et lui firent des mystères de l'esprit qui avoit fait instituer ses usages; par-là ils parvinrent peu-à-peu à le ramener à la société et à le faire travailler pour lui-même et pour sa postérité. Le calme fut long-tems rendu à la nature avant qu'il pût se rétablir dans le cœur de l'homme. Long-tems les vertus de l'âge d'or furent perdues pour le monde, et rendues inutiles à une postérité que l'on n'osoit point se promettre. Il auroit fallu pour un monde renaissant, que ces vertus eussent été animées par les principes de la sociabilité, malheureusement elles ne le furent que par le monde agonisant. Cet esprit, quelque sublime que soit la morale qu'il nous présente, est incapable de former des peuples policés et des nations industrieuses; pourquoi bâtir ou orner sa maison, si l'on songe que l'on doit la quitter? Pourquoi semer ou planter, si personne ne doit recueillir? Pourquoi travailler pour l'avenir, si l'on ne peut y compter. L'homme pénétré de ces idées dirigera toute sa conduite sur des vues si courtes et si lugubres, il ne songera qu'au présent, il ne travaillera que pour lui seul, et sans souci pour le lendemain il vivra comme un sauvage. C'est ainsi qu'en usoient ces hommes échappés au déluge; tous justes qu'ils étoient, la terreur leur inspira des opinions fausses et déraisonnables qui les conduisirent peu-à-peu à une vie sauvage et barbare, dont la législation eut beaucoup de peine à les tirer.

IX. Ce n'est donc point un état politique qu'il faut chercher dans l'âge d'or, ce fut un état tout religieux. Chaque famille pénétrée des jugemens d'en-haut,

Digitized by Google

vécut quelque tems sous la conduite des pères qui rassembloient leurs enfans : on cherchoit sa subsistance en commun, le reste du tems se passoit à s'entretenir du sort de la terre, à méditer ses malheurs, à s'occuper du destin qui l'attendoit, à se consoler réciproquement de ses maux présens par l'espérance d'un avenir plus heureux et plus durable. Il seroit intéressant de pouvoir pénétrer dans toutes les méditations religieuses de ces premiers contemplatifs : agitèrent-ils la grande question de l'origine du bien et du mal ? à qui attribuèrent-ils les affreux malheurs qui désoloient alors l'univers ? Le système des deux principes que l'on voit établi dans l'antiquité la plus reculée, auroit-il été le fruit de ces tristes méditations ? quelque faux qu'il soit, qui sait s'il n'a pas épargné à la terre un athéisme universel ?

Quoiqu'il en soit, toutes les instructions des pères et des vieillards durent avoir pour objet les malheurs de la terre, les calamités du genre humain et ses espérances futures ; toutes servirent à cultiver les vertus qui conduisent à une vie plus heureuse : on s'habitua à mépriser une terre devenue misérable et maudite ; on s'y regarda comme des voyageurs, des étrangers, des exilés. Le besoin des loix ne se fit point sentir à des hommes que la nécessité tenoit unis et qu'elle rendoit honnêtes, simples et désintéressés ; ils vécurent sans autre dépendance que celle des enfans relativement à leurs pères, sans autre roi que le Dieu qu'ils invoquoient, qu'ils désiroient, qu'ils attendoient. Chaque famille formoit une communauté religieuse qui s'occupoit uniquement de la vie fortunée qu'elle attendoit par la suite et que la religion peignoit comme prochaine. Les siècles inattendus qui suivirent, auroient dû détromper l'homme de ce qu'il y avoit de faux dans ses

Digitized by Google

idées ; mais l'espérance ne se rebute jamais, et des impressions aussi profondes ne purent s'effacer de long-tems ; la crainte, la simplicité avoient fait adopter ces principes dans les premiers tems ; le préjugé et l'habitude les perpétuèrent dans les âges suivans ; on ne fit que s'entretenir de ses illusions, et les hommes remplis de leurs attentes, soit agréables, soit funestes, furent toujours prêts à espérer ou à trembler aux moindres changemens qu'ils virent dans le ciel et sur la terre ; que dis-je ! ils crurent voir la fin du monde à chaque fin de période, et les nations adoptèrent un cyclisme qui ne fut que le fruit des inquiétudes des premiers hommes.

Les premières sociétés ou familles, quelque pauvres qu'elles fussent, se trouvèrent très-bien des mœurs que cette doctrine leur avoit suggérées : elles s'habituèrent à un genre de vie qui étoit l'aliment de leurs vertus ; d'ailleurs elles jouissoient de la liberté, personne n'en avoit encore abusé ; à quoi eût servi une nouvelle police sinon à gêner inutilement ? qu'étoit besoin d'une plus grande industrie, elle n'eût fait que distraire l'homme de ses idées religieuses et funèbres, et lui créer de nouveaux besoins ? On resta donc très-long-tems dans le premier état où l'on étoit tombé ; on fut long-tems sans chercher une vie plus douce, et l'on continua à regarder Dieu seul comme le monarque de la société. Voilà ce que l'antiquité a nommé l'âge d'or ou le règne de Saturne.

X. Voyons actuellement quelles furent les suites de ce genre de vie et de cette façon de penser. Ce fut l'oubli des arts et une négligence totale de l'agriculture et de tous les usages utiles. Tant que l'on ne fut qu'en petit nombre, on en sentit peu la privation, ou du moins on put la supporter ; on s'habitua aux nouri-

Digitized by Google

tures grossières et que la terre fournissoit d'elle-même; la pêche devint ensuite une ressource ainsi que la chasse, elles achevèrent de faire perdre toute idée de travail et d'industrie. C'est cette brillante misère que tous les poëtes ont chantée; c'est celle que quelques philosophes de nos jours ont regrettée comme le comble de la félicité. Dans les premiers tems on put donc vivre de la chair des animaux qui se réfugièrent ainsi que les hommes, sur les hauteurs, et demeurèrent quelque tems avec eux. En effet les animaux sont aussi susceptibles que les hommes d'être effrayés des révolutions de la nature, et la crainte ôte aux uns comme aux autres leur méchanceté : c'est-là sans doute ce qui a donné lieu aux fables qui disent que dans l'âge d'or les bêtes vivoient avec les hommes et ne leur faisoient aucun mal, et que les loups paissoient avec les agneaux, &c. Mais comme ces animaux oublièrent plutôt leurs misères, et peuplèrent plus promptement que l'homme, ils quittèrent avant lui leurs asiles pour se répandre dans les plaines, et rendus à leur voracité naturelle ils devinrent assez nombreux pour venir attaquer les hommes dans les endroits où ils s'étoient retirés; ceux-ci dépourvus des moyens de se défendre, furent réduits à errer de cavernes en cavernes, ou de monter sur les arbres, comme nous disent les traditions chinoises, pour y trouver la sûreté. Au reste cela même peut éguiser l'industrie de l'homme, et le besoin de se défendre dut le forcer assez promptement à s'armer et à devenir chasseur.

Ainsi l'âge d'or a été une vie semblable à celle des sauvages que nous avons trouvés en Amérique, et peut-être étoit-elle plus misérable que la leur; ceux-ci trouvèrent au moins une terre couverte de fruits et de verdure, des forêts remplies d'animaux, et leur industrie

Digitized by Google

trie est parvenue à leur procurer des moyens pour subsister ; au lieu que les premiers hommes habitoient une terre détruite, désolée, couverte de boue, de marais et de sable, et qui ne leur fournissoit qu'une subsistance précaire. Cependant il ne faut pas nous peindre les premiers hommes semblables à nos sauvages modernes du côté des mœurs, ils ressembloient plutôt de ce côté-là à nos sauvages volontaires que nous appellons *hermites*, *moines*, *anachoretes* ; ils étoient remplis de la crainte de Dieu, de dégoût pour le monde et d'espérances pour l'avenir ; leurs mœurs étoient pures, leur esprit continuellement occupé des méditations sérieuses de la religion et de la contemplation du royaume céleste. Le paralèlle seroit plus exact si les premiers hermites ou sauvages de l'âge d'or eussent gardé le célibat aussi scrupuleusement que les nôtres ; mais ils n'en ont point usé de même, comme nous l'avons dit, et il est bon d'examiner ce qui seroit résulté de la propagation des anciens par ce qui seroit résulté de la propagation des nôtres, s'ils n'eussent point fait vœu de célibat. En effet les villes entières de moines qui se formèrent dans la Thébaïde, si le mariage y eût été admis, eussent à la fin formé des nations considérables ; la difficulté des subsistances les eût forcés d'occuper un plus grand terrein ; des colonies de moines eussent été peupler d'autres déserts ; ces colonies se fussent peu-à-peu écartées du centre de la discipline qui auroit dégénéré, et tous les principes primitifs de leur institution monastique étant venus à s'altérer, il en auroit résulté des peuples errans et sauvages. Qui sait même si les descendans de quelques-uns des solitaires de la Thébaïde, dégoûtés du célibat, ne peuplent pas aujourd'hui quelques déserts d'Afrique où ils mangent de la chair humaine ?

Digitized by Google

La même chose est arrivée aux familles ou sociétés primitives ; elles dégénérèrent à mesure qu'elles se multiplièrent ; plus elles s'écartèrent du centre commun, plus elles perdirent l'esprit primitif, et l'on vit deux sortes d'hommes sur la terre ; les premiers en petit nombre, furent ceux qui se maintinrent le plus long-tems dans leurs premiers domiciles ; et qui y formèrent des sociétés plus fixes et plus considérables ; les seconds furent ceux qui sortirent de ces sociétés et qui s'en écartèrent peu-à-peu et de tems à autre. C'est chez les premiers que l'on vit renaître les législations, les gouvernemens et les cultes religieux ; quant aux autres, elles formèrent ces nations vagabondes et sauvages qui se sont répandues sur presque toutes les parties de la terre, et que nous trouvons encore en beaucoup de contrées.

XI. L'état de toutes ces nations est le second état physique dont nous avons parlé ; il a été, comme on a dit, moins la suite immédiate des révolutions de la terre, que la suite des impressions de terreur et de dégoût, que ces révolutions firent sur les hommes. Dès-lors ils perdirent totalement l'esprit de la société ; ils vécurent en vagabonds, en pélerins, en voyageurs ; et quelques-uns d'entr'eux n'ont point encore pu se réunir parfaitement : religieux, simples dans l'origine, ils devinrent peu-à-peu ignorans, féroces et sauvages ; ils oublièrent leurs notions primitives de la divinité de leurs ancêtres ; leurs ames tombèrent dans l'inertie et dans l'indolence ; ils furent sans prévoyance, sans arts, sans industrie ; une raison peu cultivée les fit tomber dans une anarchie totale, et leur liberté ne fut que la triste faculté de pouvoir se dévorer et se détruire réciproquement comme des bêtes féroces.

Nous ne disons rien ici sur l'origine des sauvages à

Digitized by Google

quoi les livres précédens n'ayent dû préparer. Nous y avons vu que leurs traditions et leurs usages étoient sortis des sources primitives et communes à tous les peuples de la terre, et fondés sur les préventions universelles de la plus haute antiquité. Nous avons même eu souvent lieu de nous appercevoir que les principes des usages universels étoient mieux motivés chez les sauvages que chez les nations policées, à qui les législations ont fait perdre l'esprit de leurs institutions pour ramener les hommes à une vie meilleure, plus douce et moins inquiète. Cela doit nous prouver; 1°. que la vie sauvage a précédé l'état policé des plus anciennes nations connues; 2°. que les idées cycliques et apocalyptiques des sauvages et les usages qui y ont rapport, n'ont point été apportés chez eux par aucune des nations que l'histoire nous fait connoître, mais que ces notions leur sont propres, et qu'elles ont été celles de toutes les petites sociétés qui échappèrent aux ravages du déluge.

On appelle communément *état de nature*, l'état errant et vagabond où l'homme vécut long-tems: rien de plus commun parmi nous, que de dire que les sauvages sont dans l'état de nature; tout ce que nous avons vu nous prouve combien cette façon de parler est fausse, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animal est un état sans réflexion, soumis au hazard et au caprice qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme, est un état de raison et de réflexion, puisqu'il est de l'essence de son ame de penser et de réfléchir. C'est donc par cet état seul qu'il a pu commencer; l'homme n'est tombée dans la vie sauvage, qui n'est qu'un état de nature animal, que lorsqu'il a cessé de raisonner sur les mœurs et sur les usages qu'il tenoit de ses ancêtres, ou lorsqu'il a continué à les suivre sans en connoître l'esprit. En effet,

Digitized by Google

dès qu'il a cessé d'être guidé par la raison et la réflexion, il n'a plus mené qu'une vie d'habitude et purement machinale : sa conduite n'a pu manquer de s'altérer et de se dépraver de plus en plus ; tout usage dont l'esprit n'est point connu, conduit l'homme, sans qu'il s'en apperçoive, dans les erreurs les plus opposées à la raison. Non-seulement tous les excès de la vie sauvage sont venus de cette ignorance, mais encore elle a été la source de tous ceux qui se sont introduits dans la religion, dans la politique et dans les mœurs. C'est une vérité que je prouverai dans un ouvrage dont celui-ci n'est pour ainsi dire que l'introduction : j'y montrerai les suites pernicieuses que l'ignorance des motifs de la religion primitive des hommes, a eu pour toutes les nations ; on y verra que c'est de cette source empoisonnée, que sont sortis la superstition la plus aveugle, le despotisme le plus insupportable, et les mœurs les plus féroces. Que l'on ne regarde point ceci comme un paradoxe, pour en convaincre, traçons ici une légère esquisse de la suite des faits qui ont suivi la catastrophe du déluge ; je ne ferai qu'en étendre le tableau dans l'ouvrage qui suivra celui-ci et qui en sera le complément (1).

XII. L'homme, quoiqu'échappé aux malheurs du monde, ne cessa point pour cela de craindre. La terreur dont il fut saisi lui fit regarder les grands coups dont il étoit frappé, comme les préludes de la ruine totale de l'univers ; il s'y attendit de jour en jour et il s'y prépara en conséquence ; son esprit livré à la mélancolie se remplit de chimères relatives à son état et à celui de la nature ; sa morale fut la morale d'un monde agonisant ; il crut qu'il devoit d'avance se détacher d'une

(1) Ce sont les *Recherches de l'origine du Despotisme Oriental*, tome III, de cette édition.

Digitized by Google

terre fragile et misérable. Ces principes qui nous paroissent aujourd'hui si sublimes, étoient alors naturels et fondés sur l'expérience fatale que l'homme venoit de faire de la fragilité de sa demeure. Sa conduite devint par-là tout-à-fait religieuse; sa vie ne fut que provisoire, parce qu'il ne compta plus sur la durée des choses. Cette vie fut d'abord misérable, mais ensuite elle devint plus douce; elle fut pauvre, mais long-tems innocente; c'est elle qui forma ce que l'on a désigné sous le nom de l'*âge d'or*; état que le christianisme a voulu depuis rapporter sur la terre, en renouvellant les idées de la fin du monde et du royaume céleste, que nous attendons au sortir de cette vallée de larmes.

Les enfans de l'homme sauvé du déluge persévérèrent quelque tems dans cet état surnaturel; plusieurs générations se conduisirent par les mêmes principes: la première ferveur fait qu'on ne se défie point de l'avenir, et les préjugés empêchent de prévoir les différens abus qui peuvent naître d'une vie indolente et paresseuse. Quelques familles se séparent du gros de la société et vont se perdre dans les déserts ou elles forment, comme on a vu, des peuplades sauvages.

Cependant plusieurs familles réunies continuent de vivre en société; c'est d'elle que descendent les premières nations policées; ces familles ne cessent point pour cela de vivre sous la discipline de l'âge d'or; elles se maintiennent par les seules loix de la religion; elle ne reconnoissent d'autre roi que le dieu qu'elles adorent et qu'elles attendent sans cesse. Cette manière de vivre habitue insensiblement ces premières sociétés à un gouvernement mystique et saturnal, dont le plan n'est qu'une pieuse fiction, et dont on soutient l'extérieur et la forme par un appareil de convention qu'on imagine, qu'on augmente et que l'on exagère peu à peu.

Digitized by Google

La multitude des pratiques, des usages et des suppositions auxquels on est obligé de recourir, confond d'âges en âges les premières idées des hommes; leur esprit s'égare; ils prennent à la lettre tous leurs rites et leur culte; il en résulte nécessairement une foule de préjugés religieux et politiques; une infinité d'usages bisarres et déraisonables; des abus et des fables sans nombre pour les expliquer. Toutes ces choses venant à fermenter dans l'esprit des hommes, changent avec le tems la nature de ce gouvernement théocratique, en font oublier le nom, les principes et l'origine, et précipitent enfin la religion, la police et l'histoire des premiers âges dans le cahos le plus obcur.

Ce gouvernement mystique et surnaturel qui succéda à l'âge d'or et qui fut une de ses suites, est le même qu'une mythologie universelle, qui a recueilli les foibles restes de ces premiers âges, a appellé *le règne des dieux*. Cette façon de s'exprimer ne désigne autre chose que le règne de Dieu, connu de quelques anciens peuples sous le nom de *théocratie*.

XIII. Le tems qui a enveloppé de ses voiles les plus épais la théocratie primitive des nations payennes n'a point permis jusqu'ici à l'histoire d'en connoître les annales et d'en montrer les monumens: le seul moyen de connoître ce gouvernement est de consulter la chose même. Qu'est-ce qu'une théocratie? C'est un gouvernement dans lequel la société, non seulement adore l'Être suprême comme son Dieu, mais suppose encore qu'il est son roi immédiat et particulier: ensorte que toutes les loix dérivent de lui et s'exécutent en conséquence de cette supposition. C'est un gouvernement dans lequel moins le lien civil et politique est sensible et visible, plus on fait d'efforts pour y suppléer par un extérieur et par un appareil de con-

Digitized by Google

vention. Ainsi l'Être suprême dans ce gouvernement fut traité comme un monarque, c'est-à-dire comme un homme : dèslors ils fut avili ; la politique fut subordonnée à la religion, ce qui a corrompu et perverti l'une et l'autre. On donna une maison au dieu monarque, et cette maison devint un temple ; on y plaça un trône qui devint un sanctuaire ; on y plaça par la suite un emblême, ou une image quelconque, et cette image attira les regards et les vœux des peuples et devint une idole. On dressa une table devant le dieu monarque, et cette table se convertit en autel. On couvroit cette table d'abord de pain, de vin, de fruits, et ensuite on y immola des animaux, puis des hommes, des rois des enfans des rois et des milliers de victimes humaines. En regardant Dieu comme un roi, on se crut obligé de le nourrir, et comme le préjugé le fit regarder comme un roi méchant et qui se plaît à la destruction des hommes, on voulut le repaître du sang des hommes, Enfin on donna à ce monarque des ministres et des officiers ; de-là le sacerdoce.

Dans un tel gouvernement il fallut supposer que toutes les loix que suivoit la société émanoient du dieu monarque. Voilà la source de toutes les révélations vraies ou fausses. On fut obligé d'imaginer des moyens pour connoître les intentions d'un roi qu'on ne pouvoit entendre ; de-là les oracles, les divinations, les augures, les haruspices. Enfin on eut recours à mille suppositions et à mille conventions de cette nature fondées sur des principes illusoires, et dont l'imposture ne profita que trop souvent pour aveugler les hommes. Le dieu monarque reçut des tributs, des dixmes, des troupeaux, des terres, des chevaux, des armes ; et traité en tout comme un monarque ordinaire il eut des femmes et des enfans. Chacun de ses usages fut

Digitized by Google

ensuite le principe d'une foule d'erreurs plus ou moins ridicules ou criminelles; chaque partie du cérémonial fut la source de quelques abus: ces erreurs et ces abus consacrés par le tems ne cessèrent plus d'infecter les législations, les religions et les mœurs, et d'altérer le bon sens de toutes les nations de la terre.

XIV. Si la théocratie par les abus qu'elle entraîna ne servit qu'à avilir la divinité en la faisant descendre au rang d'un homme quelquefois cruel et méchant, si elle corrompit la religion primitive, elle contribua aussi à dégrader l'homme et à le rendre esclave dans la société. La grandeur excessive d'un dieu monarque exigeoit de ses sujets une soumission sans bornes; cette soumission fut d'abord toute religieuse et légitime; mais elle se convertit bientôt en un esclavage politique et injuste. Le règne d'un dieu ne peut être que despotique et absolu par sa nature; il ne peut y avoir de conventions ou de traités entre la créature et l'auteur de son être. Dieu, sous son gouvernement mystique, étoit un sultan invisible; ses officiers ou ses prêtres furent ses visirs, ils devinrent à la fin les seuls maîtres de la société. On pourroit donc donner au règne des dieux le nom de *règne des prêtres*; en effet, c'est sous ce règne, que l'histoire ne nous a pas fait connoître, que le sacerdoce a jetté les fondemens de cette énorme puissance dont on voit déjà les effets dans les annales des plus anciens peuples, et dont l'abus s'est fait sentir jusqu'à nous. Chargés du soin des biens du dieu monarque, les prêtres ont fini par s'identifier avec lui, et même, sous le christianisme, peu s'en est fallu que le vicaire d'un Dieu, qui a déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, n'ait envahi en Europe la monarchie universelle, et n'ait asservi les souverains même à ses loix.

Digitized by Google

Les officiers, ou ministres de la théocratie primitive, abusèrent de mille manières d'un gouvernement illusoire, qui leur laissoit toute l'autorité. Les peuples, dans presque tous les pays, devinrent les victimes de leur avarice, de leur ambition et de leur brutalité. Comme on avoit donné des femmes au dieu monarque, ses prêtres se chargèrent du soin de remplir pour lui le devoir conjugal, et de lui donner lignée; les temples devinrent des lieux de prostitution; les prêtres corrompirent les mœurs des peuples qu'ils étoient faits pour conserver, et ils poussèrent l'impudence jusqu'à faire passer les fruits de leur incontinence pour les enfans du dieu monarque. Ces enfans merveilleux formèrent une race nouvelle que l'on nomma celle des *demi-dieux*; ils gouvernèrent les hommes en vertu de leur origine céleste; ils se rendirent recommandables par leurs services et par les inventions utiles qu'ils enseignèrent aux hommes. Plusieurs de ces héros divins devinrent les législateurs des peuples, instituèrent des mystères, et ramenèrent, comme on a vu, les hommes à la vie sociale, en leur cachant les dogmes tristes et funèbres qui jusques-là les avoient empêché de travailler à leur bonheur. Aux fêtes lamentables ils substituèrent des fêtes gaies et bruyantes; ils multiplièrent la vigne, et rendirent l'usage du vin plus commun, afin de porter la joie dans les ames engourdis. Les hommes jusqu'alors n'avoient été que chasseurs et pasteurs, ces demi-dieux les rendirent cultivateurs; ils les délassèrent par la musique, par la danse et par les jeux qu'ils instituèrent. Les sociétés se multiplièrent; elles furent obligées de défricher et de dessécher leurs terreins que le tems avoit couverts d'immenses forêts, et dont une grande partie étoit encore inondée.

Ainsi ces demi-dieux firent succéder le travail à la

Digitized by Google

contemplation et une vie active à cette indolence funeste dans laquelle les hommes avoient été plongés. Il y eut alors du mouvement et du ressort dans les nations; le genre humain se réveilla comme d'une profonde léthargie; il descendit des montagnes où la crainte sembloit l'avoir fixé, et sous la conduite de ses héros il alla chercher des contrées plus commodes, que ses soins rendirent fertiles; on bâtit des villes, et les sociétés aggrandies formèrent peu-à-peu de grands empires. Cependant l'ambition de ces demi-dieux excita souvent des guerres entre eux; les nouveaux cultes qu'ils apportèrent firent souvent naître des démêlés entre eux et les prêtres qui ne se virent point sans chagrin dépouillés d'une autorité qu'ils exerçoient eux-mêmes au nom des dieux sous la théocratie. Fatigués de ces querelles souvent sanglantes, les nations se donnèrent des rois, ou forcèrent leurs prêtres à leur en donner. Le choix tomba communément sur un des enfans des dieux, et le sceptre devint héréditaire dans leur postérité. Ce fut alors qu'on vit paroître l'*Andrarchie*, ou le règne des rois, que nous voyons subsister de nos jours.

XV. Si l'institution des rois eût été l'ouvrage de la seule raison, elle eût été aussi utile aux hommes qu'ils avoient pu s'en flatter; mais lorsqu'ils eurent recours à cette institution, leur esprit étoit encore si préoccupé des préjugés que les gouvernemens antérieurs avoient fait naître, que le règne des rois dégénéra bientôt en abus. Les sociétés accoutumées depuis des siècles à être gouvernées au nom de la divinité, ne crurent point se soumettre à un homme en se soumettant à un roi; elles ne pensoient pas même alors qu'une simple raison humaine pût suffire au maintien de la société. La théocratie avoit affoibli

Digitized by Google

le ressort des esprits; elle avoit insensiblement conduit l'homme à méconnoître ses droits, à mépriser sa raison, à se laisser guider aveuglément; il s'étoit accoutumé à ne plus penser et même à ne plus vouloir par lui-même. Le règne des demi-dieux ne fut qu'une théocratie prolongée; les demi-dieux commandèrent aux peuples au nom des dieux dont ils prétendoient descendre, et les rois qui succédèrent trouvèrent dans les esprits des peuples des préjugés dont ils abusèrent pour les asservir et pour les tenir irrévocablement enchaînés. Le premier roi fut regardé comme une idole, et reçut les mêmes hommages que les emblêmes du dieu monarque avoient reçus sous la théocratie: ainsi les rois ne furent plus des hommes ordinaires, souvent ils renoncèrent aux sentimens de leur nature, et se crurent en droit de tyranniser impunément des sociétés qui n'osèrent pas plus s'opposer à leurs projets qu'à ceux de la divinité; les rois gouvernèrent comme les dieux, et les peuples engourdis se soumirent sans murmure à leurs volontés les plus bizarres. Telle fut l'origine de ce gouvernement destructeur connu sous le nom de *despotisme*, que l'on voit établi dans presque toutes les parties du monde. Il est cependant quelques pays heureux qui ont eu le bonheur de se soustraire à ses coups et de substituer la raison publique ou la loi à la volonté de l'homme. C'est sous cette *monarchie* que les sociétés ont été les plus heureuses; tel est le fruit de la raison perfectionnée des peuples revenus enfin des préjugés théocratiques qui aveugloient leurs pères dans l'antiquité la plus reculée.

En effet toutes les erreurs humaines, par une longue chaîne, remontent à cet âge primitif qui jusqu'ici étoit demeuré couvert de la nuit du tems. On ne

Digitized by Google

sauroit trop étudier cet âge, puisque c'est lui qui renferme les principes et les causes de toutes les institutions et de toutes les opinions dont nous trouvons des traces plus ou moins fortes, même dans les tems actuels. Nous y verrons la source féconde de presque toutes les idées politiques et religieuses; nous y trouverons l'origine de la grandeur des rois et de l'abaissement des peuples; nous y démêlerons la cause du pouvoir immense que le sacerdoce s'est acquis dans toutes les sociétés que cet ordre, toujours rival des rois, a souvent ébranlées. Nous y verrons le principe de ces terreurs qui en différens siècles ont allarmé les esprits des hommes toujours préoccupés des idées de la destruction du monde; c'est de-là que nous verrons sortir ce fanatisme destructeur, cet enthousiasme qui porte souvent les hommes aux plus grands excès contre eux-mêmes et contre leurs semblables, cet esprit de persécution et d'intolérance qui, sous le nom de zèle, fait que l'homme se croit en droit de tourmenter tous ceux qui n'adorent point avec lui le même monarque céleste, ou qui n'ont point de son essence et de son culte les mêmes idées que lui.

Tels sont les matériaux que nous fournissent les premiers âges du monde pour composer l'histoire de l'homme en société; c'est à l'homme échappé du déluge que commence cette chaîne immense d'égaremens et d'erreurs qui s'est continuée jusqu'à nous. Cependant dans quelques climats les nations fatiguées de leurs maux et des législations déraisonnables que le préjugé leur avoit imposées, formèrent ou des républiques ou des monarchies tempérées, tandis que le reste de la terre continua à adorer ses fers. Ici l'histoire peut éclairer nos recherches; elle nous montre

Digitized by Google

des peuples ennemis de la tyrannie, sentir la dignité de leur être, s'occuper du bonheur commun, réfléchir et consulter la raison. Il est vrai que souvent ils tombèrent dans de nouvelles fautes produites par l'inexpérience d'une raison encore foible et, pour ainsi dire, au berceau, ou par un reste d'attachement à d'anciens préjugés dont les gouvernemens les plus sages ne sont point tout-à-fait exempts. Tous les progrès de la science législative ont été long-tems retardés par les premiers égaremens du genre humain et par l'oubli où l'on est ensuite tombé de l'histoire de ces égaremens. Ce sera donc rendre un grand service aux législations présentes et futures que de leur présenter le tableau des vices des législations passées, afin d'instruire et de corriger l'homme par le spectacle de ses erreurs. Une vie qui n'est fondée que sur le préjugé, la routine et l'usage, me paroit aussi répréhensible qu'une vie sauvage et animale; toutes deux conduisent également les sociétés au hazard, et les soumettent au caprice et à la déraison. Je tiens que tout usage dont on ne connoît point l'esprit, doit être aboli comme dangereux; tout usage utile dans son origine doit être aboli dès que son utilité cesse. Enfin je regarde comme un corollaire de toutes les vérités qui ont été établies dans cet ouvrage, que lorsqu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte de la civilisation en lui donnant des loix fixes et irrévocables: il faut lui faire regarder la législation qu'on lui donne comme une *civilisation continuée*; elle doit lui apprendre à agir, non par routine ou par habitude, mais elle doit lui apprendre à raisonner sur toutes ses actions et sur la loi elle-même. Tout gouvernement qui ôte au peuple la liberté de penser, de s'instruire et de raisonner, avoue qu'il ne veut com-

Digitized by Google

mander qu'à des êtres aveugles qu'il veut tyranniser. Qu'il est peu d'hommes vraiment policés dans les sociétés qui se vantent le plus de la sagesse de leurs institutions ! Qu'il est encore des sauvages dans nos villes les plus éclairées.

Ainsi dans cet ouvrage je me suis proposé de présenter des connoissances préliminaires propres à faire l'histoire de l'homme en société. Pour ne point présenter un roman bizarre et ridicule, j'ai rassemblé les matériaux épars de l'antiquité, afin que l'on ne fût point étonné d'un plan, singulier peut-être par sa nouveauté. On a en général des idées si vagues et si décousues de l'antiquité, qu'il a fallu commencer par les fixer au moins quant aux objets essentiels. Je ne sais si j'ai réussi également dans tous les détails; mais je me flatte du moins qu'il résultera de mon travail une masse totale capable de porter la conviction et de jetter du jour sur les parties les moins éclairées de l'histoire du genre humain. Récapitulons en peu de mots les objets que nous avons jusqu'ici considérés.

RÉCAPITULATION.

Nous avons fait voir en commençant qu'il y a eu chez les Grecs et les Syriens plusieurs fêtes et usages en mémoire du déluge. On a trouvé la même chose chez les Indiens et les sauvages. On a examiné toutes ces fêtes en particulier, on les a comparées pour en trouver l'esprit, il est par-tout triste, lugubre et dicté par la crainte de la destruction du monde : c'est ce que j'ai nommé *esprit apocalyptique*. Nous avons observé les cérémonies de ces fêtes en détail; nous

Digitized by Google

avons retrouvé les mêmes usages dans une multitude d'autres fêtes qui n'avoient point le déluge pour motif apparent. Nous avons examiné les motifs particuliers de ces autres fêtes, et sous le voile de la fable et de l'allégorie nous avons reconnu des idées funèbres et relatives à la mémoire du déluge. En suivant cette méthode nous sommes parvenus à découvrir que presque toutes les fêtes de l'antiquité ont eu pour objet primitif de perpétuer la mémoire des révolutions et des malheurs du monde, non-seulement par des fêtes et des cérémonies, mais encore par une foule d'allégories dont quelques-unes sont plus ou moins dignes d'attention.

Après avoir rapporté les fables et les traditions qui nous parlent de la guerre des géans avec les dieux, ou de la *Gigantomachie*, nous avons fait voir que sous le voile de l'allégorie elle n'est tantôt qu'une cosmogonie, tantôt une histoire des révolutions de la nature, tantôt un emblême de sa destruction finale; elle nous peint le désordre des élémens lors de la ruine et du renouvellement du monde; chez quelques peuples elle n'est que le tableau prophétique de ce qui doit arriver à la fin des tems et à la dissolution de l'univers. Cette découverte a servi à nous développer les motifs secrets ou ignorés d'une infinité de fêtes ou de jeux périodiques chez les Grecs, les Romains et chez beaucoup d'autres peuples; elle nous a dévoilé leurs motifs commémoratifs et funèbres que l'on retrouve dans presque tous les usages des anciens.

Cette découverte nous a conduits à chercher pourquoi les plus grandes solemnités de l'antiquité ressembloient par quelque côté à des fêtes mortuaires. On pleuroit et l'on s'attristoit dans les fêtes les plus gaies et les plus dissolues; les cultes d'Isis et d'Osiris, ainsi

Digitized by Google

que ceux de Bacchus, de Cérès, d'Adonis, d'Atys, &c. étoient accompagnés de macérations et de larmes. Chez quelques peuples on se réjouissoit à la mort de ses parens, de ses amis, de ses enfans, et l'on pleuroit aux naissances; on pleuroit en labourant, en semant et en moissonnant. Les premières chansons n'étoient que des élégies lamentables; en un mot nous avons vu l'ancien genre humain noyé dans les larmes et plongé dans une profonde mélancolie. Par toutes ces tristes cérémonies on cherchoit à se rappeler la misère, la pauvreté, la frugalité des ancêtres. Ainsi cet esprit lugubre étoit une des suites des impressions morales faites sur les cœurs des hommes par l'ancienne révolution du monde. Comme les idées avoient été dans l'origine très-propres à dégoûter l'homme du séjour qu'il habitoit, nous y avons trouvé la source de ce mépris du monde, qui a été prêché comme une vertu dans les siècles bien plus modernes.

C'est ce mépris des choses du monde, qui donna naissance aux sectes religieuses des anciens et à la vie monastique; c'est lui qui donna lieu aux jeûnes, aux pénitences et aux austérités inouies des Faquirs de l'Indostan, qui du tems d'Alexandre-le-Grand, passoient pour être de la plus haute antiquité. Nous avons de même examiné les Gymnosophistes et les Mages, les Thérapeutes, les Esséniens, les Pythagoriciens et les Orphiques; nous avons examiné leurs genres de vie, leurs dogmes, leur morale et leurs prédictions. Nous avons entrevu dès les premiers tems une science de l'avenir et des idées apocalyptiques déjà fort en vogue, qui se sont transmises de race en race par des hommes qui pratiquoient dans toute sa rigueur la morale austère d'un monde agonisant ou qui croyoit sans cesse toucher à sa fin; ils ont fini pour la plupart par être des fainéans; des

Digitized by Google

des vagabonds, des diseurs de bonne aventure, des devins et des imposteurs.

Nous avons remarqué que les premiers hommes vécurent de même provisoirement et sans attache pour les sociétés ou pour le monde, où ils se regardèrent longtems comme des pélerins, des voyageurs et des étrangers, nous avons ensuite examiné si la pratique de cette vie n'auroit pas conduit les hommes à une vie sauvage et barbare. Nous avons en conséquence passé en revue la plupart des peuples sauvages anciens et modernes; nous avons étudié leurs traditions, leurs usages et leur genre de vie. Nous avons trouvé chez eux des fêtes en mémoire du déluge, des usages funèbres, des dogmes apocalyptiques sur la fin du monde, un caractère de tristesse et de mélancolie. De cet examen il résulte que les sauvages n'ont été originairement que des hommes effrayés des révolutions de la nature, et si dégoûtés du monde, qu'ils ont été longtems sans pouvoir ni vouloir se rallier pour faire des établissmens fixes et solides, et des corps de sociétés; ce sont des hommes qui, ayant déjà vécu en solitaires et en religieux, ont peu-à-peu perdu de vue leurs premiers principes, et sont devenus errans, vagabonds et sauvages, et enfin antropophages. La plupart des peuples de l'antiquité ont passé, comme on a vu, par cet état sauvage; les Egyptiens, les Grecs, les Juifs et les Européens n'ont différé en rien des Américains de nos jours.

Ce sont les mystères qui ont tiré les hommes de la vie sauvage pour les ramener à la vie sociale et policée. Ces mystères étoient un composé de cérémonies religieuses et d'instructions que l'on cachoit au vulgaire; les anciens n'en ont parlé qu'avec respect et réserve; leur origine remonte au tems des héros et des demi-

Digitized by Google

dieux; leur secret seroit impénétrable pour nous sans quelques mots épars dans les écrits des philosophes et sans quelques usages plus connus. En examinant le peu qui nous a été transmis sur les mystères, nous trouvons que leur doctrine secrette étoit une science lugubre, effrayante, apocalyptique, sur l'origine, sur la fin du monde, et sur la venue d'un dieu qui devoit détruire et renouveller l'univers. Voilà le secret qu'on révéloit aux initiés; l'on se servoit même à leur égard d'allégories souvent inintelligibles. Quant au peuple qui assistoit à la partie de ces mystères qui se passoit en public, on ne lui en apprenoit rien, sinon qu'il devoit honorer des dieux qui avoient enseigné aux hommes la culture du bled et du vin, qui leur avoient donné les arts qui rendent la vie agréable, qui avoient donné des loix à leurs sauvages ancêtres pour les conduire à une vie sociable et paisible. Nous avons donc vu que ces mystères avoient un double objet: le premier étoit de cacher au vulgaire des dogmes effrayans capables de le décourager, opposés à son repos et nuisibles aux progrès de la société; le second objet étoit d'amener le peuple au travail d'exciter son industrie, de le porter à la joie et à la reconnoissance envers les dieux.

Le secret des sybilles si fameuses dans l'antiquité étoit le même que celui des mystères; leurs ouvrages n'existent plus, ceux qui passent sous ce nom ont été visiblement fabriqués par des modernes; nous avons cependant fait l'analyse de ces livres que nous avons trouvé prophétiques et remplis de prédictions effrayantes sur le destin de l'univers; nous avons montré que, quoique ces ouvrages fussent supposés, on n'avoit pas laissé de leur donner le même esprit qui régnoit dans les ouvrages anciens et véritables des sybilles du paganisme. Nous avons dit dans quels cas les

Digitized by Google

Romains les consultoient, et par les usages qui se pratiquoient à la suite de ces consultations, nous avons conclu que les livres des anciennes sybilles étoient remplis de prédictions sur les révolutions futures, sur la fin du monde, sur l'arrivée d'un dieu redoutable ou bienfaisant : objet que la politique tenoit sous le secret par les mêmes raisons qui lui faisoient cacher la doctrine des mystères.

Comme l'antiquité ne consultoit les livres des sybilles que lorsqu'on appercevoit quelque phénomène inusité dans la nature, nous avons été naturellement conduits à examiner la source des craintes que tous les peuples ont témoigné à la vue des comètes, des éclipses et de tous les changemens extraordinaires dans la nature : nous avons pareillement considéré les usages auxquels ces craintes ont donné lieu. Le résultat de nos recherches a été de nous faire voir que ces craintes et ces usages partoient d'une terreur primitive qui faisoit toujours envisager la fin du monde comme prochaine; elles nous ont encore montré que l'astrologie étoit la fille des terreurs des premiers hommes; l'astronomie ne fut pour eux qu'une science inquiète et apocalyptique dont plusieurs sociétés policées ont cru devoir faire une science mystérieuse subordonnée au gouvernement et au sacerdoce. C'est l'abus de cette science qui a conduit les premières sociétés à l'idolâtrie des Sabbiens ou Sabbéens, qui fut une religion très-étendue.

Ces recherches nous ont mené à l'examen de tous ces calculs faits par l'antiquité pour fixer la durée du monde; nous les avons attribués à ce que j'ai désigné sous le nom d'*esprit cyclique*; c'est cet esprit systématique qui attribuoit une fatalité à l'extinction de tous les périodes chroniques, et qui cherchoit à connoître

Digitized by Google

par les révolutions astronomiques quel seroit le tems de la fin de l'univers. Cet esprit des anciens s'est transmis aux modernes : nous avons examiné les différens périodes et surtout celui de la grande année, ainsi que les dogmes apocalyptiques qu'ils ont fait naître. Ils annonçoient une fin, un renouvellement du monde, l'arrivée d'un nouveau dieu, qui étoit le dieu exterminateur de la fin des tems, dont la doctrine secrette des mystères et les livres des sybilles annonçoient aussi l'avènement futur.

Le dogme d'un dieu qui doit venir pour renouveller toutes choses ayant pris une infinité de formes, selon les tems et les religions des hommes, demandoit à être examiné en particulier. Le dieu futur étoit annoncé sous le nom de Bacchus dans les mystères des Grecs. La fin du monde, la venue d'un juge suprême et le renouvellement du monde sont des dogmes inséparablement liés; lorsque ces dogmes se sont corrompus, les erreurs qui en sont découlées sont devenues pareillement inséparables. La ruine des sociétés et des empires est une suite nécessaire d'une ruine totale du monde; mais ces évènemens de détail ont souvent été pris pour les effets généraux universels annoncés par le dogme; ainsi chaque peuple, à chaque révolution naturelle dont il se crut menacé, a attendu un roi, un conquéran, un libérateur, au lieu du dieu de l'univers. Ces personnages imaginaires se sont infiniment multipliés dans l'esprit des hommes : on retrouve partout une attente vague et indéterminée; toutes les nations ont eu quelqu'un qu'elles attendoient, tantôt sous un nom et tantôt sous un autre. Par l'examen que nous avons fait de ces différens personnages, nous sommes restés convaincus qu'ils ont pris la place de juge suprême qui, d'après la religion primitive, doit venir

Digitized by Google

juger les hommes, détruire le monde et le renouveller. Ces idées ont rendu le genre humain inquiet à la fin de tous les périodes; la folie devint une maladie périodique: les regards des peuples se sont tournés vers tous les hommes extraordinaires qui paroissoient au milieu d'eux; et cette frénésie fut la cause d'une infinité de révolutions civiles, politiques, morales et religieuses. La connoissance de cette erreur nous a servi à résoudre les énigmes les plus importantes de l'esprit humain et de la conduite des hommes en certains siècles.

Nous sommes ensuite revenus à l'examen du système des périodes. Nous avons parcouru les périodes séculaires, jubilaires, les cycles et les usages solemnels institués par l'esprit cyclique; je les ai nommés *usages cycliques*. Nous avons d'abord examiné les fêtes des Mexicains: elles ont servi à expliquer les usages que les Romains et les Juifs pratiquoient en pareille occasion sans en connoître la raison. Nous avons analysé séparément les jubilés, les lustres et tous les jeux périodiques de la Grèce et de Rome. Nous avons à cette occasion traité du feu sacré, des vigiles ou veillées religieuses, de l'abandon de la culture des terres à la fin de certains cycles, des meubles brisés chez quelques peuples à la fin des siècles. Toutes ces choses nous ont encore montré qu'il fut un tems où chaque fin de siècle, de cycle ou de période avertissoit les nations de se préparer à la fin du monde; elles nous ont fait voir que dans la plus haute antiquité il a dû exister une religion toute lugubre et une liturgie toute apocalyptique.

De-là nous sommes passés à la recherche du même système dans les fêtes instituées à l'occasion des renouvellemens d'années et de saisons. Nous avons examiné les fêtes annuelles, solaires ou lunaires. Nous

Digitized by Google

avons appellé *fêtes annuelles* celles qui se terminent ou commencent chaque année ou chaque saison. Nous avons montré la confusion qu'ont portée dans la distribution de ces fêtes les changemens divers arrivés aux calendriers des différentes nations anciennes et modernes. Nous avons tâché de démêler l'esprit de toutes les féries, et la place qu'elles devoient tenir par leurs usages. Nous avons vu que les unes avoient pour objet la mémoire du passé; que d'autres instruisoient sur l'avenir, et que souvent les mêmes fêtes réunissoient ces deux objets, mais altérés et obscurcis par des mythologies et des fables.

Nous avons fait subir le même examen aux fêtes lunaires ou du mois. Nous avons parlé de celles de la Néoménie et de la pleine lune, ainsi que des deux quartiers; c'est alors que l'on a traité de l'origine du cycle de sept jours ou de la semaine. On a vu que la religion avoit consacré les jours des quatre phases de la lune: nous avons étudié l'esprit de ces deux fêtes et notamment le sabbat des Hébreux, et par-tout nous avons retrouvé les idées lugubres dont la religion primitive occupoit les hommes; nous avons étudié l'esprit des usages du période journalier, c'est-à-dire des actes religieux qui partagent le jour ecclésiastique que le ton funèbre de l'antiquité faisoit commencer le soir, tems auquel on a pu douter dans l'origine si le soleil reparoîtroit encore.

Enfin nous avons terminé notre carrière par un examen des effets physiques et moraux du déluge: c'étoit le complément naturel de toutes nos recherches; il n'a servi qu'à fortifier toutes les vérités que nous n'avions qu'entrevues.

Digitized by Google

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE V. De l'astronomie des anciens et de leurs idées astrologiques ; de leur manière astrologique d'écrire l'histoire ; du culte des astres, ou du sabianisme. page 1

LIVRE IV. De l'esprit cyclique de l'antiquité. Des dogmes qui ont été les suites de cet esprit, et des usages auxquels il a donné lieu. 25

CHAP. I. De la manière dont les premiers hommes ont divisé les tems, et de l'esprit général qui a fait naître ces divisions. *Ibid.*

CHAP. II. Autres idées des anciens sur les nombres, les cycles et les périodes apocalyptiques de la grande année. 51

CHAP. III. Du dogme de la venue du grand juge à la fin des tems : de l'attente où ont été les nations d'un Dieu qui doit détruire l'univers. Des opinions et des usages de l'antiquité occasionnés par ce dogme. 88

CHAP. IV. Des usages des anciens fondés sur leurs idées cycliques, astrologiques et apocalyptiques. 140

LIVRE V. De l'esprit liturgique de l'antiquité. Des fêtes solaires et des fêtes lunaires, etc. 201

CHAP. I, Des fêtes solaires chez les Romains. De la confusion que produisirent leurs deux années. Des défauts de notre calendrier Grégorien. *Ibid.*

CHAP. II. Continuation du même sujet; des fêtes solaires chez les autres peuples anciens et modernes. 237

Digitized by Google

CHAP. III. Des fêtes lunaires ou du mois, ou des fêtes qui dépendent du cours de la lune. Des Néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, du sabbat, etc. page 258

LIVRE VI. Tableau des effets physiques et moraux du déluge. 317

CHAP. I. Du déluge, ou de la révolution universelle qui a changé la face primitive de notre globe, et des effets physiques qu'elle a produits sur la terre. *Ibid.*

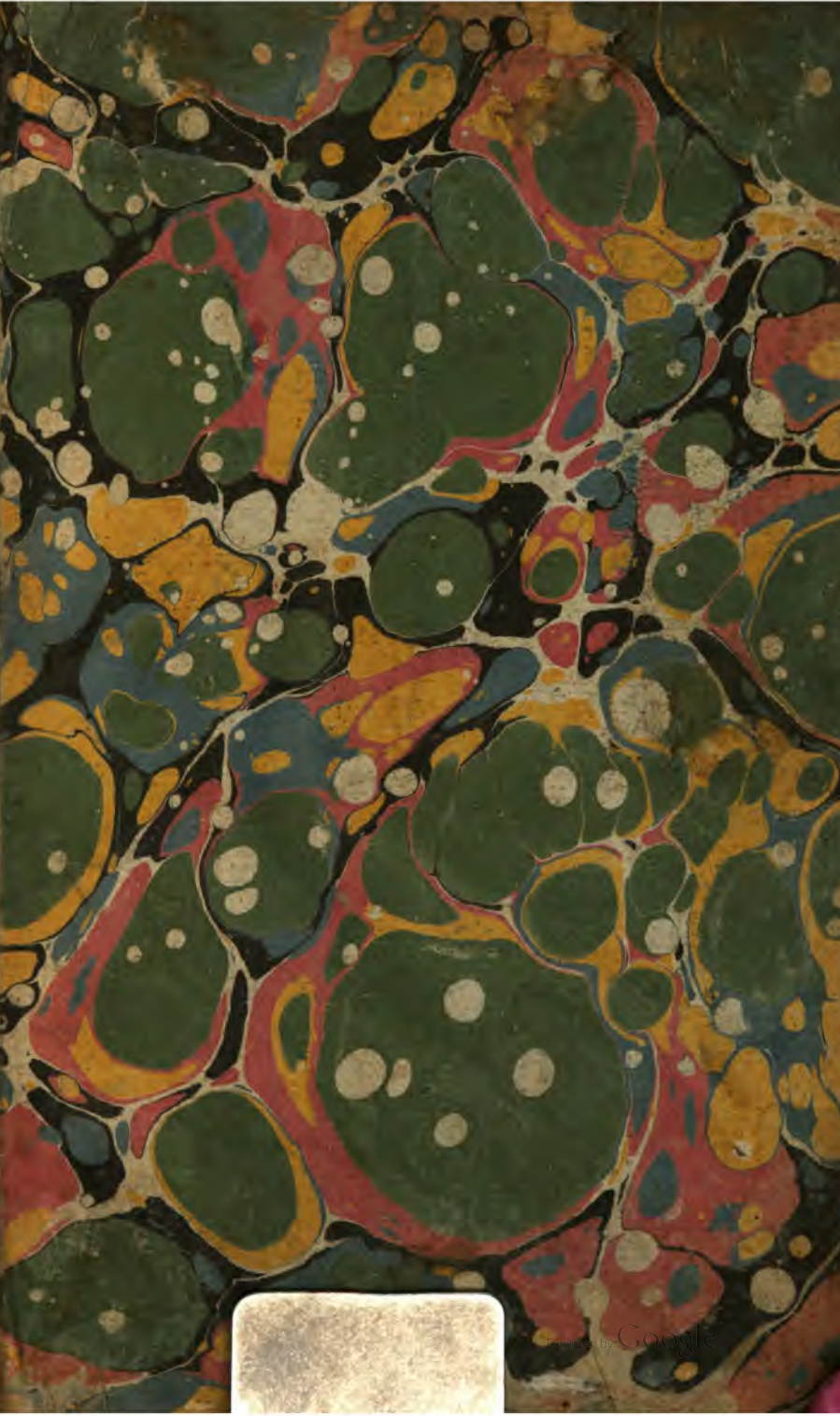
CHAP. II. Des effets moraux du déluge, ou du premier état des sociétés échappées aux malheurs de la terre. 349

RÉCAPITULATION. 398

Fin du tome second.

61826715

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google